





CONTES DE FÉES,

DESTINÉS

À SERVIR

D'AMUSEMENT ET D'INSTRUCTION

AUX ENFANS

ET

AUX JEUNES-GENS.

ORNÉS DE 5 FIGURES.





LEIPSIC,

CHÉZ CHARLES FRANÇOIS KOEHLER.

1796.

Les Contes des Fées, par Charles Perrault, de l'Académie Françoise.

SAVOIR:

Le Chaperon Rouge, les Fées, la Barbe Bleue, la Belle au bois dormant, le Chat botté, Cendrillon, Riquet à la houpe, le petit Poucet, l'adroite Princeffe, Grifelidis, Peau d'Ane, les Souhaits ridicules.

Les Nouveaux Contes des Fées, par Madame la Comteffe de Murat.

SAVOIR:

Le parfait Amour, Anguillette, Jeune et Belle, le Palais de la Vengeance, le Prince des Feuilles, l'heureufe Peine.



PRÉCIS
DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE CHARLES PERRAULT,
AVEC L'ANALYSE DE SES CONTES.

Deux frères ont rendu ce nom célèbre; leurs talens, leurs ouvrages, et les différentes qualités de leur esprit, font également connus. Les écrits de Claude Perrault fur la médecine et fur l'architecture, fa traduction de Vitruve, fes deffins, et fur-tout la façade du Louvre du côté de S. Germain l'Auxerrois, lui ont mérité un nom immortel. Les vers fatyriques de Defpréaux contre Charles Perrault notre auteur, n'empêcheront jamais qu'on ne rende juftice aux agrémens de fon efprit, à l'étendue de fes connoiffances, et à l'utilité même de la plupart de fes écrits; tels, par exemple, que fon poëme fur la peinture, fon parallèle des anciens et des modernes, etc. Cet académicien écrivit en vers comme en profe; et les trois Contes que nous réimprimons, font écrits avec autant de facilité, d'agrément et d'ingénuité que les autres: ils ont auffi leur moralité, et ils feront pour les enfans une nouvelle fource de plaifir et d'inftruction.

Il est seulement bien étonnant qu'on les ait omis dans toutes les éditions qu'on en a faites jusqu'à présent; et si on a ajouté à ses Contes en prose, ce n'a été que pour donner des Contes qui n'étoient point de lui; comme la Veuve et ses deux Filles, etc. Il y a tout lieu de croire que les éditeurs ne connoissoient que ses Contes en prose, et ignoroient qu'il en eût donné d'autres en vers; ils eussent été encore long-tems ignorés, si M. le Marquis de Paulmi, après les avoir annoncés et fait désirer dans plusieurs numéros de sa bibliothèque des romans, cadre charmant où il a fait revivre, par ses esquisses ingénieuses, tant de morceaux délaissés ou peu connus, ne s'étoit enfin décidé à faire lui-même réimprimer tout au long le conte de Peau d'Ane. Les difficultés que M. de Paulmi rencontra pour s'en procurer un exemplaire, retardèrent pendant quelque tems l'empressement du public, qui ne cessoit de demander ce conte; les mêmes raisons nous ont engagés à les réimprimer, et à donner enfin une collection complette des Contes de Perrault.

Nous ne ferons donc point ici comme les éditeurs avides seulement d'imprimer tout ce qu'ils trouvent sous la main, mais peu soucieux de la gloire de leur auteur. Perrault n'aura plus ici le sort de Senéce, dont l'éditeur oublia aussi dans le recueil qu'il donna de ses poésies, son meilleur, son charmant conte du Kaïmac. Nous donnerons donc le conte de Peau d'Ane; et malgré le ridicule du sujet, racheté par tant de jolis détails, on pourra répéter avec autant de bonne foi que La Fontaine, qui avoit le goût si sûr en ce genre:

„Si Peau d'Ane m'étoit conté,
„J'y prendrois un plaisir extrême.

Ce court éloge dit plus que nous n'en pourrions dire; et la plupart de nos lecteurs peuvent en porter le même jugement en le lisant.

Nous imprimons en même tems les Souhaits ridicules, conte qui a donné lieu au petit opéra-comique du Bûcheron; et Griſelidis, conte tiré de Bocace, dont La Motte a auſſi imité ces jolis vers:

Veut-on que je prenne une femme?
Je veux trouver enſemble et jeuneſſe, et beauté,
L'eſprit bien fait, une belle ame,
Délicateſſe avec ſimplicité;
Coeur ſenſible ſans jalouſie,
Vivacité ſans fantaiſie,
Sageſſe, agrément et ſanté.
Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas;
Voila celle que je ſouhaite:
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

Outre ces trois contes en vers, nous donnons le petit Chaperon rouge, les Fées, la Barbe bleue, la Belle au bois dormant, le Maître Chat ou le Chat botté, Cendrillon ou la petite Pantoufle de verre, Riquet à la houpe, le petit Poucet, et l'adroite Princeſſe ou les Aventures de Finette, adreſſé à Madame la Comteſſe de Murat. On doute que ce dernier conte ſoit de Perrault, quoiqu'il ſoit d'une narration agréable et facile. Les autres, que le plus grand nombre de nos lecteurs connoît ſans doute dès l'enfance, furent imprimés, pour la première fois, en 1697, et dédiés à Mademoiſelle, ſous le nom du jeune Perrault d'Armancour, encore enfant, fils du célèbre Charles Perrault l'académicien, qui en eſt le véritable auteur. Le ton naïf et familier, l'air de bonhomie, la simplicité, qui règnent dans ces fictions, étoient bien propres à leur acquérir la

célébrité dont elles jouissent; et nous ne savons si tant de Contes écrits de nos jours avec plus de prétention, et d'un style plus brillant, plus noble et plus recherché, peuvent espérer la même fortune. Il y a dans les contes de Perrault une ingénuité qui met au niveau le conteur et l'enfant qui l'écoute: on croit ici les voir également affectés du merveilleux du récit, également simples dans la manière d'exprimer ce qui les affecte; de sorte que si le lecteur supposoit l'enfant qui lui raconte ce qu'il lit, il n'en auroit ni plus ni moins de plaisir qu'il en trouve en lisant l'académicien Perrault.

Chacun de ces Contes est terminé par une moralité en vers, quelquefois par deux. Ces moralités ont le même caractère de simplicité que les récits.

Les huit premiers de ces Contes sont si connus, qu'on se souvient, pour ainsi dire, de tout ce qu'ils renferment, en les entendant nommer, tant ils firent d'impression dans la jeunesse: nous nous contenterons, par cette raison, de rappeller le but moral qu'eut l'auteur en les écrivant, et d'y ajouter quelques réflexions.

Le Petit Chaperon Rouge.

Le but de ce conte est d'apprendre aux jeunes personnes à se défier des charmes d'un entretien dont leur amour-propre est flatté. La jeunesse est l'âge de la confiance; ce sentiment est la source des dangers. On a dit avec esprit et avec vérité:

Quand on daigne écouter les sons de la musette,
On écoute bientot les soupirs du Berger.

Les bergers sont les véritables loups. Une jeune personne frappée de voir une imprudente de

treize ans dévorée par un loup rusé, dont elle a trop écouté les louanges ou les conseils, craindra d'écouter les discours de quiconque peut tromper sa crédulité; et la fable qui lui peint une catastrophe aussi effrayante, devient pour elle une vérité, en lui donnant tout-à-coup de l'expérience.

Les Fées.

Il s'agit de deux jeunes filles inégalement partagées du côté du caractère. L'une est douce et officieuse, l'autre est fière et désobligeante. Leur humeur influe sur leurs procédés. Elles trouvent toutes deux le prix qui est dû à leur différente manière d'agir, dans la même circonstance. Le conte dans lequel l'une est opposée à l'autre par la destinée, comme par la conduite, présente une double leçon. La mère des deux filles est idolâtre de celle que ses yeux ne devroient envisager qu'avec douleur: la plus aimable est l'objet de sa haine. Cet exemple est commun; les suites en sont ordinaires. La morale a souvent essayé de détruire ce scandale domestique, par l'usage de ses maximes respectables, le mal subsiste, et nous étonne tous les jours. L'auteur a cru qu'une action surnaturelle, racontée d'une manière naïve, entreroit plus utilement dans l'esprit, qu'une aventure plus ordinaire. La mère injuste, la fille orgueilleuse, sont toutes deux punies. C'est un petit cadre qui renferme un grand tableau.

La Barbe Bleue.

Un homme fort puissant et fort riche a une physionomie rebutante, et une barbe très-bleue. Ces défauts le rendent si laid, qu'il n'y a pas de fille qui puisse se flatter de l'aimer, en s'unissant à lui. De plus, il passe, avec raison, pour très-méchant; et les premières femmes qu'il a

époufées ont difparu fans qu'on fache ce qu'elles font devenues: cela eft caufe que toutes les filles à qui on le propofe en mariage, refufent d'accepter fa main. Il a beau afficher la plus grande magnificence et faire parade de fes richeffes, rien ne peut balancer fes défauts. La couleur de fa barbe révolte plus que la grandeur de fon château et l'étendue de fes domaines ne peuvent éblouir. Cependant une jeune imprudente, ne confultant que fa vanité, cède à l'éclat dont elle eft frappée, et au charme des préfens. On peut époufer un homme qui n'est point digne de trouver un coeur, lorfque des foins délicats et les galanteries intéreffantes excitent la reconnoiffance. Ce fentiment fupplée à l'amour quand le coeur eft bon, et que la raifon eft formée. Mais l'hymen n'eft qu'un malheur, et qu'une fource de repentirs, fi la magnificence qui féduit n'intéreffe que la vanité. C'eft le fort qu'éprouva la jeune indifcréte, et c'eft bien là le fujet d'une moralité. Son mari, qui joignoit à fa brutalité une forte de malice, feint d'être obligé de s'éloigner d'elle pour quelques jours, lui laiffant l'abfolue liberté de s'amufer, ne lui défendant que d'entrer dans un appartement dont il lui laiffe cependant la clef. Elle promet, et ne tient point parole; la curiofité conduit à la défobeiffance. Le mari, à fon retour, convaincu de la faute qu'elle a commife, veut lui faire fubir un châtiment affreux, dont elle éprouve toute l'horreur, et dont elle n'eft fauvée que par un fecours inefpéré. Ce tableau terrible fait une impreffion profonde fur des enfans, et leur apprend à réfifter à une curiofité, à refpecter leurs engagemens, et à n'en pas prendre légèrement. En même tems, rien n'eft plus propre à développer dans un jeune coeur le fentiment de pitié qui doit l'animer un jour en faveur des malheureux, s'il eft heureufement formé, que la fituation vraiment tragique que cette fiction leur préfente.

Nous nous rappellons que ce ſujet a été traité au théâtre: il eſt en effet très-théâtral. Le tableau qu'il renferme, et la moralité qui en réſulte, ne ſont pas plus étrangers aux perſonnes formées qu'aux enfans. Nous ignorons le nom de l'auteur, et ce qu'eſt devenue la piéce.

On peut ici s'adreſſer aux parens et aux inſtituteurs de la jeuneſſe, et leur dire: Voulez-vous connoître la trempe de l'ame du tendre objet que vous élevez? Préſentez-lui le ſpectacle du ſupplice que va éprouver l'imprudente qui a donné lieu à ce conte tragique. Si l'enfant babille, s'il n'eſt pas effrayé, et ſi la terreur de la victime ne paſſe pas dans ſon coeur, et ne ſe peint point ſur ſa phyſionomie avec les traits de la pitié, c'eſt du marbre que vous formez.

La Belle au bois dormant.

Ce conte ſe diviſe naturellement en deux parties. Dans la première, l'Auteur ſemble n'avoir voulu offrir qu'un grand tableau à l'imagination des enfans. Dans la ſeconde, il a voulu, ſans doute, leur faire ſentir les charmes de la bienfaiſance, en donnant un zèle toujours renaiſſant au maître-d'hôtel de la reine, en faveur des objets infortunés qu'elle veut tous les jours immoler à ſon appétit barbare.

Nous pourrions citer au moins trois tragédies bien applaudies au théâtre François, dont les auteurs ont profité de la pieuſe infidélité du maître-d'hôtel, et de quelques autres circonſtances de ce Conte, qui, par ce moyen, fait pleurer les grands enfans comme les petits.

Le ſommeil d'Epiménide a pu donner à Perrault l'idée de cette fiction.

Le Maître Chat ou le Chat botté.

L'induſtrie et le ſavoir faire
Valent mieux que des biens acquis.

C'eſt l'eſprit de ce conte, dont le but, plus philoſophique que moral, eſt d'apprendre à la jeuneſſe que l'étude, le travail, les talens ſont l'équivalent de la fortune, quand on ſait mettre à profit les avantages qui en réſultent. Il ne ſuffit pas de ſavoir; il faut agir. L'inaction et l'indifférence ſont imbécillité, lorſqu'on eſt né avec des diſpoſitions, ou que l'on a acquis des talens qui peuvent réparer les rigueurs de la deſtinée. Le génie ne connoîtroit jamais la pauvreté, ſi la pareſſe ou l'étourderie n'étoit ſouvent le partage des eſprits les plus propres à s'avancer heureuſement dans le monde, par les dons naturels ou acquis. Des maximes diſent les mêmes choſes à l'eſprit; mais un tableau parle aux ſens; et les jeunes gens ont beſoin, pour ainſi dire, de voir pour penſer et pour réfléchir. Ce conte, qui eſt tout en action, doit produire l'effet que l'auteur s'en eſt promis.

Cendrillon.

Un enfant maltraité dans le ſein de ſa famille, eſt ſouvent dans le cas d'éprouver la ſenſibilité des perſonnes étrangères. Cette ſenſibilité le conſole et l'encourage à cultiver avec modeſtie ſes vertus et ſes talens, pour mériter de plus en plus des dédommagemens auſſi flatteurs.

Un autre enivré des preuves de tendreſſe, et même d'une admiration aveugle qu'il obtient de ſes parens, conçoit un orgueil qu'il porte dans le monde, et qui l'y rend inſupportable. L'ingratitude et l'indocilité ſont le prix des bontés dont ſon amour-propre se nourrit. Il faut qu'un enfant ſache que la modeſtie, au ſein du bonheur, eſt

encore plus touchante que les qualités les plus aimables; et que la meilleure manière de vaincre l'humeur des parens les plus injuftes et les plus prévenus, c'eft de conferver avec eux le caractère de foumiffion et de fimplicité dont la nature a fait un devoir envers eux, tandis que l'accueil et les louanges des étrangers femblent difpenfer de ce tribut néceffaire. C'eft le but que l'auteur s'eft propofé en écrivant ce conte, où le merveilleux ne fert qu'à relever, pour ainfi dire, les charmes de la fimplicité.

Tout le monde connoît la pièce lyrique jouée avec fuccès fous ce titre: dans le conte, et dans l'opéra-comique, le bonheur de Cendrillon eft l'effet d'un coup de baguette; des réflexions fages peuvent opérer, avec le tems, ce que la Fée, que la malheureufe Cendrillon intéreffe, fait réuffir tout d'un coup.

Riquet à la Houpe.

Si le plus grand plaifir eft d'augmenter les avantages de ce que l'on aime, ou de réparer les outrages de la nature envres lui, quel moment que celui où fon ingratitude lui fait oublier tout ce que la reconnoiffance devoit lui infpirer en notre faveur! C'eft bien connoître la jeuneffe, que de lui préfenter dans un petit cadre les objets de fon inftruction; et Riquet à la Houpe éprouvant, à quinze ans, l'ingratitude de la princeffe à qui il a donné de l'efprit, touchera toujours plus des enfans de dix ans, qu'un grand perfonnage livré au malheur de la même fituation. Si l'enfant qui lit ou écoute ce conte eft né avec du fentiment, l'inftant où la jeune princeffe confent enfin à exercer le pouvoir d'embellir Riquet, dont elle a prefque méconnu le bienfait, n'effacera point le mépris que lui a infpiré fon premier procédé.

Du reſte, rien de ſi ingénieux que le fond et la première idée de cette fiction. Perrault n'en a pas tiré tout le parti poſſible; il n'a fait, en quelque façon, qu'un croquis. Madame de Villeneuve a mieux ſaiſi cette idée dans ſes contes marins; car le conte charmant de la Belle et la Bête en eſt le fruit. Le Procope et Romagneſi avoient ſuivi plus à la lettre le conte de Perrault, en donnant au théâtre Italien, ſous le titre des Fées, une comédie charmante, où les auteurs ont ſu répandre un intérêt délicat, qui n'eſt pas dans le conte; en convertiſſant, pour ainſi dire, en ſentiment, l'eſprit que reçoit la jeune perſonne. Cette comédie eſt du nombre de celles qu'on regrette de ne pouvoir plus voir qu'en province.

Le petit Poucet.

Il ſemble que dans ce conte, Perrault, qui en vouloit à Homère, ait eſſayé de parodier quelques traits de l'Odyſſée et de l'ancienne Mythologie. Le petit Poucet ramenant, au moyen des cailloux blancs qu'il avoit ſemés dans ſon chemin, ſes frères du fond de la forêt où leurs parens les avoient abandonnés, eſt Ariadne aidant Théſée à débrouiller les erreurs du labyrinthe, par le ſecours d'un fil. Le petit Poucet chez l'Ogre, eſt Ulyſſe chez Poliphême; et nous ne ſavons ſi la manière dont il délivre ſes frères n'eſt pas auſſi adroite que celle dont Ulyſſe s'y prend pour délivrer ſes compagnons. Quoi qu'il en ſoit, l'auteur veut que des enfans ſachent qu'à tout âge, avec de l'eſprit, du courage et de la prudence, on peut échapper à la méchanceté des hommes; et la conduite du petit Poucet eſt ici un exemple d'autant plus capable de les inſtruire, qu'il eſt plus à leur portée. La meilleure manière de former la jeuneſſe, eſt de lui donner, pour ainſi dire, de grandes idées avec de petits moyens.

M. Carmontel a trouvé dans cette fiction le sujet d'un proverbe dramatique, et en a fait un usage conforme à l'opinion que l'on a de son goût et de ses talens.

L'adroite Princesse, ou les Aventures de Finette.

C'est ici le Conte que nous croyons n'être pas de Perrault, que l'on a ajouté dans l'édition de la Haye, et qui n'étoit point dans les éditions précédentes. Comme il est nécessairement moins connu que les huit premiers, nous croyons devoir nous attacher à développer l'objet moral que l'on s'est proposé, en donnant une certaine étendue à notre Extrait. L'Auteur met en action ces deux principes: Que l'oisiveté est mère de tous vices; que défiance est mère de sûreté.

Au tems des croisades, un roi qui alloit faire la guerre aux infidèles, après avoir remis son royaume entre les mains d'un sage ministre, alloit partir fort inquiet sur le sort de ses filles; Nonchalante, l'aînée; Babillarde, la cadette; Finette, la plus jeune. Quant à celle-ci, il étoit fort tranquille: active, adroite, elle réunissoit tous les talens et toutes les qualités.

Le roi pria une Fée, sa voisine, de lui faire trois quenouilles de verre. Il désira que chaque quenouille cassât sitôt que celle à qui elle appartiendroit feroit quelque chose de contraire à sa gloire. Lorsqu'il eut les trois quenouilles, il conduisit ses filles dans une tour bien haute, et dans un lieu désert; leur défendit d'en sortir, et d'y recevoir personne; présenta à chacune une quenouille; leur ôta tous leurs officiers; ferma la porte, prit les clefs, et partit.

Au haut de la tour, il y avoit une poulie, par le moyen de laquelle on faisoit parvenir aux

princeſſes tout ce dont elles avoient beſoin. C'étoient elles-mêmes qui tiroient la corde, et qui la lâchoient, pour éviter toute ſurpriſe.

Nonchalante et Babillarde s'ennuyoient, l'une d'être obligée de ſe ſervir, l'autre de n'avoir que ſes ſoeurs avec qui parler. Pour Finette, elle ſe faiſoit des amuſemens de ſes occupations, de ſes talens, et de ſon eſprit. Le miniſtre leur envoyoit tous les quinze jours un état de ce qui ſe paſſoit au dedans et au dehors du royaume : Finette le liſoit, et s'en occupoit; les autres ne s'en embarraſſoient guère.

Un jour que Finette étoit occupée, Nonchalante et Babillarde virent au pied de la tour une pauvre femme toute déguenillée, qui les ſupplioit de lui permettre d'entrer, et qui offroit de les ſervir. Nonchalante et Babillarde y conſentirent ; elles deſcendirent leur corbillon, et le remontèrent. La vieille étoit ſale et dégoûtante ; mais Nonchalante voyoit en elle une femme qui la ſerviroit, et Babillarde une femme avec qui elle pourroit jaſer. Quant à Finette, elle fut très-fâchée lorſqu'elle la vit ; mais il n'y avoit plus de remède.

Il y avoit un prince nommé Riche-Cautèle, voiſin et ennemi du père des princeſſes, dont il avoit juré de ſe venger ; et ce prince étoit la vieille qui s'étoit introduite auprès des priſonnières. Quand la nuit fut venue, il quitta ſes haillons, et parut en cavalier aux yeux des princeſſes, qui fuirent dans leurs chambres. Mais Nonchalante, qui ne marchoit pas vîte, fut bientôt jointe par Riche-Cautèle. Il l'aſſura que ce n'étoit que pour elle qu'il s'étoit déguiſé, qu'il l'adoroit, et qu'il venoit lui offrir ſa main, pour la délivrer de ſa priſon. Nonchalante ſe défendit d'abord, mais l'indolence ne ſait pas diſputer ; elle lui promit ſa foi, et le mariage fut conclu.

Il la conduifit dans une chambre, l'enferma, et alla faire les mêmes proteftations à Babillarde à travers la ferrure. Celle-ci, féduite par le plaifir de parler, ouvre la porte au féducteur, l'écoute avec trop de foibleffe, et fa quenouille caffa comme avoit fait celle de Nonchalante. Il reftoit Finette à féduire. Celle-ci refufa obftinément d'ouvrir, et répondit avec colère à la propofition qui lui en fut faite. Le prince prit une bûche, et enfonça la porte. Finette indignée de fon audace s'arma d'un marteau, dont elle menaça de caffer la tête au téméraire. Cependant, défirant de fe venger de lui, elle feignit bientôt de l'écouter plus favorablement; et mettant à profit fa confiance, elle fit faire un lit fur l'ouverture d'un égoût qui donnoit dans une chambre du château: ce lit portoit fur deux bâtons croifés. Le lendemain, ce prince s'étant préfenté à elle, elle feignit de confentir au mariage; le prince, fans fe déshabiller, fe jeta fur le lit, et s'enfonça dans cet horrible égoût, meurtri et fracaffé partout, barbotant dans l'ordure, et paffant de caverne en caverne, jufqu'à ce qu'enfin il trouva une iffue qui donnoit fur le bord de la rivière. Mais quelle fut la douleur de Finette et de fes foeurs, lorfqu'elles connurent toute fa perfidie!

Cependant Riche-Cautèle fongeoit à fe venger, et imagina bien des moyens pour cela; mais Finette, conduite par la prudence, et animée par la haine, eut toujours l'avantage de triompher de fes artifices; et devenue plus furieufe lorfqu'elle eut vu les fuites cruelles de la foibleffe de fes foeurs dans une groffeffe déshonorante, elle fit éclater tous fes fentimens en exerçant fon génie contre ce prince coupable, et il trouva enfin la mort dans les pièges qu'elle fut lui tendre.

Finette reçut la récompenfe de fes vertus des mains de l'amour même. Riche-Cautèle avoit un

frère que la nature avoit formé avec complaisance, et qui unissoit les dons aimables aux qualités solides. Il admira Finette dans sa conduite avec son frère, et prit pour elle les sentimens les plus tendres. L'aveu qu'il en fit fut payé du retour dont il étoit digne. Lorsque le père des trois princesses fut revenu dans ses états, il confirma les sentimens de Finette, et accorda sa main à celui qui prétendoit moins honorer ses charmes que couronner ses vertus.

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

CONTE.

Il étoit une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût ſu voir. Sa mère en étoit folle, et ſa mère-grand' plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui ſéyoit ſi bien, que par-tout on l'appeloit le petit Chaperon rouge.

Un jour ſa mère ayant fait des galettes, lui dit : Va voir comment ſe porte ta mère-grand'; car on m'a dit qu'elle étoit malade : porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon rouge partit auſſitôt pour aller chez ſa mère-grand', qui demeuroit dans un autre village. En paſſant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'oſa, à cauſe de quelques bûcherons qui étoient dans la forêt. Il lui demanda où elle alloit? La pauvre enfant, qui ne ſavoit pas qu'il étoit dangereux de s' arrêter à écouter un loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand', et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie. Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup. Oh

oui, lui dit le petit Chaperon rouge; c'eſt par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maiſon du village. Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir auſſi; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plutôt y ſera. Le Loup ſe mit à courir de toute ſa force par le chemin qui étoit le plus court; et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amuſant à cueillir des noiſettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas longtems à arriver à la maiſon de la mère-grand'; il heurte: toc, toc. — Qui eſt là? — C'eſt votre fille le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaiſant ſa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. La bonne mère-grand', qui étoit dans ſon lit à cauſe qu'elle ſe trouvoit un peu mal, lui cria: Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il ſe jeta ſur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Enſuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand', en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque tems après, vint heurter à la porte: toc, toc. — Qui eſt-là? Le petit Chaperon rouge, qui entendit la groſſe voix

du Loup, eut peur d'abord; mais croyant que ſa mère-grand' étoit enrhumée, répondit: C'eſt votre fille le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. Le Loup lui cria, en adouciſſant un peu ſa voix: Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en ſe cachant dans le lit ſous la couverture: Mets la galette et le petit pot de beurre ſur la huche, et viens te coucher avec moi. Le petit Chaperôn rouge ſe déshabille, et va ſe mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment ſa mère-grand' étoit faite en ſon déshabillé. Elle lui dit: Ma mére-grand', que vous avez de grands bras! — C'eſt pour mieux t'embraſſer, ma fille. — Ma mère-grand', que vous avez de grandes jambes! — C'eſt pour mieux courir, mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grandes oreilles! — C'eſt pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grands yeux! — C'eſt pour mieux voir, mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grandes dents! — C'eſt pour te manger. Et en diſant ces mots, ce méchant Loup ſe jeta ſur le petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ.

On voit ici que de jeunes enfans,
Sur-tout de jeunes filles,
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très-mal d'écouter toutes sortes de gens ;
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui, privés, complaisans et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusques dans les maisons, jusques dans les ruelles.
Mais, hélas ! qui ne sait que ces loups doucereux,
De tous les loups sont les plus dangereux !

LES FÉES,

CONTE.

Il étoit une fois une veuve qui avoit deux filles. L'aînée lui reſſembloit ſi fort et d'humeur et de viſage, que qui la voyoit, voyoit la mère. Elles étoient toutes deux ſi désagréables et ſi orgueilleuſes, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui étoit le vrai portrait de ſon père pour la douceur et pour l'honnêteté, étoit avec cela une des plus belles filles qu'on eût ſu voir. Comme on aime naturellement ſon ſemblable, cette mère étoit folle de ſa fille aînée, et en même tems avoit une averſion effroyable pour la cadette. Elle la faiſoit manger à la cuiſine, et travailler ſans ceſſe.

Il falloit, entr'autres choſes, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiſer de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. Ouidà, ma bonne mère, dit cette belle fille; et rinçant auſſitôt ſa cruche, elle puiſa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui

présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bu, lui dit: Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don; (car c'étoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-tems; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles, et deux gros diamans. Que vois-je là, dit sa mère toute étonnée? je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamans. D'où vient cela, ma fille? (ce fut-là la premiére fois qu'elle l'appella sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé, non sans jeter une infinité de diamans. Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre soeur quand elle parle: ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui

en donner bien honnêtement. Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine! Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout-à-l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire; c'étoit la même Fée qui avoit apparu à sa soeur, mais qui avoit pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame; j'en suis d'avis: buvez à même si vous voulez. Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère; eh bien, puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapaud. D'abord que sa mère l'apperçut, elle lui cria: Hé bien, ma fille? Hé bien, ma mère, lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds. O ciel! s'écria la mère, que vois-je là? c'est sa soeur qui en est cause, elle me le paiera; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans

la forêt prochaine. Le fils du roi qui revenoit de la chasse, la rencontra, et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisoit là toute seule, et ce qu'elle avoit à pleurer? Hélas! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et, considérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa. Pour sa soeur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ.

Les diamans et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ.

L'Honnêteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance;
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le tems qu'on y pense le moins.

Recommande-toi bien à Dieu;



LA BARBE BLEUE,

CONTE.

Il étoit une fois un homme qui avoit de belles maiſons à la ville et à la campagne, de la vaiſſelle d'or et d'argent, des meubles en broderie, et des carroſſes tout dorés; mais par malheur cet homme avoit la barbe bleue; cela le rendoit ſi laid et ſi terrible, qu'il n'étoit ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui. Une de ſes voiſines, dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laiſſant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, et ſe le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant ſe réſoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtoit encore, c'eſt qu'il avoit déjà épouſé plusieurs femmes, et qu'on ne ſavoit ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe bleue, pour faire connoiſſance, les mena avec leur mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voiſinage, à une de ſes maiſons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades, que par-

ties de chaſſe et de pêche, que danſes et feſtins, que colations: on ne dormoit point, et on paſſoit toute la nuit à ſe faire des malices les uns les autres; enfin tout alla ſi bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe ſi bleue, et que c'étoit un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage ſe conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à ſa femme, qu'il étoit obligé de faire un voyage en province, de ſix ſemaines au moins, pour une affaire de conſéquence; qu'il la prioit de ſe bien divertir pendant ſon abſence; qu'elle fit venir ſes bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne ſi elle vouloit; que par-tout elle fit bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs de deux grands garde-meubles; voilà celles de la vaiſſelle d'or et d'argent qui ne ſert pas tous les jours; voilà celles de mes coffres-forts, où eſt mon or et mon argent; celles des caſſettes où ſont mes pierreries; et voilà le paſſe-partout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-ci, c'eſt la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez par-tout; mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle ſorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'obſerver exactement tout ce qui venoit de lui être

ordonné; et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse et part pour son voyage. Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y étoit, à cause de sa barbe bleue qui leur faisoit peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garderobes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs, où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étoient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessoient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il étoit malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant ar-

rivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque tems, songeant à la défense que son mari lui avoit faite, et considérant qu'il pourroit lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation étoit si forte, qu'elle ne put la surmonter: elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées; après quelques momens, elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de sang caillé, dans lequel se miroient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs: c'étoient toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épousées, et qu'il avoit égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la serrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clé, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en alloit point: elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sable et avec du grès, il y demeura toujours du sang; car la clef étoit fée, et il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout-à-fait: quand on ôtoit le sang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleue

revint de ſon voyage dès le ſoir même, et dit qu'il avoit reçu des lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle il étoit parti, venoit d'être terminée à ſon avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de ſon prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, et elle les lui donna, mais d'une main ſi tremblante, qu'il devina ſans peine tout ce qui s'étoit paſſé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'eſt point avec les autres? Il faut, dit-elle, que je l'aie laiſſée là-haut ſur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après pluſieurs remiſes, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant conſidérée, dit à ſa femme: Pourquoi y a-t-il du ſang ſur cette clef? Je n'en ſais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. Vous n'en ſavez rien, reprit la Barbe bleue? je le ſais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet? Hé bien, Madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des Dames que vous y avez vues. Elle ſe jeta aux pieds de ſon mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéiſſante. Elle auroit attendri un rocher, belle et affligée comme elle étoit; mais la Barbe bleue avoit un coeur plus dur qu'un rocher. Il faut mourir, Madame,

lui dit-il, et tout-à-l'heure. Puiſqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de tems pour prier Dieu. Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage. Lorſqu'elle fut ſeule, elle appella ſa ſoeur, et lui dit: Ma ſoeur Anne, car elle s'appelloit ainſi, monte, je te prie, ſur le haut de la tour, pour voir ſi mes frères ne viennent point: ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'hui; et, ſi tu les vois, fais leur ſigne de ſe hâter. La ſoeur Anne monta ſur le haut de la tour; et la pauvre affligée lui crioit de tems en tems: „Anne, ma ſoeur Anne, ne vois-tu rien venir?" Et la ſoeur Anne lui répondoit: „Je ne vois rien que le ſoleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie." Cependant la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à ſa main, crioit de toute ſa force à ſa femme: Deſcends vîte, où je monterai là-haut. Encore un moment s'il vous plaît, lui répondit ſa femme; et auſſitôt elle crioit tout bas: „Anne, ma ſoeur Anne: ne vois-tu rien venir?" Et la ſoeur Anne répondoit: „Je ne vois rien que le ſoleil qui poudroie, et l' herbe qui verdoie." Deſcends donc vîte, crioit la Barbe bleue, où je monterai là-haut. Je m'en vais, répondit la femme; et puis elle crioit, „Anne, ma ſoeur Anne, ne vois-tu rien venir?" Je vois, répon-

dit la foeur Anne, une groffe pouffière qui vient de ce côté-ci. — Sont-ce mes frères? — Hélas non, ma foeur, je vois un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas defcendre, crioit la Barbe bleue? Encore un petit moment, répondit fa femme; et puis elle crioit: „Anne, ma foeur Anne, ne vois-tu rien venir?" Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils font bien loin encore. Dieu foit loué! s'écria-t-elle un moment après, ce font mes frères; je leur fais figne tant que je puis de fe hâter. La Barbe bleue fe mit à crier fi fort, que toute la maifon en trembla. La pauvre femme defcendit, et alla fe jeter à fes pieds toute éplorée et toute échevelée. Cela ne fert de rien, dit la Barbe bleue, il faut mourir; puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit lui abbatre la tête. La pauvre femme fe tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourans, le pria de lui donner un petit moment pour fe recueillir. Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu; et levant fon bras. . . . Dans ce moment on heurta fi fort à la porte, que la Barbe bleue s'arrêta tout court: on ouvrit; et auffitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étoient les frères de fa femme, l'un dragon, et l'autre moufquetaire,

de forte qu'il s'enfuit auffitôt pour fe fauver; mais les deux frères le pourfuivirent de fi près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui pafsèrent leur épée au travers du corps, et le laifsèrent mort. La pauvre femme étoit prefque auffi morte que fon mari, et n'avoit pas la force de fe lever pour embraffer fes frères. Il fe trouva que la Barbe bleue n'avoit point d'héritiers, et qu'ainfi fa femme demeura maîtreffe des tous fes biens. Elle en employa une partie à marier fa foeur Anne avec un jeune gentilhomme, dont elle étoit aimée depuis longtems; une autre partie à acheter des charges de capitaines à fes deux frères; et le refte à fe marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais tems qu'elle avoit paffée avec la Barbe bleue.

MORALITÉ.

La curiofité, malgré tous fes attraits,
Coûte fouvent bien des regrets!
On en voit tous les jours mille exemples paroître.
C'eft, n'en déplaife au fexe, un plaifir bien léger:
Dès qu'on le prend, il ceffe d'être;
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ.

Pour peu qu'on ait l'efprit fenfé,
Et que du monde on fache le grimoire,

On voit bientôt que cette hiſtoire
Eſt un conte du tems paſſé.
Il n'eſt plus d'époux ſi terrible,
Ni qui demande l'impoſſible:
Fût-il mal content et jaloux,
Près de ſa femme on le voit filer doux;
Et de quelque couleur que ſa barbe puiſſe être,
On a peine à juger qui des deux eſt le maître.

LA BELLE AU BOIS DORMANT,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi et une reine, qui étoient ſi fâchés de n'avoir point d'enfans, ſi fâchés, qu'on ne ſauroit dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde: voeux, pélerinages, tout fut mis en oeuvre, et rien n'y faiſoit. Enfin, pourtant la reine devint groſſe, et accoucha d'une fille. On fit un beau batême; on donna pour marraines à la petite princeſſe, toutes les fées qu'on put trouver dans le pays, (il s'en trouva ſept) afin que chacune d'elles lui faiſant un don, comme c'étoit la coutume des fées en ce tems-là, la princeſſe eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du batême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avoit un grand feſtin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or maſſif, où y il avoit une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garni de diamans et de rubis. Mais, comme chacun prenoit ſa place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cin-

quante ans qu'elle n'étoit ſortie d'une tour, et qu'on la croyoit morte, ou enchantée. Le roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or maſſif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que ſept pour les ſept fées. La vieille crut qu'on la mépriſoit, et grommela quelques menaces entre ſes dents. Une des jeunes fées, qui ſe trouva auprès d'elle, l'entendit; et jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite princeſſe, alla, dès qu'on fut ſorti de table, ſe cacher derrière la tapiſſerie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il lui ſeroit poſſible, le mal que la vieille auroit fait. Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons à la princeſſe. La plus jeune lui donna pour don, qu'elle ſeroit la plus belle perſonne du monde; celle d'après, qu'elle auroit de l'eſprit comme un ange; la troiſième, qu'elle auroit une grâce admirable à tout ce qu'elle feroit; la quatrième, qu'elle danſeroit parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanteroit comme un roſſignol; et la ſixième, qu'elle joueroit de toutes ſortes d'inſtrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieilleſſe, que la princeſſe ſe perceroit la main d'un fuſeau, et qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit frémir toute la

compagnie, et il n'y eut perſonne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune fée ſortit de derrière la tapiſſerie, et dit tout haut ces paroles : Raſſurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra pas ; il eſt vrai que je n'ai pas aſſez de puiſſance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la princeſſe ſe percera la main d'un fuſeau ; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera ſeulement dans un profond ſommeil qui durera cent ans, au bout deſquels le fils d'un roi viendra la réveiller. Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier auſſitôt un édit, par lequel il défendoit à toutes perſonnes de filer au fuſeau, ni d' avoir des fuſeaux chez ſoi, ſur peine de la vie. Au bout de quinze ou ſeize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maiſons de plaiſance, il arriva que la jeune princeſſe courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla juſqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille étoit ſeule à filer ſa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des défenſes que le roi avoit faites de filer au fuſeau. Que faites-vous-là, ma bonne femme, dit la princeſſe ? Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille qui ne la connoiſſoit pas. Ha ! que tela eſt joli ! reprit la princeſſe : comment faices-vous ? donnez-moi que je voie ſi j'en ferois

bien autant. Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main, et tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours: on vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la princesse; on la délace; on lui frappe dans les mains; on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie: mais rien ne la faisoit revenir. Alors le roi, qui étoit monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et jugeant bien qu'il falloit que cela arrivât, puisque les fées l'avoient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit d'un ange, tant elle étoit belle; car son évanouissement n'avoit pas ôté les couleurs vives de son teint: ses joues étoient incarnates, et ses lèvres comme du corail; elle avoit seulement les yeux fermés, mais on l'entendoit respirer doucement, ce qui faisoit voir qu'elle n'étoit pas morte. Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avoit sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, étoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de-là, lorsque l'accident arriva à la princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain, qui avoit

des bottes de ſept lieues, (c'étoient des bottes avec leſquelles on faiſoit ſept lieues d'une ſeule enjambee). La fée partit auſſitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi lui alla préſenter la main à la deſcente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait; mais, comme elle étoit grandement prévoyante, elle penſa que quand la princeſſe viendroit à ſe réveiller, elle ſeroit bien embarraſſée toute ſeule dans ce vieux château: voici ce qu'elle fit. Elle toucha de ſa baguette tout ce qui étoit dans ce château, (hors le roi et la reine) gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres-d'hôtel, cuiſiniers, marmitons, galopins, gardes, ſuiſſes, pages, valets de pied; elle toucha auſſi tous les chevaux qui étoient dans les écuries, avec les palfreniers, les gros mâtins de la baſſe-cour, et la petite *Pouſie*, petite chienne de la princeſſe, qui étoit auprès d'elle ſur ſon lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne ſe réveiller qu'en même tems que leur maîtreſſe, afin d'être tous prêts à la ſervir quand elle en auroit beſoin. Les broches mêmes qui étoient au feu toutes pleines de perdrix et de faiſans s'endormirent, et le feu auſſi. Tout cela ſe fit en un moment: les fées n'étoient pas longues à leur beſogne. Alors le roi et la rei-

ne, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires; car il crût dans un quart d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y auroit pu passer: ensorte qu'on ne voyoit plus que le haut des tours du château, encore n'étoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormiroit, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnoit alors, et qui étoit d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'étoit que des tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avoit ouï parler: les uns disoient que c'étoit un vieux château où il revenoit des esprits; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion étoit qu'un Ogre y demeuroit, et que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le prince ne savoit qu'en croire,

lorſqu'un vieux payſan prit la parole, et lui dit: mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père, qu'il y avoit dans ce château une princeſſe, la plus belle qu'on eût ſu voir; qu'elle y devoit dormir cent ans, et qu'elle ſeroit réveillée par le fils d'un roi, à qui elle étoit réſervée. Le jeune prince à ce diſcours ſe ſentit tout de feu; il crut ſans balancer qu'il mettroit fin à une ſi belle aventure; et, pouſſé par l'amour et par la gloire, il réſolut de voir ſur le champ ce qui en étoit. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines, s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laiſſer paſſer. Il marche vers le château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra; et ce qui le ſurprit un peu, il vit que perſonne de ſes gens ne l'avoient pu ſuivre, parce que les arbres s'étoient rapprochés dès qu'il avoit été paſſé. Il ne laiſſa pas de continuer ſon chemin: un prince jeune et amoureux eſt toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte. C'étoit un ſilence affreux: l'image de la mort s'y préſentoit par-tout; et ce n'étoient que des corps étendus d'hommes et d'animaux, qui paroiſſoient morts. Il reconnut pourtant bien aux nés bourgeonnés et à la face vermeille des ſuiſſes, qu'ils n'étoient qu'endormis; et leurs

taſſes où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient aſſez qu'ils s'étoient endormis en buvant. Il paſſa une grande cour pavée de marbre : il monte l'eſcalier ; il entre dans la ſalle des gardes qui étoient rangés en haie, la carabine ſur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverſe pluſieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres aſſis. Il entre dans une chambre toute dorée ; et il vit ſur un lit, dont les rideaux étoient ouverts de tous côtés, le plus beau ſpectacle qu'il eût jamais vu : une princeſſe qui paroiſſoit avoir quinze ou ſeize ans, et dont l'éclat reſplendiſſant avoit quelque choſe de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et ſe mit à genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement étoit venue, la princeſſe s'éveilla ; et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne ſembloit le permettre : Eſt-ce vous, mon prince, lui dit-elle ? vous vous êtes bien fait attendre. Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étoient dites, ne ſavoit comment lui témoigner ſa joie et ſa reconnoiſſance ; il l'aſſura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses diſcours furent mal rangés ; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il étoit plus embarraſſé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner : elle

avoit eu le tems de ſonger à ce qu'elle auroit à lui dire ; car il y a apparence (l'hiſtoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un ſi long ſommeil, lui avoit procuré le plaiſir des ſonges agréables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils ſe parloient, et ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choſes qu'ils avoient à ſe dire.

Cependant tout le palais s'étoit réveillé avec la princeſſe : chacun ſongeoit à faire ſa charge ; et, comme ils n'étoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d'honneur, preſſée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princeſſe que la viande étoit ſervie. Le prince aida à la princeſſe à ſe lever : elle étoit toute habillée, et fort magnifiquement ; mais il ſe garda bien de dire qu'elle étoit habillée comme ma mère-grand', et qu'elle avoit un collet monté : elle n'en étoit pas moins belle. Ils paſsèrent dans un ſallon de miroirs, et y ſoupèrent, ſervis par les officiers de la princeſſe. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus ; et après ſoupé, ſans perdre de tems, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princeſſe n'en avoit pas grand beſoin ; et le prince la quitta dès le matin pour

retourner à la ville, où ſon père devoit être en peine de lui. Le prince lui dit, qu'en chaſſant il s'étoit perdu dans la forêt, et qu'il avoit couché dans la huche d'un charbonnier, qui lui avoit fait manger du pain noir et du fromage. Le roi ſon pére, qui étoit bon homme, le crut; mais ſa mère n'en fut pas bien perſuadée; et voyant qu'il alloit preſque tous les jours à la chaſſe, et qu'il avoit toujours une raiſon en main pour s'excuſer, quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la princeſſe plus de deux ans entiers, et en eut deux enfans, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'*Aurore*, et le ſecond un fils, qu'on nomma le *Jour*, parce qu'il paroiſſoit encore plus beau que ſa ſoeur. La reine dit pluſieurs fois à ſon fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit ſe contenter dans la vie; mais il n'oſa jamais ſe fier à elle de ſon ſecret: il la craignoit, quoiqu'il l'aimât; car elle étoit de race ogreſſe, et le roi ne l'avoit épouſée qu'à cauſe de ſes grands biens. On diſoit même, tout bas, à la cour qu'elle avoit les inclinations des ogres, et qu'en voyant paſſer de petits enfans, elle avoit toutes les peines du monde à ſe retenir de ſe jeter ſur eux: ainſi le prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il ſe vit le maître, il déclara publi-

quement son mariage, et alla en grande cérémonie querir la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans. Quelque tems après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfans. Il devoit être à la guerre tout l'été; et dès qu'il fut parti, la reine-mère envoya sa bru et ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître-d'hôtel: Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! madame, dit le maître-d'hôtel. Je le veux, dit la reine, (et elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche,) et je la veux manger à la sauce robert. Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore: elle avoit pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son cou, et lui demander du bon bon. Il se mit à pleurer: le couteau lui tomba des mains; et il alla dans la basse cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce, que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien

mangé de si bon. Il avoit emporté en même tems la petite Aurore, et l'avoit donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la basse cour. Huit jours après, la méchante reine dit à son maître-d'hôtel: Je veux manger à mon soupé le petit Jour. Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros singe: il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela étoit fort bien allé jusques-là; mais un soir cette méchante reine dit au maître-d'hôtel: Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfans. Ce fut alors que le pauvre maître-d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avoit vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avoit dormi: sa peau étoit un peu dure, quoique belle et blanche; et le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela! Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, et entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune reine: il ne voulut pour-

tant point la ſurprendre, et il lui dit avec beaucoup de reſpect l'ordre qu'il avoit reçu de la reine-mère. Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le cou; exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans que j'ai tant aimés: elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevés ſans lui rien dire. Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître-d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laiſſerez pas d'aller revoir vos enfans; mais ce ſera chez moi où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faiſant manger une jeune biche en votre place. Il la mena auſſitôt á ſa chambre, où, la laiſſant embraſſer ſes enfans et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à ſon ſoupé, avec le même appétit que ſi c'eût été la jeune reine. Elle étoit bien contente de ſa cruauté; et elle ſe préparoit à dire au roi, à ſon retour, que les loups enragés avoient mangé la reine ſa femme, et ſes deux enfans.

Un ſoir qu'elle rodoit à ſon ordinaire dans les cours et baſſe-cours du château, pour y halener quelque viande fraiche, elle entendit dans une ſalle baſſe le petit Jour qui pleuroit, parce que la reine ſa mère le vouloit faire fouetter, à cauſe qu'il avoit été méchant; et elle entendit auſſi la petite Aurore qui demandoit pardon pour ſon frère. L'ogreſſe reconnut la voix

de la reine et de ſes enfans ; et furieuſe d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faiſoit trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de ſerpens, pour y faire jeter la reine et ſes enfans, le maître-d'hôtel, la femme et ſa ſervante : elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étoient là, et les bourreaux ſe préparoient à les jeter dans la cuve, lorſque le roi, qu'on n'attendoit pas ſitôt, entra dans la cour à cheval ; il étoit venu en poſte, et demanda tout étonné ce que vouloit dire cet horrible ſpectacle. Perſonne n'oſoit l'en inſtruire, quand l'ogreſſe, enragée de voir ce qu'elle voyoit, ſe jeta elle-même la tête la première dans la cuve, et fut dévorée en un inſtant par les vilaines bétes qu'elle y avoit fait mettre. Le roi ne laiſſa pas d'en être fâché, elle étoit ſa mère ; mais il s'en conſola bientôt avec ſa belle femme et ſes enfans.

MORALITÉ.

Attendre quelque tems pour avoir un époux
Riche, bien fait, galant et doux,
La choſe eſt aſſez naturelle ;
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,

On ne trouve plus de femelle
Qui dormit si tranquillement.
La Fable semble encor vouloir nous faire entendre,
Que souvent de l'hymen les agréables noeuds,
Pour être différés, n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre;
Mais le sexe, avec tant d'ardeur
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force, ni le coeur,
De lui prêcher cette morale.

LE MAITRE CHAT, OU LE CHAT BOTTÉ.

CONTE.

Un meûnier ne laiſſa pour tous biens, à trois enfans qu'il avoit, que ſon moulin, ſon âne et ſon chat. Les partages furent bientôt faits : ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés ; ils auroient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le ſecond eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvoit ſe conſoler d'avoir un ſi pauvre lot : Mes frères, diſoit-il, pourront gagner leur vie honnêtement en ſe mettant enſemble ; pour moi, lorſque j'aurai mangé mon chat, et que je me ſerai fait un manchon de ſa peau, il faudra que je meure de faim. Le chat qui entendoit ce diſcours, mais qui n'en fit pas ſemblant, lui dit d'un air poſé et ſérieux : Ne vous affligez point, mon maître ; vous n'avez qu'à me donner un ſac, et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les brouſſailles, et vous verrez que vous n'êtes pas ſi mal partagé que vous croyez. Quoique le maître du chat ne

fit pas grand fond là-dessus, il lui avoit vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendoit par les pieds, ou qu'il se cachoit dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère. Lorsque le chat eut ce qu'il avoit demandé, il se botta bravement, et mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du son et des lacerons dans son sac, et, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché, qu'il eut contentement: un jeune étourdi de lapin entra dans son sac; et le maître chat, tirant aussitôt les cordons, le prit, et le tua sans miséricorde. Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi, et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de sa Majesté, où étant entré il fit une grande révérence au roi, et lui dit: Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas, (c'étoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir. Une autre fois il alla se cacher dans un

bled, tenant toujours ſon ſac ouvert; et lorſque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, et les prit toutes deux. Il alla enſuite les préſenter au roi, comme il avoit fait le lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaiſir les deux perdrix, et lui fit donner pour boire. Le chat continua ainſi, pendant deux ou trois mois, de porter de tems en tems au roi, du gibier de la chaſſe de ſon maître. Un jour qu'il ſut que le roi devoit aller à la promenade ſur le bord de la rivière, avec ſa fille, la plus belle princeſſe du monde, il dit à ſon maître : Si vous voulez ſuivre mon conſeil, votre fortune eſt faite ; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et enſuite me laiſſer faire. Le marquis de Carabas fit ce que ſon chat lui conſeilloit, ſans ſavoir à quoi cela ſeroit bon. Dans le tems qu'il ſe baignoit, le roi vint à paſſer; et le chat ſe mit à crier de toute ſa force : Au ſecours! au ſecours! voilà M. le marquis de Carabas qui ſe noie. A ce cri le roi mit la tête à la portière, et, reconnoiſſant le chat qui lui avoit apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ſes gardes qu'on allât vîte au ſecours de M. le marquis de Carabas. Pendant qu'on retiroit le pauvre marquis de la rivière, le chat, s'approchant du carroſſe, dit au roi que dans le tems que ſon maître ſe baignoit, il étoit venu des voleurs qui avoient

emporté ſes habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute ſa force: le drôle les avoit cachés ſous une groſſe pierre. Le roi ordonna auſſitôt aux officiers de ſa garde-robe d'aller querir un de ſes plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille careſſes; et, comme les beaux habits qu'on venoit de lui donner relevoient ſa bonne mine (car il étoit beau, et bien fait de ſa perſonne,) la fille du roi le trouva fort à ſon gré; et le marquis de Carabas ne lui eut pas plutôt jeté deux ou trois regards fort reſpectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuſe à la folie. Le roi voulut qu'il montât dans ſon carroſſe, et qu'il fût de la promenade. Le chat, ravi de voir que ſon deſſein commençoit à réuſſir, prit les devans; et ayant rencontré des payſans qui fauchoient un pré, il leur dit: „Bonnes gens qui fauchez, ſi vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous ſerez tous hachés menu comme chair à pâté." Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs, à qui étoit ce pré qu'ils fauchoient? C'eſt à M. le marquis de Carabas, dirent-ils tous enſemble; car la menace du chat leur avoit fait peur. Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas. Vous voyez, ſire, répondit le marquis; c'eſt un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les

années. Le maître chat qui alloit toujours devant, rencontra des moiſſonneurs, et leur dit: „Bonnes gens qui moiſſonnez, ſi vous ne dites que tous ces bleds appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous ſerez tous hachés menu comme chair à pâté." Le roi qui paſſa un moment après, voulut ſavoir à qui appartenoient tous les bleds qu'il voyoit? C'eſt à M. le marquis de Carabas, répondirent les moiſſonneurs; et le Roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat, qui alloit devant le carroſſe, diſoit toujours la même choſe à tous ceux qu'il rencontroit; et le roi étoit étonné des grands biens de M. le marquis de Carabas. Le maître chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître étoit un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu; car toutes les terres par où le roi avoit paſſé étoient de la dépendance de ce château. Le chat eut ſoin de s'informer qui étoit cet ogre, et ce qu'il ſavoit faire, et demanda à lui parler, diſant qu'il n'avoit pas voulu paſſer ſi près de ſon château, ſans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'ogre le reçut auſſi civilement que le peut un ogre, et le fit repoſer. On m'a aſſuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes ſortes d'animaux; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant? Cela eſt vrai, répondit l'ogre bruſquement; et pour vous le

montrer, vous m'allez voir devenir lion. Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valoient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque tems après, le chat ayant vu que l'ogre avoit quitté sa première forme, descendit, et avoua qu'il avoit eu bien peur. On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurois le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux; par exemple, de vous changer en un rat, en une souris. Je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impossible. Impossible, reprit l'ogre? vous allez voir; et en même tems il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le chat ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il se jeta dessus, et la mangea. Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passoit sur le pont-levis, courut au-devant, et dit au roi: Votre majesté soit la bien venue dans le château de M. le marquis de Carabas. Comment, M. le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous? Il ne se peut rien de plus beau que cette cour, et que tous ces bâtimens qui l'environnent: voyons les dedans, s'il vous plaît. Le marquis donna la main à la jeune princesse; et, suivant le roi qui montoit

le premier, ils entrèrent dans une grande ſalle où ils trouvèrent une magnifique collation, que l'ogre avoit fait préparer pour ſes amis qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient pas oſé entrer, ſachant que le roi y étoit. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que ſa fille qui en étoit folle, et voyant les grands biens qu'il poſſédoit, lui dit, après avoit bu cinq ou ſix coups : Il ne tiendra qu'à vous, M. le marquis, que vous ne ſoyez mon gendre. Le marquis, faiſant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faiſoit le roi; et dès le même jour il épouſa la princeſſe. Le chat devint grand ſeigneur, et ne courut plus après les ſouris que pour ſe divertir.

MORALITÉ.

Quelque grand que ſoit l'avantage
De jouir d'un riche héritage,
Venant à nous de père en fils;
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'induſtrie et le ſavoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITE.

Si le fils d'un meûnier, avec tant de viteſſe
Gagne le coeur d'une Princeſſe,
Et s'en fait regarder avec des yeux mourans;
C'eſt que l'habit, la mine et la jeuneſſe,
Pour inſpirer de la tendreſſe,
Ne ſont pas des moyens toujours indifférens.

CENDRILLON, OU LA PETITE PANTOUFLE DE VERRE.

CONTE.

Il étoit une fois un gentilhomme, qui époufa en fecondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avoit deux filles de fon humeur, et qui lui reffembloient en toutes chofes. Le mari avoit de fon côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté fans exemple: elle tenoit cela de fa mère, qui étoit la meilleure perfonne du monde. Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater fa mauvaife humeur; elle ne put fouffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendoient fes filles encore plus haiffables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maifon: c'étoit elle qui nettoyoit la vaiffelle et les montées, qui frottoit la chambre de madame, et celles de mefdemoifelles fes filles: elle couchoit tout au haut de la maifon dans un grenier, fur une méchante paillaffe, pendant que fes foeurs étoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles fe

voyoient depuis les piès jusques à la tête. La pauvre fille souffroit tout avec patience, et n'osoit se plaindre à son père qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entièrement. Lorsqu'elle avoit fait son ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres; ce qui faisoit qu'on l'appeloit communément dans le logis *Cucendron*: la cadette, qui n'étoit pas si malhonnête que son aînée, l'appeloit *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ses méchans habits, ne laissoit pas d'être cent fois plus belle que ses soeurs, quoique vêtues très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité; nos deux demoiselles en furent aussi priées; car elles faisoient grande figure dans le pays. Les voilà bien-aises, et bien occupées à choisir les habits et les coëffures qui leur siéroient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon; car c'étoit elle qui repassoit le linge de ses soeurs, et qui godronnoit leurs manchettes. On ne parloit que de la manière dont on s'habilleroit. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge, et ma garniture d'angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire, mais en récompense je mettrai mon manteau à fleurs d'or, et ma barrière de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya

querir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis ; car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien. Et les coiffant, elles lui disoient : Cendrillon, serois-tu bien-aise d'aller au bal ? Hélas, mesdemoiselles, vous vous moquez de moi : ce n'est pas-là ce qu'il me faut. Tu as raison ; on riroit bien, si on voyoit un Cucendron aller au bal. Une autre que Cendrillon les auroit coiffées de travers ; mais elle étoit bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étoient transportées de joie : on rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva : on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtems qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avoit. Je voudrois bien . . . . Je voudrois bien. . . . . . Elle pleuroit si fort, qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui étoit fée, lui dit : Tu voudrois bien aller au bal, n'est-ce pas ? Hélas oui, dit Cendrillon en soupirant. Hé bien, seras-tu bonne

fille, dit sa marraine, je t'y ferai aller? Elle la mena dans sa chambre, et lui dit: Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa marraine la creusa; et n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortoit, elle lui donnoit un coup de sa baguette; et la souris étoit aussitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un cocher: je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière; nous en ferons un cocher. Tu as raison, dit sa marraine, va voir. Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avoit trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe; et l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit: Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir, apporte-les moi. Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse avec

leurs habits chamarrés, et qui s'y tenoient attachés, comme s'ils n'euſſent fait autre choſe toute leur vie. La fée dit alors à Cendrillon: Hé bien, voilà de quoi aller au bal; n'es-tu pas bien-aiſe? Oui, mais eſt-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits? Sa marraine ne fit que la toucher avec ſa baguette, et en même tems ſes habits furent changés en des habits de drap d'or et d'argent tout chamarrés de pierreries: elle lui donna enſuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainſi parée, elle monta en carroſſe; mais ſa marraine lui recommanda ſur toutes choſes de ne pas paſſer minuit, l'avertiſſant que ſi elle demeuroit au bal un moment davantage, ſon carroſſe redeviendroit citrouille, ſes chevaux des ſouris, ſes laquais des lézards, et que ſes vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à ſa marraine qu'elle ne manqueroit pas de ſortir du bal avant minuit. Elle part, ne ſe ſentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande princeſſe qu'on ne connoiſſoit point, courut la recevoir; il lui donna la main à la deſcente du carroſſe, et la mena dans la ſalle où étoit la compagnie. Il ſe fit alors un grand ſilence: on ceſſa de danſer, et les violons ne jouèrent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue: on n'entendoit qu'un bruit confus, ha, qu'elle eſt belle! Le roi même, tout vieux qu'il étoit, ne laiſſoit pas de la regarder, et de dire tout bas à la

reine, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vu une ſi belle et ſi aimable perſonne. Toutes les dames étoient attentives à conſidérer ſa coëffure et ſes habits, pour en avoir dès le lendemain de ſemblables, pourvu qu'il ſe trouvât des étoffes aſſez belles, et des ouvriers aſſez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et enſuite la prit pour la mener danſer: elle danſa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il étoit occupé à la conſidérer. Elle alla s'aſſeoir auprès de ſes ſoeurs, et leur fit mille honnêtetés: elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avoit donnés; ce qui les étonna fort, car elles ne la connoiſſoient point. Lorſqu'elles cauſoient ainſi, Cendrillon entendit ſonner onze heures trois quarts: elle fit auſſitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vîte qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver ſa marraine; et après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle ſouhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à ſa marraine tout ce qui s'étoit paſſé au bal, les deux ſoeurs heurtèrent à la porte: Cendrillon leur alla ouvrir. Que vous êtes long-tems à revenir, leur dit-elle, en bâillant, en ſe frottant les yeux, et en s'étendant comme ſi elle n'eût fait que de ſe réveiller! Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles

s'étoient quittées. Si tu étois venue au bal, lui dit une de ses soeurs, tu ne t'y serois pas ennuyée : il y est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir: elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges et des citrons. Cendrillon ne se sentoit pas de joie: elle leur demanda le nom de cette princesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le fils du roi en étoit fort en peine, et qu'il donneroit toutes choses au monde pour savoir qui elle étoit. Cendrillon sourit, et leur dit : Elle étoit donc bien belle? Mon dieu, que vous êtes heureuses! Ne pourrois-je point la voir? Hélas! Mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis! prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela! il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, et elle en fut bien aise; car elle auroit été grandement embarrassée si sa soeur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux soeurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyoit point, et oublia ce que sa marraine lui avoit recommandé; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'auroit fait

une biche. Le prince la fuivit, mais il ne put l'attraper: elle laiffa tomber une de fes pantoufles de verre, que le prince ramaffa bien foigneufement. Cendrillon arriva chez elle bien effoufflée, fans carroffe, fans laquais, et avec fes méchans habits, rien ne lui étant refté de toute fa magnificence, qu'une de fes petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laiffé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais, s'ils n'avoient point vu fortir une princeffe; ils dirent qu'ils n'avoient vu fortir perfonne, qu'une fille fort mal vêtue, et qui avoit plus l'air d'une payfanne que d'une demoifelle. Quand les deux foeurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda fi elles s'étoient encore bien diverties, et fi la belle dame y avoit été; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'étoit enfuie lorfque minuit avoit fonné, et fi promptement, qu'elle avoit laiffé tomber une de fes petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde; que le fils du roi l'avoit ramaffée, et qu'il n'avoit fait que la regarder tout le refte du bal, et qu'affurément il étoit fort amoureux de la belle perfonne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vrai; car peu de jours après, le fils du roi fit publier à fon de trompe qu'il épouferoit celle dont le pié feroit bien jufte à la pantoufle. On commença à l'effayer aux princeffes, enfuite aux ducheffes, et à toute la cour; mais inutilement. On la porta chez les deux foeurs, qui firent tout leur poffible pour faire entrer leur pié dans la pantoufle; mais

elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : Que je voie si elle ne me seroit pas bonne. Ses soeurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisoit l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela étoit très-juste, et qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pié, il vit qu'elle y entroit sans peine, et qu'elle y étoit juste comme de cire. L'étonnement des deux soeurs fut grand, mais plus grand encore, quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pié. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux soeurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient vue au bal. Elles se jetèrent à ses piés, pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon coeur, et qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle étoit: il la trouva encore plus belle que jamais, et peu de jours après il l'épousa. Cendrillon, qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux soeurs au palais, et les maria dès le jour même à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉ.

La beauté pour le fexe eft un rare tréfor ;
De l'admirer jamais on ne fe laffe.
Mais ce qu'on nomme bonne grâce,
Eft fans prix, et vaut mieux encor.
C'eft ce qu'à Cendrillon fit avoir fa marraine,
En la dreffant, en l'inftruifant
Tant et fi bien, qu'elle en fit une reine ;
Car ainfi fur ce Conte on va moralifant.
Relles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées.
Pour engager un coeur, pour en venir à bout,
La bonne grâce eft le vrai don des fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ.

C'eft fans doute un grand avantage
D'avoir de l'efprit, du courage,
De la naiffance, du bon fens,
Et d'autres femblables talens ;
Qu'on reçoit du ciel en partage :
Mais vous aurez beau les avoir ;
Pour votre avancement ce feront chofes vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des marraines.

RIQUET A LA HOUPE,

CONTE.

Il étoit une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait, qu'on douta long-tems s'il avoit forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisseroit pas d'être aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'esprit: elle ajouta même qu'il pourroit, en vertu du don qu'elle venoit de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en auroit, à la personne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui étoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il dit mille jolies choses, et qu'il avoit dans toutes ses actions je ne sais quoi de si spirituel, qu'on en étoit charmé. J'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite houpe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe; car Riquet étoit le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde étoit plus belle que le jour: la reine en fut si aise, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avoit ne lui

fit mal. La même fée qui avoit aſſiſté à la naiſſance du petit Riquet à la Houpe étoit préſente; et pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princeſſe n'auroit point d'eſprit, et qu'elle ſeroit auſſi ſtupide qu'elle étoit belle. Cela mortifia beaucoup la reine: mais elle eut, quelques momens après, un bien plus grand chagrin; car la ſeconde fille dont elle accoucha, ſe trouva extrêmement laide. Ne vous affligez pas tant, Madame, lui dit la fée: votre fille ſera récompenſée d'ailleurs; et elle aura tant d'eſprit, qu'on ne s'appercevra preſque pas qu'il lui manque de la beauté. Dieu le veuille, répondit la reine! mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'eſprit à l'aînée qui eſt ſi belle? Je ne puis rien pour elle, Madame, du côté de l'eſprit, lui dit la fée, mais je puis tout du côté de la beauté; et comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre ſatisfaction, je vais lui donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la perſonne qui lui plaira. A meſure que ces deux princeſſes devinrent grandes, leurs perfections crûrent auſſi avec elles; et on ne parloit par-tout que de la beauté de l'aînée et de l'eſprit de la cadette. Il eſt vrai auſſi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidiſſoit à vue d'oeil, et l'aînée devenoit plus ſtupide de jour en jour; ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle diſoit une ſottiſe. Elle étoit avec cela ſi mal-adroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines ſur le bord

d'une cheminée fans en caffer une, ni boire un verre d'eau fans en répandre la moitié fur fes habits. Quoique la beauté foit un grand avantage dans une jeune perfonne, cependant la cadette l'emportoit prefque toujours fur fon aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit du côté de la plus belle, pour la voir et pour l'admirer: mais bientôt après on alloit à celle qui avoit le plus d'efprit, pour lui entendre dire mille chofes agréables; et on étoit étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avoit plus perfonne auprès d'elle, et que tout le monde s'étoit rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort ftupide, le remarqua bien; et elle eût donné fans regret toute fa beauté, pour avoir la moitié de l'efprit de fa foeur. La reine, toute fage qu'elle étoit, ne put s'empêcher de lui reprocher plufieurs fois fa bêtife; ce qui penfa faire mourir de douleur cette pauvre princeffe. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un bois pour y plaindre fon malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'étoit le jeune prince Riquet à la Houpe, qui, étant devenu amoureux d'elle fur fes portraits qui couroient par tout le monde, avoit quitté le royaume de fon père pour avoir le plaifir de la voir et de lui parler. Ravi de la rencontrer ainfi toute feule, il l'aborde avec tout le refpect et toute la politeffe imaginable. Ayant remarqué, après lui avoir fait les complimens ordinaires, qu'elle étoit fort mélancolique, il lui dit: Je ne

comprends point, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes, peut être aussi triste que vous le paroissez; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre. Cela vous plaît à dire, Monsieur, lui répondit la princesse, et elle en demeura là. La beauté, reprit Riquet à la Houpe, est un si grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reste; et quand on le posséde, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse vous affliger beaucoup. J'aimerois mieux, dit la princesse, être aussi laide que vous, et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis. Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir; et il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer. Je ne sais pas cela, dit la princesse, mais je sais bien que je suis fort bête; et c'est de-là que vient le chagrin qui me tue. Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. Et comment ferez-vous, dit la princesse? J'ai le pouvoir, Madame, dit Riquet à la Houpe, de donner de l'esprit autant qu'on en sauroit avoir, à la personne que je dois aimer le plus; et comme vous êtes, Madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. La princesse demeura toute in-

terdite, et ne répondit rien. Je vois, reprit Riquet à la Houpe, que cette propofition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas; mais je vous donne un an tout entier pour vous y réfoudre. La princeffe avoit fi peu d'efprit, et en même tems une fi grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendroit jamais; de forte qu'elle accepta la propofition qui lui étoit faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houpe qu'elle l'épouferoit dans un an à pareil jour, qu'elle fe fentit toute autre qu'elle n'étoit auparavant: elle fe trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaifoit, et à le dire d'une manière fine, aifée et naturelle. Elle commença dès ce moment une converfation galante et foutenue avec Riquet à la Houpe, où elle babilla d'une telle force, que Riquet à la Houpe crut lui avoir donné plus d'efprit qu'il ne s'en étoit réfervé pour lui-même. Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne favoit que penfer d'un changement fi fubit et fi extraordinaire; car, autant on lui avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendoit-on dire des chofes bien fenfées et infiniment fpirituelles. Toute la cour en eut une joie qui ne fe peut imaginer; il n'y eut que fa cadette qui n'en fut pas bien aife, parce que, n'ayant plus fur fon aînée l'avantage de l'efprit, elle ne paroiffoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort défagréable. Le roi fe conduifoit par fes avis, et alloit même quelquefois tenir le confeil dans

ſon appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voiſins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et preſque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvoit point qui eût aſſez d'eſprit, et elle les écoutoit tous ſans s'engager à aucun d'eux. Cependant il en vint un ſi puiſſant, ſi riche, ſi ſpirituel et ſi bien fait, qu'elle ne put s' empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant apperçu, lui dit qu'il la faiſoit la maîtreſſe ſur le choix d'un époux, et qu'elle n'avoit qu'à ſe déclarer. Comme plus on a d'eſprit, et plus on a de peine à prendre une ferme réſolution ſur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié ſon père, qu'il lui donnât du tems pour y penſer. Elle alla par haſard ſe promener dans le même bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houpe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avoit à faire. Dans le tems qu'elle ſe promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit ſourd ſous ſes piés, comme de pluſieurs perſonnes qui vont et viennent, et qui agiſſent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un diſoit: apporte-moi cette marmite; l'autre, donne-moi cette chaudière; l'autre, mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même tems, et elle vit ſous ſes piés comme une grande cuiſine pleine de cuiſiniers, de marmitons, et de toutes ſortes d'officiers néceſſaires pour faire un feſtin magnifique. Il en ſortit une bande de vingt ou trente rôtiſ-

ſeurs qui allèrent ſe camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, et qui, tous la lardoire à la main et la queue de renard ſur l'oreille, ſe mirent à travailler en cadence au ſon d'une chanſon harmonieuſe. La princeſſe, étonnée de ce ſpectacle, leur demanda pour qui ils travailloient. C'eſt, Madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houpe, dont les noces ſe feront demain. La princeſſe encore plus ſurpriſe qu'elle ne l'avoit été, et ſe reſſouvenant tout-à-coup qu'il y avoit un an qu'à pareil jour elle avoit promis d'épouſer le prince Riquet à la Houpe, penſa tomber de ſon haut. Ce qui faiſoit qu'elle ne s'en ſouvenoit pas, c'eſt que, quand elle fit cette promeſſe, elle étoit une bête, et qu'en prenant le nouvel eſprit que le prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ſes ſottiſes. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant ſa promenade, que Riquet à la Houpe ſe préſenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va ſe marier. Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole ; et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouerai franchement, répondit la princeſſe, que je n'ai pas encore pris ma réſolution là-deſſus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la ſouhaitez. Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la Houpe. Je le crois, dit la princeſſe ; et

assurément si j'avois affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverois bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me diroit-il; et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis: mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étois qu'une bête, je ne pouvois néanmoins me résoudre à vous épouser; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étois, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce tems-là? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houpe, seroit bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit, soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise? Etes-vous mécontente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières? Nullement, répondit la princesse; j'aime

en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela eſt ainſi, reprit Riquet à la Houpe, je vais être heureux, puiſque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela ſe peut-il faire; lui dit la princeſſe? Cela ſe fera, répondit Riquet à la Houpe, ſi vous m'aimez aſſez pour ſouhaiter que cela ſoit; et afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, ſachez que la même fée qui, au jour de ma naiſſance, me fit le don de pouvoir rendre ſpirituelle la perſonne qu'il me plairoit, vous a auſſi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez; et à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la choſe eſt ainſi, dit la princeſſe, je ſouhaite de tout mon coeur que vous deveniez le prince du monde le plus aimable, et je vous en fais le don autant qu'il eſt en moi. La princeſſe n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ſes yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, et le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns aſſurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour ſeul fit cette métamorphoſe. Ils diſent que la princeſſe, ayant fait réflexion ſur la perſévérance de ſon amant, ſur ſa diſcrétion, et ſur toutes les bonnes qualités de ſon ame et de ſon eſprit, ne vit plus la difformité de ſon corps, ni la laideur de ſon viſage; que ſa boſſe ne lui ſembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; et qu'au lieu que juſqu'alors elle l'avoit vu boiter effroyable-

ment, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit. Ils disent encore que ses yeux, qui étoient louches, ne lui en parurent que plus brilians; que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour; et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque. Quoi qu'il en soit, la princesse lui promit sur le champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roi son père. Le roi ayant su que sa fille avoit beaucoup d'estime pour Riquet à la Houpe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un prince très-spirituel et très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain les noces furent faites, ainsi que Riquet à la Houpe l'avoit prévu, et selon les ordres qu'il en avoit donnés long-tems auparavant.

MORALITÉ.

Ce que l'on voit dans cet écrit,
Est moins un conte en l'air que la vérité même;
Tout est beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ.

Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits, et la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne sauroit arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un coeur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'Amour y fera trouver.

LE PETIT POUCET,

CONTE.

Il étoit une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avoient ſept enfans, tous garçons: l'aîné n'avoit que dix ans, et le plus jeune n'en avoit que ſept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfans en ſi peu de tems; mais c'eſt que ſa femme alloit vîte en beſogne, et n'en faiſoit pas moins de deux à la fois. Ils étoient fort pauvres, et leurs ſept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner ſa vie. Ce qui les chagrina encore, c'eſt que le plus jeune étoit fort délicat, et ne diſoit mot, prenant pour bêtiſe ce qui étoit une marque de la bonté de ſon eſprit. Il étoit fort petit, et quand il vint au monde il n'étoit guère plus gros que le pouce; ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le ſouffre-douleurs de la maiſon, et on lui donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin et le plus aviſé de tous ſes fréres; et s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très fâcheuſe, et là famine fut ſi grande, que ces pauvres gens réſolurent de ſe défaire de leurs enfans. Un ſoir que ces enfans étoient couchés, et que le bûcheron étoit auprès du feu avec ſa femme, il lui

Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis,

A. Stohl sc. I.



dit, le coeur ſerré de douleur: tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans: je ne ſaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, et je ſuis réſolu de les mener perdre demain au bois, ce qui ſera bien aiſé; car, tandis qu'ils s'amuſeront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir ſans qu'ils nous voient. Ah! s'écria la bûcheronne, pourrois-tu bien toi-même mener perdre tes enfans? Son mari avoit beau lui repréſenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y conſentir: elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mère. Cependant, ayant conſidéré quelle douleur ce lui feroit de les voir mourir de faim, elle y conſentit, et alla ſe coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent; car, ayant entendu de dedans ſon lit qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement, et s'étoit gliſſé ſous l'eſcabelle de ſon père, pour les écouter ſans être vu. Il alla ſe recoucher, et ne dormit point du reſte de la nuit, ſongeant à ce qu'il avoit à faire. Il ſe leva de bon matin, et alla au bord d'un ruiſſeau où il remplit ſes poches de petits cailloux blancs, et enſuite revint à la maiſon. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il ſavoit à ſes frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaiſſe, où, à dix pas de diſtance, on ne ſe voyoit pas l'un l'autre. Le bûcheron ſe mit à couper du bois, et ſes enfans à ramaſſer des brouſſailles pour faire des fagots. Le père et la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux inſenſiblement, et puis s'en-

fuirent tout-à-coup par un petit ſentier détourné. Lorſque ces enfans ſe virent ſeuls, ils ſe mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laiſſoit crier, ſachant bien par où il reviendroit à la maiſon; car, en marchant, il avoit laiſſé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ſes poches. Il leur dit donc: ne craignez point, mes frères, mon père et ma mère nous ont laiſſés ici, mais je vous reménerai bien au logis; ſuivez-moi ſeulement. Ils le ſuivirent, et il les mena juſqu'à leur maiſon, par le même chemin qu'ils étoient venus dans la forêt. Ils n'oſèrent d'abord entrer; mais ils ſe mirent tout contre la porte, pour écouter ce que diſoient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le ſeigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit long-tems, et dont ils n'eſpéroient plus rien. Cela leur redonna la vie; car les pauvres gens mouroient de faim. Le bûcheron envoya ſur l'heure ſa femme à la boucherie. Comme il y avoit long tems qu'ils n'avoient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le ſoupé de deux perſonnes. Lorſqu'ils furent raſſaſiés, la bûcheronne dit: hélas! où ſont maintenant nos pauvres enfans? Ils feroient bonne chère de ce qui nous reſte là. Mais auſſi, Guillaume, c'eſt toi qui les as voulu perdre; j'avois bien dit que nous nous en repentirions: que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon dieu,

les loups les ont peut-être déjà mangés: tu es bien inhumain d'avoir perdu ainſi tes enfans. Le bûcheron s'impatienta à la fin; car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient, et qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre, ſi elle ne ſe taiſoit. Ce n'eſt pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que ſa femme; mais c'eſt qu'elle lui rompoit la tête, et qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui diſent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne étoit toute en pleurs: hélas! où ſont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans? Elle le dit une fois ſi haut, que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendue, ſe mirent à crier tous enſemble: nous voilà! nous voilà! elle courut vîte leur ouvrir la porte, et leur dit en les embraſſant: que je ſuis aiſe de vous revoir, mes chers enfans! vous êtes bien las, et vous avez bien faim: et toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit ſon fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu rouſſeau, et qu'elle étoit un peu rouſſe. Ils ſe mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faiſoit plaiſir au père et à la mère, à qui ils racontoient la peur qu'ils avoient eue dans la forêt, en parlant preſque toujours tous enſemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent: mais lorſque l'argent fut dépenſé, ils retombè-

rent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore; et, pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrettement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait: mais quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser de petits cailloux, il ne put en venir à bout; car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savoit que faire, lorsque la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeûné, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeroient: il le serra donc dans sa poche. Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur, et dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avoit semé par-tout où il avoit passé: mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette; les oiseaux étoient venus, qui avoient tout mangé. Les voilà donc bien affligés; car plus ils s'ègaroient, et plus ils s'enfonçoient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtes que des hurlemens de loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient pres-

que ſe parler ni tourner la tête. Il ſurvint une groſſe pluie qui les perça juſqu'aux os; ils gliſſoient à chaque pas, tomboient dans la boue d'où ils ſe relevoient tout crottés, ne ſachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvriroit rien: ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui étoit bien loin par-delà la forêt. Il deſcendit de l'arbre; et lorſqu'il fut à terre, il ne vit plus rien: cela le déſola. Cependant ayant marché quelque tems avec ſes frères du côté qu'il avoit vu la lumière, il la revit en ſortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maiſon où étoit cette chandelle, non ſans bien des frayeurs; car ſouvent ils la perdoient de vue, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils deſcendoient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient. Le petit Poucet lui dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la forêt, et qui demandoient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous ſi jolis, ſe mit à pleurer, et leur dit: Hélas! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus? Savez vous bien que c'eſt ici la maiſon d'un ogre qui mange les petits enfans? Hélas! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute ſa force auſſi-bien que ſes frères, que ferons nous? Il eſt bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, ſi vous ne voulez pas nous re-

tirer chez vous; et cela étant, nous aimons mieux que ce ſoit Monſieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous, ſi vous voulez bien l'en prier. La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourroit les cacher à ſon mari juſqu'au lendemain matin, les laiſſa entrer, et les mena ſe chauffer auprès d'un bon feu; car il y avoit un mouton tout entier à la broche pour le ſoupé de l'ogre. Comme ils commençoient à ſe chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte: c'étoit l'ogre qui revenoit. Auſſitôt ſa femme les fit cacher ſous le lit, et alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord ſi le ſoupé étoit prêt et ſi on avoit tiré du vin, et auſſitôt il ſe mit à table. Le mouton étoit encore tout ſanglant; mais il ne lui en ſembla que meilleur. Il fleuroit à droite et à gauche, diſant qu'il ſentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit ſa femme, que ce ſoit ce veau que je viens d'habiller que vous ſentiez. Je ſens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre, en regardant ſa femme de travers, et il y a ici quelque choſe que je n'entends pas: en diſant ces mots, il ſe leva de table et alla droit au lit. Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne ſais à quoi il tient que je ne te mange auſſi: bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours ci. Il les tira de deſſous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres en-

fans fe mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévoroit déjà des yeux, et difoit à fa femme que ce feroient là de friands morceaux lorfqu'elle leur auroit fait une bonne fauce. Il alla prendre un grand couteau ; et, en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguifoit fur une longue pierre qu'il tenoit à fa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un lorfque fa femme lui dit : Que voulez-vous faire à l'heure qu'il eft ? N'aurez-vous pas affez de tems demain ? Tais-toi, reprit l'ogre ; ils en feront plus mortifiés. Mais vous avez encore tant de viande, reprit fa femme : voilà un veau, deux moutons, et la moitié d'un cochon. Tu as raifon, dit l'ogre : donne leur bien à fouper afin qu'ils ne maigriffent pas, et va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à fouper ; mais ils ne purent manger, tant ils étoient faifis de peur. Pour l'ogre, il fe remit à boire, ravi d'avoir de quoi fi bien régaler fes amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire ; ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avoit fept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites ogreffes avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avoient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche, avec de longues dents

fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore fort méchantes; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en fucer le fang. On les avoit fait coucher de bonne heure, et elles étoient toutes fept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or fur la tête. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur: ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les fepts petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de fon mari. Le petit Poucet, qui avoit remarqué que les filles de l'ogre avoient des couronnes d'or fur la tête, et qui craignoit qu'il ne prit à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le foir même, fe leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de fes frères et le fien, il alla tout doucement les mettre fur la tête des fept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit fur la tête de fes frères et fur la fienne, afin que l'ogre les prît pour fes filles, et fes filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La chofe réuffit comme il l'avoit penfé; car l'ogre, s'étant éveillé fur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Il fe jeta donc brufquement hors du lit, et prenant fon grand couteau: Allons voir, dit-il, comment fe portent nos petits drôles; n'en faifons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la chambre de fes filles, et s'approcha du lit où étoient les petits garçons,

qui dormoient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorſqu'il ſentit la main de l'ogre qui lui tâtoit la tête, comme il avoit tâté celle de tous ſes frères. L'ogre qui ſentit les couronnes d'or: Vraiment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au ſoir. Il alla enſuite au lit de ſes filles, où ayant ſenti les petits bonnets des garçons: Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. En diſant ces mots, il coupa, ſans balancer, la gorge à ſes ſept filles. Fort content de cette expédition, il alla ſe recoucher auprès de ſa femme. Auſſitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ſes frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le ſuivre. Ils deſcendirent doucement dans le jardin, et ſautèrent par-deſſus les murailles. Ils coururent preſque toute la nuit, toujours en tremblant et ſans ſavoir où ils alloient. L'ogre, s'étant éveillé, dit à ſa femme: Va-t-en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au ſoir. L'ogreſſe fut fort étonnée de la bonté de ſon mari, ne ſe doutant point de la manière qu'il entendoit qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'elle apperçut ſes ſept filles égorgées et nageant dans leur ſang. Elle commença par s'évanouir (car c'eſt le premier expédient que trouvent preſque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'ogre, craignant que ſa femme ne fût trop long-tems à faire la beſogne

dont il l'avoit chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah! qu'ai-je fait là, s'écria-t-il? Ils me le payeront, les malheureux, et tout-à-l'heure. Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; et l'ayant fait revenir: Donne-moi vîte mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. Il se mit en campagne; et, après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans, qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui alloit de montagne en montagne, et qui traversoit des rivières aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étoient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'ogre deviendroit. L'ogre, qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étoient cachés. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque tems, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormoit bien fort,

et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gaguèrent vîte la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étoient fort grandes et fort larges; mais comme elles étoient fées, elles avoient le don de s'aggrandir et de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chaussoit; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes, que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenoient le poignard sur la gorge, il m'a apperçu, et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur. La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avoit; car cet ogre ne laissoit pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonſtance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre; qu'à la vérité il n'avoit pas fait conſcience de lui prendre ſes bottes de ſept lieues, parce qu'il ne s'en ſervoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là aſſurent le ſavoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maiſon du bûcheron. Ils aſſurent que lorſque le petit Poucet eut chauſſé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il ſavoit qu'on étoit fort en peine d'une armée qui étoit à deux cens lieues de là, et du ſuccès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla, diſent-ils, trouver le roi, et lui dit que s'il le ſouhaitoit, il lui rapporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une groſſe ſomme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le ſoir même; et cette première courſe l'ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu'il vouloit: car le roi le payoit parfaitement bien pour porter ſes ordres à l'armée; et une infinité de dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans, et ce fut là ſon plus grand gain. Il ſe trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris; mais elles le payoient ſi mal, et cela alloit à ſi peu de choſe, qu'il ne daignoit pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque tems le métier de coureur, et y avoir amaſſé

beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères; et par-là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même tems.

MORALITÉ.

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans,
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille;
Mais si l'un d'eux est foible, on ne dit mot;
On le méprise, on le raille, on le pille:
Quelquefois cependant, c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonſtance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre; qu'à la vérité il n'avoit pas fait conſcience de lui prendre ſes bottes de ſept lieues, parce qu'il ne s'en ſervoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là aſſurent le ſavoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maiſon du bûcheron. Ils aſſurent que lorſque le petit Poucet eut chauſſé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il ſavoit qu'on étoit fort en peine d'une armée qui étoit à deux cens lieues de là, et du ſuccès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla, diſent-ils, trouver le roi, et lui dit que s'il le ſouhaitoit, il lui rapporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une groſſe ſomme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le ſoir même; et cette première courſe l'ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu'il vouloit: car le roi le payoit parfaitement bien pour porter ſes ordres à l'armée; et une infinité de dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans, et ce fut là ſon plus grand gain. Il ſe trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris; mais elles le payoient ſi mal, et cela alloit à ſi peu de choſe, qu'il ne daignoit pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque tems le métier de coureur, et y avoir amaſſé

beaucoup de bien, il revint chez ſon père, où il n'eſt pas poſſible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute ſa famille à ſon aiſe. Il acheta des offices de nouvelle création pour ſon père et pour ſes frères; et par-là il les établit tous, et fit parfaitement bien ſa cour en même tems.

MORALITÉ.

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans,
Quand ils ſont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille;
Mais ſi l'un d'eux eſt foible, on ne dit mot;
On le mépriſe, on le raille, on le pille:
Quelquefois cependant, c'eſt ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

L'ADROITE PRINCESSE,

OU

LES AVENTURES DE FINETTE

NOUVELLE.

A madame la comteſſe de Murat.

Vous faites les plus jolies nouvelles du monde en vers; mais en vers auſſi doux que naturels. Je voudrois bien, charmante comteſſe, vous en dire une à mon tour; cependant je ne ſais ſi vous pourrez vous en divertir. Je ſuis aujourd'hui de l'humeur du bourgeois gentilhomme; je ne voudrois ni vers, ni proſe pour vous la conter: point de grands mots, point de brillans, point de rimes; un tour naïf m'accommode mieux; en un mot, un récit ſans façon et comme on parle: je ne cherche que quelque moralité.

Mon hiſtoriette en fournit aſſez, et par-là elle pourra vous être agréable. Elle roule ſur deux proverbes au lieu d'un: c'eſt la mode; vous les aimez: je m'accommode à l'uſage avec plaiſir. Vous y verrez comment nos aïeux ſavoient inſinuer qu'on tombe dans mille déſordres quand on ſe plaît à ne rien faire, ou, pour parler comme eux, qu'*oiſiveté eſt la mère de tous vices;* et vous aimerez ſans doute leur manière de perſuader. Le ſecond proverbe eſt, qu'il faut être toujours

ſur ſes gardes: ous voyez bien que je veux dire, que la *défiance eſt la mère de sûreté.*

Non, l'amour ne triomphe guères
Que des coeurs qui n'ont point d'affaires.
Vous, qui craignez que d'un adroit vainqueur
Votre raiſon ne devienne la dupe,
Beautés, ſi vous voulez conſerver votre coeur,
Il faut que votre Eſprit s'occupe.
Mais ſi, malgré vos ſoins, votre ſort eſt d'aimer,
Gardez du moins de vous laiſſer charmer,
Sans connoître
Celui que votre coeur ſe veut donner pour maître.
Craignez les blondins doucereux
Qui fatiguent les ruelles,
Et ne ſachant que dire aux belles,
Soupirent ſans être amoureux.
Défiez-vous des conteurs de fleurettes:
Connoiſſez bien le fonds de leurs eſprits:
Auprès de toutes les Iris
Ils débitent mille ſornettes.
Défiez-vous enfin de ces brusques amans,
Qui ſe diſent en feu dès les premiers momens,
Et jurent une vive flâme;
Moquez-vous de ces vains ſermens;
Pour bien aſſujettir une âme
Il faut qu'il en coûte du tems.
Gardez qu'un peu de complaiſance
Ne désarme trop tôt votre auſtère fierté;
De votre juſte défiance
Dépend votre repos et votre sûreté.

Mais je n'y fonge pas', madame ; j'ai fait des vers : au lieu de m'en tenir au goût de monfieur Jourdain, j'ai rimé fur le ton de Quinaut. Je reprends le tour fimple au plus vîte, de peur d'avoir part aux vielles haines qu'on eut pour cet agréable moralifeur, et de peur qu'on ne m'accufe de le piller et de le mettre en pièces, comme tant d'auteurs impitoyables font tous les jours.

Du tems des premières croifades, un roi de je ne fais quel royaume de l'Europe, fe réfolut d'aller faire la guerre aux infidéles dans la Paleftine. Avant que d'entreprendre un fi long voyage, il mit un fi bon ordre aux affaires de fon royaume, et il en confia la régence à un miniftre fi habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétoit le plus ce prince, c'étoit le foin de fa famille. Il avoit perdu la reine fon époufe depuis affez peu de tems : elle ne lui avoit point laiffé de fils ; mais il fe voyoit père de trois jeunes princeffes à marier. Ma chronique ne m'a point appris leur véritable nom ; je fais feulement que, comme en ces tems heureux la fimplicité des peuples donnoit, fans façon, des furnoms aux perfonnes éminentes, fuivant leurs bonnes qualités ou leurs défauts, on avoit furnommé l'aînée de ces princeffes, *Nonchalante*, ce qui fignifie indolente en ftyle moderne ; la feconde, *Babillarde ;* et la troifième, *Finette :* noms qui avoient tous un jufte rapport aux caractères de ces trois foeurs.

Jamais on n'a rien vu de fi indolent qu'étoit Nonchalante. Tous les jours elle n'étoit pas éveil-

lée à une heure après midi: on la traînoit à l'église telle qu'elle sortoit de son lit, sa coëffure en désordre, sa robe détachée, point de ceinture, et souvent une mule d'une façon et une de l'autre. On corrigeoit cette différence durant la journée; mais on ne pouvoit résoudre cette princesse à être jamais autrement qu'en mules, elle trouvoit une fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand Nonchalante avoit dîné, elle se mettoit à sa toilette, où elle étoit jusqu'au soir: elle employoit le reste de son tems, jusqu'à minuit, à jouer et à souper, ensuite on étoit presque aussi long-tems à la déshabiller, qu'on avoit été à l'habiller: elle ne pouvoit jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menoit une autre sorte de vie. Cette princesse étoit fort vive, et n'employoit que peu de tems pour sa personne; mais elle avoit une envie de parler si étrange, que depuis qu'elle étoit éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermoit pas. Elle savoit l'histoire des mauvais ménages, des liaisons tendres, des galanteries, non-seulement de toute la cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenoit regiſtre de toutes les femmes qui exerçoient certaines rapines dans leur domestique, pour se donner une parure plus éclatante, et étoit informée précisément de ce que gagnoit la suivante de la comtesse une telle, et le maître d'hôtel du marquis un tel. Pour être instruite de toutes ces petites choses, elle écoutoit sa nourrice et sa couturière avec

plus de plaiſir qu'elle n'auroit fait un ambaſſadeur, et enſuite elle étourdiſſoit de ces belles hiſtoires, depuis le roi ſon père juſqu'à ſes valets de pied; car, pourvu qu'elle parlât, elle ne ſe ſoucioit pas à qui. La démangeaiſon de parler produiſit encore un autre mauvais effet chez cette princeſſe. Malgré ſon haut rang, ſes airs trop familiers donnèrent la hardieſſe aux blondins de la cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes ſans façon, pour avoir le plaiſir de leur répondre ; car, à quelque prix que ce fût, il falloit que, du matin au ſoir, elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupoit jamais, ni à penſer, ni à faire aucune réflexion, ni à lire; elle s'embarraſſoit auſſi peu d'aucun ſoin domeſtique, ni des amuſemens que produit l'aiguille et le fuſeau. Enfin ces deux ſoeurs, dans une éternelle oiſiveté, ne faiſoient jamais agir ni leur eſprit, ni leur main.

La ſoeur cadette de ces deux princeſſes étoit d'un caractère bien différent. Elle agiſſoit inceſſamment de l'eſprit et de ſa perſonne ; elle avoit une vivacité ſurprenante, et elle s'appliquoit à en faire un bon uſage. Elle ſavoit parfaitement bien danſer, chanter, jouer des inſtrumens; réuſſiſſoit avec une adreſſe admirable à tous les petits travaux de la main, qui amuſent d'ordinaire les perſonnes de ſon ſexe ; mettoit l'ordre et la règle dans la maiſon du roi, et empêchoit, par ſes ſoins, les pilleries des petits officiers; car dès ce tems-là ils ſe mêloient de voler les princes.

Ses talens ne se bornoient pas là ; elle avoit beaucoup de jugement, et une présence d'esprit si merveilleuse, qu'elle trouvoit sur le champ des moyens pour sortir de toutes sortes d'affaires. Cette jeune princesse avoit découvert, par sa pénétration, un piége dangereux qu'un ambassadeur de mauvaise foi avoit tendu au roi son père, dans un traité que ce prince étoit tout prêt de signer. Pour punir la perfidie de cet ambassadeur et de son maître, le roi changea l'article du traité; et en le mettant dans les termes que lui avoit inspirés sa fille, il trompa à son tour le trompeur même. La jeune princesse découvrit encore un tour de fourberie qu'un ministre vouloit jouer au roi; et par le conseil qu'elle donna à son père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La princesse donna, en plusieurs autres occasions, des marques de sa pénétration et de sa finesse d'esprit; elle en donna tant, que le peuple lui donna le nom de Finette. Le roi l'aimoit beaucoup plus que ses autres filles; et il faisoit un si grand fonds sur son bon sens, que s'il n'avoit point eu d'autre enfant qu'elle, il seroit parti sans inquiétude: mais il se défioit autant de la conduite de ses autres filles, qu'il se reposoit sur celle de Finette. Ainsi, pour être sûr des démarches de sa famille, comme il se croyoit sûr de celles de ses sujets, il prit les mesures que je vais dire.

Vous, qui êtes si savante dans toutes sortes d'antiquités, je ne doute pas, comtesse charman-

te, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des fées. Le roi dont je vous parle, étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie; il lui repréſenta l'inquiétude où il étoit touchant ſes filles. Ce n'eſt pas, lui dit ce prince, que les deux aînées dont je m'inquiète, aient jamais fait la moindre choſe contre leur devoir; mais elles ont ſi peu d'eſprit, elles ſont ſi imprudentes, et vivent dans une ſi grande désoccupation, que je crains que, pendant mon abſence, elles n'aillent s'embarraſſer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuſer. Pour Finette, je ſuis sûr de ſa vertu; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal: c'eſt pourquoi, ſage fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui ſoient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque point de ſe caſſer, ſitôt que celle à qui elle appartiendra fera quelque choſe contre ſa gloire.

Comme cette Fée étoit des plus habiles, elle donna à ce prince trois quenouilles enchantées, et travaillées avec tous les ſoins néceſſaires pour le deſſein qu'il avoit. Mais il ne fut pas content de cette précaution; il mena les princeſſes dans une tour fort haute, qui étoit bâtie dans un lieu bien déſert. Le roi dit à ſes filles, qu'il leur ordonnoit de faire leur demeure dans cette tour pendant tout le tems de ſon abſence, et qu'il leur défendoit d'y recevoir aucune perſonne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un et

de l'autre ſexe, et, après leur avoir fait préſent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embraſſa les princeſſes, et ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clés; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, madame, que ces princeſſes étoient là en danger de mourir de faim. Point du tout: on avoit eu ſoin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour, et on y avoit mis une corde, à laquelle les princeſſes attachoient un corbillon, qu'elles deſcendoient chaque jour. Dans ce corbillon on mettoit leurs proviſions pour la journée, et quand elles l'avoient remonté, elles retiroient avec ſoin la corde dans la chambre.

Nonchalante et Babillarde menoient dans cette ſolitude une vie qui les déſeſpéroit: elles s'ennuyoient à un point qu'on ne ſauroit exprimer; mais il falloit prendre patience, car on leur avoit fait la quenouille ſi terrible, qu'elles craignoient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fît caſſer.

Pour Finette, elle ne s'ennuyoit point du tout: ſon fuſeau, ſon aiguille, et ſes inſtrumens de muſique, lui fourniſſoient des amuſemens; et, outre cela, par l'ordre du miniſtre qui gouvernoit l'état, on mettoit, dans le corbillon des princeſſes, des lettres qui les informoient de tout ce qui ſe paſſoit au dedans et au dehors du royaume. Le roi l'avoit permis ainſi; et le miniſtre, pour faire ſa cour aux princeſſes, ne manquoit

pas d'être exact fur cet article. Finette lifoit toutes ces nouvelles avec empreffement, et s'en divertiffoit. Pour fes deux foeurs, elles ne daignoient pas y prendre la moindre part: elles difoient qu'elles étoient trop chagrines pour avoir la force de s'amufer de fi peu de chofe; il leur falloit au moins des cartes, pour fe désennuyer pendant l'abfence de leur père.

Elles paffoient donc ainfi triftement leur vie en murmurant contre leur deftin; et je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire: *Qu'il vaut mieux être né heureux, que d'être né fils de roi.* Elles étoient fouvent aux fenêtres de leur tour, pour voir du moins ce qui fe pafferoit dans la campagne. Un jour, comme Finette étoit occupée dans fa chambre à quelque joli ouvrage, fes foeurs, qui étoient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés, qui leur crioit fa misère fort pathétiquement; elle les prioit à mains jointes de la laiffer entrer dans leur château, leur repréfentant qu'elle étoit une malheureufe étrangère qui favoit mille fortes de chofes, et qu'elle leur rendroit fervice avec la plus exacte fidélité. D'abord les princeffes fe fouvinrent de l'ordre qu'avoit donné le roi leur père, de ne laiffer entrer perfonne dans la tour; mais Nonchalante étoit fi laffe de fe fervir elle-même, et Babillarde fi ennuyée de n'avoir que fes foeurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coëffée en détail, et l'empreffement qu'eut l'autre d'avoir une perfonne de plus pour jafer,

les engagea à ſe réſoudre de laiſſer entrer la pauvre étrangère.

Penſez-vous, dit Babillarde à ſa ſoeur, que la défenſe du roi s'étende ſur des gens comme cette malheureuſe? Je crois que nous la pouvons recevoir ſans conſéquence. Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma ſoeur, répondit Nonchalante. Babillarde, qui n'attendoit que ce conſentement, deſcendit auſſi-tôt le corbillon: la pauvre femme ſe mit dedans, et les princeſſes la montèrent avec le ſecours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible mal-propreté de ſes habits les dégoûta: elles voulurent lui en donner d'autres; mais elle leur dit qu'elle en changeroit le lendemain, et que pour l'heure qu'il étoit, elle alloit ſonger à les ſervir. Comme elle achevoit de parler, Finette revint de ſa chambre. Cette princeſſe fut étrangement ſurpriſe de voir cette inconnue avec ſes ſoeurs; elles lui dirent pour quelles raiſons elles l'avoient fait monter; et Finette, qui vit que c'étoit une choſe faite, diſſimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des princeſſes fit cent tours dans le château, ſous prétexte de leur ſervice, mais en effet pour obſerver la diſpoſition du dedans: car, Madame, je ne ſais ſi vous ne vous en doutez point déjà; mais cette gueuſe prétendue étoit auſſi dangereuſe dans le château, que le fut le comte Ory dans le couvent où il entra déguiſé en abbeſſe fugitive.

Pour ne vous par tenir davantage en ſuſpens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons, étoit le fils aîné du puiſſant roi, voiſin du père des princeſſes. Ce jeune prince, qui étoit un des plus artificieux eſprits de ſon tems, gouvernoit entièrement le roi ſon père; et il n'avoit pas beſoin de beaucoup de fineſſe pour cela: car ce roi étoit d'un caractère ſi doux et ſi facile, qu'on lui en avoit donné le ſurnom de *Moult-benin*. Pour le jeune prince, comme il n'agiſſoit que par artifices et par détours, les peuples l'avoient ſurnommé *Riche-en-cautèle*, et pour abréger, on diſoit *Riche-cautèle*.

Il avoit un frère cadet qui étoit auſſi rempli de belles qualités, que ſon aîné l'étoit de défauts: cependant, malgré la différence d'humeurs, on voyoit entre ces deux frères une union ſi parfaite, que tout le monde en étoit ſurpris. Outre les bonnes qualités de l'ame qu'avoit le prince cadet, la beauté de ſon viſage et la grâce de ſa perſonne étoient ſi remarquables, qu'elles l'avoient fait nommer *Bel-à-voir*. C'étoit le prince Riche-cautèle qui avoit inſpiré à l'ambaſſadeur du roi ſon père ce trait de mauvaiſe foi, que l'adreſſe de Finette avoit fait tomber ſur eux. Riche-cautèle, qui n'aimoit déjà guère le roi père des princeſſes, avoit achevé par-là de le prendre en averſion; ainſi quand il ſut les précautions que ce prince avoit priſes à l'égard de ſes filles, il ſe fit un pernicieux plaiſir de tromper la prudence d'un père ſi ſoupçonneux. Riche-cautèle

obtint permiſſion du roi ſon père, d'aller faire un voyage, ſous des prétextes qu'il inventa, et il prit des meſures qui le firent parvenir à entrer dans la tour des princeſſes, comme vous avez vu.

En examinant le château, ce prince remarqua qu'il étoit facile aux princeſſes de ſe faire entendre des paſſans, et il en conclut qu'il devoit reſter dans ſon déguiſement pendant tout le jour, parce qu'elles pourroient bien, ſi elles s'en aviſoient, appeler du monde et le faire punir de ſon entrepriſe téméraire. Il conſerva donc toute la journée les habits et le perſonnage d'une gueuſe de profeſſion; et le ſoir, lorſque les trois ſoeurs eurent ſoupé, Riche-cautèle jeta les haillons qui le couvroient, et laiſſa voir des habits de cavalier tout couverts d'or et de pierreries. Les pauvres princeſſes furent ſi épouvantées de cette vue, que toutes ſe mirent à fuir avec précipitation. Finette et Babillarde, qui étoient agiles, eurent bientôt gagné leur chambre; mais Nonchalante, qui avoit à peine l'uſage de marcher, fut en un inſtant atteinte par le prince.

Auſſitôt il ſe jeta à ſes pieds, lui déclara qui il étoit, et lui dit que la réputation de ſa beauté et ſes portraits l'avoient engagé à quitter une cour délicieuſe, pour lui venir offrir ſes voeux et ſa foi. Nonchalante fut d'abord ſi éperdue, qu'elle ne pouvoit répondre au prince qui étoit toujours à genoux; mais comme en lui diſant mille douceurs et lui faiſant mille proteſtations, il la conjuroit avec ardeur de le recevoir pour époux dès

ce moment-là même, ſa molleſſe naturelle ne lui laiſſant pas la force de diſputer, elle dit nonchalamment à Riche-cautèle qu'elle le croyoit ſincère, et qu'elle acceptoit ſa foi. Elle n'obſerva pas de plus grandes formalités que celles-là dans la concluſion de ce mariage; mais auſſi elle en perdit ſa quenouille: elle ſe briſa en mille morceaux.

Cependant Babillarde et Finette étoient dans des inquiétudes étranges: elles avoient gagné ſéparément leurs chambres, et elles s'y étoient enfermées. Ces chambres étoient aſſez éloignées l'une de l'autre; et, comme chacune de ces princeſſes ignoroit entièrement le deſtin de ſes soeurs, elles paſſèrent la nuit ſans fermer l'oeil. Le lendemain, le pernicieux prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui étoit au bout du jardin; et là cette princeſſe témoigna à Riche-cautèle l'inquiétude où elle étoit de ſes ſoeurs, quoiqu'elle n'osât ſe préſenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmaſſent fort ſon mariage. Le prince lui dit qu'il ſe chargeoit de le leur faire approuver; et après quelques diſcours il ſortit, et enferma Nonchalante ſans qu'elle s'en apperçût; enſuite il ſe mit à chercher les princeſſes avec ſoin. Il fut quelque tems ſans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étoient enfermées. Enfin, l'envie qu'avoit Babillarde de toujours parler, étant cauſe que cette princeſſe parloit toute ſeule en ſe plaignant, le prince s'approcha de la porte de ſa chambre, et la vit par le trou de la ſerrure.

Riche-cautèle lui parla au travers de la porte, et lui dit, comme il avoit dit à sa soeur, que c'étoit pour lui offrir son coeur et sa foi qu'il avoit fait l'entreprise d'entrer dans la tour. Il louoit avec exagération sa beauté et son esprit; et Babillarde, qui étoit très-persuadée qu'elle possédoit un mérite extrême, fut assez folle pour croire ce que le prince lui disoit: elle lui répondit un flux de paroles qui n'étoient pas trop désobligeantes. Il falloit que cette princesse eût une étrange fureur de parler, pour s'en acquitter comme elle faisoit dans ces momens; car elle étoit dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avoit rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avoit rien dans sa chambre propre à manger. Comme elle étoit d'une paresse extrême, et qu'elle ne songeoit jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avoit pas la moindre prévoyance: quand elle avoit besoin de quelque chose, elle avoit recours à Finette; et cette aimable princesse, qui étoit aussi laborieuse et prévoyante que ses soeurs l'étoient peu, avoit toujours dans sa chambre une infinité de massepains, de pâtes, et de confitures sèches et liquides qu'elle avoit faites elle-même. Babillarde donc, qui n'avoit pas un pareil avantage, se sentant pressée par la faim et par les tendres protestations que lui faisoit le prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce séducteur; et quand elle eut ouvert, il fit encore parfaitement le comédien auprès d'elle: il avoit bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre, et s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissemens; car le corbillon en fournissoit toujours les princesses d'avance. Babillarde continuoit d'abord à être en peine de ce qu'étoient devenues ses soeurs; mais elle s'alla mettre dans l'esprit, sur je ne sais quel fondement, qu'elles étoient sans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquoient de rien. Riche-cautèle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée, et lui dit qu'ils iroient trouver ces princesses vers le soir: elle ne fut pas de cet avis; elle répondit, qu'il falloit les aller chercher quand ils auroient mangé.

Enfin le prince et la princesse mangèrent ensemble de fort bon accord; et, après qu'ils eurent achevé, Riche-cautèle demanda à aller voir le bel appartement du château: il donna la main à la princesse, qui le mena dans ce lieu, et, quand il y fut, il recommença à exagérer la tendresse qu'il avoit pour elle, et les avantages qu'elle trouveroit en l'épousant. Il lui dit, comme il avoit dit à Nonchalante, qu'elle devoit accepter sa foi au moment même, parce que, si elle alloit trouver ses soeurs avant que de l'avoir reçu pour époux, elles ne manqueroient pas de s'y opposer, puisqu'étant sans contredit le plus puissant prince voisin, il paroissoit plus vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle; qu'ainsi cette princesse ne consentiroit jamais à une union qu'il

fouhaitoit avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des difcours qui ne fignifioient rien, fut auffi extravagante qu'avoit été fa foeur; elle accepta le prince pour époux, et ne fe fouvint des effets de fa quenouille de verre, qu'après que cette quenouille fut caffée en cent pièces.

Vers le foir, Babillarde retourna dans fa chambre avec le prince; et la première chofe que vit cette princeffe, ce fut fa quenouille de verre en morceaux. Elle fe troubla à ce fpectacle: le prince lui demanda le fujet de fon trouble. Comme la rage de parler la rendoit incapable de rien taire, elle dit fottement à Riche-cautèle le myftère des quenouilles; et ce prince eut une joie de fcélérat, de ce que le père des princeffes feroit par là entièrement convaincu de la mauvaife conduite de fes filles.

Cependant Babillarde n'étoit plus en humeur d'aller chercher fes foeurs: elle craignoit avec raifon qu'elles ne puffent approuver fa conduite; mais le prince s'offrit de les aller trouver, et dit qu'il ne manqueroit pas de moyens pour les perfuader de l'approuver. Après cette affurance, la princeffe, qui n'avoit point dormi la nuit, s'affoupit; et pendant qu'elle dormoit, Riche-cautèle l'enferma à la clef, comme il avoit fait Nonchalante.

N'eft-il pas vrai, belle comteffe, que ce Riche-cautèle étoit un grand fcélérat, et ces deux princeffes, de lâches et imprudentes perfonnes?

Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, et je ne doute pas que vous ne le soyez beaucoup aussi : mais ne vous inquiétez point ; ils seront tous traités comme ils méritent. Il n'y aura que la sage et courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce prince perfide eut enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château les unes après les autres ; et, comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyoit fermée par dedans, étoit assurément celle où s'étoit retirée Finette. Comme il avoit composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avoit dites à ses soeurs. Mais cette princesse, qui n'étoit pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez long-tems sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il étoit éclairci qu'elle étoit dans cette chambre, elle lui dit, que s'il étoit vrai qu'il eût une tendresse aussi forte et aussi sincère pour elle qu'il vouloit le lui persuader, elle le prioit de descendre dans le jardin, et d'en fermer la porte sur lui ; et qu'après elle lui parleroit tant qu'il voudroit par la fenêtre de sa chambre, qui donnoit sur ce jardin.

Riche-cautèle ne voulut point accepter ce parti ; et, comme la princesse s'opiniâtroit toujours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant prince, outré d'impatience, alla querir une bûche et enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau, qu'on avoit laissé par hasard dans une garde-robe qui étoit proche de sa chambre. L'é-

motion animoit le teint de cette princeſſe; et, quoique ſes yeux fuſſent pleins de colère, elle parut à Riche-cautèle d'une beauté à enchanter. Il voulut ſe jeter à ſes pieds; mais elle lui dit fièrement en ſe reculant: prince, ſi vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau. Quoi! belle princeſſe, s'écria Riche-cautèle de ſon ton d'hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une ſi cruelle haine? Il ſe mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avoit inſpiré la réputation de ſa beauté et de ſon eſprit merveilleux. Il ajouta, qu'il ne s'étoit déguiſé que pour venir lui offrir avec reſpect ſon coeur et ſa main, et lui dit qu'elle devoit pardonner à la violence de ſa paſſion, la hardieſſe qu'il avoit eue d'enfoncer ſa porte. Il finit en lui voulant perſuader, comme il avoit fait à ſes ſoeurs, qu'il étoit de ſon intérêt de le recevoir pour époux au plus vîte. Il dit encore à Finette, qu'il ne ſavoit pas où s'étoient retirées les princeſſes ſes ſoeurs, parce qu'il ne s'étoit pas mis en peine de les chercher, n'ayant ſongé qu'à elle. L'adroite princeſſe, feignant de ſe radoucir, lui dit qu'il falloit chercher ſes ſoeurs, et qu'après on prendroit des meſures tous enſemble; mais Riche-cautèle lui répondit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à aller trouver les princeſſes, qu'elle n'eût conſenti à l'épouſer, parce que ſes ſoeurs ne manqueroient pas de s'y oppoſer, à cauſe de leur droit d'aîneſſe.

Finette, qui se défioit avec raison de ce prince perfide, sentit redoubler ses soupçons par cette réponse : elle trembla de ce qui pouvoit être arrivé à ses soeurs, et se résolut de les venger du même coup qui lui feroit éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeoit qu'elles avoient eu. Cette jeune princesse dit donc à Riche-cautèle, qu'elle consentoit sans peine à l'épouser ; mais qu'elle étoit persuadée que les mariages qui se faisoient le soir, étoient toujours malheureux ; qu'ainsi elle le prioit de remettre la cérémonie de se donner une foi réciproque au lendemain matin : elle ajouta, qu'elle l'assuroit de n'avertir les princesses de rien, et lui dit qu'elle le prioit de la laisser un peu de tems seule pour penser au ciel ; qu'ensuite elle le méneroit dans une chambre où il trouveroit un fort bon lit, et qu'après elle reviendroit s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-cautèle, qui n'étoit pas un fort courageux personnage, et qui voyoit toujours Finette armée du gros marteau, dont elle badinoit comme on fait d'un éventail ; Riche-cautèle, dis-je, consentit à ce que souhaitoit la princesse, et se retira pour la laisser quelque tems méditer. Il ne fut pas plutôt éloigné, que Finette courut faire un lit sur le trou d'un égoût qui étoit dans une chambre du château : cette chambre étoit aussi propre qu'une autre ; mais on jetoit dans le trou de cet égoût, qui étoit fort spacieux, toutes les ordures du château. Finette mit sur ce trou deux

bâtons croisés très-foibles ; puis elle fit bien proprement un lit par-dessus, et s'en retourna aussitôt dans sa chambre. Un moment après Riche-cautèle y revint, et la princesse le conduisit où elle venoit de faire le lit, et se retira. Le prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit avec précipitation ; et sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'égoût, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête, et en se fracassant de tous côtés. La chûte du prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs il n'étoit pas éloigné de la chambre de Finette ; elle sut aussitôt que son artifice avoit eu tout le succès qu'elle s'étoit promis, et elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égoût. Il méritoit bien cette punition, et la princesse avoit raison d'en être satisfaite.

Mais sa joie ne l'occupoit pas si fort, qu'elle ne pensât plus à ses soeurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-cautèle, après avoir enfermé cette princesse à double tour, avoit laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, et le bruit qu'elle fit réveilla sa soeur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'étoit défaite du prince fourbe qui étoit venu pour les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre ; car, malgré

ſon caquet, elle étoit ſi peu éclairée, qu'elle avoit cru ridiculement tout ce que Riche-cautèle lui avoit dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette princeſſe, diſſimulant l'excès de ſa douleur, ſortit de ſa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du château, ſans trouver la ſoeur; enfin, Finette s'aviſa qu'elle pouvoit bien être dans l'appartement du jardin: elles l'y trouvèrent en effet, demi-morte de déſeſpoir et de foibleſſe; car elle n'avoit pris aucune nourriture de la journée. Les princeſſes lui donnèrent tous les ſecours néceſſaires; enſuite elles firent enſemble des éclairciſſemens qui mirent Nonchalante et Babillarde dans une douleur mortelle: puis toutes trois s'allèrent repoſer.

Cependant Riche-cautèle paſſa la nuit fort mal à ſon aiſe; et quand le jour fut venu, il ne fut guère mieux. Ce prince ſe trouvoit dans des cavernes dont il ne pouvoit pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnoit jamais. Néanmoins, à force de ſe tourmenter, il trouva l'iſſue de l'égoût, qui donnoit dans une rivière aſſez éloignée du château. Il trouva moyen de ſe faire entendre à des gens qui pêchoient dans cette rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compaſſion à ces bonnes gens.

Il ſe fit tranſporter à la cour du roi ſon père pour ſe guérir à loiſir; et la disgrace qui lui étoit arrivée lui fit prendre une ſi forte haine contre Finette, qu'il ſongea moins à ſe guérir, qu'à ſe venger d'elle.

Cette princeſſe paſſoit des momens bien triſtes: la gloire lui étoit mille fois plus chère que la vie; et la honteuſe foibleſſe de ſes ſoeurs la mettoit dans un déſeſpoir dont elle avoit peine à ſe rendre maîtreſſe. Cependant la mauvaiſe ſanté de ces deux princeſſes, qui étoit cauſée par les ſuites de leurs mariages indignes, mit encore la conſtance de Finette à l'épreuve. Riche-cautèle, qui étoit déjà un habile fourbe, rappela tout ſon eſprit depuis ſon aventure pour devenir fourbiſſime. L'égoût ni les contuſions ne lui donnoient pas tant de chagrin, que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il ſe douta des ſuites de ſes deux mariages; et, pour tenter les princeſſes malades, il fit porter ſous les fenêtres de leur château, de grandes caiſſes remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante et Babillarde, qui étoient ſouvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits: auſſitôt il leur prit une envie violente d'en manger; et elles perſécutèrent Finette de deſcendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaiſance de cette princeſſe fut aſſez grande pour vouloir bien contenter ſes ſoeurs; elle deſcendit, et leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain il parut des fruits d'une autre eſpèce. Nouvelle envie des princeſſes: nouvelle complaiſance de Finette; mais des officiers de Riche-cautèle, cachés, et qui avoient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent

pas celle-ci : ils se saisirent de Finette, et l'emmenèrent aux yeux de ses soeurs, qui s'arrachoient les cheveux de désespoir.

Les satellites de Riche-cautèle firent si bien, qu'ils menèrent Finette dans une maison de campagne où étoit le prince pour achever de se remettre en santé. Comme il étoit transporté de fureur contre cette princesse, il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté et une grandeur d'ame digne d'une héroïne comme elle étoit. Enfin, après l'avoir gardée quelques jours prisonnière, il la fit conduire au sommet d'une montagne extrêmement haute, et il y arriva lui-même un moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'alloit faire mourir d'une manière qui le vengeroit des tours qu'elle lui avoit faits. Ensuite ce perfide prince montra barbarement à Finette un tonneau tout hérissé par dedans de canifs, de rasoirs et de clous à crochet, et lui dit que pour la punir comme elle méritoit, on l'alloit jeter dans ce tonneau, puis le rouler du haut de la montagne en bas. Quoique Finette ne fût pas romaine, elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparoit, que Régulus l'avoit été autrefois à la vue d'un dessin pareil. Cette jeune princesse conserva toute sa fermeté, et même toute sa présence d'esprit. Riche-cautèle, au lieu d'admirer son caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, et songea à hâter sa mort. Dans cette vue, il se baissa vers l'entrée du tonneau,

qui devoit être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il étoit bien fourni de toutes ses armes meurtrières. Finette, qui vit son persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de tems; elle le jeta habilement dans le tonneau, et elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au prince le tems de se reconnoître. Après ce coup elle prit la fuite; et les officiers du prince, qui avoient vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître vouloit traiter cette aimable princesse, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étoient si effrayés de ce qui venoit d'arriver à Riche-cautèle, qu'ils ne purent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le tonneau qui rouloit avec violence: mais leurs soins furent inutiles; il roula jusqu'au bas de la montagne, et ils en tirèrent leur prince couvert de mille plaies.

L'accident de Riche-cautèle mit au désespoir le roi Moult-benin et le prince Bel-à-voir. Pour les peuples de leurs états, ils n'en furent point touchés. Riche-cautèle en étoit très-haï, et même l'on s'étonnoit de ce que le jeune prince, qui avoit des sentimens si nobles et si généreux, pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel étoit le bon naturel de Bel-à-voir, qu'il s'attachoit fortement à tous ceux de son sang; et Riche-cautèle avoit toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux prince n'auroit jamais pu se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente

des blessures de son frère, et il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement : cependant, malgré les soins empressés que tout le monde en prit, rien ne soulageoit Riche-cautéle ; au contraire, ses plaies sembloient toujours s'envenimer de plus en plus, et le faire souffrir long-tems.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avoit couru, avoit encore regagné heureusement le château où elle avoit laissé ses soeurs, et n'y fut pas longtems sans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux princesses mirent au monde chacune un fils, dont Finette se trouva fort embarrassée. Cependant le courage de cette princesse ne s'abattit point : l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses soeurs, la fit résoudre à s'exposer encore une fois, quoiqu'elle en vit bien le péril. Elle prit, pour faire réussir le dessein qu'elle avoit, toutes les mesures que la prudence peut inspirer : elle se déguisa en homme, enferma les enfans de ses soeurs dans des boîtes, et elle y fit de petits trous vis-à-vis la bouche de ces enfans, pour leur laisser la respiration : elle prit un cheval, emporta ces boîtes et quelques autres ; et, dans cet équipage, elle arriva à la ville capitale du roi Moult-bénin, où étoit Riche-cautèle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-voir récompensoit les remèdes qu'on donnoit à son frère, avoit attiré à la cour tous les charlatans de l'Europe : car dès ce tems-là il y avoit

quantité d'aventuriers ſans emploi, ſans talent, qui ſe donnoient pour des hommes admirables, qui avoient reçu des dons du ciel pour guérir toutes ſortes de maux. Ces gens, dont la ſeule ſcience étoit de fourber hardiment, trouvoient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils ſavoient leur impoſer par leur extérieur extraordinaire, et par les noms bizarres qu'ils prenoient. Ces ſortes de médecins ne reſtent jamais dans le lieu de leur naiſſance; et la prérogative de venir de loin, ſouvent leur tient lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuſe princeſſe, bien informée de tout cela, ſe donna un nom parfaitement étranger pour ce royaume-là: ce nom étoit *Sanatio;* puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier *Sanatio* étoit arrivé avec des ſecrets merveilleux, pour guérir toutes ſortes de bleſſures les plus dangereuſes et les plus envenimées. Auſſi-tôt Bel-à-voir envoya querir le prétendu chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du monde; débita cinq ou ſix mots de l'art d'un air cavalier: rien n'y manquoit. Cette princeſſe fut ſurpriſe de la bonne mine et des manières agréables de Bel-à-voir; et, après avoir raiſonné quelque tems avec ce prince au ſujet des bleſſures de Riche-cautèle, elle dit qu'elle alloit querir une bouteille d'une eau incomparable, et que cependant elle laiſſoit deux boîtes qu'elle avoit apportées, qui contenoient des onguens excellens, propres au prince bleſſé.

Là-dessus le prétendu médecin sortit ; il ne revenoit point : l'on s'impatientoit beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on alloit envoyer le presser de revenir, on entendit des cris de petits enfans dans la chambre de Riche-cautèle. Cela surprit tout le monde, car il ne paroissoit point d'enfans. Quelqu'un prêta l'oreille, et on découvrit que ces cris venoient des boîtes de l'empirique.

C'étoient en effet les neveux de Finette. Cette princesse leur avoit fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au palais ; mais comme il y avoit déja long-tems, ils en souhaitoient de nouvelle, et ils expliquoient leurs besoins en chantant sur un ton dolent. On ouvrit les boîtes, et l'on fut fort surpris d'y voir bien effectivement deux marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-cautèle se douta aussi-tôt que c'étoit encore un nouveau tour de Finette : il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, et ses maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il falloit qu'il en mourût.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur ; et Riche-cautèle, perfide jusqu'à son dernier moment, songea à abuser de la tendresse de son frère. Vous m'avez toujours aimé, prince, lui dit-il, et vous pleurez ma perte. Je n'ai plus besoin des preuves de votre amitié, par rapport à la vie. Je meurs ; mais si je vous ai été véritablement cher, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire.

Bel-à-voir, qui, dans l'état où il voyoit son frère, se sentoit incapable de lui rien refuser, lui promit avec les plus terribles sermens, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Aussi-tôt que Riche-cautèle eut entendu ces sermens, il dit à son frère en l'embrassant: Je meurs consolé, prince, puisque je serai vengé; car la prière que j'ai à vous faire, c'est de demander Finette en mariage aussi-tôt que je serai mort. Vous obtiendrez sans doute cette maligne princesse, et dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le sein. Bel-à-voir frémit d'horreur à ces mots: il se repentit de l'imprudence de ses sermens; mais il n'étoit plus tems de se dédire, et il ne voulut rien témoigner de son repentir à son frère, qui expira peu de tems après. Le roi Moult-benin en eut une sensible douleur. Pour son peuple, loin de regretter Riche-cautèle, il fut ravi que sa mort assurât la succession du royaume à Bel-à-voir dont le mérite étoit chéri de tout le monde.

Finette, qui étoit encore une fois heureusement retournée avec ses soeurs, apprit bientôt la mort de Riche-cautèle; et, peu de tems après, on annonça aux trois princesses le retour du roi leur père. Ce prince vint avec empressement dans leur tour, et son premier soin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au roi; puis ayant fait une profonde révérence, elle reporta la quenouille où elle l'avoit prise. Babil-

larde fit le même manège, et Finette à fon tour apporta fa quenouille; mais le roi, qui étoit foupçonneux, voulut voir les trois quenouilles à la fois. Il n'y eut que Finette qui pût montrer la fienne; et le roi entra dans une telle fureur contre fes deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la fée qui lui avoit donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, et de les punir comme elles le méritoient.

Pour commencer la punition des princeffes, la Fée les mena dans une galere de fon château enchanté, où elle avoit fait peindre l'hiftoire d'un nombre infini de femmes illuftres, qui s'étoient rendues célèbres par leurs vertus et par leur vie laborieufe. Par un effet merveilleux de l'art de féerie, toutes ces figures avoient du mouvement, et étoient en action depuis le matin jufquau foir. On voyoit de tous côtés des trophées et des devifes à la gloire de ces femmes vertueufes; et ce ne fut pas une légère mortification pour les deux foeurs, de comparer le triomphe de ces héroïnes, avec la fituation méprifable où leur malheureufe imprudence les avoit réduites. Pour comble de chagrin, la Fée leur dit avec gravité, que fi elles s'étoient auffi bien occupées que celles dont elles voyoient les tableaux, elles ne feroient pas tombées dans les indignes égaremens où elle s'étoient perdues; mais que l'oifiveté étoit *la mère de tous vices* et la fource de tous les malheurs. La fée ajouta, que pour les empêcher de retomber jamais

dans des malheurs pareils, et pour leur faire réparer le tems qu'elles avoient perdu, elle alloit les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obligea les princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers et les plus vils; et, sans égard pour leur teint, elles les envoyoit cueillir des pois dans ses jardins et en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne put résister au désespoir qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations: elle mourut de chagrin et de fatigue. Babillarde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper la nuit du château de la Fée, se cassa la tête contre un arbre, et mourut de cette blessure entre les mains des paysans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses soeurs; et au milieu de ses chagrins, elle apprit que le prince Bel-à-voir l'avoit fait demander en mariage au roi son père, qui l'avoit accordée sans l'en avertir; car, dès ce tems-là, l'inclination des parties étoit la moindre chose que l'on considéroit dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle; elle craignoit avec raison que la haine que Riche-cautèle avoit pour elle, n'eût passé dans le coeur d'un frère dont il étoit si chéri; et elle appréhenda que ce jeune prince ne voulût l'épouser que pour la sacrifier à son frère. Pleine de cette inquiétude, la princesse alla consulter la sage fée, qui l'estimoit autant qu'elle avoit méprisé Nonchalante et Babillarde.

La Fée ne voulut rien révéler à Finette; elle

lui dit seulement: princesse, vous êtes sage et prudente; vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes pour votre conduite, qu'en vous mettant toujours dans l'esprit que *la défiance est mère de sûreté*. Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime, et vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. Finette n'ayant pu tirer d'autre éclaircissement de la fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après, cette princesse fut épousée par un ambassadeur, au nom du prince Bel-à-voir; et on l'amena trouver son époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Moult-benin; et dans la troisième, elle trouva Bel-à-voir qui étoit venu au-devant d'elle par l'ordre de son père. Tout le monde étoit surpris de voir la tristesse de ce jeune prince aux approches d'un mariage qu'il avoit témoigné souhaiter: le roi même lui en faisoit la guerre, et l'avoit envoyé malgré lui au-devant de la princesse.

Quand Bel-à-voir la vit, il fut frappé de ses charmes: il lui en fit compliment, mais d'une manière si confuse, que les deux cours, qui savoient combien ce prince étoit spirituel et galant, crurent qu'il en étoit si vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdoit sa présence d'esprit. Toute la ville retentissoit de cris de joie, et l'on n'entendoit de tous côtés que des concerts et

des feux d'artifice. Enfin, après un ſoupé magnifique, on ſongea à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette, qui ſe ſouvenoit toujours de la maxime que la Fée lui avoit renouvellée dans l'eſprit, avoit ſon deſſein en tête. Cette princeſſe avoit gagné une de ſes femmes qui avoit la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui deſtinoit, et elle avoit donné ordre à cette femme de porter, dans ce cabinet, de la paille, une veſſie, du ſang de mouton, et les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avoit mangés au ſoupé. La princeſſe paſſa dans ce cabinet ſous quelque prétexte, et compoſa une figure de paille, dans laquelle elle mit les boyaux et la veſſie pleine de ſang. Enſuite elle ajuſta cette figure en déshabillé de femme et en bonnet de nuit. Lorſque Finette eut achevé cette belle marionette, elle alla rejoindre la compagnie, et peu de tems après on conduiſit la princeſſe et ſon époux dans leur appartement. Quand on eut donné à la toilette le tems qu'il lui falloit donner, la dame d'honneur emporta les flambeaux et ſe retira. Auſſi-tôt Finette jetta la femme de paille dans le lit, et ſe cacha dans un des coin de la chambre.

Le prince, après avoir ſoupiré deux ou trois fois fort haut, prit ſon épée et la paſſa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment il ſentit le ſang ruiſſeler de tous côtés, et trouva la femme de paille ſans mouvement. Qu'ai-je fait, s'écria Bel-à-voir? Quoi! après

tant de cruelles agitations! quoi! après avoir tant balancé si je garderois mes sermens aux dépens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante princesse que j'étois né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vue: cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frère possédé de fureur avoit exigé de moi par une indigne surprise! Ah ciel! peut-on songer à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu? Hé bien, Riche-cautèle, j'ai satisfait ton injuste vengeance: mais je vais venger Finette à son tour par ma mort. Oui, belle princesse, il faut que de la même épée.... A ces mots Finette entendit que le prince, qui dans son transport avoit laissé tomber son épée, la cherchoit pour se la passer au travers du corps: elle ne voulut pas qu'il fît une telle sottise; ainsi elle lui cria: prince, je ne suis point morte. Votre bon coeur m'a fait deviner votre repentir; et par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime.

Là-dessus Finette raconta à Bel-à-voir la prévoyance qu'elle avoit eue touchant la femme de paille. Le prince, transporté de joie d'apprendre que la princesse vivoit, admira la prudence qu'elle avoit en toutes sortes d'occasions, et lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvoit penser sans horreur; et il ne comprenoit pas comment il avoit eu la foiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux sermens qu'on avoit exigés de lui par artifice.

Cependant, si Finette n'eut pas toujours été bien persuadée que *dfiance est mère deé sûreté*, elle eût été tuée, et sa mort eût été cause de celle de Bel-à-voir; et puis après on auroit raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentimens de ce prince. Vive la prudence et la présence d'esprit! elles préservèrent ces deux époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent tonjours l'un pour l'autre une tendresse extrême, et passèrent une longue suite des beaux jours dans une gloire et dans une félicité qu'on auroit peine à bien d'écrire.

Voilà, madame, la très-merveilleuse histoire de Finette. Je vous avoue que je l'ai brodée, et que je vous l'ai contée un peu au long; mais quand on dit des contes, c'est une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires; on cherche à s'amuser, et il me paroît qu'il ne coûte pas plus de les allonger, pour faire durer davantage la conversation. D'ailleurs, il me semble que les circonstances font le plus souvent l'agrément de ces histoires badines. Vous pouvez croire, charmante comtesse, qu'il est facile de les réduire en abrégé. Je vous assure que quand vous voudrez, je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'est pas ainsi que l'on me les racontoit quand j'étois enfant: le récit en duroit au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne sachiez que ce conte est très-fameux; mais je ne sais si vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de

ſon antiquité. Elle nous aſſure que les Troubadours, ou conteurs de Provence, ont inventé Finette bien long-tems devant qu'Abeilard, ni le célèbre comte Thibaud de Champagne euſſent produit des romans. Ces ſortes de fables renferment une bonne morale. Vous avez remarqué, avec beaucoup de juſteſſe, qu'on fait parfaitement bien de les raconter aux enfans, pour leur inſpirer l'amour de la vertu. Je ne ſais pas ſi dans cet âge on vous a parlé de Finette; mais pour moi,

Cent et cent fois ma gouvernante,
Au lieu de fables d'animaux,
M'a raconté les traits moraux
De cette hiſtoire ſurprenante.
On y voit accablé de maux
Un prince dangereux, qu'une noire malice
Entraîna dans l'horreur du vice.
On y voit naturellement
Que deux imprudentes princeſſes,
Qui paſſoient tous les jours dans de vaines molleſſes,
Et tombèrent indignement
Dans un affreux égarement,
Reçurent pour le prix de leurs lâches foibleſſes,
Un prompt et juſte châtiment.
Mais autant que l'on voit dans cette belle hiſtoire
Le vice puni, malheureux,
Autant on voit les vertueux,
Triomphans et couverts de gloire.
Après mille incidens qu'on ne ſauroit prévoir,
La ſage et prudente Finette

Et le généreux Bel-à-voir
Goûtent une gloire parfaite.
Oui, ces contes frappent beaucoup
Plus que ne font les faits et du singe et du loup.
J'y prenois un plaisir extrême;
Tous les enfans en font de même:
Mais ces fables plairont jusqu'aux plus grands esprits,
Si vous voulez, belle comtesse,
Par vos heureux talens orner des tels récits,
L'antique Gaule vous en presse.
Daignez donc mettre dans leurs jours,
Les contes ingénus, quoique remplis d'adresse,
Qu'ont inventés les Troubadours.
Le sens mystérieux que leur tour enveloppe,
Egale bien celui d'Esope.

A MADEMOISELLE * *.

En vous offrant, jeune et ſage beauté,
Ce modèle de patience,
Je ne me ſuis jamais flatté
Que par vous de tout point il ſeroit imité;
C'en ſeroit trop, en conſcience.

Mais Paris, où l'homme eſt poli,
Où le beau ſexe, né pour plaire,
Trouve ſon bonheur accompli,
De tous côtés eſt ſi rempli
D'exemples du vice contraire,
Qu'on ne peut en toute ſaiſon,
Pour s'en garder ou s'en défaire,
Avoir trop de contre-poiſon.

Une dame auſſi patiente
Que celle dont ici je relève le prix,
Seroit par-tout une choſe étonnante;
Mais ce ſeroit un prodige à Paris.

Les femmes y ſont ſouveraines,
Tout s'y règle ſelon leurs voeux;
Enfin, c'eſt un climat heureux
Qui n'eſt habité que de reines.

Ainſi je vois que, de toutes façons,
Griſelidis y ſera peu priſée,
Et qu'elle y donnera matière de riſée,
Par ſes trop antiques leçons.
Ce n'eſt pas que la patience
Ne ſoit une vertu des dames de Paris;
Mais, par un long uſage, elles ont la ſcience
De la faire exercer par leurs propres maris.

GRISELIDIS,

NOUVELLE.

Au pied des célèbres montagnes
Où le Pô, s'échappant de deſſous ſes roſeaux,
Va dans le ſein des prochaines campagnes
Promener ſes naiſſantes eaux,
Vivoit un jeune et vaillant prince,
Les délices de ſa province.
Le ciel, en le formant, ſur lui tout à la fois
Verſa ce qu'il a de plus rare,
Ce qu'entre ſes amis d'ordinaire il ſépare,
Et qu'il ne donne qu'aux grands rois.
Comblé de tous les dons et du corps, et de l'ame,
Il fut robuſte, adroit, propre au métier de Mars,
Et, par l'inſtinct ſecret d'une divine flamme,
Avec ardeur il aima les beaux arts.
Il aima les combats, il aima la victoire,
Les grands projets, les actes valeureux,
Et tout ce qui fait vivre un beau nom dans l'hiſtoire;
Mais ſon coeur, tendre et généreux,
Fut encor plus ſenſible à la ſolide gloire
De rendre ſes peuples heureux.
Ce tempérament héroïque
Fut obſcurci d'une ſombre vapeur,
Qui, chagrine et mélancolique,

Lui faifoit voir dans le fond de fon coeur
Tout le beau fexe infidelle et trompeur.
Dans la femme où brilloit le plus rare mérite,
Il voyoit une ame hypocrite,
Un efprit d'orgueil enivré,
Un cruel ennemi, qui fans ceffe n'afpire
Qu'à prendre un fouverain empire
Sur l'homme malheureux qui lui fera livré.
Le fréquent ufage du monde,
Où l'on ne voit qu'époux fubjugués ou trahis,
Joint à l'air jaloux du pays,
Accrut encor cette haine profonde.
Il jura donc plus d'une fois,
Que quand même le ciel, pour lui plein de tendreffe,
Formeroit une autre Lucrèce,
Jamais de l'hyménée il ne fuivroit les loix.
Ainfi, quand le matin, qu'il donnoit aux affaires,
Il avoit réglé fagement
Toutes les chofes néceffaires
Au bonheur du gouvernement;
Que du foible orphelin, de la veuve oppreffée
Il avoit confervé les droits,
Ou banni quelqu'impôt qu'une guerre forcée
Avoit introduit autrefois;
L'autre moitié de la journée
A la chaffe étoit deftinée,
Où les fangliers et les ours,
Malgré leur fureur et leurs armes,
Lui donnoient encor moins d'alarmes
Que le fexe charmant qu'il évitoit toujours.
Cependant fes fujets, que leur intérêt preffe

De s'aſſurer d'un ſucceſſeur
Qui les gouverne un jour avec même douceur,
A leur donner un fils le convioient ſans ceſſe.
Un jour dans le palais ils vinrent tous en corps
Pour faire leurs derniers efforts.
Un orateur d'une grave apparence,
Et le meilleur qui fût alors,
Dit tout ce qu'on peut dire en pareille occurrence;
Il marqua leur déſir preſſant
De voir ſortir du prince une heureuſe lignée
Qui rendît à jamais leur état floriſſant;
Il lui dit même en finiſſant,
Qu'il voyoit un aſtre naiſſant,
Iſſu de ſon chaſte hyménée,
Qui faiſoit pâlir le croiſſant.
D'un ton plus ſimple et d'une voix moins forte,
Le prince à ſes ſujets répondit de la ſorte:
Le zèle ardent, dont je vois qu'en ce jour
Vous me portez aux noeuds du mariage,
Me fait plaiſir, et m'eſt de votre amour
Un agréable témoignage;
J'en ſuis ſenſiblement touché,
Et voudrois dès demain pouvoir vous ſatisfaire:
Mais, à mon ſens, l'hymen eſt une affaire
Où, plus l'homme eſt prudent, plus il eſt empêché.
Obſervez bien toutes les jeunes filles;
Tant qu'elles ſont au ſein de leurs familles,
Ce n'eſt que vertu, que bonté,
Que pudeur, que ſincérité;
Mais ſitôt que le mariage
Au déguiſement a mis fin,

Et qu'ayant fixé leur destin,
Il n'importe plus d'être sage,
Elles quittent leur personnage,
Non, sans avoir beaucoup pâti;
Et chacun dans son ménage,
Selon son gré prend son parti.
L'une d'humeur chagrine, et que rien ne récrée,
Devient une dévote outrée,
Qui crie et gronde à tous momens;
L'autre se façonne en coquette,
Qui sans cesse écoute ou caquette,
Et n'a jamais assez d'amans:
Celle-ci, des beaux-arts follement curieuse,
De tout décide avec hauteur,
Et, critiquant le plus habile auteur,
Prend la forme de précieuse;
Cette autre s'érige en joueuse,
Perd tout, argent, bijoux, bagues, meubles de prix,
Et même jusqu'à ses habits.
Dans la diversité des routes qu'elles tiennent,
Il n'est qu'une chose où je vois
Qu'enfin toutes elles conviennent,
C'est de vouloir donner la loi;
Or, je suis convaincu que dans le mariage
On ne peut jamais vivre heureux,
Quand on y commande tous deux.
Si donc vous souhaitez qu'à l'hymen je m'engage,
Cherchez une jeune beauté
Sans orgueil et sans vanité,
D'une obéissance achevée,
D'une patience éprouvée,

Et qui n'ait point de volonté;
Je la prendrai quand vous l'aurez trouvée.
Le prince, ayant mis fin à ce difcours moral,
Monte brufquement à cheval,
Et court joindre, à perte d'haleine,
Sa meute qui l'attend au milieu de la plaine.
Après avoir paffé des prés et des guérets,
Il trouve fes chaffeurs couchés fur l'herbe verte;
Tous fe lèvent, et tous alerte,
Font trembler de leurs cors les hôtes des forêts.
Des chiens courans l'aboyante famille,
Deçà, delà, parmi le chaume brille;
Et les limiers à l'oeil ardent,
Qui du fort de la bête à leur pofte reviennent,
Entraînent en les regardant
Les forts valets qui les retiennent.
S'étant inftruit par un des fiens,
Si tout eft prêt, fi l'on eft fur la trace,
Il ordonne auffi-tôt qu'on commence la chaffe,
Et fait donner le cerf aux chiens.
Le fon des cors qui retentiffent,
Le bruit des chevaux qui henniffent,
Et des chiens animés les pénétrans abois,
Rempliffent la forêt de tumulte et de trouble;
Et, pendant que l'écho fans ceffe les redouble,
S'enfoncent avec eux dans les plus creux du bois.
Le prince par hafard, ou par fa deftinée,
Prit une route détournée,
Où nul des chaffeurs ne le fuit;
Plus il court, plus il s'en fépare.
Enfin, à tel point il s'égare,

Que des chiens et des cors il n'entend plus le bruit.
L'endroit où le mena sa bizarre aventure,
Clair de ruisseaux et sombre de verdure,
Saisissoit les esprits d'une secrète horreur;
La simple et naïve nature
S'y faisoit voir, et si belle et si pure,
Que mille fois il bénit son erreur.
Rempli des douces rêveries
Qu'inspirent les grands bois, les eaux et les prairies,
Il sent soudain frapper et son coeur et ses yeux
Par l'objet le plus agréable,
Le plus doux et le plus aimable
Qu'il eût jamais vu sous les cieux.
C'étoit une jeune bergère
Qui filoit aux bords d'un ruisseau,
Et qui, conduisant son troupeau,
D'une main sage et ménagère,
Tournoit son agile fuseau.
Elle auroit pu dompter les coeurs les plus sauvages;
Des lys son teint a la blancheur,
Et sa naturelle fraîcheur
S'étoit toujours sauvée à l'ombre des boccages:
Sa bouche, de l'enfance avoit tout l'agrément;
Et ses yeux, qu'adoucit une brune paupière,
Plus bleus que n'est le firmament,
Avoient aussi plus de lumière.
Le prince, avec transport dans le bois se glissant,
Contemple les beautés dont son ame est émue;
Mais le bruit qu'il fait en passant,
De la belle sur lui fit détourner la vue.
Dès qu'elle se vit apperçue,

D'un brillant incarnat la prompte et vive ardeur,
De son beau teint redoubla la ſplendeur,
Et ſur ſon viſage épandue,
Y fit triompher la pudeur.
Sous le voile innocent de cette honte aimable,
Le prince découvrit une ſimplicité,
Une douceur, une ſincérité,
Dont il croyoit le beau ſexe incapable,
Et qu'il voit là dans toute leur beauté.
Saiſi d'une frayeur pour lui toute nouvelle,
Il s'approche interdit; et plus timide qu'elle,
Lui dit d'une tremblante voix,
Que de tous ſes veneurs il a perdu la trace,
Et lui demande ſi la chaſſe
N'a point paſſé quelque part dans le bois.
Rien n'a paru, ſeigneur, dans cette ſolitude,
Dit-elle, et nul ici que vous ſeul n'eſt venu;
Mais n'ayez point d'inquiétude,
Je remettrai vos pas ſur un chemin connu.
De mon heureuſe deſtinée
Je ne puis, lui dit-il, trop rendre grace aux dieux;
Depuis long-tems je fréquente ces lieux;
Mais j'avois ignoré, juſqu'à cette journée,
Ce qu'ils ont de plus précieux.
Dans ce tems elle voit que le prince ſe baiſſe
Sur le moite bord du ruiſſeau,
Pour étancher dans le cour de ſon eau
La ſoif ardente qui le preſſe.
Seigneur, attendez un moment,
Dit-elle; et courant promptement
Vers ſa cabane, elle y prend une taſſe,

Qu'avec joie et de bonne grâce
Elle préſente à ſon nouvel amant.
Les vaſes précieux de cryſtale et d'agate,
Où l'or en mille endroits éclate,
Et qu'un art curieux avec ſoin façonna,
N'eurent jamais pour lui, dans leur pompe inutile
Tant de beauté, que le vaſe d'argile
Que la bergère lui donna.
Cependant, pour trouver une route facile
Qui mène le prince à la ville,
Ils traverſent des bois, des rochers eſcarpés,
Et des torrens entrecoupés.
Le prince n'entre point dans de route nouvelle,
Sans en bien obſerver tous les lieux d'alentour;
Et ſon ingénieux amour,
Qui ſongeoit au retour,
En fit une carte fidelle.
Dans un boccage ſombre et frais,
Enfin la bergère le mène,
Où, de deſſous ſes branchages épais,
Il voit au loin dans le ſein de la plaine
Les toits dorés de ſon riche palais.
S'étant ſéparé de la belle,
Touché d'une vive douleur,
A pas lents il s'éloigne d'elle,
Chargé du trait qui lui perce le coeur.
Le ſouvenir de ſa tendre aventure,
Avec plaiſir le conduiſit chez lui;
Mais dès le lendemain il ſentit ſa bleſſure,
Et ſe vit accablé de triſteſſe et d'ennui.
Dès qu'il le peut il retourne à la chaſſe,

Où de sa suite adroitement
Il s'échappe et se débarrasse,
Pour s'égarer heureusement.
Des arbres et des monts le cimes élevées,
Qu'avec grand soin il avoit observées,
Et les avis secrets de son fidelle amour,
Le guidèrent si bien, que, malgré les traverses
De cent routes diverses,
De sa jeune bergère il trouva le séjour.
Il sait qu'elle n'a plus que son père avec elle;
Que Griselidis on l'appelle;
Qu'ils vivent doucement du lait de leurs brebis;
Et que de leur toison qu'elle seule elle file,
Sans avoir recours à la ville,
Ils font eux-mêmes leurs habits.
Plus il la voit, plus il s'enflamme
Des vives beautés de son ame;
Il connoît, en voyant tant de dons précieux,
Que si la bergère est si belle,
C'est qu'une légère étincelle
De l'esprit qui l'anime a passé dans ses yeux.
Il ressent une joie extrême
D'avoir si bien placé ses premières amours;
Ainsi, sans plus tarder, il fit dès le jour même
Assembler son conseil, et lui tint ce discours:
Enfin aux loix de l'hyménée,
Suivant vos voeux, je me vais engager;
Je ne prends point ma femme en pays étranger;
Je la prends parmi vous, belle, sage, bien née,
Ainsi que mes aïeux ont fait plus d'une fois;
Mais j'attendrai cette grande journée

A vous informer de mon choix
Dès que la nouvelle fut ſue,
Par-tout elle fut répandue.
On ne peut dire avec combien d'ardeur
L'alégreſſe publique
De tous côtés s'explique;
Le plus content fut l'orateur,
Qui, par ſon diſcours pathétique,
Croyoit d'un ſi grand bien être l'unique auteur,
Qu'il ſe trouvoit homme de conſéquence!
Rien ne peut réſiſter à la grande éloquence,
Diſoit-il ſans ceſſe en ſon coeur.
Le plaiſir fut de voir le travail inutile
Des belles de toute la ville,
Pour s'attirer et mériter le choix
Du prince leur ſeigneur, qu'un air chaſte et modeſte
Charmoit uniquement, et plus que tout le reſte,
Ainſi qu'il l'avoit dit cent fois.
D'habit et de maintien toutes elles changèrent;
D'un ton dévot elles touſsèrent,
Elles radoucirent leurs voix;
De demi-pied les coëffures baiſsèrent;
La gorge ſe couvrit, les manches s'allongèrent;
A peine on leur voyoit le petit bout des doigts.
Dans la ville avec diligence,
Pour l'hymen dont le jour s'avance,
On voit travailler tous les arts;
Ici, ſe font de magnifiques chars
D'une forme toute nouvelle,
Si beaux et ſi bien inventés
Que l'or, qui par-tout étincelle,

En fait la moitié des beautés.
Là, pour voir aisément et sans aucun obstacle
Toute la pompe du spectacle,
On dresse de longs échafauds;
Ici de grands arcs triomphaux,
Où du prince guerrier se célèbre la gloire,
Et de l'amour sur lui l'éclatante victoire.
Là, sont forgés d'un art industrieux,
Ces feux qui, par les coups d'un innocent tonnerre,
En effrayant la terre,
De mille astres nouveaux embellissent les cieux.
Là, d'un ballet ingénieux
Se concerte avec soin l'agréable folie;
Et là, d'un opéra peuplé de mille dieux,
Le plus beau que jamais ait produit l'Italie,
On entend répéter les airs mélodieux.
Enfin du fameux hyménée
Arriva la grande journée.
Sur le fond d'un ciel vif et pur
A peine l'aurore vermeille
Confondoit l'or avec l'azur,
Que par-tout en sursaut le beau sexe s'éveille:
Le peuple curieux s'épand de tous côtés;
En différens endroits des gardes sont postés
Pour contenir la populace,
Et la contraindre à faire place.
Tout le palais retentit de clairons,
De flûtes, de hautbois, de rustiques musettes;
Et l'on n'entend aux environs
Que des tambours et des trompettes.
Enfin, le prince sort entouré de sa cour;

Il s'élève un long cri de joie:
Mais on eſt bien ſurpris, quand, au prémier détour,
De la forêt prochaine on voit qu'il prend la voie,
Ainſi qu'il faiſoit chaque jour.
Voilà, dit-on, ſon penchant qui l'emporte;
Et de ſes paſſions, en dépit de l'amour,
La chaſſe eſt toujours la plus forte.
Il traverſe rapidement
Les guèrets de la plaine; et, gagnant la montagne,
Il entre dans le bois, au grand étonnement
De la troupe qui l'accompagne.
Après avoir paſſé par différens détours,
Que ſon cœur amoureux ſe plaît à reconnoître,
Il trouve enfin la cabane champêtre
Où logent ſes tendres amours.
Griſelidis, de l'hymen informée
Par la voix de la renommée,
En avoit pris ſon bel habillement;
Et, pour en aller voir la pompe magnifique,
De deſſous ſa caſe ruſtique
Sortoit en ce même moment.
Où courez-vous, ſi prompte et ſi légère?
Lui dit le prince en l'abordant,
Et tendrement la regardant.
Ceſſez de vous hâter, trop aimable bergère;
La noce où vous allez, et dont je ſuis l'époux,
Ne ſauroit ſe faire ſans vous.
Oui; je vous aime, et je vous ai choiſie
Entre mille jeunes beautés,
Pour paſſer avec vous le reſte de ma vie,
Si toutefois mes voeux ne ſont pas rejetés.

Ah ! dit-elle, Seigneur, je n'ai garde de croire
Que je ſois deſtinée à ce comble de gloire ;
Vous cherchez à vous divertir.
Non, non, dit-il, je ſuis ſincère ;
J'ai déjà pour moi votre père :
(Le prince avoit eu ſoin de l'en faire avertir)
Daignez, bergère, y conſentir ;
C'eſt-là tout ce qui reſte à faire.
Mais, afin qu'entre nous une ſolide paix
Eternellement ſe maintienne,
Il faudroit me jurer que vous n'aurez jamais
D'autre volonté que la mienne.
Je le jure, dit-elle ; et je vous le promets ;
Si j'avois épouſé le moindre du village,
J'obéirois, ſon joug me ſeroit doux :
Hélas ! combien donc davantage,
Si je viens à trouver en vous
Et mon ſeigneur et mon époux !
Ainſi le prince ſe déclare ;
Et pendant que la cour applaudit à ſon choix,
Il porte la bergère à ſouffrir qu'on la pare
Des ornemens qu'on donne aux épouſes des rois.
Celles qu'à cet emploi leur devoir intéreſſe,
Entrent dans la cabane, et là diligemment
Mettent tout leur ſavoir et toute leur adreſſe
A donner de la grâce à chaque ajuſtement.
Dans cette hutte où l'on ſe preſſe,
Les dames admirent ſans ceſſe
Avec quel art la pauvreté
S'y cache ſous la propreté ;
Et cette ruſtique cabane,

Que couvre et rafraîchit un ſpacieux platane,
Leur ſemble un ſéjour enchanté.
Enfin, de ce réduit fort pompeuſe et brillante
La bergère charmante :
Ce ne ſont qu'applaudiſſemens
Sur ſa beauté, ſur ſes habillemens;
Mais, ſous cette pompe étrangère,
Déjà plus d'une fois le prince a regretté
Des ornemens de la bergère
L'innocente ſimplicité.
Sur un grand char d'or et d'ivoire,
La bergère s'aſſied, pleine de majeſté;
Le prince y monte avec fierté,
Et ne trouve pas moins de gloire
A ſe voir comme amant aſſis à ſon côté,
Qu'à marcher en triomphe après une victoire.
La cour les ſuit, et tous gardent le rang
Que leur donne leur charge, ou l'éclat de leur ſang.
La ville, dans les champs preſque toute ſortie,
Couvroit les plaines d'alentour;
Et, du choix du prince avertie,
Avec impatience attendoit ſon retour.
Il paroît, on le joint. Parmi l'épaiſſe foule
Du peuple qui ſe fend, le char à peine roule;
Par les longs cris de joie à tout coup redoublés,
Les chevaux émus et troublés,
Se cabrent, trépignent, s'élancent,
Et reculent plus qu'ils n'avancent.
Dans le temple on arrive enfin;
Et là, par la chaîne éternelle,
D'une promeſſe ſolemnelle,

Les deux époux unissent leur destin:
Ensuite au palais ils se rendent,
Où mille plaisirs les attendent;
Où la danse, les jeux, les courses, les tournois
Répandent la légresse en différens endroits.
Sur le soir, le blond hyménée
De ses chastes douceurs couronna la journée.
Le lendemain les différens états
De toute la province
Accourent haranguer la princesse et le prince
Par la voix de leurs magistrats.
De ses dames environnée,
Griselidis, sans paroître étonnée,
En princesse les entendit,
En princesse leur répondit.
Elle fit toute chose avec tant de prudence,
Qu'il sembla que le ciel eût versé ses trésors
Avec encor plus d'abondance
Sur son ame que sur son corps.
Par son esprit, par ses vives lumières,
Du grand monde aussi-tôt elle prit les manières;
Et même dès le premier jour,
Des talens, de l'humeur des dames de sa cour
Elle se fit si bien instruire,
Que son bon sens, jamais embarrassé,
Eut moins de peine à les conduire,
Que ses brebis du tems passé.
Avant la fin de l'an, des fruits de l'hyménée
Le ciel bénit leur couche fortunée.
Ce ne fut pas un prince, on l'eût bien souhaité;
Mais la jeune princesse avoit tant de beauté,

Que l'on ne ſongea plus qu'à conſerver ſa vie.
Le père qui lui trouve un air doux et charmant,
La venoit voir de moment en moment,
Et la mère, encor plus ravie,
La regardoit inceſſamment.
Elle voulut la nourrir elle-même ;
Ah! dit-elle, comment m'exempter de l'emploi
Que ſes cris demandent de moi,
Sans une ingratitude extrême?
Par un motif de nature ennemi,
Pourrois-je bien vouloir, de mon enfant que j'aime,
N'être la mère qu'à demi?
Soit que le prince eût l'ame un peu moins enflammée
Qu'aux premiers jours de ſon ardeur,
Soit que de ſa maligne humeur
La maſſe ſe fût rallumée,
Et de ſon épaiſſe fumée
Eût obſcurçi ſes ſens et corrompu ſon coeur;
Dans tout ce que fait la princeſſe,
Il s'imagine voir peu de ſincérité;
Sa trop grande vertu le bleſſe,
C'eſt un piège qu'on tend à ſa crédulité.
Son eſprit inquiet, et de trouble agité,
Croit tous les ſoupçons qu'il écoute,
Et prend plaiſir à révoquer en doute
L'èxcès de ſa félicité
Pour guérir les chagrins dont ſon ame eſt atteinte
Il la ſuit, il l'obſerve, il aime à la troubler
Par les ennuis de la contrainte,
Par les alarmes de la crainte,

Par tout ce qui peut démêler
La vérité d'avec la feinte.
C'eſt trop, dit-il, me laiſſer endormir ;
Si ſes vertus ſont véritables,
Les traitemens les plus inſupportables
Ne feront que les affermir.
Dans ſon palais il la tient reſſerrée,
Loin de tous les plaiſirs qui naiſſent à la cour ;
Et dans ſa chambre, où ſeule elle vit retirée,
A peine il laiſſe entrer le jour.
Perſuadé que la parure
Et le ſuperbe ajuſtement
Du ſexe, que pour plaire a formé la nature,
Eſt le plus doux enchantement,
Il lui demande avec rudeſſe
Les perles, les rubis, les bagues, les bijoux
Qu'il lui donna pour marque de tendreſſe,
Lorsque de ſon amant il devint ſon époux.
Elle, dont la vie eſt ſans tache,
Et qui n'a jamais eu d'attache
Qu'à s'acquitter de ſon devoir,
Les lui donne ſans s'émouvoir ;
Et même, le voyant ſe plaire à les reprendre,
N'a pas moins de joie à les rendre,
Qu'elle en eut à les recevoir.
Pour m'éprouver mon époux me tourmente,
Dit-elle, et je vois bien qu'il ne me fait ſouffrir,
Qu'afin de réveiller ma vertu languiſſante,
Qu'un doux et long repos pourroit faire périr.
S'il n'a pas ce deſſein, du moins ſuis-je aſſurée
Que telle eſt du ſeigneur la conduite ſur moi,

Et que de tant de maux l'ennuyeuſe durée
N'eſt que pour exercer ma conſtance et ma foi.
    Pendant que tant de malheureuſes
    Errent au gré de leur deſirs,
    Par mille routes dangereuſes,
    Après de faux et vains plaiſirs;
Pendant que le ſeigneur dans ſa lente juſtice
  Les laiſſe aller au bord du précipice,
    Sans prendre part à leur danger;
Par un pur mouvement de ſa bonté ſuprême,
  Il me choiſit comme un enfant qu'il aime,
    Il s'applique à me corriger.
Aimons donc ſa rigueur utilement cruelle;
  On n'eſt heureux qu'autant qu'on a ſouffert,
    Aimons ſa bonté paternelle,
    Et la main dont elle se ſert.
Le prince a beau la voir obéir ſans contrainte
    A tous ſes ordres abſolus:
Je vois le fondement de cette vertu feinte,
Dit-il, et ce qui rend tous mes coups ſuperflus:
    C'eſt qu'ils n'ont porté leur atteinte
  Qu'à des endroits où ſon amour n'eſt plus.
  Dans ſon enfant, dans la jeune princeſſe,
    Elle a mis toute ſa tendreſſe:
    A l'éprouver ſi je veux réuſſir,
    C'eſt-là qu'il faut que je m'adreſſe;
    C'eſt là que je puis m'éclaircir.
  Elle venoit de donner la mammelle
    Au tendre objet de ſon amour ardent
Qui, couché ſur ſon ſein, ſe jouoit avec elle,
    Et rioit en la regardant.

Je vois que vous l'aimez, lui dit-il; cependant
Il faut que je vous l'ôte en cet âge encore tendre,
Pour lui former les moeurs, et pour la préſerver
De certains mauvais airs qu'avec vous l'on peut
prendre:
Mon heureux ſort m'a fait trouver
Une Dame d'eſprit qui ſaura l'élever
Dans toutes les vertus et dans la politeſſe
Que doit avoir une princeſſe.
Diſpoſez-vous à la quitter,
On va venir pour l'emporter.
Il la laiſſe à ces mots, n'ayant pas le courage,
Ni les yeux aſſez inhumains,
Pour voir arracher de ſes mains
De leur amour l'unique gage.
Elle, de mille pleurs ſe baigne le viſage,
Et dans un morne accablement
Attend de ſon malheur le funeſte moment.
Dès que d'une action, ſi triſte et ſi cruelle,
Le miniſtre odieux à ſes yeux ſe montra,
Il faut obéir, lui dit-elle;
Puis prenant ſon enfant qu'elle conſidéra,
Qu'elle baiſa d'une ardeur maternelle,
Qui de ſes petits bras tendrement la ſerra,
Toute en pleurs elle le livra.
Ah! que ſa douleur fut amère!
Arracher l'enfant ou le coeur
Du ſein d'une ſi tendre mère,
C'eſt la même douleur.
Près de la ville étoit un monaſtère
Fameux par ſon antiquité,

Où des Vierges vivoient dans une règle auſtère,
Sous les yeux d'une Abbeſſe, illuſtre en piété.
Ce fut-là que dans le ſilence,
Et ſans déclarer ſa naiſſance,
On dépoſa l'enfant, et des bagues de prix,
Sous l'eſpoir d'une récompenſe
Digne des ſoins que l'on en auroit pris.
Le prince, qui tâchoit d'éloigner par la chaſſe
Le vif remords qui l'embarraſſe
Sur l'excès de ſa cruauté,
Craignoit de revoir la princeſſe,
Comme on craint de revoir une fière tigreſſe
A qui ſon faon vient d'être ôté;
Cependant il en fut traité
Avec douceur, avec careſſe,
Et même avec cette tendreſſe
Qu'elle eut aux plus beaux jours de ſa proſpérité.
Par cette complaiſance et ſi grande, et ſi prompte,
Il fut touché de regret et de honte,
Mais ſon chagrin demeura le plus fort:
Ainſi deux jours après, avec des larmes feintes,
Pour lui porter encor de plus vives atteintes,
Il lui vint dire que la mort
De leur aimable enfant avoit fini le ſort.
Ce coup inopiné mortellement la bleſſe;
Cependant, malgré ſa triſteſſe,
Ayant vu ſon époux qui changeoit de couleur,
Elle parut oublier ſon malheur,
Et n'avoit même de tendreſſe
Que pour le conſoler de ſa fauſſe douleur.
Cette bonté, cette ardeur ſans égale

D'amitié conjugale,
Du prince tout-à-coup désarmant la rigueur,
Le touche, le pénètre et lui change le coeur,
Jusques-là qu'il lui prend envie
De déclarer que leur enfant
Jouit encore de la vie:
Mais ſa bile s'éléve, et fière lui défend
De rien découvrir du myſtère
Qu'il peut être utile de taire.
Dés ce bienheureux jour, telle des deux époux
Fut la mutuelle tendreſſe,
Qu'elle n'eſt point plus vive aux momens les plus doux,
Entre l'amant et la maitreſſe.
Quinze fois le ſoleil, pour former les ſaiſons,
Habita tour-à-tour dans ſes douze maiſons,
Sans rien voir qui les déſuniſſe:
Que ſi quelquefois par caprice
Il prend plaiſir à la fâcher,
C'eſt ſeulement pour empêcher
Que l'amour ne ſe ralentiſſe:
Tel que le forgeron qui, preſſant ſon labeur,
Répand un peu d'eau ſur la braiſe
De ſa languiſſante fournaiſe,
Pour en redoubler la chaleur.
Cependant la jeune princeſſe
Croiſſoit en eſprit, en ſageſſe;
A la douceur, à la naïveté
Qu'elle tenoit de ſon aimable mère,
Elle joignit de ſon illuſtre père
L'agréable et noble fierté:

L'amas de ce qui plait dans chaque caractère,
Fit une parfaite beauté.
Par-tout comme un astre elle brille;
Et par hasard un seigneur de la cour,
Jeune, bien fait, et plus beau que le jour,
L'ayant vu paroître à la grille,
Conçut pour elle un violent amour.

Par l'instinct qu'au beau sexe a donné la nature,
Et que toutes les beautés ont,
De voir l'invincible blessure
Que font leurs yeux, au moment qu'ils la font,
La Princesse fut informée
Qu'elle étoit tendrement aimée.
Après avoir quelque tems résisté,
Comme on le doit, avant que de se rendre,
D'un amour également tendre
Elle l'aima de son côté.
Dans cet amant, rien n'étoit à reprendre;
Il étoit beau, vaillant, né d'illustres aïeux;
Et dès long-tems, pour en faire son gendre,
Sur lui le prince avoit jeté les yeux.
Ainsi donc avec joie il apprit la nouvelle
De l'ardeur tendre et mutuelle
Dont brûloient ces jeunes amans;
Mais il lui prit une bizarre envie
De leur faire acheter par de cruels tourmens
Le plus grand bonheur de leur vie.
Je me plairai, dit-il, à les rendre contens;
Mais il faut que l'inquiétude
Par tout ce qu'elle a de plus rude,

Rende encor leurs feux plus conſtans:
De mon épouſe en même-tems
J'exercerai la patience,
Non point, comme jusqu'à ce jour,
Pour raſſurer ma folle défiance,
Je ne dois plus douter de ſon amour;
Mais pour faire éclater aux yeux de tout le monde
Sa bonté, ſa douceur, ſa ſageſſe profonde,
Afin que de ces dons ſi grands, ſi précieux,
La terre ſe voyant parée
En ſoit de reſpect pénétrée,
Et par reconnoiſſance en rende grâce aux cieux.
Il déclare en public, que, manquant de lignée
En qui l'état un jour retrouve ſon ſeigneur,
Que la fille qu'il eut de ſon fol hyménée,
Etant morte auſſi-tôt que née,
Il doit ailleurs chercher plus de bonheur.
Que l'épouſe qu'il prend eſt d'illuſtre naiſſance,
Qu'en un couvent on l'a juſqu'à ce jour
Fait élever dans l'innocence,
Et qu'il va par l'hymen couronner ſon amour.
On peut juger à quel point fut cruelle
Aux deux jeunes amans cette affreuſe nouvelle;
Enſuite, ſans marquer ni chagrin, ni douleur,
Il avertit ſon épouſe fidelle,
Qu'il faut qu'il ſe ſépare d'elle
Pour éviter un extrême malheur;
Que le peuple, indigné de ſa baſſe naiſſance,
Le force à prendre ailleurs une digne alliance.
Il faut, dit-il, vous retirer
Sous votre toit de chaume et de fougère,

Après avoir repris vos habits de bergère,
Que je vous ai fait préparer.
Avec une tranquille, et muette constance,
La princesse entendit prononcer sa sentence:
Sous les dehors d'un visage serein
Elle dévoroit son chagrin;
Et, sans que la douleur diminuat ses charmes,
De ses beaux yeux tomboient de grosses larmes,
Ainsi que quelquefois, au retour du printems,
Il fait soleil et pleut en même-tems.
Vous êtes mon époux, mon seigneur et mon maître,
(Dit-elle en soupirant, prête à s'évanouir)
Et, quelque affreux que soit ce que je viens d'ouïr,
Je saurai vous faire connoître
Que rien ne m'est si cher que de vous obéir.
Dans sa chambre aussi-tôt seule elle se retire;
Et là, se dépouillant de ses riches habits,
Elle reprend, paisible et sans rien dire,
Pendant que son coeur en soupire,
Ceux qu'elle avoit en gardant ses brebis.
En cet humble et simple équipage,
Elle aborde le prince et lui tient ce langage:
Je ne puis m'éloigner de vous,
Sans le pardon d'avoir su vous déplaire;
Je puis souffrir le poids de ma misère,
Mais je ne puis, Seigneur, souffrir votre courroux:
Accordez cette grâce à mon regret sincère;
Et je vivrai contente en mon triste séjour,
Sans que jamais le tems altère
Ni mon humble respect, ni mon fidèle amour.
Tant de soumission et tant de grandeur d'ame

Sous un si vil habillement,
Qui, dans le coeur du prince en ce même moment,
Réveilla tous les traits de sa première flâme,
Alloient casser l'arrêt de son bannissement.
Emu par de si puissans charmes,
Et prêt à répandre des larmes,
Il commençoit à s'avancer
Pour l'embrasser;
Quand tout-à-coup l'impérieuse gloire
D'être ferme en son sentiment,
Sur son amour remporta la victoire,
Et le fit en ces mots répondre durement:
De tout le tems passé j'ai perdu la mémoire,
Je suis content de votre repentir;
Allez, il est tems de partir.
Elle part aussitôt, et regardant son père
Qu'on avoit revêtu de son rustique habit,
Et qui, le coeur percé d'une douleur amère,
Pleuroit un changement si prompt et si subit,
Retournons, lui dit-elle, en nos sombres boccages,
Retournons habiter nos demeures sauvages,
Et quittons sans regret la pompe des palais;
Nos cabanes n'ont pas tant de magnificence,
Mais on y trouve, avec plus d'innocence,
Un plus ferme repos, une plus douce paix.
Dans son désert à grand' peine arrivée,
Elle reprend et quenouille et fuseaux,
Et va filer au bord des mêmes eaux
Où le Prince l'avoit trouvée.
Là, son coeur tranquille et sans fiel,
Cent fois le jour demande au ciel

Qu'il comble ſon époux de gloire, de richeſſes,
Et qu'à tous ſes déſirs il ne refuſe rien :
Un amour nourri de careſſes
N'eſt pas plus ardent que le ſien.
Ce cher époux qu'elle regrette,
Voulant encore l'éprouver,
Lui fait dire dans ſa retraite,
Qu'elle ait à le venir trouver.
Griſelidis, dit-il, dès qu'elle ſe préſente,
Il faut que la princeſſe à qui je dois demain
Dans le temple donner la main,
De vous et de moi ſoit contente.
Je vous demande ici tous vos ſoins, et je veux
Que vous m'aidiez à plaire à l'objet de mes voeux ;
Vous ſavez de quel air il faut que l'on me ſerve :
Point d'épargne, point de réſerve,
Que tout ſente le prince, et le Prince amoureux.
Employez toute votre adreſſe
A parer ſon appartement ;
Que l'abondance, la richeſſe,
La propreté, la politeſſe
S'y faſſent voir également ;
Enfin, ſongez inceſſamment
Que c'eſt une jeune princeſſe
Que j'aime tendrement.
Pour vous faire entrer davantage
Dans les ſoins de votre devoir,
Je veux ici vous faire voir
Celle qu'à bien ſervir mon ordre vous engage.
Telle qu'aux portes du levant
Se montre la naiſſante aurore,

Telle parut en arrivant
La princeſſe plus belle encore.
Griſelidis à ſon abord
Dans le fond de ſon coeur ſentit un doux tranſport
De la tendreſſe maternelle;
Du tems paſſé, de ſes jours bienheureux
Le ſouvenir en ſon coeur ſe rappelle:
Hélas! ma fille, en ſoi-même dit-elle,
Si le ciel favorable eût écouté mes voeux,
Seroit preſque auſſi grande, et peut-être auſſi belle.
Pour la jeune princeſſe en ce même moment
Elle prit un amour ſi vif, ſi véhément,
Qu'auſſi-tôt qu'elle fut abſente,
En cette ſorte au Prince elle parla,
Suivant, ſans le ſavoir, l'inſtinct qui s'en mêla.
Souffrez, Seigneur, que je vous repréſente,
Que cette princeſſe charmante
Dont vous allez être l'époux,
Dans l'aiſe, dans l'éclat, dans la pourpre nourrie,
Ne pourra ſupporter, ſans en perdre la vie,
Les mêmes traitemens que j'ai reçus de vous.
Le beſoin, ma naiſſance obſcure,
M'avoient endurcie aux travaux,
Et je pouvois ſouffrir toutes ſortes de maux
Sans peine, et même ſans murmure;
Mais elle qui jamais n'a connu la douleur,
Elle mourra dès la moindre rigueur,
Dès la moindre parole un peu ſèche, un peu dure.
Hélas! Seigneur, je vous conjure
De la traiter avec douceur.
Songez, lui dit le prince avec un ton ſévère,

A me fervir felon votre pouvoir;
Il ne faut pas qu'une fimple bergère
Faffe des leçons et s'ingère
De m'avertir de mon devoir.
Grifelidis à ces mots, fans rien dire,
Baiffe les yeux et fe retire.
Cependant pour l'hymen, les feigneurs invités
Arrivèrent de tous côtes:
Dans une magnifique falle
Où le Prince les affembla
Avant que d'allumer la torche nuptiale,
En cette forte il leur parla:
Rien au monde, après l'efpérance,
N'eft plus trompeur que l'apparence;
Ici l'on en peut voir un exemple éclatant.
Qui ne croyoit que ma jeune maîtreffe,
Que l'hymen va rendre princeffe,
Ne foit heureufe et n'ait le coeur content?
Il n'en eft rien pourtant.
Qui pourroit s'empêcher de croire
Que ce jeune guerrier amoureux de la gloire,
N'aime à voir cet hymen, lui qui dans les tournois
Va fur tous fes rivaux remporter la victoire!
Cela n'eft pas vrai toutefois.
Qui ne croiroit encor qu'en fa jufte colère,
Grifelidis ne pleure et ne fe défefpère?
Elle ne fe plaint point, elle confent à tout,
Et rien n'a pu pouffer fa patience à bout.
Qui ne croiroit enfin que de ma deftinée
Rien ne peut égaler la courfe fortunée,
En voyant les appas de l'objet de mes voeux?

Cependant, ſi l'hymen me lioit de ſes noeuds,
J'en concevrois une douleur profonde,
Et de tous les princes du monde
Je ſerois le plus malheureux.
L'énigme vous paroît difficile à comprendre;
Deux mots vont vous la faire entendre,
Et ces deux mots feront évanouir
Tous les malheurs que vous venez d'ouir.
Sachez, pourſuivit-il, que l'aimable perſonne
Que vous croyez m'avoir bleſſé le coeur,
Eſt ma fille, et que je la donne
Pour femme à ce jeune ſeigneur
Qui l'aime d'un amour extrême,
Et dont il eſt aimé de même.
Sachez encor, que, touché vivement
De la patience et du zéle
De l'épouſe ſage et fidelle
Que j'ai chaſſée indignement,
Je la reprends, afin que je répare
Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,
Le traitement dur et barbare
Qu'elle a reçu de mon eſprit jaloux.
Plus grande ſera mon étude
A prévenir tous ſes déſirs,
Qu'elle ne fut dans mon inquiétude
A l'accabler de déplaiſir;
Et ſi dans tous les tems doit vivre la mémoire
Des ennuis dont ſon coeur ne fut point abattu,
Je veux que plus encore on parle de la gloire
Dont j'aurai couronné ſa ſuprême vertu.
Comme quand un épais nuage

A le jour obſcurci,
Et que le ciel, de toutes parts noirci,
Menace d'un affreux orage;
Si de ce voile obſcur par les vents écarté,
Un brillant rayon de clarté
Se répand ſur le payſage,
Tout rit et reprend ſa beauté.
Telle dans tous les yeux où régnoit la triſteſſe,
Eclate tout-à-coup une vive alégreſſe.
Par ce prompt éclairciſſement,
La jeune princeſſe, ravie
D'apprendre que du prince elle a reçu la vie,
Se jette à ſes genoux qu'elle embraſſe ardemment.
Son père, qu'attendrit une fille ſi chère,
La relève, la baiſe, et la mène à ſa mère,
A qui trop de plaiſir en un même moment,
Otoit preſque tout ſentiment.
Son coeur, qui tant de fois en proie
Aux plus cuiſans traits du malheur,
Supporta ſi bien la douleur,
Succombe au doux poids de la joie:
A peine de ſes bras pouvoit-elle ſerrer
L'aimable enfant que le ciel lui renvoie;
Elle ne pouvoit que pleurer.
Aſſez dans d'autres tems vous pourrez ſatisfaire,
Lui dit le prince, aux tendreſſes du ſang;
Reprenez les habits qu'exige votre rang,
Nous avons des noces à faire.
Au temple on conduiſit les deux jeunes amans,
Où la mutuelle promeſſe
De ſe chérir avec tendreſſe

Affermit pour jamais leurs doux engagemens.
Ce ne ſont que plaiſirs, que tournois magnifiques,
Que jeux, que danſes, que muſiques,
Et que feſtins délicieux,
Où ſur Griſelidis ſe tournent tous les yeux;
Où ſa patience éprouvée,
Juſques au ciel eſt élevée
Par mille éloges glorieux.
Des peuples réjouis la complaiſance eſt telle
Pour leur Prince capricieux,
Qu'ils vont juſqu'à louer ſon épreuve cruelle,
A qui d'une vertu ſi belle,
Si ſéante aux beau ſexe, et ſi rare en tous lieux,
On doit un ſi parfait modèle.

A MONSIEUR ***,

EN LUI ENVOYANT

GRISELIDIS.

Si je m'étois rendu à tous les différens avis qui m'ont été donnés ſur l'ouvrage que je vous envoie, il n'y ſeroit rien demeuré que le Conte tout ſec et tout uni; et en ce cas j'aurois mieux fait de n'y pas toucher et de le laiſſer dans ſon papier bleu, où il eſt depuis tant d'années. Je le lus d'abord à deux de mes amis. Pourquoi, dit l'un, s'étendre ſi fort ſur le caractère de votre héros? Qu'a-t-on à faire de ſavoir ce qu'il faiſoit le matin dans ſon conſeil, et moins encore à quoi il ſe divertiſſoit l'après-dînée? Tout cela eſt bon à retrancher. Otez-moi, je vous prie, dit l'autre, la réponſe enjouée qu'il fait aux députés de ſon peuple, qui le preſſent de ſe marier; elle ne convient point à un prince grave et ſérieux. Vous voulez bien encore, pourſuivit-il, que je vous conſeille de ſupprimer la longue deſcription de votre chaſſe. Qu'importe tout cela au fond de votre hiſtoire? Croyez-moi, ce ſont de vains et ambitieux ornemens qui appauvriſſent votre Poëme au lieu de l'enrichir. Il en eſt de même, ajouta-t-il, des prépa-

ratifs qu'on fait pour le mariage du prince ; tout cela eſt oiſeux et inutile. Pour vos dames qui rabaiſſent leurs coëffures, qui couvrent leurs gorges et qui alongent leurs manches, froide plaiſanterie, auſſi bien que celle de l'orateur qui s'applaudit de ſon éloquence. Je demande encore, reprit celui qui avoit parlé le premier, que vous ôtiez les réflexions chrétiennes de Griſelidis, qui dit que c'eſt Dieu qui veut l'éprouver ; c'eſt un ſermon hors de ſa place. Je ne ſaurois encore ſouffrir les inhumanités de votre prince ; elles me mettent en colère, je les ſupprimerois. Il eſt vrai qu'elles ſont de l'hiſtoire, mais il n'importe. J'ôterois encore l'épiſode du jeune ſeigneur, qui n'eſt là que pour épouſer la jeune princeſſe ; cela alonge trop votre Conte. Mais, lui dis-je, le Conte finiroit mal ſans cela. Je ne ſaurois vous dire, répondit-il ; je ne laiſſerois pas de l'ôter. A quelques jours de là, je fis la même lecture à deux autres de mes amis, qui ne me dirent pas un ſeul mot ſur les endroits dont je viens de parler, mais qui en reprirent quantité d'autres. Bien loin de me plaindre de la rigueur de votre critique, leur dis-je, je me plains de ce qu'elle n'eſt pas aſſez ſévère ; vous m'avez paſſé une infinité d'endroits que l'on trouve très-dignes de cenſure. Comme quoi, dirent-ils ? On trouve, leur dis-je, que le caractère du prince eſt trop étendu, et qu'on n'a que faire de ſavoir ce qu'il faiſoit le matin, et encore moins l'après-dînée. On ſe moque de vous, dirent-ils tous deux enſemble, quand on

vous fait de femblables critiques. On blâme, pourfuis-je, la réponfe que fait le prince à ceux qui le preffent de fe marier, comme trop enjouée, et indigne d'un prince grave et férieux. Bon, reprit l'un d'eux, et où eft l'inconvénient qu'un jeune prince d'Italie, pays où l'on eft accoutumé à voir les hommes les plus graves et les plus élevés en dignité, dire des plaifanteries, et qui d'ailleurs fait profeffion de mal parler et des femmes et du mariage, matières fi fujettes à la raillerie, fe foit un peu réjoui fur cet article ? Quoi qu'il en foit, je vous demande grâce pour cet endroit, comme pour celui de l'orateur qui croyoit avoir converti le prince, et pour le rabaiffement des coëffures; car ceux qui n'ont pas aimé la réponfe enjouée du prince, ont bien la mine d'avoir fait main baffe fur ces deux endroits-là. Vous l'avez deviné, lui dis-je. Mais d'un autre côté, ceux qui n'aiment que les chofes plaifantes, n'ont pu fouffrir les réflexions chrétiennes de la princeffe, qui dit que c'eft Dieu qui la veut éprouver ; ils prétendent que c'eft un fermon hors de propos. Hors de propos ? reprit l'autre ; non feulement ces réflexions conviennent au fujet, mais elles y font abfolument néceffaires. Vous aviez befoin de rendre croyable la patience de votre héroïne ; et quel autre moyen aviez-vous, que de lui faire regarder les mauvais traitemens de fon époux, comme venant de la main de Dieu ? fans cela, on la prendroit pour la plus ftupide de toutes les femmes, ce qui ne feroit pas affurément un bon effet. On blâme encore,

leur dis-je, l'épifode du jeune feigneur qui époufe la jeune princeffe. On a tort, reprit-il: comme votre ouvrage eft un véritable Poëme, quoique vous lui donniez le titre de Nouvelle, il faut qu'il n'y ait rien à défirer quand il finit. Cependant fi la jeune princeffe s'en retournoit dans fon couvent fans être mariée, après s'y être attendue, elle ne feroit point contente, ni ceux qui liroient la Nouvelle. Enfuite de cette conférence, j'ai pris le parti de laiffer mon ouvrage tel à peu près qu'il a été lu dans l'Académie. En un mot, j'ai eu foin de corriger les chofes qu'on m'a fait voir être mauvaifes en elles-mêmes; mais à l'égard de celles que j'ai trouvé n'avoir point d'autre défaut que de n'être pas au goût de quelques perfonnes peut-être un peu trop délicates, j'ai cru n'y devoir pas toucher.

Eft-ce une raifon décifive
D'ôter un bon mets d'un repas,
Parce qu'il s'y trouve un convive
Qui par malheur ne l'aime pas?
Il faut que tout le monde vive,
Et que les mets, pour plaire à tous,
Soient différens comme les goûts.

Quoi qu'il en foit, j'ai cru devoir m'en remettre au public, qui juge toujours bien. J'apprendrai de lui ce que j'en dois croire, et je fuivrai exactement tous fes avis, s'il m'arrive jamais de faire une feconde édition de cet ouvrage.



Est-ce vous qui logez au fond de cette Allée obscure, dans la troisième Basse-Cour de la Métairie ?

Cl. Kohl sc. V.



PEAU D'ANE,

CONTE.

Il eſt des gens de qui l'eſprit guindé,
Sous un front jamais déridé
Ne ſouffre, n'approuve et n'eſtime
Que le pompeux et le ſublime;
Pour moi, j'oſe poſer en fait,
Qu'en de certains momens l'eſprit le plus parfait
Peut aimer ſans rougir juſqu'aux marionnettes;
Et qu'il eſt des tems et des lieux,
Où le grave et le ſerieux
Ne valent pas d'agréables ſornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raiſon la mieux ſenſée,
Laſſe ſouvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre * et de Fée
Ingénieuſement bercée,
Prenne plaiſir à ſommeiller?
Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loiſir,
Je vais, pour contenter votre juſte déſir,
Vous raconter au long l'hiſtoire de Peau d'Ane.

* Homme ſauvage qui mangeoit les petits enfans.

Il étoit une fois un roi,
Le plus grand qu'il fût ſur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à ſoi.
Ses voiſins le craignoient, ſes Etats étoient calmes;
Et l'on voyoit de toutes parts
Fleurir, à l'ombre de ſes palmes,
Et les vertus et les beaux arts.
Son aimable moitié, ſa compagne fidelle,
Etoit ſi charmante et ſi belle,
Avoit l'eſprit ſi commode et ſi doux,
Qu'il étoit encore avec elle
Moins heureux roi, qu'heureux époux.
De leur tendre et chaſte hyménée,
Plein de douceur et d'agrément,
Avec tant de vertus une fille étoit née,
Qu'ils ſe conſoloient aiſément
De n'avoir pas de plus ample lignée.
Dans ſon vaſte et riche palais,
Ce n'étoit que magnificence:
Par-tout y fourmilloit une vive abondance
De courtiſans et de valets:
Il avoit dans ſon écurie,
Grands et petits chevaux de toutes les façons,
Couverts de beaux caparaçons,
Roides d'or et de broderie;
Mais ce qui ſurprenoit tout le monde en entrant,
C'eſt qu'au lieu le plus apparent,
Un maître âne étaloit ſes deux grandes oreilles.
Cette injuſtice vous ſurprend;
Mais lorſque vous ſaurez ſes vertus nompareilles,

Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.
Tel et ſi net le forma la nature ;
Qu'il ne faiſoit jamais d'ordure ;
Mais bien beaux écus au ſoleil,
Et Louis de toute manière,
Qu'on alloit recueillir ſur la blonde litière
Tous les matins à ſon réveil.
Or le ciel, qui par fois ſe laſſe
De rendre les hommes contens,
Qui toujours à ſes biens mêle quelque disgrâce,
Ainſi que la pluie au beau tems,
Permit qu'une âpre maladie
Tout-à-coup de la reine attaquât les beaux jours.
Par-tout on cherche du ſecours ;
Mais ni la Faculté qui le grec étudie,
Ni les charlatans ayant cours,
Ne purent tous enſemble arrêter l'incendie
Que la fièvre allumoit en s'augmentant toujours.
Arrivée à ſa dernière heure,
Elle dit au roi ſon époux :
Trouvez bon qu'avant que je meure,
J'exige une choſe de vous ;
C'eſt que, s'il vous prenoit envie
De vous remarier quand je n'y ſerai plus...,
Ha! dit le roi, ces ſoins ſont ſuperflus,
Je n'y ſongerai de ma vie,
Soyez en repos là-deſſus.
Je le crois bien, reprit la reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément ;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre ſerment,

Adouci toutefois par ce tempérament,
Que ſi vous rencontrez une femme plus belle,
Mieux faite et plus ſage que moi,
Vous pourrez franchement lui donner votre foi,
Et vous marier avec elle.
Sa confiance en ſes attraits
Lui faiſoit regarder une telle promeſſe
Comme un ſerment ſurpris avec adreſſe
De ne ſe marier jamais.
Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut.
La reine entre ſes bras mourut;
Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
A l'ouïr ſangloter et les nuits et les jours,
On jugea que ſon deuil ne lui dureroit guère,
Et qu'il pleuroit ſes défuntes amours,
Comme un homme preſſé qui veut ſortir d'affaire.
On ne ſe trompa point. Au bout de quelques mois,
Il voulut procéder à faire un nouveau choix;
Mais ce n'étoit pas choſe aiſée:
Il falloit garder ſon ſerment,
Et que la nouvelle épouſée
Eût plus d'attraits et d'agrément
Que celle qu'on venoit de mettre au monument
Ni la cour en beautés fertile,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes d'alentour,
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle;
L'infante ſeule étoit plus belle,
Et poſſédoit certains tendres appas

Que la défunte n'avoit pas.
Le roi le remarqua lui-même,
Et brûlant d'une amour extrême,
Alla follement s'avifer
Que par cette raifon il devoit l'époufer;
Il trouva même un cafuifte
Qui jugea que le cas fe pouvoit propofer.
Mais la jeune princeffe, trifte
D'ouïr parler d'un tel amour,
Se lamentoit et pleuroit nuit et jour.
De mille chagrins l'ame pleine,
Elle alla trouver fa marraine
Loin dans une grotte à l'écart,
De nacre et de corail richement étoffée:
C'étoit une admirable Fée,
Qui n'eut jamais de pareille en fon art.
Il n'eft pas befoin qu'on vous dit
Ce qu'étoit une Fée en ces bienheureux tems,
Car je fuis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.
Je fais, dit-elle, en voyant la princeffe,
Ce qui vous fait venir ici,
Je fais de votre coeur la profonde trifteffe;
Mais avec moi n'ayez plus de fouci;
Il n'eft rien qui vous puiffe nuire,
Pourvu qu'à mes confeils vous vous laiffiez conduire.
Votre Père, il eft vrai, voudroit vous époufer;
Ecouter fa folle demande
Seroit une faute bien grande;
Mais fans le contredire on peut le refufer.

Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne,
Pour rendre vos déſirs contens,
Avant qu'à ſon amour votre coeur s'abandonne,
Une robe qui ſoit de la couleur du tems.
Malgré tout ſon pouvoir et toute ſa richeſſe,
Quoique le ciel en tout favoriſe ſes voeux,
Il ne pourra jamais accomplir ſa promeſſe.
Auſſi-tôt la jeune princeſſe
L'alla dire en tremblant à ſon père amoureux,
Qui dans le moment fit entendre
Aux tailleurs les plus importans,
Que s'ils ne lui faiſoient, ſans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du tems,
Ils pouvoient s'aſſurer qu'il les feroit tous pendre.
Le ſecond jour ne luiſoit pas encor,
Qu'on apporta la robe deſirée;
Le blus beau bleu de l'empirée
N'eſt pas, lorſqu'il eſt ceint d'un gros nuage d'or,
D'une couleur plus azurée.
De joie et de douleur l'infante pénétrée,
Ne fait que dire, ni comment
Se dérober à ſon engagement.
Princeſſe, demandez-en une,
Lui dit ſa marraine tout bas,
Qui, plus brillante et moins commune,
Soit de la couleur de la l'une;
Il ne vous la donnera pas.
A peine la princeſſe en eut fait la demande,
Que le roi dit à ſon brodeur:
Que l'aſtre de la nuit n'ait pas plus de ſplendeur,
Et que dans quatre jours ſans faute on me la rende.

Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le roi s'en étoit expliqué.
Dans les cieux où la nuit a deployé ſes voiles,
La lune eſt moins pompeuſe en ſa robe d'argent,
Lors méme qu'au milieu de ſon cours diligent
Sa plus vive clarté fait pâlir les étoiles.
La princeſſe admirant ce merveilleux habit,
Etoit à conſentir presque délibérée;
Mais, par ſa marraine inſpirée,
Au prince amoureux elle dit:
Je ne ſaurois être contente,
Que je n'aye une robe encore plus brillante,
Et de la couleur du ſoleil.
Le prince, qui l'aimoit d'un amour ſans pareil,
Fit venir auſſi-tôt un riche lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un ſuperbe tiſſu d'or et de diamans,
Diſant que s'il manquoit à le bien ſatisfaire;
Il le feroit mourir au milieu des tourmens.
Le prince fut exempt de s'en donner la peine;
Car l'ouvrier induſtrieux,
Avant la fin de la ſemaine,
Fit apporter l'ouvrage précieux,
Si beau, ſi vif, ſi radieux,
Que le blond amant de Climène,
Lorſque ſur la voûte des cieux
Dans ſon char d'or il ſe promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.
L'infante, que ces dons achèvent de confondre
A ſon Père, à ſon roi ne ſait plus répondre
Sa marraine auſſi-tôt la prenant par la main,

Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,
Demeurer en ſi beau chemin.
Eſt-ce une ſi grande merveille
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous ſavez,
Qui d'écus d'or ſans ceſſe remplit ſa bourſe ?
Demandez-lui la peau de ce rare animal:
Comme il eſt toute ſa reſſource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raiſonne mal.
Cette fée étoit bien ſavante,
Et cependant elle ignoroit encor
Que l'amour violent, pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent et l'or.
La peau fut galamment auſſi-tôt accordée
Que l'infante l'eut demandée.
Cette peau, quand on l'apporta,
Terriblement l'épouvanta,
Et la fit de ſon ſort amèrement ſe plaindre.
Sa marraine ſurvint, et lui repréſenta
Que quand on fait le bien on ne doit jamais
craindre ;
Qu'il faut laiſſer penſer au roi
Qu'elle eſt tout-à-fait diſpoſée
A ſubir avec lui la conjugale loi ;
Mais qu'au même moment, ſeule et bien déguiſée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelque état lointain,
Pour éviter un mal ſi proche et ſi certain.
Voici, pourſuivit-elle, une grande caſſette
Où nous mettrons tous vos habits,
Votre miroir, votre toilette,
Vos diamans, vos rubis.

Je vous donne encor ma baguette;
En la tenant en votre main,
La caſſette ſuivra votre même chemin,
Toujours ſous la terre cachée;
Et lorſque vous voudrez l'ouvrir,
A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'auſſi-tôt à vos yeux elle viendra s'offrir.
Pour vous rendre méconnoiſſable,
La dépouille de l'âne eſt un maſque admirable:
Cachez-vous bien dans cette peau;
On ne croira jamais, tant elle eſt effroyable,
Qu'elle renferme rien de beau.
La princeſſe ainſi traveſtie,
De chez la ſage Fée à peine fut ſortie
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le prince, qui pour la fête
De ſon heureux hymen s'apprête,
Apprend tout effrayé ſon funeſte deſtin.
Il n'eſt point de maiſons, de chemin, d'avenue,
Qu'on ne parcoure promptement;
Mais on s'agite vainement,
On ne peut deviner ce qu'elle eſt devenue.
Par-tout ſe répandit un triſte et noir chagrin;
Plus de noces, plus de feſtin,
Plus de tarte, plus de dragées:
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dînèrent point la plupart;
Mais du curé ſur-tout la triſteſſe fut grande,
Car il en déjeûna fort tard,
Et qui pis eſt, n'eut point d'offrande.
L'infante cependant pourſuivoit ſon chemin,

Le visage couvert d'une vilaine crasse;
A tous passans elle tendoit la main,
Et râchoit pour servir de trouver une place;
Mais les moins délicats et les plus malheureux,
La voyant si maussade et si pleine d'ordure,
Ne vouloient écouter ni retirer chez eux
Une si sale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin.
Enfin, elle arriva dans une métairie,
Où la Fermière avoit besoin
D'une souillon, dont l'industrie
Allât jusqu'à savoir bien laver des torchons,
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin au fond de la cuisine,
Où les valets, insolente vermine,
Ne faisoient que la tirailler,
La contredire et la railler:
Ils ne savoient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos;
Elle étoit la butte ordinaire
De tous leurs quolibets et de tous leurs bons mots.
Elle avoit le dimanche un peu plus de repos;
Car, ayant du matin fait sa petite affaire,
Elle entroit dans sa chambre, et tenant son huis clos,
Elle se décrassoit, puis ouvroit sa cassette,
Mettoit proprement sa toilette,
Rangeoit dessus ses petits pots
Devant son grand miroir: contente et satisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettoit,
Tantôt celle où le feu du soleil éclatoit,

Tantôt la belle robe bleue,
Que tout l'azur des cieux ne fauroit égaler;
Avec ce chagrin feul, que leur traînante queue
Sur le plancher trop court ne pouvoit s'étaler.
Elle aimoit à fe voir jeune, vermeille et blanche,
Et plus blanche cent fois que nulle autre n'étoit.
Ce doux plaifir la fubftantoit,
Et la menoit jufqu'à l'autre dimanche.
J'oubliois de dire en paffant,
Qu'en cette grande métairie,
D'un roi magnifique et puiffant
Se faifoit la ménagerie;
Que là, poules de Barbarie,
Rales, pintades, cormorans,
Oifons mufqués, canes petières,
Et mille autres oifeaux de bizarres manières,
Entre eux prefque tous différens,
Rempliffoient à l'envi dix cours toutes entières.
Le fils du roi, dans ce charmant féjour,
Venoit fouvent au retour de la chaffe,
Se repofer, boire à la glace
Avec les feigneurs de fa cour.
Tel ne fut point le beau Céphale;
Son air étoit royal, fa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons.
Peau d'Ane de fort loin le vit avec tendreffe,
Et reconnut par cette hardieffe,
Que fous fa craffe et fes haillons
Elle gardoit encor le coeur d'une princeffe.
Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé;
Qu'il eft aimable, difoit-elle,

Et que bienheureuſe eſt la belle
A qui ſon coeur eſt engagé!
D'une robe de rien s'il m'avoit honorée,
Je m'en trouverois plus parée
Que de toutes celles que j'ai.
Un jour le jeune prince errant à l'aventure,
De baſſe-cour en baſſe-cour,
Paſſa dans une allée obſcure,
Où de Peau d'Ane étoit l'humble ſéjour.
Par haſard il mit l'oeil au trou de la ſerrure.
Comme il étoit fête ce jour,
Elle avoit pris une riche parure
Et ſes ſuperbes vêtemens,
Qui, tiſſus de fin or et de gros diamans,
Egaloient du ſoleil la clarté la plus pure.
Le prince, au gré de ſon déſir,
La contemple, et ne peut qu'avec peine,
En la voyant, reprendre haleine,
Tant il eſt comblé de plaiſir.
Quelsque ſoient les habits, la beauté du viſage,
Son beau tour, ſa vive blancheur,
Ses traits fins, ſa jeune fraîcheur
Le touchent cent fois davantage;
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une ſage et modeſte pudeur,
Des beautés de ſon coeur aſſuré témoignage,
S'emparèrent de tout ſon coeur.
Trois fois, dans la chaleur du feu qui le tranſ-
porte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais croyant voir une divinité,

Trois fois par le refpect fon bras fut arrêté.
Dans le palais, penfif il fe retire;
Et là, nuit et jour il foupire;
Il ne veut plus aller au bal,
Quoiqu'on foit dans le carnaval.
Il hait la chaffe, il hait la comédie;
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au coeur;
Et le fond de fa maladie
Eft une trifte et mortelle langueur.
Il s'enquit quelle étoit cette nymphe admirable
Qui demeuroit dans une baffe-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goûte en plein jour.
C'eft, lui dit-on, Peau d'Ane, en rien nymphe ni belle,
Et que Peau d'Ane l'on appelle,
A caufe de la peau qu'elle met fur fon cou.
De l'amour c'eft le vrai remède,
La bête, en un mot, la plus laide
Qu'on puiffe voir après le loup.
On a beau dire, il ne fauroit le croire;
Les traits que l'amour a tracés,
Toujours préfens à fa mémoire,
N'en feront jamais effacés.
Cependant la reine fa mère,
Qui n'a que lui d'enfant, pleure et fe défefpère:
De déclarer fon mal elle le preffe en vain;
Il gémit, il pleure, il foupire;
Il ne dit rien, fi ce n'eft qu'il défire
Que Peau d'Ane lui faffe un gâteau de fa main;
Et la mère ne fait ce que fon fils veut dire.

O ciel! Madame, lui dit-on,
Cette Peau d'Ane eſt une noire taupe,
Plus vilaine encore et plus gaupe
Que le plus ſale marmiton.
N'importe, dit la reine, il le faut ſatisfaire,
Et c'eſt à cela ſeul que nous devons ſonger:
Il auroit eu de l'or, tant l'aimoit cette mère,
S'il en avoit voulu manger.
Peau d'Ane donc prend ſa farine,
Qu'elle avoit fait bluter exprès
Pour rendre ſa pâte plus fine,
Son ſel, ſon beurre et ſes oeufs frais;
Et, pour bien faire ſa galette,
S'enferme ſeule en ſa chambrette.
D'abord elle ſe décraſſa
Les mains, les bras et le viſage;
Et prit un corps d'argent que vîte elle laça,
Pour dignement faire l'ouvrage
Qu'auſſi-tôt elle commença.
On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte,
De ſon doigt par haſard il tomba dans la pâte
Un de ſes anneaux de grand prix;
Mais ceux qu'on tient ſavoir le fin de cette hi-
ſtoire,
Aſſurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi, franchement, je l'oſerois bien
croire,
Fort sûr que quand le prince à ſa porte aborda
Et par le trou la regarda,
Elle s'en étoit apperçue.
Sur ce point la femme eſt ſi drue,

Et ſon oeil va ſi promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment,
Qu'elle ne ſache qu'on l'a vue.
Je ſuis bien sûr encore, et j'en ferois ferment,
Qu'elle ne douta point que de ſon jeune amant
La bague ne fût bien reçue.
On ne pêtrit jamais un ſi friand morceau,
Et le prince trouva la galette ſi bonne,
Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim glou-
tonne
Il n'avalât auſſi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc le cercle étroit,
Qui marquoit la forme du doigt,
Son coeur en fut touché d'une joie incroyable:
Sous ſon chevet il le mit à l'inſtant;
Et ſon mal toujours augmentant,
Les médecins ſages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,
Jugèrent tous par leur grande ſcience
Qu'il étoit malade d'amour.
Comme l'hymen, quelque mal qu'on en die,
Eſt un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier.
Il s'en fit quelque tems prier;
Puis dit: je le veux bien, pourvu que l'on me
donne
En mariage la perſonne
Pour qui cet anneau ſera bon.
A cette bizarre demande,
De la reine et du roi la ſuprife fut grande;

Mais il étoit ſi mal, qu'on n'oſa dire non.
Voilà donc qu'on ſe met en quête
De celle que l'anneau, ſans nul égard du ſang,
Doit placer dans un ſi haut rang.
Il n'en eſt point qui ne s'apprête
A venir préſenter ſon doigt,
Ni qui veuille céder ſon droit.
Le bruit ayant couru que, pour prétendre au prince
Il faut avoir le doigt bien mince,
Tout charlatan, pour être bien venu,
Dit qu'il a le ſecret de le rendre menu.
L'une, en ſuivant ſon bizarre caprice,
Comme une rave le ratiſſe;
L'autre en coupe un petit morceau;
Un autre, en le preſſant croit qu'elle l'appetiſſe;
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros, en fait tomber la peau:
Il n'eſt enfin point de manoeuvre
Qu'une dame ne mette en oeuvre
Pour faire que ſon doigt quadre bien à l'anneau.
L'eſſai fut commencé par les jeunes princeſſes,
Les marquiſes et les ducheſſes;
Mais leurs doigts, quoique délicats,
Etoient trop gros et n'entroient pas.
Les comteſſes et les baronnes,
Et toutes les nobles perſonnes,
Comme elles tour-à-tour préſentèrent leur main,
Et la préſentèrent en vain.
Enſuite vinrent les griſettes,
Dont les jolis et menus doigts,

Car il en eſt de très-bien faites,
Semblèrent à l'anneau s'ajuſter quelquefois ;
Mais la bague toujours trop petite ou trop ronde,
D'un dédain preſque égal rebutoit tout le monde.
Il fallut en venir enfin
Aux ſervantes, aux cuiſinières,
Aux tortillons, aux dindonnières,
En un mot à tout le fretin,
Dont les rouges et noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Eſpéroient un heureux deſtin.
Il s'y préſenta mainte fille
Dont le doigt gros et ramaſſé,
Dans la bague du prince eût auſſi peu paſſé
Qu'un cable au travers d'une aiguille.
On crut enfin que c'étoit fait,
Car il ne reſtoit en effet
Que la pauvre Peau d'Ane au fond de la cuiſine.
Mais comment croire, diſoit-on,
Qu'à régner le ciel la deſtine ?
Le prince dit : Et pourquoi non ?
Qu'on la faſſe venir. Chacun ſe prit à rire,
Criant tout haut : Que veut-on dire,
De faire entrer ici cette ſale guenon ?
Mais lorſqu'elle tira de deſſous ſa peau noire
Une petite main qui ſembloit de l'ivoire
Qu'un peu de pourpre a coloré,
Et que de la bague fatale,
D'une juſteſſe ſans égale
Son petit doigt fut entouré.
La cour fut dans une ſurpriſe

Qui ne peut pas être comprife.
On la menoit au roi dans ce tranfport fubit;
Mais elle demanda qu'avant que de paroître
Devant fon feigneur et fon maître,
On lui donnât le tems de prendre un autre habit.
De cet habit, pour la vérité,
De tous côtés on s'apprêtoit à rire;
Mais lorfqu'elle arriva dans les appartemens,
Et qu'elle eut traverfé les falles,
Avec fes pompeux vêtemens
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales;
Que fes aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamans dont la vive lumière
En faifoient autant de rayons;
Que fes yeux bleus, grands, doux et longs,
Qui, pleins d'une majefté fière,
Ne regardent jamais fans plaire et fans bleffer;
Et que fa taille enfin, fi menue et fi fine
Qu'avecque les deux mains on eût pu l'embraffer,
Montrèrent leurs appas et leur grâce divine;
Des dames de la cour et de leurs ornemens
Tombèrent tous les agrémens.
Dans la joie et le bruit de toute l'affemblée,
Le bon Roi ne fe fentoit pas
De voir fa bru pofféder tant d'appas;
La reine en étoit affolée;
Et le prince, fon cher amant,
De cent plaifirs l'ame comblée,
Succomboit fous le poids de fon raviffement.
Pour l'hymen auffi-tôt chacun prit les mefures;
Le monarque en pria tous les rois d'alentour,

Qui tous brillans de diverſes parures,
Quittèrent leur états pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés ſur de grands éléphans;
Il en vint du rivage More,
Qui, plus noirs et plus laids encore,
Faiſoient peur aux petits enfans;
Enfin de tous les coins du monde
Il en débarque, et la cour en abonde.
Mais nul prince, nul potentat,
N'y parut avec tant d'éclat
Que le père de l'épouſée,
Qui, d'elle autrefois amoureux,
Avoit avec le tems purifié les ſeux
Dont ſon ame étoit embraſée:
Il en avoit banni tout déſir criminel,
Et de cette odieuſe flâme,
Le peu qui reſtoit dans ſon âme
N'en rendoit que plus vif ſon amour paternel.
Dès qu'il la vit: Que béni ſoit le ciel
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant, dit-il, et, tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embraſſer.
Chacun à ſon bonheur voulut s'intéreſſer,
Et le futur époux étoit ravi d'apprendre
Que d'un Roi ſi puiſſant il devenoit le gendre.
Dans ce moment la marraine arriva,
Qui raconta toute l'hiſtoire,
Et par ſon récit acheva
De combler Peau d'Ane de gloire.

Il n'eſt pas mal aiſé de voir
Que le but de ce Conte eſt qu'un enfant apprenne
Qu'il vaut mieux s'expoſer à la plus rude peine,
Que de manquer à ſon devoir;
Que la vertu peut être infortunée,
Mais qu'elle eſt toujours couronnée;
Que contre un fol amour et ſes fougueux tranſports,
La raiſon la plus forte eſt une foible digne,
Et qu'il n'eſt point de ſi riches tréſors
Dont un amant ne ſoit prodigue;
Que de l'eau claire et du pain bis
Suffiſent pour la nourriture
De toute jeune créature,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits;
Que ſous le ciel il n'eſt point de femelle
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui ſouvent ne s'imagine encor
Que, ſi des trois beautés la fameuſe querelle
S'étoit démêlée avec elle,
Elle auroit eu la pomme d'or.

Le conte de Peau d'Ane eſt difficile à croire;
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des mères et des mères-grand's
On en gardera la mémoire.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE.

ÉLÉONORE DE HUBER.

Votre jeune âge, Eléonore,
Vous permet les amusemens;
Vous y verrez assez de documens
Pour mériter qu'on s'en honore.
Quoique vous soyez à l'aurore
Du printemps de vos jeunes ans,
Déjà vous préférez des écrits pleins de ſens,
A ceux que nous voyons éclore
D'un fade Auteur outrant le sentiment.
O vous, ma chère Eléonore,
Qui sentez tout si vivement,
Et dont le coeur encore ignore
Ce que les paſſions y cauſent de tourment,
Ignorez-le toujours! Peau d'Ane vous apprend
Qu'il eſt un don plus cher encore
Que la beauté, qui fuit rapidement;
La ſolide vertu, c'eſt des dons le plus grand.
Mais, hélas! c'eſt trop rarement
Que le foible mortel l'implore.

PEAU D'ANE,

CONTE.

Il étoit une fois un roi ſi grand, ſi aimé de ſes peuples, ſi respecté de tous ſes voiſins et de ſes alliés, qu'on pouvoit dire qu'il étoit le plus heureux de tous les monarques. Son bonheur étoit encore confirmé par le choix qu'il avoit fait d'une princeſſe auſſi belle que vertueuſe; et ces heureux époux vivoient dans une union parfaite. De leur chaſte hymen étoit née une fille douée de tant de grâces et de charmes, qu'ils ne regrettoient point d'avoir une plus ample lignée.

La magnificence, le goût et l'abondance régnoient dans ſon palais; les miniſtres ſages et habiles, les courtiſans vertueux et attachés, les domeſtiques fidèles et laborieux, ſes écuries vaſtes et remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons. Mais ce qui étonnoit les étrangers qui venoient admirer ces belles écuries, c'eſt qu'au lieu le plus apparent, un maître âne étaloit de longues et grandes oreilles. Ce n'étoit pas par fantaſie, mais avec raiſon, que le roi lui avoit donné une place par-

ticulière et diſtinguée. Les vertus de ce rare animal méritoient cette diſtinction, puiſque la nature l'avoit formé ſi extraordinaire, que ſa litière, au lieu d'être mal-propre, étoit couverte tous les matins, avec profuſion, de beaux écus au ſoleil et de louis d'or de toute eſpèce, qu'on alloit recueillir à ſon réveil.

Or, comme les viciſſitudes de la vie s'étendent auſſi-bien ſur les rois que ſur les ſujets, et que toujours les biens ſont mêlés de quelques maux, le Ciel permit que la reine fût tout à-coup attaquée d'une âpre maladie pour laquelle, malgré la ſcience et l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun ſecours. La déſolation fut générale. Le roi, ſenſible et amoureux, malgré le proverbe fameux, qui dit que l'hymen eſt le tombeau de l'amour, s'affligeoit ſans modération, faiſoit des voeux ardens à tous les temples de ſon royaume, offroit ſa vie pour celle d'une épouſe ſi chérie; mais les Dieux et les Fées étoient invoqués en vain. La reine, ſentant ſa dernière heure approcher, dit à ſon époux, qui fondoit en larmes: trouvez bon, avant que je meure, que j'exige une choſe de vous; c'eſt que, s'il vous prenoit envie de vous remarier.... A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit les mains de ſa femme, les baigna de pleurs; et, l'aſſurant qu'il étoit ſuperflu de lui parler d'un ſecond hyménée: Non, non,

dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous ſuivre. L'état, reprit la reine, avec une fermeté qui augmentoit les regrets de ce prince, l'état, qui doit exiger des ſucceſſeurs, et ne vous ayant donné qu'une fille, doit vous preſſer d'avoir des fils qui vous reſſemblent : mais je vous demande inſtamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empreſſement de vos peuples, que lorſque vous aurez trouvé une princeſſe plus belle et mieux faite que moi ; j'en veux votre ſerment, et alors je mourrai contente. On préſume que la reine, qui ne manquoit pas d'amour-propre, avoit exigé ce ſerment, penſant bien que, ne croyant pas qu'il fût au monde perſonne qui pût l'égaler, c'étoit s'aſſurer que le roi ne ſe remarieroit jamais. Enfin elle mourut. Jamais mari ne fit tant de vacarme ; pleurer, ſanglotter jour et nuit, menus droits du veuvage, furent ſon unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs les grands de l'état s'aſſemblèrent, et vinrent en corps demander au roi de ſe remarier. Cette première propoſition lui parut dure, et lui fit répandre de nouvelles larmes. Il allégua le ſerment qu'il avoit fait à la reine, défiant tous ſes conſeillers de pouvoir trouver une princeſſe plus belle et mieux faite que feu ſa femme, penſant que cela étoit impoſſible. Mais le con-

ſeil traita de babiole une telle promeſſe, et dit qu'il importoit peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût vertueuſe et point ſtérile ; que l'état demandoit des princes pour ſon repos et ſa tranquillité ; qu'à la vérité, l'infante avoit toutes les qualités requiſes pour faire une grande reine, mais qu'il falloit lui choiſir un étranger pour époux ; et qu'alors, ou cet étranger l'emmèneroit chez lui, ou que, s'il régnoit avec elle, ſes enfans ne ſeroient plus réputés du même ſang, et que, n'y ayant point de prince de ſon nom, les peuples voiſins pouvoient leur ſuſciter des guerres qui entraîneroient la ruine du royaume. Le roi, frappé de ces conſidérations, promit qu'il ſongeroit à les contenter.

Effectivement, il chercha parmi les princeſſes à marier, qui ſeroit celle qui pourroit lui convenir. Chaque jour on lui portoit des portraits charmans; mais aucun n'avoit les grâces de la feue reine. Ainſi, il ne ſe déterminoit point. Malheureuſement il s'aviſa de trouver que l'infante ſa fille étoit non-ſeulement belle et bien faite à ravir, mais qu'elle ſurpaſſoit encore de beaucoup la reine ſa mère, en eſprit et en agrément. Sa jeuneſſe, l'agréable fraîcheur de ſon beau teint, enflamma le roi d'un feu ſi violent, qu'il ne put le chacher à l'infante, et lui dit qu'il avoit réſolu de l'épouſer, puiſqu'elle ſeule pouvoit le dégager de ſon ſerment.

La jeune princeſſe, remplie de vertu et de pudeur, penſa s'évanouir à cette horrible propoſition. Elle ſe jeta aux pieds du roi ſon père, et le conjura, avec toute la force qu'elle put trouver dans ſon eſprit, de ne la pas contraindre à commettre un tel crime.

Le roi, qui s'étoit mis en tête ce bizarre projet, avoit conſulté un vieux Druïde, pour mettre la conſcience de la jeune princeſſe en repos. Ce Druïde, moins religieux qu'ambitieux, ſacrifia à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt de l'innocence et de la vertu, et s'inſinua avec tant d'adreſſe dans l'eſprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il alloit commettre, qu'il lui perſuada même que c'étoit un oeuvre pie que d'épouſer ſa fille. Ce prince, flatté par les diſcours de ce ſcélérat, l'embraſſa, et revint d'avec lui, plus entêté que jamais de ſon projet: il fit donc ordonner à l'infante de ſe préparer à lui obéir.

La jeune princeſſe, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre choſe que d'aller trouver la fée des Lilas ſa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui ſavoit tous les chemins. Elle y arriva heureuſement. La fée, qui aimoit l'infante, lui dit qu'elle ſavoit tout ce qu'elle venoit lui dire, mais qu'elle n'eût aucun ſouci, rien ne lui pouvant nuire, ſi elle exé-

eutoit fidélement ce qu'elle alloit lui prefcrire. Car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce feroit une grande faute que d'époufer votre père, mais, fans le contredire, vous pouvez l'éviter: dites-lui que, pour remplir une fantaifie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du tems; jamais, avec tout fon amour et fon pouvoir, il ne pourra y parvenir. La princeffe remercia bien fa marraine; et dès le lendemain matin, elle dit au roi fon père ce que la fée lui avoit confeillé, et protefta qu'on ne tireroit d'elle aucun aveu, qu'elle n'eût la robe couleur du temps. Le roi, ravi de l'efpérance qu'elle lui donnoit, affembla les plus fameux ouvriers, et leur commanda cette robe, fous la condition que s'ils ne pouvoient réuffir, il les feroit tous pendre. Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrêmité: dès le fecond jour ils apportèrent la robe fi defirée. L'empirée n'eft pas d'un plus beau bleu, lorfqu'il eft ceint de nuages d'or, que cette belle robe lorfqu'elle fut étalée. L'infante en fut toute contriftée, et ne favoit comment fe tirer d'embarras. Le roi preffoit la conclufion. Il fallut recourir encore à la marraine, qui, étonnée de ce que fon fecret n'avoit pas réuffi, lui dit d'effayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi, qui ne pouvoit lui rien refufer, envoya chercher les plus habiles ouvrires, et leur commanda fi expreffément une

robe couleur de la lune, qu'entre ordonner et l'apporter, il n'y eut pas vingt-quatre heures. L'infante, plus charmée de cette ſuperbe robe que des ſoins du roi ſon père, s'affligea immodérément lorſqu'elle fut avec ſes femmes et ſa nourrice. La fée des Lilas, qui ſavoit tout, vint au ſecours de l'affligée princeſſe, et lui dit : ou je me trompe fort, ou je crois que ſi vous demandez une robe couleur du ſoleil, ou nous viendrons à bout de dégoûter le roi votre père, car jamais on ne pourra parvenir à faire une pareille robe, ou nous gagnerons toujours du tems. L'infante en convint, demanda la robe; et l'amoureux roi donna ſans regret tous les diamans et les rubis de ſa couronne pour aider à ce ſuperbe ouvrage, avec ordre de ne rien épargner pour rendre cette robe égale au ſoleil. Auſſi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'eſt de ce tems que ſe datent les lunettes vertes et les verres noirs. Que devint l'infante à cette vue! Jamais on n'avoit rien vu de ſi beau et de ſi artiſtement ouvré. Elle étoit confondue; et ſous prétexte d'en avoir mal aux yeux, elle ſe retira dans ſa chambre, où la fée l'attendoit, plus honteuſe qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis; car en voyant la robe du ſoleil, elle devint rouge de colère. Oh! pour le coup, ma fille, dit-elle à l'infante, nous allons

mettre l'indigne amour de votre père à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage, qu'il croit ſi prochain; mais je penſe qu'il ſera un peu étourdi de la demande que je vous conſeille de lui faire; c'eſt la peau de cet âne qu'il aime ſi paſſionnément, et qui fournit à toutes ſes dépenſes avec tant de profuſion: allez, et ne manquez pas de lui dire que vous deſirez cette peau. L'infante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle déteſtoit, et qui penſoit en même tems que ſon père ne pourroit jamais ſe réſoudre à ſacrifier ſon âne, vint le trouver, et lui expoſa ſon déſir pour la peau de ce bel animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaiſie, il ne balança pas à la ſatisfaire. Le pauvre âne fut ſacrifié, et la peau galamment apportée à l'infante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder ſon malheur, s'alloit déſeſpérer lorſque la marraine accourut. Que faites-vous, ma fille? dit-elle, voyant la princeſſe déchirant ſes cheveux et meurtriſſant ſes belles joues; voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, ſortez de ce palais, et allez tant que terre vous pourra porter: lorſqu'on ſacrifie tout à la vertu, les Dieux ſavent en récompenſer. Allez, j'aurai ſoin que votre toilette vous ſuive partout; en quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre caſſette, où ſeront vos habits et vos bijoux,

ſuivra vos pas ſous terre ; et voici ma baguette que je vous donne : en frappant la terre quand vous aurez beſoin de cette caſſette, elle paroîtra devant vos yeux : mais hâtez-vous de partir, et ne tardez pas. L'infante embraſſa mille fois ſa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de ſuie de cheminée, et ſortit de ce riche palais ſans être reconnue de perſonne.

L'abſence de l'infante cauſa une grande rumeur. Le roi, au déſeſpoir, qui avoit fait préparer une fête magnifique, étoit inconſolable, Il fit partir plus de cent gens-d'armes et plus de mille mouſquetaires pour aller à la quête de ſa fille ; mais la fée, qui la protégeoit, la rendoit inviſible aux plus habiles recherches ; ainſi, il fallut bien s'en conſoler.

Pendant ce tems l'infante cheminoit. Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, et cherchoit par-tout une place ; mais, quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvoit ſi craſſeuſe, que perſonne n'en vouloit. Cependant elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle étoit une métairie, dont la fermière avoit beſoin d'une ſouillon pour laver les torchons, et nettoyer les dindons et l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuſe ſi malpropre, lui propoſa d'entrer chez elle ; ce que l'Infante accepta de grand coeur, tant elle

étoit laſſe d'avoir tant marché. On la mit dans un coin reculé de la cuiſine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaiſanteries groſſières de la valetaille, tant ſa peau d'âne la rendoit ſale et dégoûtante. Enfin on s'y accoutuma; d'ailleurs elle étoit ſi ſoigneuſe de remplir ſes devoirs, que la fermière la prit ſous ſa protection. Elle conduiſoit les moutons, les faiſoit parquer au tems où il le falloit; elle menoit les dindons paitre avec une intelligence qui ſembloit qu'elle n'eût jamais fait autre choſe: auſſi tout fructifioit ſous ſes belles mains.

Un jour qu'aſſiſe près d'une claire fontaine, où elle déploroit ſouvent ſa triſte condition, elle s'aviſa de s'y mirer, l'effroyable peau d'âne, qui faiſoit ſa coëffure et ſon habillement, l'épouvanta. Honteuſe de cet ajuſtement, elle ſe décraſſa le viſage et les mains qui devinrent plus blanches que l'ivoire, et ſon beau teint reprit ſa fraîcheur naturelle. La joie de ſe trouver ſi belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta; mais il fallut remettre ſon indigne peau pour retourner à la métairie. Heureuſement le lendemain étoit un jour de fête; ainſi elle eut le loiſir de tirer ſa caſſette, d'arranger ſa toilette, de poudrer ſes beaux cheveux, et de mettre ſa belle robe couleur du tems. Sa chambre étoit ſi petite, que la queue de cette belle robe ne pouvoit pas s'étendre. La belle princeſſe ſe mira et

s'admira elle-même, avec raiſon, ſi bien qu'elle réſolut, pour ſe désennuyer, de mettre tour-à-tour ſes belles robes les fêtes et les dimanches ; ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêloit des fleurs et des diamans dans ſes beaux cheveux avec un art admirable ; et ſouvent elle ſoupiroit de n'avoir pour témoin de ſa beauté, que ſes moutons et ſes dindons qui l'aimoient autant avec ſon horrible peau d'âne, dont on lui avoit donné le nom dans cette ferme.

Un jour de féte que Peau-d'Ane avoit mis la robe couleur du ſoleil, le fils du roi à qui cette ferme appartenoit, vint y deſcendre pour ſe repoſer en revenant de la chaſſe. Ce prince étoit jeune, beau et admirablement bien fait, l'amour de ſon père et de la reine ſa mère, adoré des peuples. On offrit à ce jeune prince une collation champêtre, qu'il accepta ; puis il ſe mit à parcourir les baſſes-cours et tous leurs recoins. En courant ainſi de lieu en lieu, il entra dans une ſombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curioſité lui fit mettre l'oeil à la ſerrure. Mais que devint-il en appercevant la princeſſe ſi belle et ſi richement vêtue, qu'à ſon air noble et modeſte il prit pour une divinité ? L'impétuoſité du ſentiment qu'il éprouva dans ce moment, l'auroit porté, à enfoncer la porte, ſans le reſpect que lui inſpira cette raviſſante perſonne.

Il fortit avec peine de cette petite allée fombre et obfcure, mais ce fut pour s'informer qui demeuroit dans cette petite chambre. On lui répondit que c'étoit une fouillon qu'on nommoit Peau d'Ane, à caufe de la peau dont elle s'habilloit; et qu'elle étoit fi fale et fi craffeufe, que perfonne ne la regardoit ni ne lui parloit, et qu'on ne l'avoit prife que par pitié pour garder les moutons et les dindons.

Le prince, peu fatisfait de cet élairciffement, vit bien que ces gens groffiers n'en favoient pas davantage, et qu'il étoit inutile de les queftionner. Il revint au palais du roi fon père, plus amoureux qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avoit vue par le trou de la ferrure. Il fe repentit de n'avoir pas heurté à la porte, et fe promit bien de n'y pas manquer une autre fois. Mais l'agitation de fon fang, caufée par l'ardeur de fon amour, lui donna, dans la même nuit, une fièvre fi terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrêmité. La reine fa mère, qui n'avoit que lui d'enfant, fe défefpéroit de ce que tous les remèdes étoient inutiles. Elle promettoit en vain les plus grandes récompenfes aux médecins; ils y employoient tout leur art, mais rien ne guériffoit le prince. Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin caufoit tout ce ravage; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de ten-

dreſſe pour ſon fils, vint le conjurer de dire la cauſe de ſon mal; et que quand il s'agiroit de lui céder la couronne, le roi ſon père deſcendroit de ſon trône ſans regret pour l'y faire monter: que s'il déſiroit quelque princeſſe, quand même on ſeroit en guerre avec le roi ſon père, et qu'on eût de juſtes ſujets de s'en plaindre, on ſacrifieroit tout pour obtenir ce qu'il déſiroit; mais qu'elle le conjuroit de ne pas ſe laiſſer mourir, puiſque de ſa vie dépendoit la leur. La reine n'acheva pas ce touchant discours ſans mouiller le viſage du prince d'un torrent de larmes. Madame, lui dit enfin le prince, avec une voix fort foible, je ne ſuis pas aſſez dénaturé pour déſirer la couronne de mon père; plût au ciel qu'il vive de longues années et qu'il veuille bien que je ſois long-tems le plus fidèle et le plus reſpectueux de ſes ſujets! Quant aux princeſſes que vous m'offrez, je n'ai point encore penſé à me marier; et vous penſez bien que, ſoumis comme je le ſuis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte. Ah! mon fils, reprit la reine, rien ne nous coûtera pour te ſauver la vie; mais, mon cher fils, ſauve la mienne et celle du roi ton père, en me déclarant ce que du déſires, et ſois bien aſſuré qu'il te ſera accordé. Eh bien, madame, dit-il, puiſqu'il faut vous déclarer ma penſée, je vais vous obéir; je me ferois un crime de mettre en danger deux têtes qui me ſont ſi chères. Oui, ma mère, je déſire que Peau-d'Ane me faſſe un gâteau, et

que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. La reine étonnée de ce nom bizarre, demanda qui étoit cette Peau-d'Ane? C'est, madame, reprit un de ses officiers, qui par hasard avoit vu cette fille, c'est, dit-il, la plus vilaine bête, après le loup; une noire peau, une crasseuse qui loge dans votre métairie, et qui garde vos dindons. N'importe, dit la reine: mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie; c'est une fantaisie de malade; en un mot, je veux que Peau-d'Ane puisque Peau-d'Ane y a, lui fasse promptement un gâteau. On courut à la métairie, et l'on fit venir Peau-d'Ane pour lui ordonner de faire de son mieux, un gâteau pour le prince.

Quelques auteurs ont assuré que Peau-d'Ane, au moment que ce prince avoit mis l'oeil à la serrure, les siens l'avoient apperçu; et puis, que regardant par sa petite fenêtre, elle avoit vu ce prince, si jeune, si beau et si bien fait, que l'idée lui en étoit restée, et que souvent ce souvenir lui avoit coûté quelques soupirs. Quoi qu'il en soit, Peau-d'Ane l'ayant vu, ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambrette, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage et les mains, se coëffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareille, et se mit à faire le gâteau tant désiré: elle prit de la plus pure farine, des oeufs et du beurre bien frais. En travaillant, soit de dessein ou autrement, une ba-

gue qu'elle avoit au doigt tomba dans la pâte, s'y mêla; et, dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de fon horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du prince; mais cet homme ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui porter ce gâteau.

Le prince le prit avidement des mains de cet homme, et le mangea avec une telle vivacité, que les médecins qui étoient préfens ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'étoit pas un bon figne. Effectivement le prince penfa s'étrangler par la bague qu'il trouva dans un des morceaux du gâteau, mais il la retira adroitement de fa bouche; et fon ardeur à dévorer ce gâteau fe ralentit, en examinant cette fine émeraude montée fur un jonc d'or dont le cercle étoit fi étroit, qu'il jugea ne pouvoir fervir qu'au plus petit joli doigt du monde.

Il baifa mille fois cette bague, la mit fous fon chevet, et l'en tiroit à tout moment, quand il croyoit n'être vu de perfonne. Le tourment qu'il fe donna pour imaginer comment il pourroit voir celle à qui cette bague pouvoit aller, et n'ofant croire, s'il demandoit Peau-d'Ane qui avoit fait ce gâteau qu'il avoit demandé, qu'on lui accordât de la faire venir, n'ofant non plus dire ce qu'il avoit vu par le trou de cette ferrure, de crainte qu'on ne fe moquât de lui, et qu'on ne le prît pour un vifionnaire, toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit forte-

ment; et les médecins, ne ſachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le prince étoit malade d'amour. La reine accourut chez ſon fils avec le roi qui ſe déſoloit: Mon fils, mon cher fils, s'écrie le monarque affligé, nomme-nous celle que tu veux; nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des eſclaves. La reine, en l'embraſſant, lui confirma le ſerment du roi. Le prince attendri par les larmes et les careſſes des auteurs de ſes jours: Mon père et ma mère, leur dit-il, je n'ai point deſſein de faire une alliance qui vous déplaiſe; et pour preuve de cette vérité, dit-il en tirant l'émeraude de deſſous ſon chevet, c'eſt que j'épouſerai celle à qui cette bague ira, telle qu'elle ſoit; et il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt ſoit une ruſtaude ou une payſanne. Le roi et la reine prirent la bague, l'examinèrent curieuſement, et jugèrent, ainſi que le prince, que cette bague ne pouvoit aller qu'à quelque fille de bonne maiſon. Alors le roi ayant embraſſé ſon fils, en le conjurant de guérir, ſortit, fit ſonner les tambours, les fifres et les trompettes par toute la ville, et crier par ſes hérauts, que l'on n'avoit qu'à venir au palais eſſayer une bague; et que celle à qui elle iroit juſte, épouſeroit l'héritier du trône.

Les princeſſes d'abord arrivèrent, puis les ducheſſes, les marquiſes et les baronnes; mais elles eurent beau toutes s'amenuiſer les doigts, aucune ne put mettre la bague. Il fallut en ve-

nir aux grisettes, qui, toutes jolies qu'elles étoient, avoient toutes le doigt trop gros. Le prince, qui se portoit mieux, faisoit lui-même l'essai. Enfin on en vint aux filles de chambre; elles ne réussirent pas mieux. Il n'y avoit plus personne qui n'eût essayé cette bague sans succès, lorsque le prince demanda les cuisinières, les marmitonnes, les gardeuses de moutons: on amena tout cela; mais leurs gros doigts rouges et courts ne purent seulement aller par-delà l'ongle. A-t-on fait venir cette Peau-d'Ane qui m'a fait un gâteau ces jours derniers, dit le prince? Chacun se prit à rire, et lui dit que non, tant elle étoit sale et crasseuse. Qu'on l'aille chercher tout-à-l'heure, dit le roi; il ne sera pas dit que j'aie excepté quelqu'un. On courut, en riant et se moquant, chercher la dindonnière.

L'infante qui avoit entendu les tambours et le cri des hérauts d'armes, s'étoit bien doutée que sa bague faisoit ce tintamare: elle aimoit le prince; et, comme le véritable amour est craintif et n'a point de vanité, elle étoit dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eût donc une grande joie quand on vint la chercher, et qu'on heurta à sa porte. Depuis qu'elle avoit su qu'on cherchoit un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avoit portée à se coëffer plus soigneusement et à mettre son beau corps d'argent, avec le jupon plein de falbalas de dentelles d'argent, semés d'émeraudes. Si-tôt qu'elle entendit qu'on

heurtoit à la porte, et qu'on l'appeloit pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'âne, ouvrit sa porte; et ses gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandoit pour lui faire épouser son fils; puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent chez le prince, qui, lui-même étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût celle qu'il avoit vue si pompeuse et si belle. Triste et confus de s'être si lourdement trompé: est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisième basse-cour de la métairie? Oui, Seigneur, répondit-elle. Montrez-moi votre main, dit-il en tremblant et poussant un profond soupir. Dame! qui fut bien surpris? Ce furent le roi et la reine, ainsi que tous les chambellans et les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire et crasseuse, sortit une petite main délicate, blanche et couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus petit joli doigt du monde; et par un petit mouvement que l'infante se donna, la peau tomba, et parut d'une beauté si ravissante, que le prince, tout foible qu'il étoit, se mit à ses genoux, et les serra avec une ardeur qui la fit rougir; mais on ne s'en apperçut presque pas, parce que le roi et la reine vinrent l'embrasser de toute leur force, et lui demander si elle ne vouloit pas bien épouser leur fils. La princesse, confuse de tant de caresses et de l'amour que lui marquoit ce beau jeune prince, alloit cependant les en remercier, lorsque le pla-

fond du sallon s'ouvrit, et que la fée des Lilas descendant dans un char fait de branches et de fleurs de son nom, conta, avec une grâce infinie, l'histoire de l'infante. Le roi et la reine, charmés de voir que Peau d'Ane étoit une grande princesse, redoublèrent leurs caresses; mais le prince fut encore plus sensible à la vertu de la princesse, et son amour s'accrut par cette connoissance. L'impatience du prince pour épouser la princesse fut telle, qu'à peine donna-t-il le tems de faire les préparatifs convenables pour cet auguste hyménée. Le roi et la reine qui étoient affolés de leur belle-fille, lui faisoient mille caresses, et la tenoient incessamment dans leurs bras. Elle avoit déclaré qu'elle ne pouvoit épouser le prince, sans le consentement du roi son père: aussi fut-il le premier auquel on envoya une invitation, sans lui dire quelle étoit l'épousée; la fée des Lilas, qui présidoit à tout, comme de raison, l'avoit exigé, à cause des conséquences. Il vint des rois de tous les pays; les uns en chaise à porteurs, d'autres en cabriolet, de plus éloignés montés sur des éléphans, sur des tigres, sur des aigles: mais le plus magnifique et le plus puissant, fut le père de l'infante, qui heureusement avoit oublié son amour déréglé, et avoit épousé une reine veuve fort belle, dont il n'avoit point eu d'enfant. L'infante courut au devant de lui; il la reconnut aussitôt, et l'embrassa avec une grande tendresse, avant qu'elle eût eu le temps de se jeter à ses genoux. Le roi et

la reine lui présentèrent leur fils, qu'il combla d'amitié. Les noces se firent avec toute la pompe imaginable. Les jeunes époux, peu sensibles à ces magnificences, ne virent et ne regardèrent qu'eux. Le roi, père du prince, fit couronner son fils ce même jour; et, lui baisant la main, le plaça sur son trône, malgré la résistance de ce fils si bien né: mais il fallut bien obéir. Les fêtes de cet illustre mariage durèrent près de trois mois; mais l'amour des deux époux dureroit encore, tant ils s'aimoient, s'ils n'étoient pas morts cent ans après.

MORALITÉ.

Le conte de Peau d'Ane est difficile à croire;
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des mères et des mères-grand's,
On en gardera la mémoire.

LES SOUHAITS RIDICULES,

CONTE.

Si vous étiez moins raifonnable,
Je me garderois bien de venir vous conter
La folle et peu galante fable
Que je m'en vais vous débiter.
Une aune de boudin en fournit la matière :
Une aune de boudin, ma chère,
Quelle pitié ? C'eft une horreur,
S'écrioit une précieufe,
Qui, toujours tendre et férieufe,
Ne veut ouïr parler que d'affaires de coeur.
Mais vous qui, mieux qu'ame qui vive,
Savez charmer en racontant,
Et dont l'expreffion eft toujours fi naïve,
Que l'on croit voir ce qu'on entend;
Qui favez que c'eft la manière
Dont quelque chofe eft inventé,
Qui, beaucoup plus que la matière,
De tout récit fait la beauté :
Vous aimerez ma fable et fa moralité :
J'en ai, j'ofe le dire, une affurance entière.
Il étoit une fois un pauvre Bûcheron
Qui, las de fa pénible vie,
Avoit, difoit-il, grande envie
De s'aller repofer aux bords de l'Achéron,
Repréfentant dans fa douleur profonde,
Que, depuis qu'il étoit au monde,
Le ciel cruel n'avoit jamais

Voulu remplir un seul de ses souhaits.
Un jour que, dans le bois, il se mit à se plaindre,
A lui, la foudre en main, Jupiter apparut:
On auroit peine à bien dépeindre
La peur que le bon homme en eut.
Je ne veux rien, dit-il, en se jetant par terre;
Point de souhaits, point de tonnerre,
Seigneur; demeurons but à but.
Cesse d'avoir aucune crainte;
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
Te faire voir le tort que tu me fais:
Ecoute donc. Je te promets,
Moi qui du monde entier suis le souverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu voudras former sur quoi que ce puisse être:
Vois ce qui peut te rendre heureux,
Vois ce qui peut te satisfaire;
Et comme ton bonheur dépend tout de tes voeux,
Songes-y bien avant que de les faire.
A ces mots, Jupiter dans les cieux remonta;
Et le gai Bûcheron, embrassant sa falourde,
Pour retourner chez lui sur son dos la jeta.
Cette charge jamais ne lui parut moins lourde.
Il ne faut pas, disoit-il en trottant,
Dans tout ceci, rien faire à la légère;
Il faut, le cas est important,
En prendre avis de notre ménagère.
Çà, dit-il, en entrant sous son toît de fougère,
Faisons, Fanchon, grand feu, grand'chère:
Nous sommes riches à jamais,
Et nous n'avons qu'à faire des souhaits.
Là-dessus tout au long le fait il lui raconte.

A ce récit, l'époufe, vive et prompte,
Forma dans fon efprit mille vaftes projets :
Mais, confidérant l'importance
De s'y conduire avec prudence,
Blaife, mon cher ami, dit-elle à fon époux,
Ne gâtons rien par notre impatience;
Examinons bien entre nous
Ce qu'il faut faire en pareille occurrence :
Remettons à demain notre premier fouhait,
Et confultons notre chevet.
Je l'entends bien ainfi, dit le bon homme Blaife;
Mais va tirer du vin derrière ces fagots.
A fon retour, il but; et, goûtant à fon aife,
Près d'un grand feu, la douceur du repos,
Il dit, en s'appuyant fur le dos de fa chaife :
Pendant que nous avons une fi bonne braife,
Qu'une aune de boudin viendroit bien à propos !
A peine acheva-t-il de prononcer ces mots,
Que fa femme apperçut grandement étonnée,
Un boudin fort long, qui, partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchoit d'elle en ferpentant.
Elle fit un cri dans l'inftant;
Mais, jugeant que cette aventure
Avoit pour caufe le fouhait
Que, par bêtife toute pure,
Son homme imprudent avoit fait,
Il n'eft point de pouille et d'injure
Que, de dépit et de courroux,
Elle ne dit au pauvre époux.
Quand on peut, difoit-elle, obtenir un empire,
De l'or, des perles, des rubis,

Des diamans, de beaux habits,
Eſt-ce alors du boudin qu'il faut que l'on déſire ?
Eh bien, j'ai tort, dit-il ; j'ai mal placé mon choix ;
J'ai commis une faute énorme ;
Je ferai mieux une autre fois.
Bon, bon, dit-elle attendez-moi ſous l'orme :
Pour faire un tel ſouhait, il faut être bien boeuf!
L'époux, plus d'une fois emporté de colère,
Penſa faire tout bas le ſouhait d'être veuf ;
Et peut-être, entre nous, ne pouvoit-il mieux faire.
Les hommes, diſoit-il pour ſouffrir ſont bien nés!
Peſte ſoit du boudin, et du boudin encore ;
Plût à Dieu, maudite pécore,
Qu'il te pendît au bout du nez.
La prière auſſitôt du ciel fut écoutée ;
Et dès que le mari la parole lâcha,
Au nez de l'épouſe irritée
L'aune de boudin s'attacha.
Ce prodige imprévu grandement le fâcha.
Fanchon étoit jolie ; elle avoit bonne grâce ;
Et, pour dire ſans fard la vérité du fait,
Cet ornement en cette place
Ne faiſoit pas un bon effet ;
Si ce n'eſt qu'en pendant ſur le bas du viſage,
Il l'empêchoit de parler aiſément ;
Pour un époux merveilleux avantage,
Et ſi grand, qu'il penſa, dans cet heureux moment,
Ne ſouhaiter rien davantage!
Je pourrois bien, diſoit-il à part ſoi,
Après un malheur ſi funeſte,
Avec le ſouhait qui me reſte,
Tout d'un plein ſaut me faire roi.

Rien n'égale, il eſt vrai, la grandeur ſouveraine ;
Mais encore faut-il ſonger
Comment ſeroit faite la reine,
Et dans quelle douleur ce ſeroit la plonger,
De l'aller placer ſur un trône
Avec un nez plus long qu'une aune.
Il faut l'écouter ſur cela ;
Et qu'elle-même elle ſoit la maîtreſſe
De devenir une grande princeſſe,
En conſervant l'horrible nez qu'elle a ;
Ou de demeurer Bûcheronne
Avec un nez comme une autre perſonne,
Et tel qu'elle l'avoit avant ce malheur-là.
La choſe bien examinée,
Quoiqu'elle ſût d'un ſceptre et la force, et l'effet,
Et que, quand on eſt couronnée,
On a toujours le nez bien fait;
Comme au déſir de plaire il n'eſt rien qui ne céde,
Elle aima mieux garder ſon bavolet,
Que d'être reine et d'être laide.
Ainſi le Bûcheron ne changea point d'état,
Ne devint point grand potentat,
D'écus ne remplit point ſa bourſe ;
Trop heureux d'employer ſon ſouhait qui reſtoit,
Foible bonheur, pauvre reſſource,
A remettre ſa femme en l'état qu'elle étoit.
Bien eſt donc vrai qu'aux hommes miſérables,
Aveugles, imprudens, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des ſouhaits ;
Et que peu d'entre eux ſont capables
De bien uſer des dons que le ciel leur a faits.

NOUVEAUX
CONTES DES FÉES,

Par Madame la Comtesse de Murat.

LE PARFAIT AMOUR,

CONTE.

Dans un de ces agréables pays qui sont dépendans de l'empire des fées, régnoit la redoutable Danamo; elle étoit savante dans son art, cruelle dans ses actions, et glorieuse de l'honneur d'être descendue de la célèbre Calipso, dont les charmes eurent la gloire et le pouvoir, en arrêtant le fameux Ulysse, de triompher de la prudence des vainqueurs de Troyes.

Elle étoit grande, avoit l'air farouche, et sa fierté s'étoit soumise avec beaucoup de peine aux dures loix de l'hymen; l'amour n'avoit jamais pu parvenir jusques à son coeur, mais le dessein d'unir un royaume florissant à celui dont elle étoit reine, et un autre qu'elle avoit usurpé, lui avoit fait épouser un vieux roi de ses voisins.

Il mourut peu d'années après son mariage, et il en demeura à la fée une fille, qui fut nommée Azire; elle étoit d'une laideur extraordinaire, mais elle ne paroissoit point telle aux yeux de Danamo, elle la trouvoit charmante, peut-être à cause qu'elle lui ressembloit parfaitement. Elle devoit être reine de trois royaumes, cette

circonſtance adoucit bien des défauts ; elle fut demandée par tous les princes les plus puiſſans des contrées voiſines.

Cet empreſſement, joint à l'aveugle amitié de Danamo, acheva de rendre ſa vanité insupportable; elle étoit déſirée avec ardeur, donc elle étoit digne de l'être.

C'étoit ainſi que la fée et la princeſſe raiſonnoient entr'elles et jouiſſoient du plaiſir de ſe tromper. Cependant Danamo ne ſongeoit qu'à rendre le bonheur de la princeſſe auſſi parfait qu'elle l'en trouvoit digne; elle élevoit dans ſon palais un jeune Prince, fils de ſon frère.

Il s'appelloit Parcin Parcinet, il avoit l'air noble, la taille fine, une grande quantité de cheveux blonds admirables; l'amour pouvoit être jaloux de ſon pouvoir, car ce dieu n'a jamais eu de flèches aux pointes dorées, ſi ſûres de triompher des coeurs ſans réſiſtance, que l'étoient les beaux yeux de Parcin Parcinet. Il faiſoit bien tout ce qu'il vouloit faire, il danſoit parfaitement, il chantoit de même, et il gagnoit tous les prix des tournois, dès qu'il prenoit la peine de les diſputer.

Ce jeune prince faiſoit les délices de la cour, et Danamo qui avoit ſes deſſeins, ne s'étoit point oppoſée aux reſpects, et à l'admiration que l'on avoit pour lui.

Le roi, père de Parcin Parcinet, étoit frère de la fée; elle lui déclara la guerre, ſans même en chercher de raiſons. Ce roi combatit vaillam-

ment à la tête de ses troupes ; mais que peut une armée contre le pouvoir d'une fée aussi savante que Danamo ? Elle ne laissa balancer la victoire qu'autant qu'il falloit pour que son malheureux frère pérît en cette occasion. Dès qu'il fut mort, d'un coup de baguette elle dissipa ses ennemis, et se rendit maîtresse du royaume.

Parcin Parcinet étoit encore au berceau, on l'apporta à Danamo : on auroit entrepris en vain de le cacher à une fée, il avoit déjà ces grâces séduisantes qui gagnent les coeurs. Danamo le caressa, et peu de jours après elle l'emmena avec elle dans son royaume.

Ce prince avoit dix-huit ans, quand la fée voulant enfin exécuter ses desseins, formés depuis tant d'années, résolut d'unir Parcin Parcinet à la princesse sa fille. Elle ne douta pas un moment de la joie infinie qu'auroit ce jeune prince, né ambitieux, destiné par ses malheurs à vivre sujet, de devenir en un jour souverain de trois empires ; elle envoya querir la princesse, et lui découvrit enfin le choix qu'elle avoit fait pour elle.

La princesse écouta ce discours avec une émotion qui fit juger à la fée que cette résolution, en faveur de Parcin Parcinet, déplaisoit à sa fille. Je vois bien, lui dit-elle, en remarquant que son trouble augmentoit encore, que tu voulois porter ton ambition plus loin, et joindre à ton empire celui d'un de ces rois qui t'ont tant de fois demandée. Mais de quels rois Parcin Parcinet ne

peut-il pas être vainqueur? Son courage eſt au-deſſus de tous; les ſujets d'un prince ſi parfait pourroient bien un jour en ſa faveur devenir rebelles. En te donnant à lui, je t'aſſure la poſſeſſi on de ſon royaume. Pour ſa perſonne il eſt inutile d'en parler, tu ſais que les plus fières beautêss n'ont pu réſiſter à ſes charmes.

La princeſſe ſe jetant tout d'un coup aux piés de la fée, interrompit ſon diſcours, et lui avoua que ſon coeur n'avoit pu réſiſter à ce jeune vainqueur, fameux par tant de conquêtes; mais, ajouta-t-elle en rougiſſant, j'ai donné mille marques de ma tendreſſe à l'inſenſible Parcin Parcinet, il les a reçues avec une froideur qui me déſeſpère. C'eſt qu'il n'oſoit élever ſes penſées juſques à toi, reprit l'orgueilleuſe fée, il a ſans doute craint de me déplaire, et je lui ſais bon gré de ſon reſpect.

Cette opinion flatteuſe étoit trop convenable à l'inclination et à la vanité de la princeſſe, pour ne s'en pas laiſſer perſuader. Enfin, la fée envoya querir Parcin Parcinet; il vint la trouver dans un cabinet magnifique où elle l'attendoit avec la princeſſe ſa fille. Appelle tout ton courage à ton ſecours, lui dit-elle dès qu'il parut; ce n'eſt pas pour ſoutenir des malheurs, mais c'eſt pour ne pas ſuccomber ſous ta bonne fortune: tu vas régner, Parcin Parcinet, et pour comble de bonheur, tu vas régner en épouſant ma fille. Moi, madame, s'écria le jeune prince, avec un étonnement où il étoit aiſé de remarquer que la joie

n'avoit point de part, moi je vais épouſer la princeſſe, continua-t-il, en reculant quelques pas? Hé! quel dieu vient ſe mêler de ma deſtinée? que n'en laiſſe-t-il le ſoin au ſeul à qui je demandois du ſecours?

Ces paroles furent prononcées par le prince avec un emportement où ſon coeur prenoit trop de part, pour pouvoir être d'abord arrêté par ſa raiſon. La fée crut que le bonheur inespéré de Parcin Parcinet le mettoit hors de lui-même, mais la princeſſe l'aimoit, et l'amour rend quelquefois les amans plus pénétrans que l'eſprit même. De quel dieu, Parcin Parcinet, lui dit-elle avec émotion, implorez-vous ſi tendrement le ſecours? Je connois trop bien que je n'ai point de part aux voeux que vous lui faites. Le jeune prince qui avoit eu le tems de ſe remettre de ſon premier étonnement, et qui avoit compris l'imprudence de ce qu'il venoit de faire, appela ſon eſprit au ſecours de ſon coeur. Il répondit plus galamment à la princeſſe qu'elle n'avoit eſpérée, et remercia la fée avec un air de grandeur, qui marquoit aſſez qu'il étoit non-ſeulement digne des empires qui lui étoient offerts, mais de celui de tout le monde.

Danamo et ſon orgueilleuſe fille furent ſatisfaites de ſes diſcours, elles réglèrent toutes choſes avant que de ſortir du cabinet, et la fée ne différa le jour des noces de quelque tems, que pour donner le loiſir à toute ſa cour de ſe préparer à cette grande fête. En ſortant du cabi-

net de la reine, la nouvelle du mariage de Parcin Parcinet avec Azire fut répandue en un moment dans tout le palais ; on vint en foule s'en réjouir avec le prince. Quelque peu aimable que fût la princeſſe, c'étoit une belle fortune que celle où elle alloit le faire monter.

Parcin Parcinet recevoit tous ces honneurs avec un air froid qui ſurprenoit d'autant plus ſes nouveaux ſujets, qu'il paroiſſoit mêlé d'un chagrin et d'une inquiétude extrême : il fallut, le reſte de la journée, qu'il reçût les empreſſemens de toute la cour, et qu'il ſoutint les témoignages d'amour que lui donnoit ſans ceſſe Azire.

Quelle ſituation pour un jeune prince occupé d'une vive douleur! La nuit lui parut avoir retardé ſon retour mille fois plus long-tems qu'à l'ordinaire.

L'impatient Parcin Parcinet la preſſoit par ſes ſouhaits ; elle vint enfin, il ſortit avec précipitation de ce lieu où il avoit tant ſouffert, il rentra dans ſon appartement, et après avoir écarté tout le monde, il ouvrit une porte qui donnoit dans les jardins du palais, il les traverſa, ſuivi ſeulement d'un jeune eſclave.

Une belle rivière, mais de peu d'étendue, paſſoit au bout de ces jardins, et ſéparoit du magnifique palais de la fée, un petit château flanqué de quatre tours, et entouré d'un foſſé aſſez profond que rempliſſoit cette même rivière : c'étoit dans ce lieu fatal que voloient ſans ceſſe les voeux et les déſirs de Parcin Parcinet.

Quelle merveille y étoit renfermée! Danamo y faisoit garder soigneusement ce trésor: c'étoit une jeune princesse, fille de sa soeur. Elle l'avoit confiée en mourant aux soins de la fée; sa beauté, digne de l'admiration de tout le monde, parut trop dangereuse à Danamo, pour laisser voir Azire auprès d'elle. Quelquefois on permettoit à la charmante Irolite (c'est ainsi qu'elle se nommoit) de venir au palais voir la fée et la princesse sa fille, mais jamais on ne l'avoit laissée paroître en public; ses charmes naissans étoient inconnus, mais non pas ignorés de tout le monde.

Ils avoient paru chez la princesse Azire aux yeux de Parcin Parcinet, et il l'adora dès qu'il l'eut vue. La proximité du sang ne donnoit aucun privilège à ce jeune prince auprès d'Irolite, depuis que la jeune princesse n'étoit plus un enfant, l'impitoyable Danamo ne permettoit à personne de la voir.

Cependant Parcin Parcinet brûloit d'un feu aussi ardent que le devoient allumer les charmes d'Irolite: elle avoit quatorze ans, sa beauté étoit parfaite, ses cheveux étoient d'une couleur charmante, sans être tout à fait noirs ni blonds; son teint avoit tout à fait la fraîcheur du printems, sa bouche étoit belle, ses dents admirables, son sourire gracieux; elle avoit de grands yeux bruns, vifs et touchans, et ses regards paroissoient dire mille choses que son jeune coeur ignoroit.

On l'avoit élevée dans une grande ſolitude; quelque près du palais de la fée que fût le château où elle demeuroit, elle n'y voyoit pas plus de monde qu'elle auroit fait au milieu des deſerts. Danamo faiſoit ſuivre exactement cet ordre; la belle Irolite paſſoit ſa vie avec les femmes deſtinées à être auprès d'elle. Leur nombre étoit petit, mais quelque peu de fortune qu'on dût attendre dans une cour ſi ſolitaire et ſi bornée, la renommée qui ne redoutoit point Danamo, publioit tant de merveilles de cette jeune princeſſe, que les perſonnes les plus élevées de la cour s'offroient à s'aller renfermer avec la jeune Irolite. Sa préſence ne démentoit point ce que la renommée en faiſoit attendre, on trouvoit toujours en elle à admirer.

Une gouvernante d'un eſprit et d'une ſageſſe extrême, autrefois attachée à la princeſſe mère d'Irolite, étoit demeurée auprès d'elle, et gémiſſoit ſouvent des rigueurs de Danamo pour la charmante Irolite; elle s'appelloit Mana. Le déſir de rendre à la princeſſe la liberté dont elle devoit jouir, et le rang où elle devoit être, lui avoient fait ſouffrir l'amour de Parcin Parcinet. Il y avoit alors trois ans qu'il s'étoit un ſoir introduit dans le château en habit d'eſclave; il trouva Irolite dans le jardin, il lui parla de ſa tendreſſe, elle n'étoit alors qu'un enfant admirable; elle aimoit Parcin Parcinet comme s'il eût été ſon frère, et ne pouvoit encore comprendre que l'on aimât autrement. Mana,

qui ne s'éloignoit guère d'Irolite, surprit le jeune prince dans le jardin, il lui apprit son amour pour la princesse, et le dessein qu'il avoit formé de perdre la vie, ou de lui rendre un jour la liberté, et d'aller ensuite chercher, en se montrant au peuple de son royaume, un moyen glorieux de se venger de Danamo, et de placer Irolite sur le trône. Le mérite naissant de Parcin Parcinet pouvoit rendre croyables les projets les plus difficiles, et c'étoit le seul secours qui s'offroit pour délivrer Irolite. Mana lui permit de venir quelquefois dans le château quand la nuit seroit arrivée; il ne voyoit Irolite qu'en sa présence, mais il lui parloit de son amour, et tâchoit sans cesse par ses tendres discours et par ses soins constans, de lui inspirer une ardeur aussi vive que la sienne. Parcin Parcinet depuis trois ans n'étoit occupé que de sa tendresse; presque toutes les nuits il alloit au château de sa princesse, et tous les jours il ne faisoit que penser à elle. Nous l'avons laissé traversant les jardins de Danamo suivi d'un esclave, et pénétré de la douleur où le réduisoient les résolutions de la fée. Il arriva au bord de la rivière; une petite barque dorée, attachée sur le rivage, dans laquelle Azire se promenoit quelquefois sur l'eau, servit à passer l'amoureux prince. L'esclave ramoit, et dès que Parcin Parcinet avoit monté une échelle de soie qu'on lui jetoit d'une petite terrasse qui régnoit sur toute la face du château, le fidèle esclave ramenoit la barque

où elle devoit être, et ne la raprochoit du château, qu'à un signal que lui faisoit Parcin Parcinet; c'étoit de faire voir pendant quelques momens un flambeau allumé sur la terrasse. Ce soir le prince fit son chemin ordinaire, on lui jetta l'échelle de soie, et il entra sans obstacle jusques à la chambre de la jeune Irolite, il la trouva couchée sur un lit de repos toute en larmes. Quelle lui parut belle dans cet état douloureux! ses charmes n'avoient jamais paru si touchans au jeune prince.

Qu'avez-vous, ma princesse, lui dit-il, en se jetant à genoux devant le lit sur lequel elle étoit couchée? qui peut faire couler ces précieuses larmes? hélas! continua-t-il en soupirant, aurai-je encore ici de nouveaux malheurs à apprendre! Les larmes et les soupirs de ces jeunes Amans se confondirent ensemble, et il fallut qu'ils en laissassent passer le cours avant que de se pouvoir dire la cause de cette vive douleur. Enfin ce jeune prince pria Irolite de lui apprendre quelle nouvelle rigueur la fée avoit encore exercée contr'elle. Elle veut vous faire épouser Azire, lui répondit la belle Irolite en rougissant: quelle de ces cruautés pouvoit jamais m'être si douloureuse? Ah! ma chère princesse, s'écria le prince, vous craignez que j'épouse Azire! mon sort est mille fois plus doux que je ne l'avois pensé. Pouvez-vous vous louer de la destinée, reprit languissamment la jeune Irolite, quand elle s'apprête à nous séparer? je ne saurois exprimer les peines que cette

frayeur me fait ſentir! Ah! Parcin Parcinet, vous aviez raiſon, on aime autrement un amant qu'un frère. L'amoureux prince penſa remercier la fortune de ſes malheurs; jamais le jeune coeur d'Irolite ne lui avoit paru connoître l'amour, et enfin il ne pouvoit plus douter du bonheur d'avoir inſpiré ſes tendres ſentimens à ſa princeſſe. Cette félicité, qu'il n'attendoit pas, releva toutes ſes eſpérances. Non, s'écria-t-il avec transſport, je ne déseſpère plus de vaincre nos malheurs, puiſque je ſuis aſſuré de votre tendreſſe; fuyons, ma princeſſe, fuyons les fureurs de Danamo, et de ſon odienſe fille: allons confier à un ſéjour moins funeſte, l'ardent amour qui peut ſeul nous rendre heureux. Quoi! je partirois avec vous, reprit avec étonnement la jeune princeſſe, et que diroit de ma fuite tout ce royaume? Oubliez ces vaines conſidérations, belle Irolite, interrompit l'impatient Parcin Parcinet, tout nous preſſe de quitter ces lieux, allons .... Mais où irez-vous, reprit la prudente Mana, qui avoit toujours été préſente, et qui moins préoccupée que ces jeunes Amans, prévoyoit toutes les difficultés de leur fuite? J'ai des deſſeins dont je vais vous rendre compte, lui dit Parcin Parcinet; mais comment avez-vous ſi-tôt appris ici les nouvelles de la cour de la fée? Un de mes parens, reptit Mana, m'a écrit dès que ce bruit a été répandu dans le palais, et j'ai cru en devoir avertir la princeſſe. Que j'ai ſouffert depuis ce moment! reprit l'aimable Irolite; non, Parcin Parcinet, je ne

pourrois pas vivre ſans vous. Le jeune prince, tranſporté d'amour et charmé de ces paroles, porta ſur la belle main d'Irolite un baiſer árdent et tendre, qui eut toutes les grâces d'une faveur précieuſe, et d'une première faveur. Le jour qui commença à paroître, avertit trop tôt Parcin Parcinet, qu'il étoit tems de ſe retirer, il aſſura la princeſſe qu'il reviendroit la nuit ſuivante pour lui faire part de ſes deſſeins; il retrouva la barque et ſon fidèle eſclave, et ſe retira dans ſon appartement. Il étoit tranſporté du plaiſir d'être aimé de la belle Irolite, et agité par les difficultés qu'il prévoyoit bien qui ſe rencontreroient à ſa fuite: le ſommeil ne put calmer cette inquiétude, ni lui faire oublier un moment ſon bonheur.

A peine le matin étoit on entré dans ſon appartement, qu'un nain lui préſenta une écharpe magnifique de la part de la princeſſe Azire, qui par un billet plus tendre que Parcin Parcinet n'eût déſiré, le prioit inſtamment de porter dès ce jour-là cette écharpe. Il fit une réponſe qui l'embarraſſa fort, mais il falloit délivrer Irolite; et à quelle contrainte ne ſe feroit-il pas expoſé pour lui rendre ſa liberté? Il venoit de renvoyer le nain d'Azire, quand un géant vint lui préſenter de la part de Danamo, un ſabre d'une beauté extraordinaire; la poignée étoit d'une ſeule pierre plus brillante qu'un diamant, et qui jetoit une lumière ſi éclatante, qu'elle éclairoit pendant la nuit; ſur ce ſabre étoient gravées ces paroles:

Pour la main d'un vainqueur.

Ce préſent plut à Parcin Parcinet; il alla en remercier la fée, et parut chez elle paré de ce ſabre merveilleux qu'elle lui venoit d'envoyer, et de la belle écharpe d'Azire. La tendreſſe qu'Irolite avoit pour lui, ſuſpendoit toutes ces inquiétudes; elle avoit répandu dans ſon coeur cette joie ſi douce et ſi parfaite que fait ſentir l'amour heureux: cet air content paroiſſoit dans toutes ſes actions, Azire l'attribuoit à ſes charmes, et la fée à l'ambition ſatisfaite de Parcin Parcinet. La journée ſe paſſa en plaiſirs qui ne diminuèrent rien de la longueur inſupportable dont Parcin Parcinet la trouva.

Sur le ſoir on ſe promena dans les jardins du palais, et ſur cette même rivière que le prince connoiſſoit ſi bien; ſon coeur ſentit une vive émotion en entrant dans la petite barque. Quelle différence, des plaiſirs où elle avoit accoutumé de le conduire, à l'ennui mortel qu'il ſentoit alors! Parcin Parcinet ne put s'empêcher de regarder pluſieurs fois la demeure de la charmante Irolite; elle ne parut point ſur la terraſſe du château, car il y avoit un ordre exprès de ne la pas laiſſer ſortir de ſa chambre, quand la fée ou Azire ſe promenoient ſur l'eau. Cette princeſſe, qui étoit attentive à toutes les actions du prince, remarqua que ſes regards étoient ſouvent tournés vers le château. Que regardez-vous prince, lui dit-elle? au milieu des honneurs qui vous environnent, la priſon d'Irolite eſt-elle digne de

votre attention? Oui, madame, reprit Parcin Parcinet aſſez imprudemment, je ſuis ſenſible aux ſouffrances de ceux qui ne ſe ſont point attiré leur malheur. Vous êtes trop pitoyable, reprit dédaigneuſement Azire; mais pour vous tirer de peine, ajouta-t-elle en baiſſant ſa voix, je vous dirai qu'Irolite ne ſera pas long-tems priſonnière. Et que deviendra-t-elle, reprit bruſquement le jeune prince? La reine lui fera épouſer dans quinze jours le prince Ormond, répliqua Azire: il eſt, comme vous le ſavez, du même ſang que nous; et ſuivant les intentions de la reine, le lendemain de ſon mariage il emmènera Irolite dans une de ſes forteresſes, d'où elle ne reviendra jamais à la cour. Quoi! reprit le prince avec une émotion extraordinaire, la reine donneroit cette belle princeſſe à un prince ſi effroyable, et dont les mauvaiſes qualités ſurpaſſent encore la laideur: quelle cruauté! Ce dernier mot lui échappa malgré lui, mais il ne put trahir plus long-tems ſon courage et ſon coeur. Il me ſemble que ce n'étoit pas à vous, Parcin Parcinet, lui répondit fièrement Azire, à vous plaindre des cruautés de Danamo? Cette converſation auroit ſans doute été pouſſée trop loin pour un jeune prince qui devoit feindre, quand, par bonheur pour Parcin Parcinet, des filles de la ſuite d'Azire ſe rapprochèrent d'elle; et un moment après la fée ayant paru au bord de l'eau, Azire la voulut aller rejoindre. En ſortant de la barque, Parcin Parcinet feignit de ſe

trouver mal, pour avoir du moins la liberté d'aller ſe plaindre ſans témoins de ſes nouvelles infortunes.

La fée, et ſur-tout Azire, lui témoignèrent une grande inquiétude de ſon mal; il ſe retira chez lui. Ce fut là qu'il accuſa mille fois le deſtin, des malheurs qui menaçoient la charmante Irolite, qu'il s'abandonna à toute ſa douleur et à toute ſa tendreſſe, et que commençant enfin de remédier à des maux ſi douloureux pour un amant fidèle, il écrivit avec les expreſſions les plus touchantes que ſon amour lui pût dicter, à une de ſes tantes qui étoit fée comme Danamo, mais qui avoit autant de joie à ſoulager les malheureux, que Danamo prenoit de plaiſir à en faire; on la nommoit Favorable. Il lui expliqua donc la ſituation cruelle où l'amour et la fortune l'avoient réduit: et n'oſant s'éloigner lui-même de la cour de Danamo, ſans trahir les deſſeins qu'il avoit formés, il envoya ſon fidele eſclave à Favorable.

Quand tout le monde fut retiré, il ſortit à ſon ordinaire de ſon appartement, traverſa ſeul les jardins, et entrant dans la petite barque, prit lui-même une rame, ſans ſavoir encore ſ'il pourroit bien s'en ſervir; mais que n'apprend point l'amour! il enſeigne des choſes bien plus difficiles: il fit ramer Parcin Parcinet avec autant d'adreſſe et de diligence que le plus expert en ce métier; il entra dans le château d'Irolite, et fut bien ſurpris de ne trouver que la ſage Mana,

fondant en pleurs dans la chambre de la princeſſe. Qu'avez-vous, Mana, lui dit le prince avec empreſſement, et en quel lieu eſt ma chère Irolite? Hélas, Seigneur, lui dit Mana, elle n'eſt plus ici; une troupe des gardes de la reine, et quelques femmes à qui apparemment elle ſe confie, l'ont emmenée de ce château il y a trois ou quatre heures. Parcin Parcinet n'entendit point la fin de ces triſtes paroles, il s'étoit évanoui dès qu'il avoit appris le départ de la princeſſe. Mana le fit revenir avec des peines infinies; il ne ſortit de cet état languiſſant, que pour paſſer tout d'un coup à la fureur: il tira un petit poignard qu'il portoit à ſa ceinture, et s'en ſeroit percé le coeur, ſi la ſage Mana ne lui eût dit en lui retenant le bras le mieux qu'il lui fut poſſible, et ſe jetant à ſes genoux: Quoi, Seigneur, vous voulez abandonner Irolite? vivez pour la délivrer des fureurs de Danamo. Hélas! ſans vous, où trouveroit-elle du ſecours contre les cruautés de la fée? Ces paroles ſuſpendirent un moment le déſeſpoir du malheureux prince. Hélas, reprit-il en verſant des larmes que tout ſon courage ne put retenir, en quel lieu eſt ma princeſſe? oui, Mana, je vivrai pour avoir du moins la triſte ſatisfaction de mourir pour elle, et d'expirer en la vengeant de ſes ennemis. Après ces mots, Mana le conjura de ſortir de ce funeſte ſéjour, pour éviter de nouveaux malheurs. Allez prince, lui dit-elle; que ſavons nous ſi la fée n'a point ici quelqu'un prêt à lui

rendre compte de ce qui s'y paſſe? ménagez donc une vie ſi chère à la princeſſe que vous adorez; je vous ferai ſavoir tout ce que je pourrai apprendre d'elle. Le prince partit après cette promeſſe, et ſe retira chez lui, avec toute la douleur que peut inſpirer un amour bien malheureux et bien tendre. Il paſſa la nuit ſur un ſiège, ſur leqnel il s'étoit jeté en entrant; le jour l'y ſurprit, et il y avoit déjà quelques heures qu'il étoit commencé, quand il entendit quelque bruit à la porte de ſa chambre; il y courut avec cette impatience ſi preſſante, que l'on reſſent quand on attend des nouvelles où le coeur s'intéreſſe ſi vivement: il trouva que ſes gens lui amenoient un homme qui vouloit lui parler ſans aucun retardement; il le reconnut pour un des parens de Mana, il remit une lettre entre les mains de Parcin Parcinet, il entra dans ſon cabinet pour cacher l'émotion que lui donnoit cette lettre, il l'ouvrit avec précipitation, ayant reconnu l'écriture de Mana, et il y trouva ces paroles:

MANA,

Au plus grand prince du monde.

Raſſurez vous, Seigneur, notre princeſſe eſt en sûreté, ſi ce mot peut être permis, tant qu'elle ſera ſoumiſe au pouvoir de ſon ennemie; elle m'a demandée à Danamo, qui m'a permis de retourner auprès d'elle, on la garde dans le palais.

Hier au ſoir la reine la fit venir dans ſon cabinet, lui ordonna fièrement de regarder le prince Ormond comme devant être ſon époux dans peu de jours, et lui préſenta ce prince ſi indigne d'être votre rival. La princeſſe étoit ſi affligée, qu'elle ne répondit à la reine que par des larmes : elles n'ont point encore tari. C'eſt à vous, Seigneur, à trouver, s'il eſt poſſible, du ſecours contre des maux ſi preſſans.

Au bas de la lettre étoient ces mots écrits d'une main tremblante, et qui paroiſſoient effacés en quelques endroits.

Que je vous plains, mon cher prince! vos maux me ſont encore plus douloureux que les miens; j'épargne à votre tendreſſe le récit de ce que j'ai ſouffert depuis hier: pourquoi faut-il que je trouble le repos de votre vie! Hélas! ſans moi, peut-être ſeriez-vous heureux.

Quel mouvement de joie et de douleur ne ſentit point le coeur du jeune prince! quels baiſers ne donna-t-il point à cette précieuſe marque de l'amour de la divine Irolite! Il étoit ſi hors de lui-même, qu'il eut toutes les peines du monde à faire une réponſe qui eût quelque ſuite; il remercia la ſage Mana, il inſtruiſit la princeſſe, du ſecours qu'il attendoit de la fée Favorable: et que ne lui dit-il pas ſur ſa douleur et ſur ſon amour! Il porta enfin ſa lettre au parent de Mana, et

lui donna une attache de pierreries d'une beauté et d'un prix ineſtimable, pour commencer à le récompenſer du plaiſir qu'il venoit de lui faire. A peine le parent de Mana étoit ſorti, que la reine et la princeſſe Azire envoyèrent ſavoir comment le prince avoit paſſé la nuit. Il leur fut aiſé de juger, par ſon viſage, qu'il n'étoit pas en bonne ſanté; on le preſſa de ſe mettre au lit, et comme il comprit qu'il y ſeroit moins contraint que s'il alloit chez la ſée, il y conſentit.

L'après-dîner la reine le fut voir et lui parla du mariage d'Irolite et du prince Ormond, comme d'une choſe qu'elle avoit réſolue. Parcin Parcinet qui avoit enfin pris la réſolution de ſe contraindre pour ne pas rendre inutiles ſes deſſeins, parut approuver les intentions de la fée, et la pria ſeulement d'attendre que ſa ſanté fût rétablie, parce qu'il vouloit être des fêtes de ce grand mariage. La fée et Azire, qui étoient au déſeſpoir de ſon mal, lui promirent tout ce qu'il vouloit, et du moins Parcin Parcinet retarda quelques jours la triſte noce d'Irolite. La converſation qu'il avoit eue en ſe promenant ſur l'eau avec Azire, avoit avancé le malheur de la belle princeſſe qu'il aimoit ſi tendrement. Azire avoit rendu compte à la reine des diſcours de Parcin Parcinet, et de ſa pitié pour Irolite. La reine, qui ne retardoit jamais l'exécution de ſes

volontés, envoya dès le même soir querir Irolite, et résolut avec Azire d'achever le mariage de cette princesse, et de presser son départ avant que Parcin Parcinet eût une autorité plus établie ; cependant au bout de dix jours le fidèle esclave du prince arriva. Quelle joie pour lui de trouver dans la lettre que Favorable lui écrivoit, des marques de sa compassion et de son amitié pour lui et pour Irolite! Elle lui envoyoit une petite bague mêlée de quatre métaux différents, d'or, d'argent, d'airain et de fer. Cette bague pouvoit le garantir quatre fois des persécutions de la cruelle Danamo ; et Favorable assuroit le prince que la mauvaise fée ne commanderoit qu'on le poursuivît, que le nombre de fois que la bague avoit le pouvoir de le sauver. Ces bonnes nouvelles rendirent la santé au jeune prince, et il envoya chercher en diligence le parent de Mana. Il lui donna une lettre qui instruisoit Irolite de l'heureux succès dont ils pouvoient se flatter. Il n'y avoit point de tems à perdre ; la reine vouloit achever le mariage d'Irolite dans trois jour. Ce même soir il y eut un bal chez Azire : Irolite y devoit être. Parcin Parcinet ne put se résoudre à y paroître négligé ; il mit un habit magnifique, et il parut mille fois plus brillant que le jour. Il n'osa d'abord parler à la divine Irolite : mais que ne se disoient-ils pas, quand leurs yeux osoient quelquefois se rencontrer ? Irolite

avoit le plus bel habit du monde; la fée lui avoit donné des pierreries merveilleuſes, et n'ayant plus que quatre jours à l'avoir dans ſon palais, elle avoit réſolu de la traiter pendant ce peu de tems comme elle le devoit être. Sa beauté, qui n'avoit pas accoutumé d'être accompagnée de tant d'ornemens, parut merveilleuſe à tout le monde, et encore plus à l'amoureux Parcin Parcinet: il jugea même, par quelques mouvemens de joie qu'il vit briller dans ſes beaux yeux, qu'elle avoit reçu ſa lettre. Le prince Ormond parloit ſouvent à Irolite, mais il paroiſſoit de ſi mauvaiſe mine ſous l'or et les pierreries dont il étoit accablé, que ce n'étoit pas un rival digne de la jalouſie du jeune prince. Le bal étoit près de finir, quand Parcin Parcinet, emporté par ſon amour, ſouhaita avec une ardeur extrême la liberté de pouvoir parler quelque moment à ſa princeſſe. Reine cruelle, et toi odieuſe Azire, dit-il en lui-même, m'ôterez-vous encore longtems le charmant plaiſir de dire mille fois à la belle Irolite que je l'adore? que ne ſortez-vous de ces lieux, témoins jaloux de mon bonheur, l'amour ne triomphe qu'en votre abſence. A peine Parcin Parcinet eut formé ce ſouhait, que la fée ſe trouvant un peu mal, appela Azire, et paſſa avec elle dans une chambre prochaine où Ormont les ſuivit; Parcin Parcinet avoit à ſon doigt la bague que la fée Favorable lui avoit envoyée;

elle pouvoit le délivrer quatre fois des perſécutions de Danamo. Il auroit dû garder ce ſecours aſſuré pour des occaſions plus preſſantes ; mais un violent amour peut-il s'accorder avec la prudence ! Le jeune prince ſe douta bien, par le départ de la fée et d'Azire, que la bague commençoit à ſervir ſon amour ; il vola près de la belle Irolite, il lui parla de ſa tendreſſe avec des expreſſions plus vives qu'éloquentes ; il voyoit bien qu'il avoit peut-être employé légèrement le charme de Favorable ; mais pouvoit-il ſe repentir d'une imprudence que le faiſoit parvenir au doux plaiſir de parler à ſa chère Irolite ? Ils réſolurent enſemble pour le lendemain, le lieu et l'heure où ils devoient enfin s'affranchir de leur pénible eſclavage. La fée et Azire revinrent au bout de quelque tems. Parcin Parcinet s'éloigna avec regret d'Irolite, il regarda la bague fatale, et s'aperçut que le fer s'étoit confondu avec les autres métaux et ne paroiſſoit plus du tout, ainſi il vit trop bien qu'il n'avoit plus alors que trois ſouhaits à faire. Il ſe réſolut de les employer plus utilement que le premier pour ſa princeſſe ; mais il ne fit confidence de ſon départ qu'à ſon fidèle eſclave, et paſſa le reſte de cette nuit à diſpoſer toutes les choſes néceſſaires pour ſa fuite. Le lendemain il parut tranquille chez la reine, et même d'une humeur plus vive qu'à ſon ordinaire ; il fit de plaiſanteries au prince

Ormond fur fon mariage, et agit enfin d'une manière capable de calmer tous les foupçons, fi l'on en avoit eu quelques-uns fur fon amour. A deux heures après minuit, il fe rendit dans le parc de la fée; il y trouva fon fidèle efclave, qui, pour exécuter les ordres de fon maître, avoit amené en ce lieu quatre de fes chevaux. Le prince attendit peu; l'aimable Irolite parut marchant d'un pas chancelant et appuyée fur Mana: cette jeune princeffe faifoit cette démarche avec peine, il avoit fallu toutes les cruautés de Danamo, et toutes les mauvaifes qualités d'Ormond pour l'y réfoudre, l'amour feul n'auroit peut-être pas fuffi. On étoit alors en été, la nuit étoit belle, et la lune qui éclairoit dans le ciel, avec les étoiles brillantes, faifoient une clarté plus aimable que celle du jour. Le prince s'avança avec empreffement, ils n'étoient pas en lieu de faire de long difcours; Parcin Parcinet baifa tendrement la main d'Irolite, et l'aida à monter à cheval, heureufement elle y étoit à merveilles, et c'étoit un des plaifirs qui l'avoient amufée pendant fa prifon. Elle montoit quelquefois à cheval: avec fes filles dans un petit bois peu diftant de fon château, dont la fée lui avoit permis la promenade. Parcin Parcinet, après avoir encore parlé quelques momens à la princeffe, fut lui-même prendre fon cheval; les deux autres fer-

virent à Mana et au fidèle efclave. Alors le jeune prince tirant le fabre brillant qu'il tenoit de la fée, jura à la belle Irolite de l'adorer toute fa vie et de mourir s'il étoit néceffaire pour la défendre de fes ennemis. Après ces mots, ils partirent, et il fembloit que les zéphirs fuffent d'intelligence avec eux, ou qu'ils priffent Irolite pour Flore, car ils l'accompagnèrent.

Cependant le jour découvrit à Danamo une nouvelle fi peu attendue; les dames qui étoient auprès d'Irolite s'étonnoient de ce qu'elle dormoit bien plns tard qu'à l'ordinaire; mais fuivant l'ordre que la fage Mana leur avoit donné le foir, elles n'ofoient entrer chez la princeffe fans qu'elle les vînt avertir. Mana couchoit dans la chambre d'Irolite, et elles étoient forties par une petite porte qui donnoit dans une cour du palais, peu fréquentée; cette porte étoit dans le cabinet d'Irolite, elle étoit fermée; mais avec un peu de peine, en deux ou trois foirées elles avoient trouvé le moyen de l'ouvrir. Enfin, la reine envoya chez Irolite, pour lui ordonner de fe rendre chez elle; tout obéiffoit aux ordres de la fée, on frappe à la porte de la chambre de la princeffe, on ne répondit point. Le prince Ormond arriva; il venoit pour conduire Irolite chez la reine, et fut très-étonné de voir qu'on frappoit vainement; il fit enfoncer la porte, on entra, et voyant la petite porte du cabinet forcée,

on ne douta plus que la princeſſe n'eût fui du palais. L'on porta cette nouvelle à la reine, elle frémit de colère en l'apprenant. Elle ordonna que l'on cherchât par-tout Irolite ; mais ce fut inutilement qu'on voulut s'inſtruire de ſa fuite, perſonne n'en avoit été informé. Le prince Ormond partit lui même pour aller chercher Irolite ; on envoya les gardes de la fée en toute diligence ſur les chemins qu'on jugea qu'elle devoit avoir pris. Cependant Azire s'apperçut que, dans ce trouble général, Parcin Parcinet n'avoit point paru ; elle envoya chez lui avec empreſſement, et enfin la jalouſie ouvrant les yeux d'Azire, lui fit penſer que ce prince avoit enlevé Irolite, quoiqu'elle ne l'eût pas encore ſoupçonné d'en être amoureux. La fée ne le pouvoit croire, mais elle alla conſulter ſes livres, et trouva que le ſoupçon d'Azire étoit une vérité. Cependant cette princeſſe ayant appris que Parcin Parcinet n'étoit point dans ſon appartement, ni dans tout le palais, envoya dans le château où Irolite avoit demeuré ſi long-tems, pour voir ſi l'on n'y trouveroit rien qui pût juſtifier ou condamner le prince. La ſage Mana avoit eu ſoin de n'y rien laiſſer qui pût marquer l'intelligence d'Irolite avec Parcin Parcinet, mais on trouva près du ſiège ſur lequel ce jeune prince avoit reſté long-tems évanoui, l'écharpe qu'Azire lui avoit donnée ; elle s'étoit

détachée pendant fon évanouiffement, et ce prince et Mana, occupés de leur douleur, ne s'en étoient apperçus ni l'un ni l'autre. Que ne fentit point l'orgueilleufe Azire, à la vue de cette écharpe? fon amour et fa gloire la faifoient fouffrir également, elle s'affligea avec excès, elle fit mettre dans les prifons de la fée tous ceux qui avoient été au fervice d'Irolite, et à celui du prince. L'ingratitude que la reine croyoit que Parcin Parcinet avoit pour elle, pouffa à l'extrêmité fa fureur naturelle, et elle auroit donné volontiers un de fes royaumes, pour pouvoir fe venger de ces deux amans. Cependant ils étoient pourfuivis de tous côtés: Ormond et fa troupe trouvoient par-tout des chevaux frais par l'ordre de la fée; ceux de Parcin Parcinet étoient las, et ne répondoient plus par leur ardeur à l'impatience de leur maître. En fortant d'une forêt, Ormond le joignit: le premier mouvement du jeune prince fut d'aller combattre cet indigne rival; il couroit déjà au-devant de lui, et portoit la main fur fon fabre, quand Irolite lui cria: Prince! ne cherchez point un danger inutile, obéiffez aux ordres de Favorable! Ces paroles arrêtèrent la colère de Parcin Parcinet, et pour obéir à fa princeffe et à la fée, il fouhaita que la belle Irolite fût en fûreté contre les perfécutions de la cruelle reine. A peine ce fouhait fut-il formé,

que la terre s'ouvrit entre lui et Ormond: il ſe préſenta à ſes yeux un petit homme aſſez mal fait, vêtu d'un habit magnifique, qui lui fit ſigne de le ſuivre. La pente étoit douce de ſon côté, il deſcendit de cheval avec la belle Irolite; Mana et le fidèle eſclave les ſuivirent, et la terre ſe referma. Ormond, ſurpris d'un évènement ſi extraordinaire, courut en diligence pour en rendre compte à Danamo. Cependant nos jeunes amans ſuivirent le petit homme par une route fort obſcure, au bout de laquelle ils trouvèrent un vaſte palais, qui n'étoit éclairé que par une grande quantité de flambeaux et de lampes. On les fit deſcendre de cheval, ils entrèrent dans une ſalle d'une grandeur prodigieuſe; elle étoit ſoutenue par des colonnes de terre luiſante, couverte d'ornemens d'or; les murs étoient de même matière; un petit homme tout couvert de pierreries, étoit aſſis au fond de la ſalle, ſur un trône d'or, entouré d'un grand nombre de gens faits comme celui qui avoit conduit le prince juſqu'en ce lieu. Dès qu'il parut avec la charmante Irolite, ce petit homme ſe leva de ſon trône, et lui dit: Venez, prince, la grande fée Favorable, qui eſt dès long-tems de mes amies, m'a prié de vous ſauver des cruautés de Danamo. Je ſuis le roi des Gnomes, ſoyez le bien venu dans mon palais avec la belle princeſſe qui vous accompagne. Parcin Parcinet le remercia du ſecours qu'il venoit de lui donner. Ce roi et tous ſes ſujets furent enchantés de la beauté d'Irolite, ils la pri-

rent pour un astre qui venoit éclairer leur séjour : on servit un magnifique repas à Parcin Parcinet, et à la princesse. Le roi des Gnomes en fit les honneurs : une musique fort harmonieuse, mais un peu barbare, fit le divertissement de la soirée ; on y chanta les charmes d'Irolite, et ces vers furent répétés plusieurs fois :

Quel astre descend sous la terre !
Pour embellir ce séjour ténébreux ;
Ne regardons point trop cette vive lumière
Qui séduit et charme les yeux ;
L'astre brillant qui nous éclaire,
Pour les coeurs est bien dangereux.

Après la musique, on conduisit le prince et la princesse chacun dans une chambre magnifique : Mana et le fidèle esclave les servirent. Le lendemain on leur fit voir le palais du roi ; il dispose de tous les trésors que la terre renferme ; on ne pouvoit rien ajouter à ces richesses : c'étoit un amas confus de belles choses, mais l'art y manquoit par-tout. Le prince et la princesse demeurèrent huit jours dans ce lieu souterrain : Favorable l'avoit ainsi ordonné au roi des Gnomes. Pendant ce tems on donna tous les jours à la princesse et à son amant, des fêtes peu galantes, mais magnifiques ; la veille de leur départ le roi, pour immortaliser la mémoire de leur séjour dans son empire, fit élever leurs statues aux deux côtés de son trône ; elles étoient d'or, et les pié-

deſtaux de marbre blanc : ces paroles étoient écrites avec des lettres formées de diamans ſur le piédeſtal de la ſtatue du prince :

NOUS NE DESIRONS PLUS LA VUE DU SOLEIL;
NOUS AVONS VU CE PRINCE,
IL EST PLUS BEAU ET PLUS BRILLANT QUE LUI.

Et ſur le piédeſtal de la ſtatue de la princeſſe, étoient ces mots écrits de la même manière :

A LA GLOIRE IMMORTELLE,
DE LA DÉESSE DE LA BEAUTÉ,
ELLE EST DESCENDUE ICI BAS,
SOUS LES TRAITS ET LE NOM D'IROLITE.

Le neuvième jour on donna au prince les plus beaux chevaux du monde; leurs harnois étoient d'or, tout couverts de diamans : il ſortit de la ſombre demeure des Gnomes avec ſa petite troupe, après avoir témoigné ſa reconnoiſſance au roi. Il ſe retrouva dans la même campagne où Ormond l'avoit attaqué, il regarda ſa bague, et ne trouva plus que l'argent et l'airain qui paroiſſoient. Il pourſuivit ſon chemin avec la charmante Irolite, et ils ſe hâtoient d'arriver à la demeure de Favorable ; où enfin ils devoient être en ſûreté, quand tout d'un coup en ſortant d'un vallon, ils rencontrèrent une troupe des gardes de Danamo, qui continuoient à les chercher. Ils s'apprêtoient à fondre ſur eux, quand

le prince fit promptement ſon ſouhait, et tout auſſitôt il parut un grand eſpace couvert d'eau entre la troupe de Parcin Parcinet et celle de la fée. Une belle nymphe à demi-nue parut au milieu de l'eau, dans un petit bateau de roſeaux entrelacés. Elle s'approcha du rivage, pria le prince et ſa belle maîtreſſe d'entrer dans le petit bateau; Mana et l'eſclave les y ſuivirent, leurs chevaux reſtèrent dans la campagne, et le petit bateau s'enfonçant tout d'un coup dans l'eau, fit croire aux gardes de la fée qu'ils étoient péris en voulant ſe ſauver de leurs mains. Cependant ils ſe trouvèrent dans un palais dont les murs n'étoient que grandes nappes d'eau, qui, tombant ſans ceſſe également, formoient des ſalles, des chambres, des cabinets, et entouroient les jardins, où mille jets d'eau, de figure biſarre, formoient le deſſein des parterres. Il n'y avoit que les nayades, dans l'empire deſquelles ils étoient, qui puſſent habiter ce palais, auſſi beau qu'il étoit ſingulier. Pour donner donc une demeure plus ſolide au prince et à la belle rolite, la nayade qui les conduiſoit, les mena dans des grottes de coquillages où brilloit le corail, les perles et toutes les autres richeſſes de la mer. Les lits étoient de mouſſe, cent dauphins gardoient la grotte d'Irolite, et vingt baleines celle de Parcin Parcinet. Les nayades admirèrent à leur retour la beauté d'Irolite, et plus d'un triton fut jaloux des regards et des ſoins qu'attiroit le jeune prince. On leur ſervit,

dès qu'ils furent dans la grotte de la princeſſe, une collation ſuperbe de toutes ſortes de fruits glacés: douze Sirènes vinrent charmer par leurs chants doux et gracieux, les inquiétudes du jeune prince et de la belle Irolite; elles finirent leurs concerts par ces paroles:

En quelques lieux où l'amour nous amène
Ce dieu ſait nous y rendre heureux;
Parfaits amans, charmés de votre chaîne,
Juſques au fond des eaux faites briller vos feux:
En quelque lieu où l'amour nous amène,
Ce dieu ſait nous y rendre heureux.

Le ſoir il y eut un feſtin où l'on ne ſervit que des poiſſons, mais d'une grandeur extraordinaire et d'un goût exquis; après le repas les nayades danſèrent un ballet avec des habits d'écailles de poiſſons de différentes couleurs, qui faiſoient le plus bel effet du monde; les orps des tritons, et d' autres inſtrumens inconnus caux mortels, compoſoient la ſymphonie; elle étoit biſarre, mais nouvelle et très-agréable. Parcin Parcinet et la belle Irolite furent quatre jours dans cet empire, Favorable l'avoit ainſi ordonné. Le cinquième jour les nayades vinrent en foule conduire le prince et la princeſſe: les deux amans étoient dans un petit bateau, fait d'une ſeule coquille, et les nayades à moitié hors de l'eau les accompagnèrent juſques au bord d'une petite rivière, où Parcin Parcinet retrouva ſes chevaux, et ſe mit à marcher avec

d'autant plus de diligence qu'il s'apperçut en regardant ſa bague, que l'argent en étoit diſparu; il n'y reſtoit plus que l'airain, mais auſſi étoient-ils fort près de la demeure tant deſirée de Favorable. Ils marchèrent encore trois jours, mais au quatrième, le ſoleil qui venoit de ſe lever, fit briller de loin à leurs yeux des armes, et quand ceux qui les portoient furent un peu approchés, ils les reconnurent pour le prince Ormond et ſa troupe. Danamo les avoit renvoyés pour les pourſuivre, avec ordre de ne les point quitter s'ils les trouvoient, et de ne pas s'éloigner du lieu où il leur arriveroit peut-être encore quelque chose d'extraordinaire, et ſur-tout de tâcher d'engager Parcin Parcinet au combat. Danamo avoit bien jugé, après le récit d'Ormond, qu'une fée protégeoit le prince et la princeſſe, mais elle étoit ſi ſavante, qu'elle ne déſeſpéroit pas de la vaincre par des charmes plus forts que les ſiens. Ormond, ravi de revoir le prince et Irolite qu'ils cherchoient avec tant de peine et de ſoins, courut l'épée à la main à Parcin Parcinet, pour tâcher de le combattre ſuivant les ordres qu'il avoit reçus de Danamo. Le jeune prince tira auſſi ſon ſabre d'un air ſi fier, qu'Ormond ſe repentit plus d'une fois de ſon entrepriſe. Mais Parcin Parcinet qui apperçut Irolite toute en larmes, attendri par cette vue, forma ſon quatrième ſouhait, et tout auſſitôt un grand feu qui s'éleva preſque juſques aux nues, ſépara Parcin Parcinet de ſon ennemi.

Ce feu fit reculer Ormond et fa troupe. Le jeune prince et Irolite, toujours fuivis du fidèle efclave et de la fage Mana, fe trouvèrent dans un palais dont la vue caufa d'abord beaucoup de frayeur à la jeune Irolite. Il étoit tout de feu, mais elle fut bientôt raffurée quand elle s'apperçut qu'elle ne fentoit point une chaleur plus ardente que celle du foleil, et que ce feu avoit feulement le brillant et la flamme de celui qu'elle craignoit, fans avoir toutes les autres qualités qui le rendent infupportable. Un grand nombre de jeunes et belles perfonnes vêtues d'habits où paroiffoient ondoyer des flammes, vinrent recevoir la princeffe et fon amant. Une d'entr'elles, qu'ils jugèrent être la reine de ce lieu-là par les refpects qui lui étoient rendus, leur dit: Venez, charmante princeffe, et vous beau Parcin Parcinet, vous êtes dans le royaume des Salamandres, j'en fuis la reine, et c'eft avec plaifir que je me fuis chargée de vous cacher fept jours dans mon palais, fuivant les ordres de Favorable; je voudrois feulement que votre féjour ici fût d'une plus longue durée. Après ces mots on les fit entrer dans un grand appartement tout de feu, comme le refte du palais, et qui brûlloit d'une clarté plus vive que celle du foleil. Il y eut le foir chez la reine un grand fouper délicat et bien entendu. Après le repas on paffa fur une terraffe, pour voir un feu d'artifice d'une beauté merveilleufe et d'un deffein très-fingulier, qui étoit préparé dans une

grande cour du palais des Salamandres. Douze amours étoient ſur autant de colonnes de marbre de différente couleur: ſix d'entr'eux paroiſſoient prêts à tirer des flèches, et les ſix autres ſoutenoient un grand cartouche, où ces paroles étoient écrites en caractère de feu:

La belle Irolite en tous lieux
A la victoire pour partage.
Quelques ardens que soient nos feux,
Celui qui brille dans ses yeux
Brule mieux et plait davantage.

La jeune Irolite rougit de ſa propre gloire, et Parcin Parcinet étoit ravi qu'on la trouvât auſſi belle qu'elle le paroiſſoit à ſes yeux. Cependant les amours tirèrent des flèches de feu, qui, ſe croiſant en l'air, formèrent en mille endroits le chifre et le beau nom d'Irolite, et s'élevèrent jusques au ciel. Les ſept jours qu'elle demeura dans ce palais ſe paſſèrent en plaiſirs. Parcin Parcinet remarqua que tous les Salamandres avoient de l'eſprit et une vivacité charmante, et qu'ils étoient tous galans et amoureux: la reine même ne leur parut pas exempte de cette paſſion, pour un jeune Salamandre d'une beauté merveilleuſe. Le huitième jour ils ſortirent à regret d'un ſéjour ſi conforme à leur tendreſſe. Ils ſe trouvèrent dans une belle campagne; Parcin Parcinet regarda ſa bague, et trouva que ſur ces quatres métaux mêlés enſemble, ces mots étoient gravés:

Vous avez souhaité trop tôt.

Ces paroles affligèrent le prince et la jeune princeſſe, mais ils étoient ſi près de la demeure de Favorable, qu'ils eſpéroient y pouvoir arriver ce même jour. Cette penſée ſuſpendit leur douleur, ils marchèrent en invoquant la fortune et l'amour, mais ce ſont ſouvent des guides infidèles. Parcin Parcinet étoit enfin près d'entrer ſur les terres de Favorable, mais Ormond, ſuivant les ordres de la fée, ne s'étoit point éloigné du lieu où le feu les avoit ſéparés, il s'étoit campé derrière un bois, et des ſentinelles qui faiſoient une garde perpétuelle, le vinrent avertir que le prince et la princeſſe venoient de reparoître dans la plaine. Il fit monter ſes gens à cheval, et joignit ſur le ſoir le malheureux prince et la divine Irolite. Parcin Parcinet ne s''effraya point du grand nombre de ceux qui l'attaquèrent tous à la fois. Il ſut à eux avec une valeur qui les épouventa. J'accomplis mes promeſſes, belle Irolite, dit-il en tirant ſon ſabre, je vais mourir pour vous, ou vous délivrer de vos ennemis. Après ces mots, il frappa le premier qui ſe préſenta devant lui, et l'abbatit à ſes pieds; mais, ô douleur non attendue! ce ſabre merveilleux qu'il tenoit de la fée ſe rompit en mille éclats. C'étoit là ce que Danamo attendoit du combat du jeune prince: quand elle donnoit des armes, elle les charmoit d'une manière particulière, dès que l'on s'en ſervoit contr'elle; le premier coup que l'on

portoit les faisoit briser en mille pièces. Parcin Parcinet désarmé ne put résister long-tems, le nombre l'accabla, on le prit, et on le chargea de chaines, et la jeune Irolite eut le même destin. Ah! fée Favorable, s'écria tristement le prince, abandonnez-moi à toutes les rigueurs de Danamo, mais sauvez la belle Irolite. Vous avez désobéi à la fée, lui répondit un jeune homme d'une beauté surprenante qui parut en l'air, il faut que vous en portiez la peine : si vous n'aviez pas prodigué les secours de Favorable, aujourd'hui nous vous aurions sauvé pour toujours des cruautés de Danamo : tout l'empire des Sylphes est affligé de n'avoir pas eu la gloire de rendre heureux un prince si charmant, et une si belle princesse. Après ces paroles il disparut, et Parcin Parcinet gémit alors de son imprudence; il paroissoit insensible à ses propres malheurs : mais qu'il ressentoit vivement ceux d'Irolite! le regret d'y avoir contribué l'auroit fait mourir de douleur, si le destin n'eût résolu de lui faire encore souffrir de plus cruelles peines. La jeune Irolite témoignoit un courage digne de l'illustre sang dont elle étoit descendue, et l'impitoyable Ormond, loin de s'attendrir à un spectacle si touchant, tâchoit encore à redoubler les malheurs qu'il leur causoit. Il les faisoit conduire séparément, et leur ôtoit par ce moyen la triste douceur de se plaindre d'un mal sans remède. Après un voyage si cruel, ils arrivèrent à la mauvaise fée; elle sentit une maligne joie en voyant ce

prince et cette jeune princeſſe dans un état ſi digne de faire naître la pitié dans toute autre ame que la ſienne. Azire en reſſentit pour Parcin Parcinet, mais elle n'oſa le témoigner devant la fée. Je vais donc, dit cette cruelle reine en s'adreſſant au jeune prince, avoir le plaiſir de me venger de ton ingratitude! va, au lieu de monter ſur le trône que ma bonté t'avoit deſtiné, dans la priſon de la mer, où je ferai finir ta malheureuſe vie par des ſupplices affreux. J'aime mieux la priſon la plus cruelle, reprit ce prince en la regardant fièrement, que les faveurs d'une reine auſſi injuſte que toi. Ces paroles irritèrent encore la fée, elle s'attendoit à le voir humilié à ſes pieds. Elle le fit conduire à la priſon qu'elle lui avoit deſtinée; Irolite pleura en le voyant partir, Azire ne put retenir ſes ſoupirs, et toute la cour gémit en ſecret d'un ordre ſi impitoyable. Pour la belle Irolite, la reine la fit remener dans ce château où elle avoit demeuré ſi long-tems, la fit garder avec ſoin et traiter avec toute l'inhumanité dont elle étoit capable.

La priſon où fut conduit le prince, étoit une tour affreuſe au milieu de la mer, bâtie dans une petite isle déſerte; il y fut enfermé chargé de fers, et l'on eut pour lui toutes les duretés imaginables. Quel ſéjour pour un prince digne de régner ſur tout l'univers! Le ſouvenir d'Irolite, étoit ſa ſeule occupation; il n'appelloit Favorable qu'au ſecours de ſa chère princeſſe, et il ſouhaitoit, mille fois le jour, de mourir pour

expier feul la faute qu'il avoit faite. Son fidèle efclave avoit été enfermé dans la même prifon, mais il n'avoit pas la fatisfaction de fervir fon illuftre maître, et Parcin Parcinet n'avoit auprès de lui que des foldats farouches, dévoués à la fée, qui pourtant en lui obéiffant, refpectoient malgré eux-mêmes le malheureux Parcin Parcinet. Sa jeuneffe, fa beauté, et fur-tout fon courage, les touchoit d'une admiration qui leur faifoit regarder ce prince comme un homme fort au-deffus des autres. La fage Mana étoit traitée dans le château d'Irolite, comme l'efclave du prince dans la prifon de la mer. Les femmes de Danamo approchoient feules de la princeffe, et par les ordres de la fée, l'accabloient à tout moment d'une nouvelle douleur par le récit des fouffrances de Parcin Parcinet. Les maux de ce prince faifoient oublier à Irolite le fouvenir des fiens, et tout renouveloit fes larmes dans un lieu où elle avoit tant vu de fois ce prince charmant lui jurer une fidélité éternelle. Hélas! difoit-elle en elle-même, que n'avez-vous été moins conftant, mon cher prince: votre infidélité m'auroit coûté la vie; mais qu'importe, vous vivriez heureux. Après trois mois de fouffrances, Danamo, qui avoit paffé ce tems à faire un charme d'une force extraordinaire, envoya un matin à la belle Irolite deux lampes, l'une d'or et l'autre de cryftal; celle d'or étoit allumée, et Danamo lui fit ordonner de ne laiffer jamais éteindre l'une des deux lampes; mais elle lui fit dire qu'elle

pourroit les allumer à son choix. Irolite répondit avec sa douceur naturelle, qu'elle obéiroit, sans chercher même à comprendre ce que signifioit le commandement de la fée. Elle porta soigneusement les deux lampes dans un cabinet; celle d'or étoit allumée, elle ne l'éteiguit point de tout ce jour-là, et le lendemain elle alluma l'autre: elle continua ainsi à obéir à la fée. Il y avoit quinze jours qu'elle gardoit les lampes, quand sa santé commença à devenir languissante; elle ne douta pas un moment que sa douleur n'en fût la cause, et on lui apprit pour redoubler ses maux, que Parcin Parcinet étoit fort malade. Quelle nouvelle pour Irolite! sa vive douleur et son accablement attendrirent toutes les femmes qui étoient auprès d'elle. Un soir qu'elles s'étoient toutes endormies, une d'entr'elles s'approcha doucement de la princesse, et la voyant allumer la lampe de crystal: que faites vous, grande princesse? lui dit-elle; éteignez cette fatale lumière, vos jours y sont attachés, sauvez une si belle vie des cruautés de Danamo. Hélas! reprit la triste Irolite d'un air languissant, elle a rendu ma vie si malheureuse, que c'est une espèce de faveur à la fée, que de me donner le moyen de la fuir; mais, continua-t-elle un moment après avec une émotion qui ramena de belles couleurs sur son visage, quelle vie menace la lampe d'or dont je prens le même soin d'entretenir la lumière? Les jours de Parcin Parcinet, reprit la confidente de Danamo;

car elle parloit par ſon ordre à la princeſſe. La mauvaiſe fée la vouloit tourmenter, en lui faiſant apprendre que ſa deſtinée étoit cruelle. A cette nouvelle, la douleur d'avoir pris ſoin elle-même de terminer les jours de Parcin Parcinet, la fit demeurer long-tems ſans connoiſſance; elle revient; et reprenant ſes ſens elle reprit auſſi ſon déseſpoir. Fée odieuſe, diſoit-elle quand elle avoit la force de parler; fée barbare! quoi? ma mort ne ſuffiſoit pas à ta fureur; tu voulois encore, cruelle, faire périr par mes mains un prince qui m'eſt ſi cher, et qui eſt ſi digne de l'amour le plus parfait et le plus tendre? mais la mort mille fois plus douce que toi, va bientôt me délivrer de tous les maux que ta rage t'a fait inventer contre une paſſion ſi violente et ſi fidèle. La jeune princeſſe pleuroit ſans ceſſe ſur la lampe fatale où étoient attachés les jours de Parcin Parcinet, et n'allumoit plus que la ſienne: elle la regardoit brûler avec joie, comme un ſacrifice qu'elle faiſoit à ſon amour et à ſon amant. Cependant ce malheureux prince étoit tourmenté par des ſupplices où tout ſon courage ne pouvoit réſiſter: la fée lui avoit fait dire par un des ſoldats qui le gardoient dans ſa priſon, et qui feignit d'être ſenſible aux douleurs de cet illuſtre prince, qu'Irolite avoit conſenti à épouſer le prince Ormond, peu de jours après qu'il eut été conduit dans l'affreuſe priſon où il gémiſſoit encore; que cette princeſſe avoit paru contente après ſon mariage, qu'elle s'étoit trou-

vée à toutes les fêtes que l'on avoit faites pour le célébrer, et qu'enfin elle étoit partie avec son époux: c'étoit là le seul malheur où le prince ne s'attendoit pas, et c'étoit aussi le seul qui pût être plus fort que sa constance. Quoi! ma chère Irolite, vous m'êtes infidelle, disoit ce triste prince, et vous l'êtes pour Ormond! Vous n'avez pas seulement plaint mes malheurs? vous n'avez songé qu'à finir ceux que vous causoit ma tendresse? vivez heureuse, ingrate Irolite; je vous adore toute inconstante que vous êtes, et je veux mourir pour mon amour, puisque vous n'avez pas voulu que j'eusse la gloire de mourir pour ma princesse. Tandis que l'infortuné Parcin Parcinet s'affligeoit ainsi, et que la tendre Irolite donnoit sa vie pour prolonger celle de son amant, Danamo fut touchée du désespoir d'Azire: elle mouroit de douleur des maux de Parcin Parcinet; enfin la cruelle fée qui vit bien que pour sauver la vie de sa fille il falloit pardonner à ce prince, lui permit de l'aller voir, et de lui promettre tous les biens qu'il avoit autrefois espéré, pourvu qu'il la voulût épouser, et la fée résolut de faire mourir Irolite, dès que le prince auroit accepté ces propositions. L'espérance de revoir Parcin Parcinet, rendit la vie à la triste Azire; et la reine lui permit d'envoyer au château d'Irolite, reprendre la lampe d'or qu'elle vouloit garder, pour être plus assurée qu'on ne l'allumeroit pas. Cet ordre parut plus cruel que tous les autres à l'affligée Irolite. Que d'inquiétudes pour

la vie de Parcin Parcinet! ſoyez moins en peine de la fortune de ce prince, lui dirent les femmes qui étoient auprès d'elle; il va épouſer la princeſſe Azire, et c'eſt elle qui, ſoigneuſe de ſa vie, vient d'envoyer chercher la lampe où ſes jours ſont attachés. Le tourment de la jalouſie manquoit aux malheurs de l'infortunée Irolite; après ces mots, elle la ſentit naître dans ſon coeur: cependant Azire fut voir le prince, et lui offrit ſon hymen et ſes royaumes; puis feignant d'ignorer qu'il avoit appris qu'Irolite avoit épouſé Ormond, elle le voulut convaincre, par cet exemple, qu'il avoit pouſſé la conſtance trop loin. Parcin Parcinet, à qui rien n'étoit précieux ſans la charmante Irolite, préféra ſa priſon et ſes malheurs, à la liberté et aux empires: Azire fut déſeſpérée de ces refus, et ſa douleur la rendoit auſſi malheureuſe que lui.

Pendant ce tems-là la fée Favorable, qui juſqu'alors avoit fait gloire de l'inſenſibilité de ſon coeur, ne put réſiſter aux charmes d'un jeune prince, qui brilloit alors dans ſa cour; il prit de l'amour pour elle; Favorable ne pouvoit ſe réſoudre à lui laiſſer entendre que la fierté de ſon ame s'étoit laiſſée vaincre à ſes ſoins; enfin elle céda au déſir de ne lui laiſſer plus ignorer ſon triomphe. Le plaiſir de parler à ce qu'on aime, lui parut alors un plaiſir ſi charmant et ſi digne d'être ſouhaité, qu'approuvant la faute qu'elle avoit tant blâmée, elle vint en diligence au ſecours de Parcin Parcinet, et de la belle Irolite.

Un peu plus tard, il n'eût plus été tems de les pouvoir ſecourir; la lampe fatale d'Irolite devoit finir dans ſix jours, et la douleur du malheureux Parcin Parcinet étoit prête à terminer ſa vie. Favorable arriva dans le palais de Danamo, ſa puiſſance étoit bien au deſſus de la ſienne, elle ſe fit obéir malgré la colère de la méchante fée; le prince fut retiré de ſa priſon, il n'en ſortit qu'après avoir été aſſuré par Favorable, que la belle Irolite pouvoit encore être à lui. Il parut, malgré ſa pâleur, plus beau que le jour qu'il venoit de revoir; il fut avec la fée Favorable au château de ſa princeſſe; la lampe ne jetoit plus qu'une foible lueur, et la mourante Irolite ne voulut conſentir à la laiſſer éteindre, qu'après avoir été aſſurée de la fidélité de ſon heureux amant. Il n'eſt point d'expreſſion aſſez vive et aſſez tendre, pour exprimer la joie parfaite qu'ils ſentirent à ſe revoir; Favorable leur fit reprendre en un moment tous leurs charmes, les doua d'une longue vie et d'un bonheur conſtant; mais pour leur tendreſſe, elle ne trouva rien à y ajouter. Danamo, furieuſe de voir ſon autorité renverſée, ſe tua de ſa propre main. Le ſort d'Azire et celui d'Ormond, furent remis par le prince entre les mains d'Irolite; elle ne s'en voulut venger qu'en les uniſſant enſemble pour toujours; et Parcin Parcinet, auſſi généreux que fidèle, ne voulut reprendre que le royaume de ſon père, et laiſſa régner Azire dans ceux de Danamo. La noce du prince et de la divine Irolite

ſe fit avec une magnificence infinie, et après avoir témoigné leur reconnoiſſance à Favorable, et comblé de bienfaits l'eſclave et la ſage Mana, ils partirent pour leur royaume, où le prince et l'aimable Irolite jouirent du rare bonheur de brûler toujours d'un amour auſſi tendre et auſſi conſtant dans une fortune tranquille, que pendant leurs malheurs il avoit été ardent et fidèle.

ANGUILLETTE,

CONTE.

Quelque grandeur où le deſtin élève ceux qu'il favoriſe, il n'eſt point de félicité exempte de véritables chagrins; on ne peut connoître les fées, et ignorer que, quelques ſavantes qu'elles puiſſent être, elles n'ont pu trouver le ſecret de ſe garantir du malheur de changer de figure quelques jours de chaque mois, en prenant celle d'un animal terreſtre, céleſte, ou de ceux qui vivent dans les eaux.

Pendant ces jours ſi dangereux, où elles ſe trouvent en proie à la cruauté des hommes, elles ont ſouvent peine à ſe ſauver des périls où cette dure néceſſité les expoſe.

Une d'entr'elles, qui ſe transformoit en anguille, fut malheureuſement priſe par des pêcheurs; on la porta auſſi-tôt dans un petit quarré d'eau, au milieu d'une belle prairie où l'on mettoit les poiſſons réſervés pour la table du roi de ce pays-là.

Anguillette, c'étoit le nom de la fée, trouva dans ce nouveau ſéjour, un grand nombre de beaux poiſſons deſtinés, comme elle, à ne vivre plus que quelques heures; elle avoit entendu les

pêcheurs qui se disoient les uns aux autres, que ce soir même le roi devoit donner un grand festin, pour lequel ces grands poissons avoient été choisis avec soin.

Quelle nouvelle pour la malheureuse fée! elle accusa mille fois le destin: elle soupira douloureusement; mais après s'être cachée quelque tems au fond de l'eau pour déplorer en particulier son infortune, le désir de sortir d'un si pressant danger la fit regarder de tous côtés, pour voir si elle ne pourroit point se sauver de ce réservoir, et regagner la rivière, qui étoit à une assez petite distance de ce lieu-là; mais la fée regarda inutilement, le quarré d'eau étoit trop profond pour espérer d'en pouvoir sortir sans secours, et sa douleur augmenta encore en voyant arriver les pêcheurs qui l'avoient prise.

Ils commencèrent à jeter leurs filets, et Anguillette, en les évitant avec adresse, ne reculoit son trépas que de quelques momens.

La plus jeune des filles du roi se promenoit alors dans la prairie; elle s'approcha du quarré d'eau pour s'amuser à voir pêcher.

Le soleil, qui se couchoit alors, faisoit briller ses rayons dans les ondes; la peau d'Anguillette, qui étoit fort luisante, paroissoit, au soleil, dorée en quelques endroits, et mêlée de diverses couleurs.

La jeune princesse la remarqua, et la trouvant fort belle, commanda aux pêcheurs de la prendre et de la lui donner; on obéit: la malheu-

reuſe fée fut bientôt remiſe entre les mains qui alloient décider de ſa vie.

Quand la princeſſe eut regardé quelques momens Anguillette, touchée de compaſſion, elle courut juſques au bord de la rivière, et la remit dans l'eau.

Ce ſervice ineſpéré toucha le coeur de la fée d'une vive reconnoiſſance.

Elle reparut ſur la rivière, et dit à la princeſſe : je vous dois la vie, généreuſe Plouſine: c'étoit ſon nom; mais c'eſt un grand bonheur pour vous: n'ayez point peur, continua-t-elle, en voyant la jeune princeſſe prête à s'enfuir; je ſuis une fée; je vous ferai connoître la vérité de mes paroles par un nombre infini de bienfaits.

Comme on étoit accoutumé en ces tems-là à voir des fées, Plouſine ſe raſſura, et prêta beaucoup d'attention aux agréables promeſſes d'Anguilette. Elle commençoit même à lui répondre quelque choſe, quand la fée l'interrompant, lui dit: attendez après avoir reçu mes bienfaits à m'aſſurer de votre reconnoiſſance, allez, jeune princeſſe, et revenez demain matin au lieu où vous êtes: voyez quel ſouhait vous voudrez faire, et auſſi-tôt je l'accomplirai.

Choiſiſſez d'une beauté parfaite et touchante, de l'eſprit le plus grand et le plus aimable, ou des richeſſes infinies.

Après ces mots, Anguillette ſe cacha au fond de l'eau, et laiſſa Plouſine très-ſatisfaite de ſon aventure.

Elle réfolut de ne faire confidence à perfonne de ce qui venoit de lui arriver; car, difoit-elle en elle-même, fi Anguillette me trompoit, mes foeurs croiroient que c'eft une fable que j'ai inventée.

Après cette petite réflexion, elle alla rejoindre fa fuite, qui n'étoit compofée que d'un petit nombre de femmes; elle les trouva qui cherchoient à la rejoindre.

La nuit qui fuivit cette journée, la jeune Ploufine ne fut occupée que du choix qu'elle devoit faire: celui de la beauté emportoit prefque la balance; mais comme elle avoit affez d'efprit pour fouhaiter d'en avoir davantage, elle réfolut de demander cette grâce à la fée.

Elle fe leva en même tems que le jour; elle courut dans la prairie pour, difoit-elle, cueillir des fleurs, et en faire une guirlande qu'elle vouloit préfenter à la reine fa mère à fon lever.

Ses femmes fe difperfèrent dans la prairie pour choifir les fleurs les plus belles et les plus vives; elle étoit toute émaillée.

Cependant la jeune princeffe courut au bord de la rivière, et trouva à l'endroit où elle avoit vu la fée, une colonne de marbre blanc parfaitement belle: un moment après, la colonne s'ouvrit et la fée en fortit, et fe fit voir à la princeffe: ce n'étoit plus un poiffon; c'étoit une grande femme, belle, d'un air majeftueux, et dont la coëffure et l'habit étoient couverts de pierreries. Je fuis Anguillette, dit-elle à la jeune princeffe,

qui la regardoit avec une grande attention; je viens accomplir ma promeſſe: vous avez fait choix de l'eſprit, vous en aurez dès ce moment même, et vous en aurez aſſez pour mériter l'envie de tous ceux qui juſques à ce jour ont pu ſe flatter d'en avoir.

La jeune Plouſine, après ces paroles, ſe ſentit très-différente de ce qu'elle étoit un inſtant auparavant; elle remercia la fée avec une éloquence que juſqu'alors elle n'avoit jamais connue.

La fée ſourit de l'étonnement que marquoit la princeſſe, de trouver tant de facilité à s'énoncer.

Je vous ſais ſi bon gré, continua la gracieuſe Anguillette, du choix que vous avez fait préférablement à la beauté qui flatte tant une perſonne de votre âge, que pour vous en récompenſer, je vous donnerai la beauté que vous avez aujourd'hui ſi ſagement négligée.

Revenez demain à la même heure; je vous donne juſqu'à ce tems-là pour choiſir comment vous déſirerez d'être belle.

La fée diſparut, et laiſſa la jeune Plouſine plus touchée de ſon bonheur qu'elle ne l'avoit encore été. Le choix de l'eſprit étoit un effet de ſa raiſon; mais la promeſſe de la beauté flattoit ſon coeur; et ce qui touche le coeur, eſt toujours le plus ſenſible.

La jeune princeſſe, en quittant le bord de l'eau, alla prendre les fleurs que lui préſentèrent ſes femmes; elle en fit une guirlande très-agréable, et la porta à la reine; mais quel fut l'étonnement

de cette princeſſe, celui du roi et de toute la cour, d'entendre parler la jeune Plouſine avec une grâce qui enlevoit les coeurs.

Les princeſſes ſes ſoeurs tâchoient inutilement de lui trouver moins d'eſprit que les autres; elles étoient contraintes de s'étonner, et d'admirer toujours.

La nuit vint; la princeſſe occupée de l'eſpérance d'être belle, au lieu de ſe coucher, paſſa dans un cabinet rempli de portraits, où ſous la figure de déeſſes, étoient peintes pluſieurs reines et princeſſes de ſa maiſon: tous ces portraits étoient beaux; elle eſpéra qu'ils l'aideroient à choiſir une beauté digne d'être demandée à la fée.

Une Junon s'offrit d'abord à ſes regards; elle étoit blonde, et avoit l'air tel qu'il doit être pour repréſenter la reine des dieux; Pallas et Vénus étoient auprès d'elle, ce tableau repréſentoit le jugement de Pâris.

La noble fierté de Pallas plut fort à la jeune princeſſe, mais la beauté de Venus penſa fixer ſon choix; cependant elle paſſa au tableau ſuivant: on y voyoit Pomone à demi-couchée ſur un lit de gazon, ſous des arbres chargés des plus beaux fruits du monde; elle paroiſſoit ſi charmante, que la princeſſe, qui depuis ce matin-là ſavoit tout, ne s'étonna point qu'un dieu eût pris diverſes figures pour tâcher de lui plaire.

Diane paroiſſoit enſuite telle que les poëtes la repréſentent, le carquois ſur le dos et l'arc à la

main; elle pourſuivoit un cerf, ſuivie d'une grande troupe de nymphes.

Flore ſe faiſoit remarquer un peu plus loin; elle paroiſſoit ſe promener dans un parterre dont les fleurs, quoiqu'admirables, brilloient pourtant beaucoup moins que ſon teint; on voyoit enſuite les grâces, elles paroiſſoient belles et touchantés, ce tableau achevoit le tour du cabinet.

Mais la princeſſe fut frappée de celui qui ornoit le deſſus de la cheminée; c'étoit la déeſſe de la jeuneſſe: un air divin étoit répandu ſur toute ſa perſonne, ſes cheveux étoient du plus beau blond du monde, elle avoit le tour du viſage d'une forme agréable, la bouche charmante, la taille et la gorge parfaitement belle, et ſes yeux paroiſſoient bien plus redoutables pour troubler la raiſon, que le nectar dont elle paroiſſoit s'amuſer à remplir une coupe.

Je veux, s'écria la jeune princeſſe, après avoir admiré cet aimable portrait, je veux être belle comme Hébé, et l'être long-tems, s'il eſt poſſible.

Après ce ſouhait, elle retourna dans ſa chambre, où le jour qu'elle attendoit, lui parut trop lent à ſeconder ſon impatience.

Il vint enfin, et elle retourna au bord de la rivière: la fée tint ſa parole; elle parut, et jeta un peu d'eau ſur le viſage de Plouſine, qui devint auſſi belle qu'elle l'avoit déſiré.

Quelques dieux marins avoient accompagné la fée; leur applaudiſſement fut le premier effet des

charmes de la fortunée Ploufine ; elle fe regarda dans l'eau, et ne put fe reconnoître, fon filence et fon étonnement furent alors les feules marques de fa reconnoiffance. J'ai rempli tous vos fouhaits, lui dit la généreufe fée, vous devez être contente, mais je ne la ferois pas encore, fi je ne furpaffois tous vos défirs par mes bienfaits.

Je vous donne avec l'efprit et la beauté, tous les tréfors dont je difpofe; ils ne peuvent s'épuifer; fouhaitez feulement, quand vous le voudrez, des richeffes infinies, vous les obtiendrez dans le moment même pour vous, et pour tous ceux que vous en croirez dignes.

La fée difparut, et la jeune Ploufine, alors auffi belle qu'Hébé, retourna au palais: tout ce qui la rencontroit en étoit charmé; on annonça fon arrivée chez le roi qui l'admira lui-même, et ce fut à fa voix et à fon efprit, qu'on reconnut l'aimable princeffe; elle apprit au roi qu'une fée lui avoit fait tous ces dons fi précieux, et on ne la nomma plus qu'Hébé, parce qu'elle reffembloit parfaitement au beau portrait de cette déeffe.

Quels nouveaux fujets de haine contr'elle pour fes foeurs! fon efprit leur avoit encore moins donné de jaloufie que fa beauté.

Tous les princes qui avoient été touchés de leurs attraits, ne balancèrent point à devenir infidèles; on abandonna de même toutes les autres beautés de cette cour; les larmes et les

reproches, n'arrêtèrent point ces amans volages, et ce procédé, qui parut alors si surprenant, a depuis, dit-on, passé en coutume.

Tout brûloit auprès d'Hébé, et son coeur demeuroit insensible.

Malgré la haine de ses soeurs, elle ne négligea rien de ce qui pouvoit leur plaire ; elle souhaita tant de trésors à l'aînée ; car souhaiter et donner, étoit pour elle la même chose, que le plus grand roi de ce pays-là demanda cette princesse en mariage, et l'épousa avec des magnificences incroyables.

Le roi, père d'Hébé, voulut mettre une armée en campagne ; les souhaits de la belle princesse firent réussir toutes ses entreprises, et son royaume fut rempli de richesses immenses, qui le rendirent le plus redoutable de tous les rois.

Cependant la divine Hébé s'ennuyant du tumulte de la cour, voulut aller passer quelques mois dans une agréable maison qui étoit peu distante de la ville capitale ; elle en avoit banni la magnificence, mais tout y étoit galant et d'une simplicité charmante ; la nature seule avoit soin d'en embellir les promenades, où l'art n'y avoit point été employé.

Un bois dont les routes avoient quelque chose de sauvage, entre-coupé de ruisseaux et de petits torrens qui faisoient des cascades naturelles, environnoit cette belle retraite.

La jeune Hébé se promenoit souvent dans ce bois solitaire. Un jour qu'elle sentoit redoubler

dans fon coeur un ennui et une langueur qui ne la quittoient plus guère, elle voulut en chercher la caufe; elle s'affit fur un gazon au bord d'un ruiffeau, dont le bruit entretenoit fa rêverie.

Quel chagrin, difoit-elle en elle-même, vient troubler l'excès de ma félicité? quelle princeffe dans tout l'univers, jouit d'un bonheur auffi parfait que le mien? J'ai par les bontés de la fée tout ce que j'ai fouhaité; je puis combler de biens tout ce qui m'environne; tout ce que je vois m'adore, et mon coeur ne connoît que des fentimens tranquilles: non, je ne faurois imaginer d'où vient l'infupportable ennui qui s'oppofe depuis quelque tems au bonheur de ma vie.

Cette réflexion occupoit inceffamment la jeune princeffe; enfin elle fe réfolut d'aller au bord de la rivière d'Anguillette, pour tâcher de la voir.

La fée accoutumée à flatter fes fouhaits, parut fur l'eau: c'étoit un de ces jours où elle étoit métamorphofée en poiffon.

Je vous revois toujours avec plaifir, jeune princeffe, dit-elle à Hébé; je fais que vous venez de paffer quelque tems dans une demeure affez folitaire, et vous me paroiffez dans une langueur qui ne convient point à votre fortune. Qu'avez-vous, Hébé? faites-moi cette confidence! Je n'ai rien, reprit la jeune princeffe d'un air embarraffé; vous m'avez comblée de trop

de biens pour qu'il puiſſe manquer quelque choſe à un bonheur dont vous avez fait votre ouvrage.

Vous voulez me tromper, reprit la fée; je le connois facilement, vous n'êtes plus contente; mais que pouvez-vous encore déſirer? méritez mes bontés par un aveu ſincère, ajouta la gracieuſe fée, et je vous promets d'accomplir encore vos ſouhaits. Je ne ſais ce que je déſire, répondit la charmante Hébé; je ſens pourtant, continua-t-elle en baiſſant ſes beaux yeux, qu'il me manque quelque choſe, et que ce qui me manque eſt abſolument néceſſaire à mon bonheur.

Ah! s'écria la fée! c'eſt de l'amour que vous déſirez; cette paſſion peut ſeule faire penſer auſſi bizarrement que vous faites.

Dangereuſe diſpoſition! continua la prudente fée; vous voulez de l'amour, vous en aurez; les coeurs ne ſont que trop naturellement diſpoſés à en prendre; mais je vous avertis que vous m'invoquerez en vain, pour faire ceſſer cette paſſion fatale que vous croyez un bonheur ſi doux; mon pouvoir ne s'étend pas juſques-là.

Il n'importe, reprit promptement la jeune princeſſe en ſouriant, et en rougiſſant tout enſemble: Eh! que ferois-je de tous les biens que vous m'avez donnés, ſi je n'en faiſois a mon tour la félicité d'un autre? La fée ſoupira à ce diſcours, et ſe cacha au fond des eaux.

Hébé reprit le chemin de ſa ſolitude, avec

une eſpérance qui commençoit déjà de calmer ſon ennui; les menaces de la fée l'inquiétoient, mais ces ſages réflexions étoient bientôt chaſſées par d'autres plus dangereuſes, mais beaucoup plus aimables.

En arrivant, elle trouva un courier de la part du roi, qui lui mandoit de revenir ce même jour, pour être le lendemain d'une fête qu'il avoit fait préparer.

Quelques heures après l'avoir reçu, elle partit pour retourner à la cour: le roi et la reine la reçurent avec plaiſir, et lui apprirent, qu'un prince étranger qui voyageoit, étant arrivé depuis quelques jours, ils avoient voulu lui faire une fête, pour qu'il pût dire dans les autres pays combien de magnificences brilloient dans leur royaume.

La jeune Hébé, par un preſſentiment qu'elle ne connoiſſoit pas, demanda d'abord à la princeſſe ſa ſoeur, ſi l'étranger étoit aimable? Rien de pareil ne s'eſt encore offert à nos yeux, répondit la princeſſe. Dépeignez-le moi, reprit Hébé avec émotion. Il eſt tel qu'on peint les héros, reprit Ilerie; ſa taille eſt belle, ſon air eſt grand, ſes yeux ſont pleins d'un feu dont plus d'une inſenſible de cette cour a déjà reconnu le pouvoir; il a la plus belle tête du monde, ſes cheveux ſont plus approchant du noir que du blond, et il n'a qu'à ſe montrer pour être aſſuré d'attirer l'attention de tous ceux qui le voient.

Vous en faites un portrait bien avantageux, reprit la jeune Hébé; n'eft-il point un peu flatté? Non, ma ſoeur, répondit la princeſſe Iletie avec un ſoupir qu'elle ne put retenir: eh! vous ne le trouverez peut-être que trop digne de plaire.

Le ſoir, le prince parut chez la reine, et ſe fit préſenter à la belle Hébé, qu'il n'avoit pas encore vue. Jamais deux coeurs ne furent ſi promptement, ni ſi vivement touchés; et jamais ils n'eurent tant de raiſons de l'être.

La converſation ne fut que de choſes indifférentes: mais elle fut brillante et agréable; elle étoit ſoutenue par cette vivacité qu'inſpire d'abord le déſir de plaire.

La reine ſe retira, et la belle Hébé, dès qu'elle eut fait quelque moment d'attention ſur ſes ſentimens, reconnut qu'elle avoit perdu cette tranquilité dont elle ne connoiſſoit pas encore le prix. Anguillette, s'écria-t-elle dès qu'elle fut ſeule: ah! quel objet avez vous permis qui ſe vînt offrir à mes regards; vos ſages conſeils ſont détruits par ſa préſence; que ne me donniez-vous la force de réſiſter à des charmes ſi touchans? mais peut-être que leur pouvoir paſſe encore celui d'une fée. Hébé dormit peu cette nuit; elle ſe leva d'aſſez bonne heure, et le ſoin de ſe parer pour la fête de ce ſoir, l'amuſa toute la journée, avec une attention qu'elle n'avoit pas encore connue: car elle vouloit plaire pour la première fois. Le jeune

étranger, occupé du même désir, ne négligea rien pour paroître aimable aux yeux de la charmante Hébé: la princesse Ilerie n'oublia rien aussi de tout ce qui pouvoit plaire; elle avoit mille beautés, et quand on la voyoit sans Hébé, on la trouvoit la plus belle personne du monde: mais Hébé effaçoit tout.

Il y eut le soir un bal magnifique chez la reine, un festin merveilleux le suivit; le jeune étranger en auroit remarqué la prodigieuse magnificence, s'il eût pu regarder autre chose que la belle Hébé.

Après le repas, une illumination brillante et singulière, fit paroître dans les jardins du palais un nouveau jour. C'étoit en été; on descendit pour jouir du plaisir de la promenade: l'aimable étranger donna la main à la reine, mais cet honneur ne le dédommagea point du chagrin d'être éloigné quelque moment de sa princesse: les arbres étoient couverts de festons de fleurs, et les lampes qui formoient l'illumination étoient disposées de manière que par-tout elles représentoient des arcs, des flèches, et les autres armes de l'amour, et en quelques autres lieux elles formoient des lignes d'écriture.

On entra dans un petit bois éclairé comme le reste des jardins, et la reine s'assit au bord d'une agréable fontaine, autour de laquelle on avoit placé des sièges de gazon, ornés de guirlandes, d'oeillets et de roses. Tandis que la reine causoit avec le roi et une grosse troupe de courtisans qui

les environnoient, les princeſſes s'amuſèrent à regarder quelques caractères que formoient les petites lampes de l'illumination : l'aimable étranger étoit dans ce moment près de la belle Hébé ; elle tourna ſes regards ſur un endroit où étoient repréſentées des flèches, elle lut tout haut ces paroles qui étoient écrites au-deſſous :

IL EN EST D'INVINCIBLES.

Ce ſont celles qui partent des yeux de la divine Hébé, dit promptement l'inconnu en la regardant tendrement : la princeſſe l'entendit, et en fut embarraſſée ; mais ſon embarras parut au prince un heureux préſage pour ſon amour, car il n'y remarqua point de colère.

La fête ſe termina par mille nouveaux plaiſirs. Les charmes de l'inconnu avoient touché trop vivement le coeur d'Ilerie, pour qu'elle pût être long-tems ſans s'appercevoir qu'il aimoit une autre qu'elle. Avant l'arrivée d'Hébé à la cour, ce prince lui avoit rendu quelques ſoins, mais depuis il n'avoit été occupé que de ſa tendreſſe.

Cependant ce jeune inconnu tâchoit par ſon amour de toucher le coeur de la belle princeſſe ; il étoit amoureux, aimable ; ſon deſtin la forçoit d'aimer, et la fée l'abandonnoit au penchant de ſon coeur : que d'excuſes pour ſe rendre ! elle ne put combattre plus long-tems contre elle-même.

Le charmant inconnu lui avoit appris qu'il étoit fils de roi, et qu'il s'appelloit Aumir ; ce

nom étoit connu de la princeſſe, ce prince avoit fait des merveilles dans une guerre entre les deux royaumes; et comme ils avoient toujours été ennemis, il n'avoit pas voulu paroître à la cour du roi, père d'Hébé, ſous ſon nom véritable.

La jeune princeſſe, après une converſation où ſon coeur acheva de prendre ce poiſon ſi doux et ſi dangereux, dont lui avoit parlé la fée, permit à Atimir de découvrir au roi ſon rang et ſon amour. Le jeune prince fut tranſporté de joie, il courut à l'appartement du roi, il lui parla avec toute l'ardeur que lui inſpiroit ſa tendreſſe.

Le roi le conduiſit chez la reine; ce mariage devant établir une conſtante paix dans ce royaume, la belle Hébé fut promiſe à ſon heureux amant, dès qu'il auroit reçu un conſentement du roi ſon père. Cette nouvelle ſe répandit, et la princeſſe Ilerie en ſentit une douleur égale à ſa jalouſie; elle pleura, elle gémit, mais il fallut ſe contraindre et cacher d'inutiles regrets.

La belle Hébé et Atimir ſe voyoient alors ſans ceſſe, leur tendreſſe s'augmentoit tous les jours, et dans ce tems heureux, la jeune princeſſe ne pouvoit comprendre pourquoi les fées n'emploient pas toutes leurs ſciences pour faire ſentir de l'amour aux mortels, quand elles veulent faire leur félicité.

Un ambaſſadeur du roi, père d'Atimir, arriva alors à la cour; on l'attendoit avec une extrême impatience; il apporta le conſentement qu'on demandoit, et l'on prépara tout pour ce grand ma-

riage ; ainsi Atimir n'eut plus alors nul ſujet de crainte ; état dangereux pour un amant que l'on veut conſerver toujours fidèle.

Dès que le prince fut aſſuré de ſon bonheur, il lui devint moins ſenſible. Un jour qu'il cherchoit à rejoindre la belle Hébé dans les jardins du palais, il entendit des voix de femmes dans un cabinet de chevrefeuil ; il s'entendit nommer, et cela lui donna la curioſité d'en apprendre davantage ; il s'approcha doucement du cabinet, et reconnut facilement la voix de la princeſſe Ilerie : je mourrai avant ce jour fatal, ma chère Cléonice, diſoit-elle à une perſonne qui étoit aſſiſe auprès d'elle. Les dieux ne permettront pas que je voie unir l'ingrat que j'aime à la trop heureuſe Hébé : mes tourmens ſont trop douloureux, pour me laiſſer encore long-tems la vie. Mais, madame, lui répondit cette fille qui étoit avec elle, le prince Atimir n'eſt point infidèle, il ne vous avoit point offert ſes voeux, c'eſt le deſtin ſeul qui cauſe vos infortunes, et entre tant de princes qui vous adorent, vous en trouveriez peut-être de plus aimables que lui, ſi une prévention funeſte n'occupoit point votre coeur.

D'auſſi aimables que lui! reprit Ilerie ; en eſt-il dans tout l'univers! Puiſſante fée, ajouta-t-elle avec un ſoupir, de tous les biens dont vous avez comblé la fortunée Hébé, je ne ſuis plus jalouſe que du tendre amour qu'Atimir a pris pour elle.

Le diſcours de la princeſſe fut interrompu par

ſes larmes. Hé! qu'elle eût été heureuſe, ſi elle eût ſu combien elles avoient touché le coeur d'Atimir!

Elle ſe leva pour ſortir du cabinet, et le prince ſe cacha derrière quelques arbres pour n'être point remarqué: les pleurs et la paſſion d'Ilerie l'avoient attendri, mais il crut que c'étoit des mouvemens de pitié en faveur d'une belle princeſſe, qu'il rendoit malheureuſe malgré lui. Il fut retrouver Hébé, et ſes charmes ſuſpendirent alors tout autre ſouvenir dans ſon coeur.

En traverſant les jardins pour remener cette princeſſe au palais, il rencontra quelque choſe ſous ſes pieds; il le ramaſſa, il vit que c'étoit des tablettes magnifiques. Il n'étoit pas loin du cabinet où il avoit entendu la converſation d'Ilerie: il craignoit, en montrant les tablettes, de donner quelque connoiſſance à Hébé de cette aventure. Il les cacha, et la princeſſe ne le remarqua point; elle étoit occupée dans ce moment à faire rattacher quelque choſe à ſa coëffure.

Ce ſoir Ilerie ne parut point chez la reine; on dit qu'elle s'étoit trouvée mal en revenant de la promenade. Atimir comprit bien qu'elle avoit voulu cacher le déſordre où il l'avoit vue dans le cabinet; cette penſée redoubla ſa pitié pour elle.

Dès qu'il fut à ſon appartement, il ouvrit les tablettes qu'il avoit trouvées; ſur le premier feuillet, il vit un chiffre formé de double A, couronné de mirthe, et ſoutenu par de petits amours,

dont l'un paroiſſoit eſſuyer ſes larmes avec ſon bandeau, et l'autre briſoit ſes flêches.

La vue de ce chiffre donna de l'émotion au jeune prince; il ſavoit qu'Ilerie deſſinoit parfaitement, il tourna promptement le feuillet pour s'éclaircir davantage, et ſur le revers il trouva ces paroles :

Le redoutable amour m'a fait voir vos attraits,
De mon paiſible coeur ils ont troublé la paix.
Ah! quelle injuſtice eſt la vôtre?
Sur moi, cruel, vous eſſayez les traits
Dont vous vouliez bleſſer une autre.

L'écriture qu'il reconnut, ne lui prouva que trop bien que les tablettes étoient à la princeſſe Ilerie; il fut touché de ces ſentimens ſi tendres, qui, bien loin d'être ſoutenus par ſon amour et par ſes ſoins, ne l'étoient pas par l'eſpérance; ces vers le firent ſouvenir qu'avant l'arrivée d'Hébé à la cour, il avoit trouvé Ilerie aimable; il commença à ſe regarder comme infidèle à cette princeſſe, et il le devenoit trop véritablement pour la charmante Hébé.

Il combattit pourtant ſes premiers mouvemens, mais ſon coeur étoit accoutumé à être volage, et rarement peut-on ſe corriger d'une ſi dangereuſe habitude.

Il jeta les tablettes d'Ilerie ſur une table, réſolut de ne les plus regarder, mais il les reprit un moment après, malgré lui-même, et il y

trouva mille choses qui achevèrent de rendre Ilerie triomphante de la divine Hébé.

Mille sentimens confus occupèrent toute la nuit le coeur du prince; le matin il fut chez le roi, qui lui apprit le jour qu'il avoit choisi pour son mariage avec Hébé. Atimir répondit avec un embarras que le roi prit pour une marque de son amour; (que l'on connoît peu le coeur des hommes!) c'étoit un effet de son infidélité.

Le roi voulut aller chez la reine, le prince fut obligé de le suivre; il y avoit peu demeuré, quand la princesse Ilerie parut avec une langueur dont le volage Atimir, n'ignorant plus la cause, la fit paroître plus aimable à ses yeux: il s'approcha d'elle, il lui parla long-tems, il lui fit entendre qu'il n'ignoroit plus les sentimens qu'elle avoit pour lui. Il s'expliqua avec tendresse; c'étoit trop de félicité pour Ilerie; hè! quel moyen de recevoir sans trouble un bonheur si sensible et si peu attendu!

La charmante Hébé entra alors chez la reine; sa vue fit rougir la princesse Ilerie et le léger Atimir. Qu'elle est belle! dit Ilerie, en regardant le prince avec une émotion qu'elle ne put cacher. Fuyez-la, seigneur, ou achevez de m'ôter la vie. Le prince ne put lui répondre: Hébé s'étant approchée d'eux avec une grâce et des charmes qui faisoient mille reproches à l'ingrat Atimir, il ne les put soutenir long-tems; il quitta la princesse à qui il dit, qu'il alloit

dépêcher un courier au roi son père : elle étoit si prévenue pour Atimir, qu'elle ne s'apperçut point de quelques regards qui lui échappèrent en faveur d'Ilerie.

Pendant qu'elle triomphoit en secret, la belle Hébé apprit du roi et de la reine, que dans trois jours elle devoit être l'épouse d'Atimir. Qu'il étoit alors indigne des sentimens que cette nouvelle fit naître dans le coeur de l'aimable Hébé !

Le prince, quoiqu'occupé de son ardeur infidelle, passa une partie du jour auprès d'Hébé ; Ilerie en fut témoin, et pensa mourir mille fois de jalousie ; son amour étoit encore redoublé dès qu'elle avoit senti de l'espérance.

En rentrant chez lui le soir, le prince reçut un billet par un homme inconnu ; il l'ouvrit avec précipitation, et il y trouva ces paroles :

Je cède à une passion mille fois plus forte que ma raison, puisqu'il n'est plus tems de vous cacher des sentimens que le hasard vous a découverts ; venez, prince, venez apprendre à quelle résolution me détermine le tendre amour que vous m'avez donné. Quel bonheur pour moi, s'il ne me coûtoit que la vie !

Celui qui apportoit ce billet au prince, lui dit qu'il étoit destiné à le conduire où la princesse Ilerie l'attendoit. Atimir ne balança pas un moment à le suivre ; et après divers détours, on le

fit entrer dans un petit pavillon qui étoit au bout d'une allée fort couverte. Le pavillon étoit assez éclairé; il y trouva Ilerie seule avec une de ses femmes: les autres se promenoient dans le jardin. Quand elle étoit retirée dans ce cabinet, elles n'y entroient que par son ordre.

Ilerie étoit assise sur une pile de cramoisi en broderie d'or; son habit étoit galant et magnifique; c'étoit un tissu jaune et argent; ses cheveux, qui étoient noirs et parfaitement beaux, étoient relevés par des rubans de la même couleur que l'habit, et des attaches de diamans jaunes. A sa vue, Atimir ne put se persuader qu'il fût honteux de devenir infidèle; il se mit à genoux auprès d'elle; et Ilerie le regardant avec une tendresse qui marquoit assez les mouvemens de son coeur: Prince, lui dit-elle, ce n'est point pour vous persuader de rompre votre hymenée que je vous ai fait venir ici; je sais trop bien qu'il est résolu; et quelques paroles, dont vous avez voulu flatter mon malheur et ma tendresse, ne me permettent pas de croire que vous vouliez abandonner Hébé pour moi: mais, continua-t-elle avec des larmes qui achevèrent de séduire le coeur d'Atimir, je ne veux plus d'une vie que vous avez rendue si douloureuse; je la sacrifierai sans regret à mon amour; et ce poison, ajouta-t-elle, en montrant une petite boîte d'or qu'elle tenoit dans sa main, me garantira de l'affreux supplice de vous voir l'époux d'Hébé.

Non, belle Ilerie, s'écria le volage prince, je

ne ferai point fon époux; je quitterai tout pour vous plaire; je vous aime mille fois plus que je n'aimois Hébé; et malgré mon devoir et ma foi, fi folemnellement promife, je fuis prêt à vous conduire en des lieux où rien ne contraindra notre amour. Ah! prince, dit Ilerie en foupirant, je me fierai donc à un infidèle? Il ne le fera jamais pour vous, reprit Atimir; et le roi votre père, qui me donnoit Hébé, ne me refufera pas l'aimable Ilerie, quand elle fera en mon pouvoir. Allons donc, Atimir, dit la princeffe après quelques momens de filence; allons où mon deftin et le vôtre nous entraînent: quelque douleur qu'il m'en puiffe coûter, rien ne peut balancer dans mon coeur le doux plaifir d'être aimée de ce que j'aime.

Après ces mots, ils prirent enfemble quelques mefures pour leur départ; il n'y avoit point de tems à perdre; il fut réfolu pour la nuit fuivante: ils fe féparèrent avec peine; et malgré les fermens d'Atimir, Ilerie redoutoit encore les charmes d'Hébé: le refte de la nuit et le jour fuivant, elle fut toujours occupée de cette crainte.

Cependant le prince donna en peu de tems tous les ordres néceffaires pour rendre fon départ fecret; et le lendemain, dès que tout le monde fut retiré dans le palais, le prince fut trouver Ilerie dans le pavillon du jardin où elle l'attendoit feule avec Cléonice; ils partirent, et firent une diligence incroyable pour fortir de ce royaume. Le matin, cette nouvelle fut déclarée

par une lettre qu'Ilerie écrivoit à la reine, et une qu'Atimir écrivoit au roi : elles étoient touchantes, et il étoit aisé de voir que l'amour les avoit dictées. Le roi et la reine furent dans une colère extrême; mais rien ne peut exprimer les vives douleurs de la malheureuse et charmante Hébé. Quel désespoir! que de larmes! que de voeux à la fée Anguillette pour terminer des maux aussi cruels qu'elle les lui avoit autrefois prédits; mais la fée tint sa parole. En vain Hébé retourna au bord de la rivière, Anguillette ne parut point; elle s'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus affreux. Les princes, que la bonne fortune de l'ingrat Atimir avoit écartés, sentirent alors renaître leurs espérances; mais leurs soins et leur amour parurent à la fidelle Hébé de nouveaux supplices.

Le roi désiroit passionnément qu'elle se choisît un époux, et plusieurs fois il l'en avoit fort pressée; mais ce devoir paroissoit trop cruel à sa tendresse. Elle se résolut de fuir du royaume de son père; mais avant son départ elle retourna encore chercher Anguillette.

La fée ne put cette fois résister aux larmes de la belle Hébé; elle parut: à sa vue, la princesse renouvella ses pleurs, et n'eut pas la force de lui parler. Vous connoissez enfin, lui dit la fée, quelle est cette félicité funeste que je voulois vous refuser toujours; mais, Hébé, Atimir vous a trop bien punie de n'avoir pas suivi mes conseils; allez, fuyez ces lieux où tout vous rapelle le

ſouvenir de votre tendreſſe; vous trouverez un vaiſſeau ſur la mer qui vous conduira au ſeul lieu du monde où vous pouvez guérir de ce malheureux amour qui vous déſeſpère; mais ſongez, ajouta Anguillette en hauſſant la voix, quand votre coeur ſera redevenu tranquille, à ne chercher jamais la préſence fatale d'Atimir, il vous en coûteroit la vie. Hébé ſouhaita plus d'une fois de revoir encore ce prince, de quelque prix que l'amour lui dût faire payer ce plaiſir; mais un reſte de raiſon et les ſoins de ſa gloire, la firent réſoudre à accepter les propoſitions de la fée. Elle la remercia de ce dernier bienfait, et partit le lendemain pour aller au bord de la mer, ſuivie de celle de ces femmes à qui elle ſe confioit le plus.

Elle trouva le vaiſſeau d'Anguillette; il étoit tout doré, les mâts étoient de marqueterie d'un deſſin merveilleux, les voiles d'un tiſſu argent et couleur de roſes, et par-tout on y voyoit écrit ce mot, LIBERTÉ. Les matelots étoient vêtus d'habits de même couleur que les voiles; tout paroiſſoit reſpirer en ce lieu les douceurs de la liberté.

La princeſſe entra dans une chambre magnifique; les meubles en étoient admirables, et les peintures parfaitement belles: elle ne s'affligea pas moins dans ce nouveau ſéjour, que dans la cour du roi ſon père: on tâchoit en vain de l'amuſer par mille plaiſirs; elle n'étoit pas encore en état d'y faire attention.

Un jour qu'elle s'amusoit à regarder les peintures de sa chambre, en un endroit qui représentoit un paysage, elle remarqua une jeune bergère qui, d'un air riant, coupoit des filets pour rendre la liberté à un grand nombre d'oiseaux qui étoient pris ; et quelques-uns de ces petits animaux, déjà échappés, sembloient voler vers le ciel avec une rapidité merveilleuse. Toutes les autres peintures représentoient des sujets semblables ; rien n'y parloit de l'amour, et tout y vantoit les charmes de la liberté. Quoi ! s'écria tristement la princesse, mon coeur sera-t-il toujours insensible pour un bonheur si doux, et pour qui ma raison fait tant de voeux inutiles ?

La malheureuse Hébé passoit ainsi sa vie, occupée de sa tendresse et du désir de l'oublier.

Il y avoit un mois que le vaisseau voguoit sans s'arrêter, quand un matin, que la princesse étoit sur le tillac, elle apperçut de loin une terre qui lui parut très-belle ; les arbres étoient d'une hauteur et d'une beauté surprenante, et quand on fut assez près, elle remarqua qu'ils étoient tout couverts d'oiseaux, dont le plumage étoit de couleur vive et brillante ; ils faisoient des concerts charmans, leurs chants étoient doux, et il sembloit qu'ils craignissent de faire trop de bruit.

On aborda à ce beau rivage ; la princesse y descendit avec ses femmes, et dès qu'elle eut respiré l'air de cette isle, par un pouvoir inconnu, elle sentit son coeur tranquille, et se laissa

furprendre par un fommeil agréable, qui ferma pour quelque tems fes beaux yeux.

Cet agréable pays, qu'elle ne connoiffoit pas, étoit L'ISLE PAISIBLE. La fée Anguillette proche parente des princes qui régnoient dans ce pays, y avoit attaché, depuis deux mille ans, l'heureux don de guérir les paffions malheureufes : l'on affure même que ce don y dure encore; mais la difficulté eft de pouvoir aborder dans cette isle.

Le prince qui régnoit alors defcendoit en droite ligne de la célèbre princeffe Carpillon, et de fon charmant époux, dont une fée moderne, plus favante et plus polie que celles de l'antiquité, nous a fi galamment conté les merveilles.

Pendant que la belle Hébé jouiffoit d'un repos dont il y avoit fix mois qu'elle n'avoit goûté les douceurs, le prince de l'Isle paifible fe promenoit dans ce bois, qui bordoit le rivage de la mer; il étoit dans fon char, traîné par quatre jeunes éléphans blancs, et entouré d'une partie de fa cour.

La princeffe endormie frappa fes regards; fa beauté le furprit. Il defcendit de fon char avec une précipitation et une vivacité qu'il n'avoit jamais fentie. Il prit à cette vue tout l'amour que les charmes d'Hébé étoient dignes d'infpirer. Le bruit la réveilla; et en ouvrant fes beaux yeux, elle fit remarquer mille nouvelles beautés au jeune prince. Il étoit de même âge qu'Hébé, il avoit alors dix-neuf ans: fa beauté étoit parfaite; mille grâces étoient ré-

pandues ſur ſa perſonne : ſa taille étoit au-deſſus du commun des hommes ; et ſes cheveux, qui deſcendoient par groſſes boucles jusques ſur ſa ceinture, étoient de la même couleur que ceux d'Hébé : ſon habit étoit de plumes, de mille différentes couleurs ; il avoit par-deſſus une eſpèce de mante traînante toute de plumes de cigne, attachées ſur les épaules avec les plus belles pierreries du monde : ſa ceinture étoit de diamans, où pendoit, par des chaînes d'or, un petit ſabre tout couvert de rubis : une eſpèce de caſque, fait avec des plumes comme le reſte de l'habillement couvroit ſa belle téte ; et d'un côté du caſque, étoient attachées, avec un diamant d'une groſſeur prodigieuſe, des plumes de héron qui lui donnoient beaucoup de grâce.

Ce prince fut le premier objet qui ſe préſenta à la jeune princeſſe à ſon réveil ; il lui parut digne de ſes regards, et pour la première fois de ſa vie, elle regarda un autre qu'Atimir avec quelque attention.

Tout m'aſſure, dit le prince de l'isle paiſible à la princeſſe, que vous ne pouvez être que la divine Hébé : hé ! quelle autre pourroit avoir tant de charmes ? Qui peut, Seigneur, lui répondit la jeune princeſſe, (en ſe levant et en rougiſſant tout enſemble) vous avoir ſi-tôt appris que j'étois deſcendue dans cette isle ? Une puiſſante fée, reprit le jeune roi, qui, voulant me rendre le plus heureux prince du monde, et ce pays le plus fortuné, m'avoit promis de vous y

conduire, et m'avoit même permis encore de plus glorieuses espérances; mais je sens bien, ajouta-t-il en soupirant, que mon destin va dépendre beaucoup plus de vos bontés que des siennes. Après ces paroles, où elle répondit avec beaucoup d'esprit, le prince la pria de monter dans son char, pour être conduite au palais, et par respect, il ne voulut pas y prendre place: mais comme elle avoit compris par ses discours et par sa suite, qu'il étoit roi de cette isle, elle l'obligea de s'asseoir auprès d'elle.

Jamais rien de si beau n'avoit paru ensemble dans un même char; toute la cour du prince, à cette vue, ne put s'empêcher de leur donner mille applaudissemens. Pendant le chemin, le jeune prince entretint Hébé avec beaucoup d'esprit et de tendresse, et la princesse satisfaite de retrouver son coeur tranquille, avoit repris toute sa vivacité.

L'on arriva au palais; il étoit peu éloigné du bord de la mer: de longues et belles avenues, entourées de canaux d'eau vive, y conduisoient; il étoit tout bâti d'yvoire et couvert d'agate.

Les gardes du prince étoient rangés en haies dans toutes les cours: dans la première, ils étoient vêtus de plumes jaunes; ils avoient des carquois, des arcs et des flêches d'argent: dans la seconde cour, ils étoient tous vêtus de plumes couleur de feu, avec des sabres garnis d'or, ornés de turquoises. On passa dans la troisième cour, où les gardes étoient vêtus de plumes

blanches ; ils tenoient dans leurs mains des demi-piques peintes et dorées, ornées de guirlandes de fleurs. Il n'y avoit jamais de guerre en ce pays-là ; ainsi on ne portoit pas des armes bien redoutables.

Le prince, en descendant de son char, conduisit l'aimable Hébé dans un appartement magnifique. La cour étoit nombreuse ; les dames y étoient belles, les hommes galans et bien faits, et quoique tous les habitans du pays ne fussent vêtus qu'avec des plumes, l'art d'en arranger les nuances les rendoient très-agréables.

Ce soir-là, le prince de l'isle paisible donna un superbe festin à la belle Hébé, qui fut suivi d'un concert de flûtes-douces, de luts, de tuorbes et de clavecins ; ils n'aimoient pas dans ce pays là les instrumens dont le bruit est éclatant : la symphonie fut très-gracieuse : quand elle eut duré quelque tems, une très-belle voix chanta ces paroles :

Je jure à vos attraits une ardeur immortelle ;
Quel bonheur peut être plus doux
Que celui de porter une chaîne si belle ?
J'aimerai tendrement, mon coeur sera fidèle
Et le prix dépendra de vous.

Le prince regarda Hébé, pendant qu'on chantoit d'un air assez tendre, pour la persuader qu'il pensoit tout ce que ces vers venoient de lui dire.

Quand la musique fut finie, comme il étoit

tard, le prince de l'isle paifible conduifit la princeffe dans l'appartement qu'il lui avoit deftiné; c'étoit le plus beau de tous ceux de ce palais; elle y trouva un grand nombre de dames, que le prince avoit nommées pour avoir l'honneur d'être auprès d'elle.

Le prince quitta la belle Hébé, le plus amoureux de tous les hommes. On mit la princeffe dans fon lit; les dames fe retirèrent, et il ne refta dans fa chambre que celles qu'elle avoit amenées avec elle. Qui le pourroit croire? leur dit-elle dès quelle fut en liberté; mon coeur eft paifible! quel dieu a calmé mes tourmens! Je n'aime plus Atimir; je puis penfer fans mourir de douleur, qu'il eft peut-être l'époux d'Ilerie: n'eft ce point un fonge que tout ce que je vois? Non, reprenoit-elle un moment après, mes fonges mêmes n'avoient pas accoutumé d'être fi tranquilles.

Enfuite, elle rendit mille grâces à Anguillette, puis elle s'endormit.

Le lendemain à fon réveil, comme elle ouvroit un rideau de fon lit, la fée fe fit voir à elle avec un air gracieux, qu'elle ne lui avoit point remarqué fur fon vifage, depuis le jour fatal où elle lui avoit demandé de l'amour. Enfin, je vous ai heureufement conduite ici, lui dit l'aimable fée; votre coeur eft libre, ainfi il va devenir content. Je vous ai guérie d'une paffion cruelle; mais, Hébé, puis-je compter que ces affreux tourmens où vous avez été expo-

ſée, vous feront fuir pour toujours les lieux où vous pourriez revoir l'ingrat Atimir?

Que ne promit point à la Fée la jeune princeſſe! que de ſermens contre l'amour, et contre ſon amant infidèle! Souvenez-vous au moins de vos promeſſes, reprit Anguillette d'un air qui imprimoit du reſpect; vous périrez avec Atimir, ſi vous cherchez jamais à le revoir: mais tout doit vous ôter ici ce déſir funeſte à votre vie. Je ne veux plus vous cacher ce que j'ai résolu en votre faveur; le prince de l'isle paiſible eſt mon parent, je protége ſa perſonne et ſon empire; il eſt jeune, il eſt aimable, et nul prince au monde n'eſt ſi digne d'être votre époux: régnez donc, belle Hébé, dans ſon coeur et dans ſon royaume; le roi votre père y conſent: j'étois hier dans ſon palais, je lui appris, et à la reine votre mère, l'état préſent de votre fortune, et ils m'en remirent abſolument le ſoin.

La princeſſe eut bien envie de demander à la fée, ce que depuis ſon départ on avoit appris d'Ilerie et d'Atimir; mais elle n'oſa, après tant de bienfaits, haſarder de lui déplaire. Elle employa, pour la remercier, tout l'eſprit qu'elle lui avoit donné.

On entra alors dans la chambre de la princeſſe: la fée diſparut. Dès qu'Hébé fut levée douze enfans, parfaitement beaux, vêtus en amours, lui apportèrent, de la part du prince, douze corbeilles de criſtal, remplies des plus belles et des plus agréables fleurs du monde.

Ces fleurs couvroient des garnitures de pierreries de toutes couleurs, d'une beauté merveilleuſe: dans la première corbeille, qui lui fut préſentée, elle trouva ce billet:

A LA DIVINE HEBE.

Hier, je vous jurai cent fois que je vous aime:
De ces ſermens formés par ma tendreſſe extrême,
Je ne perdrai jamais l'aimable ſouvenir;
Amour me les dicta lui-même,
Et vos charmes les font tenir.

Après ce que la fée avoit ordonné à la princeſſe, elle comprit bien qu'elle devoit recevoir les ſoins de ſon nouvel amant, comme ceux d'un prince qui, dans peu, ſeroit ſon époux.

Elle reçut gracieuſement les petits amours; et à peine les eut-elle congédiés, que vingt-quatre nains, biſarrement, mais magnifiquement vêtus, parurent chargés de nouveaux préſens. C'étoit des habits tout de plumes, mais les couleurs, le travail et les pierreries, en étoient ſi belles, que la princeſſe avoua qu'elle n'avoit jamais rien vu de ſi galant.

Elle en choiſit un couleur de roſe, pour mettre ce jour-là. Sa coëffure fut ornée d'un bouquet de plumes de la même couleur. Elle parut ſi charmante avec ce nouvel ornement, que le prince de l'isle paiſible, qui vint la voir dès qu'elle fut habillée, ſentit encore redoubler la paſ-

ſion qu'il avoit pour elle. Toute la cour s'empreſſa à venir admirer la princeſſe. Sur le ſoir, le prince propoſa à la belle Hébé de deſcendre dans les jardins du palais, qui étoient admirables. Le prince, pendant la promenade, apprit à Hébé que la fée lui avoit fait eſpérer, depuis quatre ans, ſon arrivée dans l'Isle paiſible; mais quelque-tems après, ajouta le prince, comme je lui demandois avec empreſſement l'effet de ſes promeſſes, elle me parut triſte, et me dit: La princeſſe Hébé eſt deſtinée, par ſon père, à un autre que toi; mais ſi ma ſcience ne me trompe, elle ne ſera pas à ce prince qui eſt choiſi pour être ſon époux. Je t'en apprendrai des nouvelles.

Quelques mois après, la fée revint dans cette isle: le deſtin te favoriſe, me dit-elle, le prince qui devoit être l'époux d'Hébé ne le ſera pas, et dans peu tu verras dans ces lieux la plus belle princeſſe du monde.

Il eſt vrai, reprit Hébé en rougiſſant, que je devois épouſer le fils d'un roi, voiſin des états du roi mon père; mais après divers évènemens, l'amour qu'il avoit pour la princeſſe ma ſoeur, le fit réſoudre à l'enlever du royaume de mon père.

Le prince de l'Isle paiſible dit mille choſes tendres à la belle Hébé ſur ſon heureux deſtin, qui, d'accord avec la fée, l'avoit amenée dans ſon isle. Elle l'écouta avec d'autant plus de plaiſir, que ce diſcours interrompoit le récit de ſes aventures; elle craignoit de ne pouvoir parler de

ſon amant infidèle, ſans laiſſer remarquer quelle avoit été ſa tendreſſe pour lui.

Le prince de l'Isle paiſible conduiſit Hébé dans une grotte extrêmement ornée, et embellie de jets-d'eau merveilleux. Le fond de la grotte étoit obſcur; il y avoit un grand nombre de niches remplies de ſtatues, qui repréſentoient des nymphes et des bergers; mais on les diſtinguoit peu. Dès que la princeſſe eut été quelques momens dans la grotte, elle entendit un bruit agréable d'inſtrumens. Une illumination fort brillante, qui parut tout d'un coup, fit voir à la princeſſe qu'une partie des ſtatues formoient ce concert; et les autres vinrent danſer devant elle un ballet très-galant et très-bien entendu.

Il fut mêlé de chanſons tendres et agréables.

On avoit ainſi fait placer tous les acteurs de ce divertiſſement au fond de la grotte, pour ſurprendre plus agréablement la princeſſe.

Après le ballet, des ſauvages vinrent ſervir une ſuperbe collation, ſous un berceau de jasmins et de fleurs d'oranges.

La fête venoit de finir, quand tout d'un coup la fée Anguillette parut en l'air, ſur un char attelé de quatre ſinges. Elle deſcendit, et annonça au prince de l'Isle paiſible un bonheur charmant en lui apprenant qu'elle vouloit qu'il devînt l'époux d'Hébé, et que cette belle princeſſe lui avoit promis d'y conſentir.

Le prince tranſporté de joie, douta d'abord à qui il devoit ſes premiers remercimens, d'Hé-

bé ou d'Anguillette: et quoique la joie ne faſſe pas dire des choſes auſſi touchantes que la douleur, il s'en acquitta pourtant avec beaucoup d'eſprit et de grâce.

La fée voulut bien ne plus quitter le prince et la princeſſe, juſques au jour deſtiné pour leur mariage. Ce devoit être dans trois jours: elle fit des préſens ſuperbes à la belle Hébé, et au prince de l'Isle paiſible; et enfin, le jour qu'elle avoit marqué, ils ſe rendirent, ſuivis de toute la cour, et d'un nombre infini des habitans de cette isle, dans le temple de l'hymen.

Il n'étoit formé que de branches d'oliviers et de palmes entrelacées enſemble, et qui, par le pouvoir de la fée, ne ſe flétriſſoient jamais.

L'hymen y étoit repréſenté par une ſtatue de marbre blanc, couronnée de roſes; il étoit élevé ſur un autel, orné ſeulement de fleurs, et appuyé ſur un petit amour d'une beauté charmante qui, avec un air riant, lui préſentoit une couronne de myrthe.

Anguillette, qui avoit bâti ce temple, voulut que tout y fût ſimple, pour marquer que l'amour ſeul pourroit rendre l'hymen heureux. La difficulté n'eſt que de les unir enſemble: comme c'eſt un miracle digne d'une fée, elle les avoit joints pour toujours dans l'Isle paiſible; et contre la coutume des autres royaumes, on y pouvoit être époux, amoureux et conſtant.

Dans ce temple de l'hymen, la belle Hébé, conduite par Anguillette, donna ſa foi au prince

de l'Isle paiſible, et reçut la ſienne avec plaiſir. Elle n'avoit pas pour lui ce penchant involontaire qu'elle avoit ſenti pour Atimir; mais ſon coeur, pour lors exempt de paſſion, recevoit cet époux par l'ordre de la fée, comme un prince digne d'elle par ſa perſonne, et encore plus par ſon amour.

Cet hymen fut célébré par mille fêtes galantes, et Hébé ſe trouva heureuſe avec un prince qui l'adoroit.

Cependant le roi, père d'Hébé, avoit reçu des ambaſſadeurs de la part d'Atimir: il lui demandoit la permiſſion d'épouſer Ilerie. Le roi, père d'Atimir, étoit mort, il étoit maître abſolu dans ſon royaume: on lui accorda avec joie cette princeſſe qu'il avoit enlevée.

Après ce mariage, la reine Ilerie demanda au roi ſon père et à la reine ſa mère, par de nouveaux ambaſſadeurs, la permiſſion de venir elle-même à leur cour, les prier de lui pardonner une faute que l'amour lui avoit fait faire, et que le mérite d'Atimir devoit excuſer.

Le roi le lui permit, et Atimir y vint avec elle; mille plaiſirs marquèrent le jour de leur arrivée. Peu après, la belle Hébé et ſon charmant époux envoyèrent auſſi des ambaſſadeurs au roi et à la reine, pour leur faire part de la nouvelle de leur mariage: Anguillette les avoit déjà prévenus; mais ils n'en

furent pas reçus avec moins de plaiſir et de magnificence.

Atimir étoit chez le roi, quand ils s'y préſentèrent pour la première fois: l'aimable idée d'Hébé ne pouvoit jamais s'effacer abſolument d'un coeur où elle avoit régné avec tant d'empire: Atimir ſoupira malgré lui au récit du bonheur du prince de l'Isle paiſible; il accuſa même Hébé d'être inconſtante, ſans penſer combien il lui avoit donné de raiſons de la devenir.

Les ambaſſadeurs du prince de l'Islepaiſible s'en retournèrent, comblés d'honneurs et de préſens: ils apprirent à leur princeſſe combien le roi et la reine avoient témoigné de joie de leur heureux mariage.

Mais, ô récit trop ſincère! ils dirent à Hébé que la princeſſe Ilerie et Atimir étoient à la cour. Ces noms ſi dangereux pour ſon repos, lui redonnèrent de l'inquiétude: elle étoit heureuſe; mais les mortels peuvent-ils conſerver un bonheur conſtant?

Elle ne put réſiſter à l'impatience qu'elle ſentit de retourner à la cour du roi ſon père: ce n'étoit, diſoit-elle, que pour le revoir et la reine ſa mère. Elle le croyoit même: et combien de fois, quand on aime, ſe trompe-t-on ſur ſes propres ſentimens!

Malgré les menaces de la fée, pour l'obliger à fuir les lieux où elle pourroit revoir Atimir,

elle propoſa ce voyage au prince de l'Isle paiſible. D'abord il la refuſa : Anguillette lui avoit défendu de laiſſer ſortir Hébé de ſon royaume.

Elle continua de le prier : il l'adoroit, il ignoroit la paſſion qu'elle avoit eue pour Atimir. Peut-on refuſer quelque choſe à ce qu'on aime ?

Il crut plaire à la belle Hébé par ſon aveugle complaiſance : il donna ſes ordres pour ſon départ : et jamais on n'a vu tant de magnificence que celle qui parut dans ſon équipage et ſur ſes vaiſſeaux.

La ſage Anguillette indignée du peu de reſpect qu'Hébé et le prince de l'Isle paiſible avoient pour ſes ordres, les abandonna à leur deſtinée, et ne parut point leur donner de ſes ſages conſeils, dont ils avoient ſi peu profité.

Le prince et la princeſſe s'embarquèrent ; et après une navigation fort heureuſe, ils arrivèrent à la cour du roi, père d'Hébé.

La joie de revoir cette belle princeſſe fut très-ſenſible au roi et à la reine ; ils furent charmés du prince de l'Isle paiſible. On célébra leur arrivée par mille fêtes, dans tout le royaume ; mais Ilerie frémit en apprenant le retour d'Hébé : il fut arrêté qu'elles ſe reverroient, et que l'on ne feroit nulle mention de tout ce qui s'étoit paſſé.

Atimir demanda à revoir Hébé : il parut même

à Ilerie qu'il le défiroit avec un peu trop d'empressement.

La princeffe Hébé rougit quand il entra dans fa chambre, et ils furent l'un et l'autre dans un embarras dont tout leur efprit ne les put tirer.

Le roi qui étoit préfent, le remarqua ; il fe mêla dans leur converfation ; et pour rendre cette vifite plus courte, il propofa à la princeffe de defcendre dans les jardins du palais.

Atimir n'ofa donner la main à Hébé ; il la falua refpectueufement, et fe retira.

Mais quelles idées et quels fentimens n'emporta-t-il pas dans fon coeur ! Toute cette paffion, fi vive et fi tendre, qu'il avoit fentie pour Hébé, fe ralluma dans un moment : il hait Ilerie, il fe hait lui-même : jamais infidélité ne fut fuivie de tant de repentir, ni de tant de douleur.

Le foir, il fut chez la reine ; la princeffe Hébé y étoit ; il n'eut d'attention que pour elle : il chercha avec beaucoup de foin à lui parler ; elle l'évita toujours, mais fes regards lui en firent trop entendre pour fon repos : il continua quelque tems à lui marquer, par toutes fes actions, que fes yeux avoient repris fur lui leur premier empire.

Le coeur d'Hébé en fut allarmé ; Atimir lui paroiffoit toujours trop aimable : elle fe réfolut de le fuir avec autant de foin, qu'il en prenoit

de la chercher. Elle ne lui parloit jamais que chez la reine, et ce n'étoit même que quand elle ne s'en pouvoit abſolument diſpenſer: elle ſe réſolut auſſi de conſeiller au prince de l'Isle-Paiſible de retourner bientôt dans ſon royaume. Mais que de difficultés, quand il faut quitter ce que l'on aime!

Un ſoir qu'elle étoit occupée de cette penſée, elle s'enferma dans ſon cabinet, pour y rêver avec plus de liberté. Elle trouva un billet qu'on avoit mis dans ſa poche, ſans qu'elle s'en fût apperçue; elle l'ouvrit, et l'écriture d'Atimir qu'elle reconnut, lui fit ſentir un trouble qui ne ſe peut exprimer: elle crut ne le devoir pas lire, mais ſon coeur l'emporta ſur ſa raiſon; elle le lut, et y trouva ces paroles:

Vous n'êtes plus ſenſible à mon ardent amour,
Vous n'avez plus pour moi que de l'indifférence:
Belle Hébé, votre coeur eſt léger à ſon tour;
Il imita ſi bien ma fatale inconſtance;
Hélas! qu'il ne ſauroit imiter mon retour,
Cet heureux tems n'eſt plus, où, de mon tendre amour,
Vous daigniez partager les plaiſirs et les peines:
Nous fûmes, il eſt vrai, volages tour à tour;
Mais je reviens à vous chargé des mêmes chaînes:
Hélas! ne ſauriez-vous imiter mon retour?

Ah cruel! s'écria la princeffe, que vous ai-je fait, pour chercher à rallumer dans mon ame une tendreffe qui m'a tant coûté de douleurs? Les larmes d'Hébé interrompirent fon difcours.

Cependant Ilerie languiffoit d'une jaloufie qui n'étoit que trop bien fondée. Atimir, emporté par fa paffion, ne pouvoit plus fe contraindre: le prince de l'Isle-paifible commença à s'appercevoir de fon amour pour Hébé; mais il voulut examiner davantage la conduite d'Atimir, avant que d'en parler à la princeffe; il l'adoroit conftamment, et il craignoit, par fes difcours, de la faire appercevoir lui-même de la paffion de ce prince.

Quelques jours après qu'Hébé eut reçu ce billet, il y eut des courfes de chevaux; les princes et toute la belle jeuneffe de la cour devoient rompre des lances à l'honneur des dames.

Le roi et la reine honorèrent ce divertiffement de leur préfence: la belle Hébé et la princeffe Ilerie devoient elles-mêmes donner le prix; l'un étoit une épée, dont la garde et le fourreau étoient couverts de pierreries d'une beauté extraordinaire; et l'autre, un bracelet de diamans brillans très-parfaits.

Tous les chevaliers nommés pour les courfes, parurent d'une magnificence merveilleufe, et montés fur les plus beaux chevaux du monde: ils portoient tous les couleurs de leurs maîtreffes, et fur leurs écus des devifes galantes, convenables aux fentimens de leur coeur.

Le prince de l'Isle paiſible parut ſuperbement vêtu, et montant un cheval iſabelle à crins noirs d'une beauté incomparable: dans tout ſon équipage brilloit la couleur de roſe; c'étoit celle qu'aimoit Hébé. On voyoit ſur un caſque fort léger, qui couvroit ſa tête, flotter un bouquet de plumes de cette même couleur. Il attira les applaudiſſemens de tous les ſpectateurs; et il paroiſſoit ſi beau ſous ces armes brillantes, qu'Hébé ſe fit mille reproches ſecrets des ſentimens que ſon malheur lui inſpiroit pour un autre. La ſuite du prince de l'Isle paiſible étoit nombreuſe; elle étoit vêtue à la mode de ſon pays; tout y paroiſſoit galant et magnifique: un écuyer portoit ſon écu; on s'empreſſa d'en voir la deviſe.

C'étoit un coeur percé d'une flèche: un petit amour en lançoit un grand nombre, pour eſſayer d'y faire de nouvelles bleſſures; mais elles paroiſſoient toutes, hors la première, avoir été tirées inutilement; ces mots étoient écrits au-deſſous:

JE N'EN CRAINS POINT D'AUTRES.

Les couleurs et la deviſe du prince de l'Isle paiſible, firent facilement remarquer que c'étoit comme chevalier de la belle Hébé, qu'il avoit voulu entrer dans la lice.

On étoit occupé de ſa magnificence, quand Atimir parut: il montoit un cheval tout noir, qui paroiſſoit ardent et ſuperbe. La couleur que por-

toit ce jour-là ce prince, étoit la feuille morte : il n'y avoit mêle ni or, ni argent, ni pierreries ; il avoit sur son casque un bouquet de plumes couleur de rose ; et quoiqu'il eût affecté une grande négligence dans sa parure, il étoit de si bonne mine, il menoit son cheval avec tant de grâce, et il avoit l'air si fier, qu'on cessa, dès qu'il fut entré, de regarder toute autre chose. Sur son écu, qu'il portoit lui-même, paroissoit un amour qui fouloit des chaînes sous ses pieds, et qui s'en attachoit d'autres fort pesantes ; autour étoient ces paroles :

SEULES DIGNES DE MOI.

La troupe d'Atimir étoit vêtue de feuille-morte et argent, et l'on y avoit prodigué les pierreries : elle étoit composée des principaux de sa cour ; et quelque bien faits qu'ils fussent, il étoit aisé de juger, à l'air d'Atimir, qu'il étoit né pour leur commander.

On ne sauroit exprimer les divers mouvemens que produisit la vue d'Atimir dans le coeur d'Hébé et dans celui d'Ilerie ; et la cruelle jolousie que sentit le prince de l'Isle-paisible, quand il vit flotter sur le casque d'Atimir, des plumes de la même couleur que les siennes. La lecture de sa devise acheva de lui inspirer une fureur, dont il ne suspendit alors les effets, que pour choisir mieux le tems de la faire sentir à son rival.

Le roi et la reine remarquèrent facilement l'au-

dace et l'imprudence d'Atimir : ils en eurent une extrême colère ; mais il n'étoit pas tems de la témoigner.

On commença les courfes au bruit de mille trompettes, qui retentiffoient dans les airs : elles furent fort belles ; tous ces jeunes chevaliers y firent paroître leur adreffe. Le prince de l'Isle paifible, quoiqu'occupé d'une férieufe jaloufie, y fignala la fienne, et demeura vainqueur.

Atimir, qui favoit que le premier prix des courfes devoit être donné par Ilerie, ne fe préfenta point pour difputer la victoire au prince de l'Isle paifible. Les juges du champ le déclarèrent vainqueur ; et au bruit des acclamations et des louanges de tous les fpectateurs, il s'avança de la meilleure grâce du monde, au lieu où étoit le roi et les princeffes, pour recevoir le bracelet de diamans. La princeffe Ilerie le lui préfenta ; il le reçut refpectueufement, puis ayant falué le roi, la reine et les princeffes, il retourna fe remettre fur les rangs.

La trifte Ilerie avoit trop bien remarqué le mépris, que le léger Atimir avoit fait d'un prix qui devoit être donné de fa main : elle en foupira douloureufement ; et la belle Hébé en fentit une fecrète joie, dont toute fa raifon ne put défendre fon coeur.

On recommença de nouvelles courfes : elles eurent un même fuccès que les premières. Le prince de l'Isle-paifible, animé par la vue d'Hébé, y fit des merveilles, et fut vainqueur pour

la feconde fois; mais Atimir, ennuyé d'être fpectateur de la gloire de fon rival, et flatté de la penfée de recevoir un prix de la main d'Hébé, alla fe préfenter au bout de la lice.

Ces rivaux fe regardèrent fièrement; et cette courfe, entre deux fi grands princes, fut célébrée par le trouble nouveau qu'elle infpira aux princeffes. Les princes coururent, l'un contre l'autre, avec un égal avantage; ils brisèrent leurs lances fans en être ébranlés. Les applaudiffemens redoublèrent; et les princes, fans donner le tems à leurs chevaux de reprendre haleine, retournèrent au bout de la carrière. Ils reprirent de nouvelles lances, et coururent avec le même bonheur et la même adreffe que la première fois. Le roi, qui craignoit de voir décider, par la fortune, un vainqueur entre ces deux rivaux, pour ne pas faire un illuftre mécontent, envoya promptement dire, de fa part, aux princes, qu'ils devoient fe contenter de la gloire qu'ils avoient acquife, et les prier de terminer les courfes de cette journée par la dernière qu'ils vènoient de faire.

Celui que le roi leur envoyoit s'étant approché d'eux, ils écoutèrent fa commiffion avec affez d'impatience; fur-tout Atimir, qui, prenant le premier la parole: Allez dire au roi, lui dit-il, que je ferois indigne de l'honneur qu'il me fait de prendre part à ma gloire, fi je pouvois fouffrir un vainqueur. Voyons, reprit le prince de l'Isle paifible, en pouffant fon cheval avec ardeur,

qui mérite le mieux l'estime du roi, et les faveurs de la fortune.

Celui que le roi avoit envoyé n'étoit pas encore retourné auprès de lui, que les deux rivaux, animés par des sentimens plus forts que le désir de remporter le prix de la course, avoient déjà fourni leur carrière. La fortune favorisa l'audacieux Atimir, il fut vainqueur.

Le cheval du prince de l'Isle paisible, las de tant de belles courses qu'il avoit faites, se renversa et fit tomber son maître sur le sable. Quelle joie pour Atimir! et quelle rage pour le malheureux prince de l'Isle paisible! Il se releva promptement, et s'approchant de son rival avant qu'on fût arrivé à eux: Tu m'as vaincu dans des jeux, Atimir, lui dit-il d'un air qui marquoit assez sa colère; mais c'est avec l'épée que je veux décider tous nos différends. J'y consens, reprit le fier Atimir; je t'attendrai demain, au lever du soleil, dans le bois qui termine les jardins du palais. Les juges du camp les joignirent comme ils finissoient ces paroles; et ils dissimulèrent mutuellement leur colère, de peur que le roi ne s'opposât à leur dessein.

Le prince de l'Isle paisible remonta à cheval, et le poussa à toute bride, pour s'éloigner du lieu fatal où Atimir venoit de le vaincre. Cependant, ce prince alla recevoir le prix de la course de la main d'Hébé, qui le présenta avec un embarras qui marquoit assez les divers mouvemens de son ame; et Atimir fit, en le recevant,

toutes les extravagances d'un homme fort amoureux.

Le roi et la reine, qui avoient les yeux attachés ſur lui, le remarquèrent, et mal-contens de la fin de cette journée, retournèrent au palais. Atimir occupé de ſa paſſion, ſortit de la lice, ſans vouloir être accompagné de pas un des ſiens; et Ilerie outrée de douleur et de jalouſie, retourna à ſon appartement.

Quels étoient alors les ſentimens d'Hébé! il faut partir, diſoit-elle en elle-même: quel autre remède pourroit-on trouver aux maux que je prévois?

Cependant, le roi et la reine réſolurent de prier Atimir de ſe retirer dans ſon royaume, pour éviter les nouveaux troubles que leur pouvoit cauſer ſon amour: ils réſolurent auſſi de faire la même propoſition au prince de l'Isle paiſible, pour ne point marquer de préférence entre ces deux princes. Mais, ô prudence trop tardive! tandis que l'on délibéroit du départ des deux princes, ils ſe diſpoſoient au combat.

Cependant Hébé, en revenant des courſes, demanda d'abord où étoit le prince de l'Isle paiſible? On lui dit qu'il étoit dans le jardin du palais, qu'il avoit voulu y demeurer ſeul, et qu'il paroiſſoit fort triſte. La belle Hébé crut qu'il étoit de ſon devoir d'aller le conſoler de la petite diſgrâce qui lui étoit arrivée: ainſi,

ſans s'arrêter dans ſon appartement, elle deſcendit dans les jardins, ſuivie ſeulement de quelques-unes de ſes femmes.

Elle commençoit à chercher le prince de l'Isle paiſible, quand en entrant dans une allée couverte, elle apperçut l'amoureux Atimir qui, tranſporté de ſa paſſion, et n'écoutant plus que ce qu'elle lui inſpiroit, ſe jeta à genoux à quelques pas de la princeſſe; et tirant l'épée qu'il avoit reçue ce jour-là de ſa main: ou écoutez-moi, belle Hébé, lui dit-il, ou laiſſez-moi mourir à vos pieds.

Les femmes d'Hébé, effrayées de l'action du prince, ſe jetèrent ſur lui pour tâcher de lui ôter ſon épée, qu'il tournoit déjà contre lui-même, avec beaucoup de fureur. Hébé, la malheureuſe Hébé vouloit fuir; mais que de raiſons pour s'arrêter près de ce qu'on aime!

Le déſir de calmer le bruit que pouvoit faire cette aventure; le deſſein de prier Atimir de chercher à ſe guérir d'une paſſion qui leur étoit ſi funeſte; la pitié que fait naître un objet touchant, tout enfin arrêta la princeſſe.

Elle s'approcha du prince. La préſence d'Hébé ſuſpendit ſa fureur; il laiſſa tomber ſon épée aux pieds de la princeſſe. Jamais tant de trouble, tant d'amour et tant de douleur, n'ont paru dans une converſation d'un quart-d'heure.

Il n'eſt point de termes aſſez tendres, pour exprimer ce que ſentirent alors ces malheureux amans. Hébé, inquiète de ſe voir avec Atimir, et ſi près du prince de l'Isle paiſible, fit un grand effort ſur elle-même, pour quitter Atimir, et elle le quitta, en lui ordonnant de ne la revoir de ſa vie. Quel ordre pour Atimir! ſans le ſouvenir du combat qu'il devoit faire contre le prince de l'Isle paiſible, il auroit cent fois tourné ſon épée contre lui-même; mais il vouloit périr en ſe vengeant de ſon rival.

Cependant la belle Hébé ſe retira dans ſon appartement, pour éviter plus sûrement la préſence d'Atimir. Impitoyable fée! s'écria-t-elle, tu ne m'avois prédit que la mort, ſi je revoyois ce malheureux prince; et les maux que je ſens, ſont bien plus cruels que la perte de la vie. Hébé envoya chercher le prince de l'Isle paiſible dans les jardins et dans tout le palais, et on ne le trouva point; elle en eut une extrême inquiétude. On le chercha toute la nuit, mais inutilement; car il s'étoit caché dans une petite maiſon ruſtique, au milieu d'un bois, pour être plus sûr que perſonne ne l'empêcheroit de ſe trouver au lieu deſtiné pour le combat. Il s'y rendit au lever du ſoleil, et Atimir y arrivat peu de momens après. Ces deux rivaux, impatiens de ſe venger et de remporter la victoire, tirèrent leurs épées. C'étoit pour

la première fois que le prince de l'Isle paiſible ſe ſervoit de la ſienne : car il n'y avoit jamais de guerre dans ſon isle.

Il n'en parut pas moins un ennemi redoutable à Atimir; il avoit peu d'expérience, mais beaucoup de valeur et beaucoup d'amour : il combatit en homme qui mépriſoit ſa vie; et Atimir ſoutint dignement, dans ce combat, la haute réputation qu'il avoit acquiſe.

Ces princes étoient animés de trop de différentes paſſions, pour que la fin de leur combat ne leur fût pas funeſte. Après avoir conſervé long-tems un égal avantage, ils ſe portèrent deux coups ſi furieux, que l'un et l'autre tombèrent ſur l'herbe, qui fut bientôt toute rouge de leur ſang.

Le prince de l'Isle paiſible s'évanouit par la perte du ſien; et Atimir mortellement bleſſé, prononça le nom d'Hébé, en expirant pour elle.

Une partie de ceux qui cherchoient le prince de l'Isle paiſible, arrivèrent en ce lieu, et furent ſaiſis de frayeur à la vue de ce cruel ſpectacle.

La princeſſe Hébé, entraînée par ſon inquiétude, venoit de deſcendre dans les jardins; elle courut où elle entendit les cris de ſes gens, quis prononçoient confuſément les noms des deux princes, et trouva ces objets ſi funeſtes et ſi touchans. Elle crut que le prince de l'Isle

Paisible étoit mort, comme Atimir; et en ce moment, ils ne paroissoient point différens l'un de l'autre. Après avoir jeté quelques regards sur ces malheureux princes :

Précieuses vies, qui venez d'être sacrifiées pour moi! s'écria douloureusement Hébé, je vais vous venger par la perte de la mienne.

Après ces mots, elle se jeta sur l'épée fatale qu'Atimir avoit reçue d'elle, et elle s'en perça le sein, avant que ses gens, étonnés de cette cruelle aventure, se fussent mis en devoir de l'en empêcher.

Elle expira, et la fée Anguillette touchée de tant de malheurs, où elle avoit opposé autant d'obstacles que sa science lui avoit permis, parut au lieu où venoient de se terminer ces belles vies. La fée accusa le destin, et ne put s'empêcher de verser des larmes: alors songeant à secourir le prince de l'Isle paisible, qu'elle savoit bien qui n'étoit pas mort; elle le guérit de sa blessure, et le fit transporter en un moment dans son isle, où par le don merveilleux qu'elle y avoit attaché, ce prince se consola de la perte qu'il venoit de faire, et oublia la passion qu'il avoit eue pour Hébé.

Le roi et la reine, qui n'eurent pas un semblable secours, se livrèrent tout entiers à leur douleur, et le tems seul put les consoler. Pour Ilerie, rien ne peut exprimer son désespoir: elle fut toujours fidèle à sa douleur, et au souvenir de l'ingrat Atimir.

Cependant, Anguillette ayant fait tranſporter le prince de l'Isle paiſible dans ſon royaume, toucha avec ſa baguette les reſtes infortunés de l'aimable Atimir et de la belle Hébé. Dans l'inſtant même ils ſe changèrent en deux arbres, d'une beauté parfaite. La fée les nomma Charmes, pour conſerver à jamais la mémoire de ceux qu'on avoit vu briller dans ces malheureux amans.

JEUNE ET BELLE,

CONTE.

Il y eut autrefois une ſavante fée, qui voulut réſiſter à l'amour, mais ce petit dieu etoit encore plus ſavant qu'elle : il la rendit ſenſible, ſans même employer tout ſon pouvoir. Un beau chevalier arriva dans la cour de la fée, en cherchant des aventures. Il étoit aimable, fils de roi, et fameux par mille belles actions. Sa valeur etoit connue de la fée ; la renommée en avoit porté le bruit juſque dans ce royaume.

La perſonne de ce jeune prince répondoit ſi bien à ſa haute réputation, que la fée, touchée de tant de charmes, reçut en peu de tems les voeux que le beau chevalier lui offrit. La fée étoit belle ; il en étoit véritablement amoureux. Elle l'épouſa, et le rendit, par ſon hymen, le plus riche et le plus puiſſant roi de l'univers : ils furent long-tems heureux, après s'être unis pour toujours.

La fée vieillit, et le roi ſon époux, quoiqu'il eût vieilli comme elle, ceſſa de l'aimer dès qu'elle ne fut plus belle. Il s'attacha à de jeunes

beautés de sa cour; la fée en sentit une jalousie, qui devint funeste à plusieurs de ses rivales.

Elle n'avoit eu qu'une fille de son mariage avec le beau chevalier; c'étoit l'objet de toute sa tendresse; et elle étoit digne de l'attachement qu'elle avoit pour elle.

Les fées, ses parentes, l'avoient douée à sa naissance de l'esprit le plus charmant, de la beauté la plus aimable, des grâces encore plus touchantes que la beauté. Elle dansoit au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu, et sa voix enlevoit tous les coeurs.

Sa taille étoit parfaitement belle, sans être des plus grandes; son air étoit noble, ses cheveux du plus beau noir du monde, sa bouche petite et gracieuse, ses dents d'une blancheur surprenante, ses beaux yeux étoient noirs, vifs et touchans; et jamais des regards si perçans et si tendres, n'ont fait naître l'amour dans les coeurs.

La fée l'avoit nommée *Jeune et Belle*. Elle ne lui avoit point encore fait de dons; elle avoit suspendu cette faveur, pour juger mieux dans la suite par quelle espèce de bonheur elle pourroit assurer celui d'une fille qui lui étoit si chère.

Les infidélités du roi affligeoient sans cesse la fée; le malheur de n'être plus aimée lui fit imaginer que le plus doux des biens étoit d'être toujours aimable. Ce fut, après mille réflexions,

la félicité dont elle doua Jeune et Belle. Elle avoit alors ſeize ans : la fée employa toute ſa ſcience pour la faire demeurer toujours telle qu'elle étoit alors.

Que pouvoit-elle donner de plus précieux à Jeune et Belle, que le bonheur de ne jamais ceſſer d'être ſemblable à elle-même ?

La fée perdit le roi ſon époux, et quoiqu'il fût dès long-tems infidèle, ſa mort lui fit ſentir une ſi véritable douleur, qu'elle réſolut d'abandonner ſon empire, et de ſe retirer dans un château qu'elle avoit fait bâtir en un pays très-déſert ; il étoit entouré d'une forêt ſi vaſte, que la fée ſeule en pouvoit démêler les chemins.

Cette réſolution affligea Jeune et Belle ; elle ne vouloit point quitter la fée ; mais elle lui ordonna abſolument de demeurer : et avant que de ſe rétirer dans ſont déſert, rappelant dans le plus beau palais du monde les plaiſirs et les jeux qu'elle en avoit depuis long-tems exilés, elle en compoſa la cour de Jeune et Belle, qui, dans cette agréable compagnie, ſe conſola quelque tems après de l'abſence de la fée. Tous les princes et les rois qui ſe croyoient dignes de plaire (et l'on ſe flatoit beaucoup moins alors qu'en ce tems-ci,) vinrent en foule à la cour de Jeune et Belle, eſſayer, par leurs ſoins et par leurs amours, de rendre ſenſible une ſi aimable princeſſe.

Jamais rien n'a égalé la magnificence et les agrémens du palais de Jeune et Belle: tous les jours y étoient marqués par des fêtes nouvelles, tout le monde y étoit heureux, excepté ſes amans qui l'adoroient ſans eſpérance: aucun n'étoit regardé favorablement; mais ils la voyoient ſans ceſſe; et ſes regards les plus indifférens étoient dignes de les arrêter pour toujours.

Un jour, Jeune et Belle, ſatisfaite de ſa félicité et de la douceur de ſon règne, ſe promenoit dans un bois charmant, ſuivie ſeulement de quelques-unes de ſes nymphes, pour mieux goûter le plaiſir de la ſolitude: une douce rêverie l'entretenoit: que pouvoit-elle penſer qui ne lui fût agréable? Elle ſortit du bois inſenſiblement, et tourna ſes pas vers une prairie délicieuſe, émaillée de mille fleurs.

Ses beaux yeux étoient occupés par cent objets différens et agréables, quand elle apperçut un troupeau qui paiſſoit dans la prairie, au bord d'un petit ruiſſeau, qui, roulant ſur des cailloux, formoit par ſes eaux un doux murmure. Il étoit ombragé d'un touffe d'arbres. Un jeune berger, couché ſur l'herbe, dormoit tranquillement au bord du ruiſſeau; ſa houlette étoit appuyée contre un arbre, et un joli chien qui paroiſſoit plutôt favori de ſon maître que gardien du troupeau, étoit couché près du berger.

Jeune et Belle s'approcha du ruiſſeau, et jeta

ſes regards ſur le berger : quelle vue ! L'amour lui-même dormant entre les bras de Pſiché, ne brilloit pas de plus de charmes.

La jeune fée s'arrêta, et ne put ſe défendre de quelques mouvemens d'admiration, qui furent bientôt ſuivis de ſentimens plus tendres. Le beau berger paroiſſoit dix-huit ans ; il étoit d'une taille avantageuſe ; ſes cheveux bruns, naturellement friſés par groſſes boucles, accompagnoient parfaitement le plus aimable viſage du monde.

Ses yeux, que le ſommeil tenoit alors fermés, cachoient à la fée de nouveaux feux, dont l'amour vouloit ſe ſervir encore pour redoubler ſa tendreſſe pour le berger.

Jeune et Belle ſentit une émotion inconnue à ſon coeur ; et il ne lui fut plus poſſible de s'éloigner de ce lieu.

Les fées ont les mêmes privilèges que les déeſſes : elles aiment un berger quand il eſt aimable, comme s'il étoit le plus grand roi de l'univers ; car tout eſt au-deſſous d'elles.

Jeune et Belle trouva trop de plaiſir dans ſes ſentimens, pour chercher à les combattre. Elle aima tendrement, et ne ſongea plus dès ce moment qu'au bonheur d'être aimée ; elle n'oſa réveiller le beau berger, de peur de laiſſer remarquer ſon trouble, et ſe faiſant un plaiſir de lui découvrir ſon amour d'une manière galante et agréable, elle ſe rendit invi-

ſible, pour jouir de l'étonnement qu'elle lui alloit cauſer.

Auſſi-tôt une muſique charmante ſe fit entendre. Quelle ſymphonie! Elle alloit au coeur: ces ſons gracieux réveillèrent ALIDOR, c'étoit le nom du beau berger; il crut quelques momens que c'étoit un ſonge agréable. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand en ſe levant de deſſus le gazon où il étoit couché, il ſe trouva vêtu d'un habit galant et magnifique. Il étoit jaune, gris-de-lin et argent; ſa panetière étoit toute brodée des chiffres de Jeune et Belle, et attachée avec une écharpe de fleurs; ſa houlette étoit d'un travail merveilleux, ornée de pierres précieuſes de différentes couleurs, qui formoient des deviſes galantes; ſon chapeau étoit de jonquilles et de hyacintes bleues, entrelacées avec beaucoup d'art.

Content et ſurpris de ſa nouvelle parure, il ſe mira dans le ruiſſeau prochain. Jeune et Belle craignit cent fois pour lui, dans ce moment, la deſtinée du beau Narciſſe.

La ſurpriſe d'Alidor augmenta encore, en voyant ſes moutons chargés d'une ſoie plus blanche que la neige, au lieu de leur toiſon ordinaire, et couverts de mille noeuds de rubans de différentes couleurs.

Sa brebis la plus chérie étoit auſſi plus parée que les autres. Elle vint à lui en bondiſſant ſur l'herbe, parroiſſant fière de ſon ajuſtement.

Le joli chien du berger avoit un collier d'or, où de petites émeraudes entrelacées formoient ces quatre vers :

Lorſque l'on veut brûler d'une ardeur immortelle,
Qu'un tendre coeur eſt alarmé!
Etre charmant ſuffit pour être aimé;
Mais pour le rendre heureux, il faut être fidèle.

Le beau berger jugea par ces vers que c'étoit à l'amour qu'il devoit ſon agréable aventure. Le ſoleil étoit couché alors. Alidor occupé d'une aimable rêverie, reprit le chemin de ſa cabane; il n'y remarqua nul changement au-dehors: mais à peine y fut-il entré, qu'une odeur délicieuſe lui annonça quelque choſe de nouveau. Il trouva ſa petite cabane tapiſſée d'un tiſſu de jaſmin et de fleurs d'orange : les rideaux de ſon lit étoient de la même eſpèce, relevés par des guirlandes d'oeillets et de roſes; une fraîcheur agréable entretenoit ces fleurs dans toute leur beauté.

Le parquet étoit de porcelaine, ſur lequel on voyoit repréſentées toutes les hiſtoires des déeſſes qui avoient aimé des bergers. Alidor le remarqua; il avoit beaucoup d'eſprit; les bergers de cette contrée n'étoient pas des bergers ordinaires.

Quelques-uns d'entr'eux deſcendoient ou de

rois, ou de grands princes, et Alidor tiroit ſon origine d'un ſouverain qui avoit long-tems régné ſur ces peuples, avant qu'ils fuſſent ſous la domination des fées.

Juſques alors le beau berger avoit été inſenſible; mais il commença de ſentir, ſans avoir encore d'objet déterminé, que ſon jeune coeur brûloit de ſe rendre. Il mouroit d'impatience de connoître la déeſſe ou la fée qui lui donnoit des marques de tendreſſe ſi galantes et ſi grâcieuſes.

Alidor ſe promenoit avec une douce inquiétude, qu'il n'avoit jamais ſentie: la nuit vint; il parut une agréable illumination, qui fit un nouveau jour dans la cabane. La rêverie d'Alidor fut interrompue par un repas délicat et magnifique, qui fut ſervi devant lui. Quoi! dit le berger en ſouriant, toujours de nouveaux plaiſirs, et perſonne pour les partager avec moi! Son joli chien voulut l'agacer; mais Alidor étoit trop occupé pour répondre à ſes carreſſes. Le berger ſe mit à table: un petit amour lui préſenta à boire dans une coupe faite d'un ſeul diamant; il ſoupa aſſez bien pour le heros d'une aventure. Il voulut faire des queſtions au petit amour; mais au lieu de lui répondre, cet enfant tiroit des flèches; et dès qu'elles atteignoient le berger, elles ſe changeoient en eau d'une odeur merveilleuſe. Alidor comprit bien par ce badinage, que le petit amour n'avoit pas ordre de

lui expliquer ce myſtère. La table diſparut dès qu'Alidor ceſſa de manger, et le petit amour s'envola.

Une ſymphonie charmante ſe fit entendre: elle faiſoit naître mille tendres ſentimens dans le coeur du beau berger; ſon impatience d'apprendre à qui il devoit tant de plaiſirs, redoubloit ſans ceſſe; et ce fut avec beaucoup de joie qu'il entendit chanter ces paroles:

Sous quelle forme, amour, lanceras-tu tes traits
A ce jeune berger que j'aime?
Satisfait de mon coeur, de ma tendreſſe extrême,
Le ſera-t-il auſſi de mes foibles attraits?
Il ne ſauroit douter de mon ardeur ſincère;
Mais ce n'eſt pas aſſez pour plaire:
Puiſſant amour, prends ſoin d'augmenter ma beauté,
Je n'en prendrai que trop de ma fidélité!

Paroiſſez donc objet charmant, s'écria le berger; achevez par votre préſence de combler ma félicité; je vous crois trop aimable pour pouvoir jamais ceſſer d'être fidèle à vos charmes.

On ne répondit rien à ſes paroles: la ſymphonie finit peu après; et un profond ſilence régna alors dans la cabane, et invita le berger aux douceurs du ſommeil.

Il ſe jeta ſur ſon lit, et s'endormit avec quelque peine, agité par ſon impatience, et par ſon naiſſant amour.

Le chant des oiſeaux le réveilla au point du jour; il ſortit de ſa cabane, et conduiſit ſon joli troupeau dans le même lieu où le jour précédent avoit commencé ſa bonne fortune. A peine s'étoit-il aſſis au bord du ruiſſeau, qu'un pavillon d'étoffe fort brillant, couleur de feu vert et or, ſe trouva attaché aux branches des arbres, pour garantir Alidor de l'ardeur du ſoleil. De jeunes bergers et de belles bergères des environs, arrivèrent en ce lieu. Ils cherchoient Alidor; ſon pavillon, ſon troupeau et ſa parure, les jetèrent dans un grand étonnement.

Ils s'avancèrent en diligence, et lui demandèrent avec beaucoup d'empreſſement, la cauſe de tant de merveilles. Alidor ſourit de leur ſurpriſe, et leur apprit tout ce qui lui étoit arrivé. Plus d'un berger en ſentit de la jalouſie, et plus d'une bergère en rougit de dépit. Il y en avoit peu dans cette contrée qui n'euſſent formé des deſſeins ſur le coeur du beau berger; et une déeſſe ou une fée leur paroiſſoit une trop dangereuſe rivale.

Jeune et Belle, qui ne perdoit guères ſon berger de vue, ſouffrit impatiemment la converſation des bergères: il y en avoit de charmantes parmi elles; et une bergère fort ai-

mable peut être une rivale redoutable à une déesse même.

L'indifférence qu'Alidor marqua pour elles, rassura la jeune fée. Les bergères quittèrent Alidor avec peine, et conduisirent leur troupeau plus avant dans la prairie.

Peu de momens après, qu'il n'y eut plus qu'une troupe de bergers avec Alidor, un festin délicieux parut servi sur une table de marbre blanc. Des sièges de verdure s'élevèrent autour; et Alidor fit part de ce repas aux bergers de ses amis qui l'étoient venus joindre. En s'asséyant à table, ils se trouvèrent tous vêtus d'habits galans, mais moins magnifiques que celui d'Alidor, qui parut alors tout brillant de pierreries.

Une musique champêtre, mais gracieuse, fit retentir les échos d'alentour, et l'on entendit chanter ces paroles :

Admirez d'Alidor le suprême bonheur ;
C'est par lui que l'amour m'a fait sentir ses armes.
Bergers, qui connoissez ses charmes,
Respectez le choix de mon coeur.

L'étonnement des bergers redoubloit à tous momens. Une troupe de jeunes bergères arrivèrent au bord du ruisseau ; le bruit de la sym-

phonie les attiroit bien moins en ce lieu, que le défir de voir Alidor. On commença, fous les arbres, un petit bal champêtre très-agréable.

La jeune fée, qui étoit invifible, mais toujours préfente, prit, en un moment, avec fix de fes nymphes, les plus jolies habits de bergères qu'on eut jamais vus. Elles n'étoient parées que de guirlandes de fleurs; leurs houlettes en étoient ornées; et Jeune et Belle, coëffée fimplement avec des jonquilles, qui faifoient un effet charmant dans fes beaux cheveux noirs, parut la plus merveilleufe perfonne du monde.

L'arrivée de ces belles bergères furprit toute l'affemblée. Toutes les beautés de ce lieu en fentirent du dépit. Il n'y eut pas un berger qui ne cherchât, avec empreffement, à leur faire les honneurs de la fête.

Jeune et Belle, inconnue parmi eux pour une fée, n'en reçut pas moins d'honneurs, et ne s'attira pas moins de voeux. C'eft la beauté qui fait recevoir les hommages les plus fincères. Jeune et Belle fut flattée des effets de la fienne, où fa dignité n'avoit point de part.

Pour Alidor, dès qu'elle parut dans l'affemblée, oubliant que l'amour qu'une déeffe ou une fée avoit pour lui, l'obligeoit à quelque attention pour ne lui pas déplaire; il vola près de Jeune et Belle, et s'en étant approché de la meilleure grâce du monde; venez, belle bergère,

lui dit-il, venez prendre une place plus digne de vous. Une si merveilleuse personne est trop au-dessus de toutes les autres beautés, pour demeurer confondue parmi elles. Il lui présenta la main; et Jeune et Belle, charmée de sentimens que sa vue commençoit d'inspirer à son berger, se laissa conduire. Alidor la mena sous ce pavillon brillant, qui s'étoit trouvé le matin attaché aux arbres, dès qu'il étoit arrivé dans ce lieu. Une troupe de jeunes bergers apporta, par les ordres d'Alidor, des faisceaux de fleurs et de verdure, et en élevèrent une espèce de petit trône où Jeune et Belle se plaça. Le beau berger se mit à ses pieds. Ses nymphes s'assirent auprès d'elle, et le reste de l'assemblée forma un grand cercle, où chacun se rangea suivant son inclination.

Ce lieu, orné de tant de beautés, faisoit le plus agréable spectacle du monde. Le bruit de l'eau se mêloit à la symphonie, et il sembloit que tous les oiseaux des environs se fussent assemblés dans ce lieu pour prendre part à la fête. Un nombre infini de bergers se détachoient par troupes, pour venir faire leur cour à Jeune et Belle. Un d'entr'eux, nommé IPHIS, s'approchant de la jeune fée. Quelque belle que soit la place que vous a fait prendre Alidor, dit-il à Jeune et Belle, elle est peut-être très-dangereuse à occuper. Je le crois, lui dit la fée avec

un fourire capable d'enlever tous les coeurs : les bergères de ce hameau auront fans doute quelque peine à me pardonner la préférence qu'Alidor femble m'avoir donnée fur tant de beautés qui la méritoient mieux que moi. Non, lui dit Iphis, nos bergères fe rendront plus de juftice ; mais une déeffe aime Alidor. Iphis conta alors à Jeune et Belle toute l'aventure du beau berger. Quand il eut achevé fon récit, la jeune fée fe tournant vers Alidor, d'un air gracieux : je ne veux point, lui dit elle, d'une auffi redoutable ennemie que la déeffe dont vous êtes aimé. Aparemment elle ne m'avoit pas deftiné la place que j'occupe : mais je la lui rendrai. Elle fe leva en achevant ces paroles : demeurez, lui dit Alidor en la regardant tendrement, et en l'arrêtant ; demeurez, belle bergère : il n'eft point de déeffe dont je ne facrifie la tendreffe au plaifir de vous adorer ; et celle dont vous à parlé Iphis n'eft pas fort favante, du moins en amour, puifqu'elle a permis que je vous aie vue. Jeune et Belle ne put répondre à Alidor ; on la vint prendre dans ce moment pour danfer, et jamais on ne s'en eft acquitté avec tant de grâce. Elle prit le beau berger, qui fe furpaffa lui-même. Jamais les plus magnifiques fêtes de la cour de Jeune et Belle ne lui avoient fait tant de plaifir que cette effemblée champêtre. L'amour embellit tous les lieux où l'on peut voir ce que l'on aime.

Alidor ſentoit augmenter à tous momens ſon amour, et faiſoit mille ſermens de ſacrifier toutes les déeſſes et toutes les fées de l'univers, au tendre amour que lui inſpiroit ſa bergère. Jeune et Belle étoit charmée de ſentimens du beau berger; mais elle voulut éprouver quelques momens ſa tendreſſe. Iphis étoit aimable; et ſi Alidor n'eût pas été préſent, on l'auroit ſans doute admiré. La jeune fée lui parla deux ou trois fois d'un air aſſez gracieux, et danſa pluſieurs fois avec lui.

Alidor en ſentit une jalouſie auſſi vive que ſon amour. Jeune et Belle le remarqua; et s'en croyant plus ſûre du coeur de ſon berger, elle ceſſa de lui faire de la peine; elle ne parla plus à Iphis le reſte de journée, et Alidor eut ſes regards les plus favorables. Hé quels regards! ils portoient l'amour dans les coeurs les plus inſenſibles.

Le jour finit, cette belle troupe ſe ſépara à regret; mille ſoupirs ſuivirent Jeune et Belle: elle défendit à tous les bergers de l'accompagner; mais elle promit en peu de mots à Alidor, que le lendemain il la reverroit dans la prairie. Elle quitta enſuite la belle troupe, et ſes nymphes la ſuivirent. Les bergers les laiſſèrent partir; ils eſpéroient qu'en les ſuivant d'un peu loin, ils pourroient apprendre, ſans en être apperçus, quel étoit le hameau de ces divines perſonnes;

mais dès que Jeune et Belle eut gagné un petit bois qui la déroboit aux yeux des bergers, elle disparut avec ses nymphes : elles s'amusèrent quelque tems à regarder les bergers chercher inutilement la route qu'elles avoient prise. Jeune et Belle remarqua avec plaisir qu'Alidor paroissoit un de plus empressés.

Iphis se désespéroit d'avoir tardé un peu trop à les suivre, et beaucoup d'autres bergers, dont les nymphes avoient fait la conquête, passèrent une partie de la nuit à les chercher dans le bois et aux environs.

Quelques auteurs ont assuré que les nymphes, autorisées par l'exemple de la jeune fée, trouvèrent quelques-uns de ces bergers plus aimables que tous les rois qu'elles avoient vus jusques alors.

Jeune et Belle retourna dans son palais ; et bien qu'une fée toujours occupée de mille soins différens pût s'absenter sans conséquence, elle trouva tous ses amans bien inquiets de ne l'avoir point vue de toute la journée ; mais pas un n'osa lui en faire des reproches. Il falloit être amans soumis et respectueux près de Jeune et Belle, ou recevoir d'elle un ordre de se retirer de sa cour. Ils n'osoient même lui parler de leur tendresse; ce n'étoit que par leurs soins, leur respect et leur constance, qu'ils espéroient enfin de la toucher.

Jeune et Belle parut peu occupée de tout ce qui se présenta à ses yeux : elle soupa peu, elle rêva souvent ; et les princes ses amans, attentifs à toutes ses actions, crurent l'avoir entendue soupirer plusieurs fois. Elle congédia toute la cour de fort bonne heure, et se retira dans son appartement.

Quand on doit revoir ce qu'on aime, tout ce qui se présente en attendant ce moment agréable, paroît bien froid et bien ennuyeux.

La jeune fée, avec les nymphes qui l'avoient suivie tout le jour, cachées dans un nuage, furent en un instant à la cabane du beau berger. Il y étoit retourné fort triste de n'avoir pu trouver le chemin qu'avoit pris sa divine bergère. Tout étoit aussi charmant dans sa cabane, que quand il l'avoit quittée ; mais en rêvant, ayant baissé les yeux sur le parquet de sa petite chambre, il s'apperçut qu'il étoit changé ; au lieu des histoires de déesses qui avoient eu de l'amour pour des bergers, il vit en la place les exemples terribles des amours infortunés, qui ne s'étoient pas rendus dignes de la tendresse de ces divinités.

Vous avez raison, s'écria le beau berger en regardant ces petites peintures ; vous avez raison, déesse ; je mérite votre couroux : mais pourquoi avez-vous permis qu'une bergère trop aimable vînt s'offrir à mes regards? Hé! quelle

divinité peut défendre un coeur contre ſes charmes ?

Jeune et Belle étoit déjà dans la cabane quand Alidor prononça ces paroles ; elle en ſentit toute la douceur, et ſa tendreſſe en redoubla encore.

Il parut, comme le jour précédent, un repas magnifique ; mais Alidor n'en fit pas un ſi bon uſage que la veille ; il étoit amoureux, et même un peu jaloux : car il ſe ſouvenoit toujours que ſa bergère avoit parlé avec quelque attention à Iphis.

Cependant la promeſſe qu'elle lui avoit faite, qu'il la reverroit le lendemain dans la plaine, adouciſſoit un peu ſes chagrins.

Le petit amour le ſervit pendant le repas ; mais Alidor, occupé de ſa nouvelle inquiétude, ne lui dit pas un ſeul mot. La table diſparut ; et le jeune enfant s'approchant d'Alidor, lui préſenta deux boëtes de portraits magnifiques, puis il s'envola.

Le beau berger ouvrit avec précipitation une des boëtes ; elle renfermoit le portrait d'une jeune perſonne d'une beauté ſi parfaite, que l'imagination peut à peine la repréſenter : au-deſſous de ce merveilleux portrait, ces paroles étoient écrites en lettres d'or.

TON BONHEUR EST ATTACHÉ A SA TENDRESSE.

Il faut avoir vu ma bergère, dit Alidor, en regardant ce beau portrait, pour n'être pas enchanté d'une ſi charmante perſonne : il referma la boëte, et la mit négligemment ſur une table.

Il ouvrit l'autre boëte que le petit amour lui avoit donnée; mais quel fut ſon étonnement quand il y vit le portrait de ſa bergère, brillant de tous ces charmes qui avoient fait une ſi vive impreſſion ſur ſon coeur!

Elle étoit peinte telle qu'il l'avoit vue cette même journée, coëffée avec des fleurs; et le peu que l'on voyoit de ſon habit, paroiſſoit celui d'une bergère. Le beau berger étoit ſi transporté de ſon amour, qu'il fut long tems ſans s'appercevoir que ces paroles étoient écrites audeſſous du portrait.

Oublie ses appas, ou ton amour te sera funeste.

Hé! ſans ma bergère, s'écria Alidor, eſt-il quelque felicité? Ce tranſport charma Jeune et Belle. Le beau portrait que mépriſoit Alidor, n'étoit qu'un portrait d'imagination. La jeune fée avoit voulu voir ſi ſon berger la préféreroit à une ſi belle perſonne, qui lui paroiſſoit une déeſſe ou une fée. Satisfaite de l'amour d'Alidor, elle retourna à ſon palais, après avoir aſ-

ſemblée ſes nymphes par un ſignal dont elles étoient convenues.

C'étoit de faire briller en l'air quelques éclairs; et c'eſt de-là que ſont venus ceux qui ne ſont point ſuivis du tonnerre.

Les nymphes revinrent: elles avoient voulu voir auſſi ce que faiſoient leurs amans: quelques-unes furent aſſez contentes: elles les trouvèrent occupées d'elles, et en parlant avec empreſſement. Mais d'autres furent moins ſatisfaites des effets de leur beauté: elles trouvèrent leurs bergers profondément endormis. On paroît quelquefois fort amoureux dans la journée, qu'on ne l'eſt pas aſſez pour veiller la nuit.

La jeune fée ſe coucha en arrivant en ſon palais, charmée de l'amour de ſon berger. Elle n'étoit agitée que de la douce impatience de le revoir.

Pour Alidor, il dormit peu; et ſans s'inquiéter des menaces qu'on avoit fait lire au-deſſous des deux petits portraits, il ne ſongea qu'à retourner dans la prairie: il eſpéroit d'y voir ſa bergère dans la journée; il ne croyoit pas pouvoir y arriver trop tôt.

Il conduiſit ſon aimable troupeau au lieu fortuné où il avoit vu Jeune et Belle; ſon joli chien eut ſoin de le garder: le beau berger ne pouvoit ſonger qu'à ſa bergère.

Jeune et Belle fut occupée malgré elle, cette

journée, à recevoir des ambaſſadeurs de pluſieurs rois des contrées voiſines. Jamais audiences ne furent ſi courtes; cependant une partie du jour ſe paſſa à ces ennuyeuſes cérémonies. La jeune fée ſouffroit autant que ſon berger, à qui une vive impatience faiſoit ſentir mille tourmens.

Le ſoleil étoit couché: Alidor crut enfin ne point voir ce jour-là ſa divine bergère; quelle douleur pour lui!

Il ſe plaignit, il ſoupira mille fois; il fit ces vers ſur ſon abſence, et avec le fer de ſa houlette il les grava ſur un jeune ormeau:

Vous dont Vénus ne peut regarder ſans envie
La brillante beauté par les grâces ſuivie;
O vous! pour qui l'amour prodigua tant d'attraits,
Que ce Dieu, qui vous fit ſi charmante et ſi belle,
Eſt plus ſûr de bleſſer par vous que par ſes traits:
Bergère, que pour moi votre abſence eſt cruelle!
Deſtiné loin de vous à paſſer tout un jour,
A ma triſteſſe au moins je veux être fidèle;
Elle a rapport à mon amour.

Il achevoit de graver ces vers, quand Jeune et Belle parut de loin, dans la plaine, avec ſes nymphes, toujour vêtues en bergères. Ali-

dor les reconnut d'une diftance très-éloignée; il courut, il vola vers Jeune et Belle, qui le reçut avec un fourire charmant, digne de faire la félicité des dieux mêmes.

Il lui parla de fon amour, avec une ardeur capable de perfuader un coeur moins touché que celui de la jeune fée. Elle voulut voir ce qu'il avoit gravé fur l'arbre; et elle fut charmée de l'efprit, et de la tendreffe de fon berger. Il lui conta tout ce qui lui étoit arrivé le foir précédent, et lui offrit mille fois de la fuivre au bout du monde, pour fuir l'amour qu'une déeffe, ou une fée, avoit malheureufement pris pour lui. J'y perdrois trop, fi vous fuyez cette fée, reprit gracieufement Jeune et Belle: il n'eft plus tems de vous cacher mes fentimens, puifque je fuis contente des vôtres. C'eft moi, Alidor, continua la charmante fée; c'eft moi, qui vous ai donné des marques d'une tendreffe qui fera à jamais, fi vous m'êtes fidèle, votre bonheur et le mien.

Le beau berger, tranfporté d'amour et de joie, fe jeta à fes piés: fon filence en fit plus entendre à la jeune fée, que n'auroient fait les difcours les mieux fuivis. Jeune et Belle le fit lever, et il fe trouva vêtu d'un habit fuperbe; puis la fée touchant la terre avec fa houlette, il parut un char magnifique, tiré par douze chevaux blancs, d'une beauté furprenante: ils

étoient attelés quatre de front. Jeune et Belle monta dans le char ; elle fit aſſeoir le beau berger auprès d'elle. Les nymphes y trouvérent auſſi leurs places, et dès qu'elles y furent, les beaux chevaux, qui n'avoient pas beſoin de conducteur pour ſuivre les intentions de Jeune et Belle, les menèrent avec beaucoup de diligence dans un château qu'aimoit la jeune fée. Elle l'avoit embelli de tout ce que ſon art lui fourniſſoit de merveilleux ; il s'appelloit le château de fleurs ; c'étoit le plus aimable lieu du monde.

La jeune fée, et ſon heureux amant, arrivèrent, avec les nymphes, dans une grande cour, dont les murs n'étoient que des paliſſades très-épaiſſes de jaſmins et de citronniers ; elles n'étoient qu'à hauteur d'appui. On voyoit au-deſſous couler une belle rivière, qui entouroit cette cour : pardelà, un petit bois charmant ; et de l'autre côté, des prairies à perte de vue, où cette même rivière faiſoit mille et mille tours, comme ſi elle avoit eu regret de quitter une ſi belle demeure.

Le château étoit plus admirable par ſon architecture, que par ſa grandeur ; il y avoit douze appartemens, qui avoient chacun leur beauté différente. Ils étoient très-vaſtes ; mais ce n'étoit pas aſſez pour loger Jeune et Belle et toute ſa cour, qui étoit la plus nombreuſe et la plus magnifique de l'univers.

La jeune fée ne se retiroit dans ce château, que dans une espèce de solitude. Elle n'y étoit d'ordinaire suivie que de celles de ses nymphes qu'elle aimoit le plus, et des officiers de sa maison.

Jeune et Belle conduisit son berger dans l'appartement des myrtes. Tous les meubles y étoient composés de myrtes toujours fleuris, entrelacés avec un art qui faisoit paroître le pouvoir et le bon goût de la jeune fée jusques dans les choses les plus simples. Tous les appartemens de ce château étoient ainsi meublés seulement de fleurs; on y respiroit toujours un air doux et pur.

Jeune et Belle, par sa puissance, en avoit banni pour jamais les rigueurs de l'hiver; et si elle permettoit quelquefois aux ardeurs de l'été de se faire sentir dans un lieu si agréable, c'étoit pour jouir avec plus de plaisir de la beauté des bains qui y étoieut délicieux.

Cet appartement étoit de porphyre blanc et bleu, d'un travail merveilleux; les cuves, faites de diverses formes singulières et agréables. Celle où Jeune et Belle se baignoit, étoit d'une seule topaze, élevé sur une estrade de porcelaine. Quatre colonnes d'amatistes, d'une beauté parfaite, soutenoient un dais d'une étoffe magnifique, jaune et argent, en broderie de perles. Alidor, occupé du bonheur de voir la char-

mante fée, et de la voir ſenſible pour lui, ne remarqua preſque pas toutes ces merveilles.

Une converſation aimable et tendre, enchanta long-tems ces amans fortunés dans l'appartement des myrtes. Un ſoupé magnifique fût ſervi dans le ſallon des jonquilles: une fête galante le ſuivit: les nymphes y repréſentèrent, en muſique, les amours de Diane et d'Endymion.

Jeune et Belle oublia de retourner à ſon palais, et paſſa le reſte de la nuit dans l'appartement des narciſſes.

Alidor, tranſporté d'amour, fut long-tems ſans pouvoir goûter les douceurs du ſommeil dans l'appartement des myrtes, où les nymphes l'avoient conduit après la fête.

Jeune et Belle, qui ne voulut point ſe ſervir de ſon pouvoir pour calmer un trouble agréable, ne s'endormit auſſi qu'au point du jour.

Alidor, impatient de revoir la charmante fée, attendit quelque-tems ce bienheureux moment dans le ſallon des jonquilles. Il n'avoit rien négligé dans ſa parure de tout ce qui peut ajouter des grâces aux beautés naturelles. Jeune et Belle parut mille fois plus charmante que Vénus. Elle paſſa une partie de la journée, avec Alidor et les nymphes, dans le jardin du château, dont les beautés étoient au-deſſus de la deſcription la plus merveilleuſe.

Il y eut une petite fête champêtre et agréable,

dans un bois délicieux, où Alidor, pendant quelques momens favorables, eut le doux plaisir de parler de son ardent amour à Jeune et Belle.

Elle voulut, ce soir même, retourner à son palais; elle promit à Alidor de revenir le lendemain. Jamais absence de quelques heures n'a été célébrée par tant de regrets. Le beau berger souhaitoit passionnément suivre la jeune fée; mais elle lui ordonna de demeurer dans le château des fleurs. Elle vouloit cacher sa tendresse aux yeux de toute sa cour. Nul n'entroit dans ce château sans son ordre; et elle ne craignoit point que les nymphes découvrissent son secret. Ceux d'une fée sont toujours en sûreté; on ne les divulgue jamais, la punition suivroit de trop près la faute.

Jeune et Belle demanda à Alidor son joli chien, qui l'avoit toujours suivi, pour l'emmener avec elle. Tout ce qui plaît à ce qu'on aime nous est cher.

Après le départ de la jeune fée, le berger, pour entretenir son inquiétude, bien plus que pour la dissiper s'enfonça dans le bois pour rêver à son adorable fée.

Dans un petit pré émaillé de fleurs, arrosé d'une agréable fontaine qui se trouvoit vers le milieu du bois, il apperçut son troupeau bondissant sur l'herbe: il étoit gardé par six jeunes

efclaves de bonne mine, vêtus d'habits or et bleu, avec des colliers et de chaînes d'or. Sa brebis la plus chérie reconnut fon maître, et vint à lui; Alidor la careffa, et fut vivement touché de foins de Jeune et Belle, pour tout ce qui avoit rapport à lui.

Les jeunes efclaves firent voir à Alidor leur cabane: elle étoit affez près de là, au bout d'une belle allée fort couverte. Cette petite demeure étoit bâtie de bois de cèdre: les chiffres de Jeune et Belle et ceux d'Alidor, mêlés enfemble, y paroiffoient par-tout formés avec des bois précieux. Cette infcription étoit écrite en lettres d'or fur une grande turquoife:

Dans ces beaux lieux que l'on voie à jamais
Le troupeau du berger dont mon ame eft charmée;
De ce Berger je fuis aimée;
Le fort des dieux à moins d'attraits.

Le beau berger retourna au château des fleurs, charmé des bontés de la jeune fée: il ne voulut aucune fête ce foir-là. Quand on eft abfent de ce que l'on aime, peut-on défirer des plaifirs?

Jeune et Belle revint le lendemain, comme elle l'avoit promis à fon heureux amant. Que de joie de fe revoir! Tout le pouvoir de la jeune

fée ne lui avoit jamais fait ſentir une ſi douce félicité.

Elle paſſoit preſque tous les jours au château des fleurs, et ne ſe montroit plus que rarement à la cour. En vain les princes ſes amans en ſentoient une douleur mortelle; tout étoit ſacrifié à l'heureux Alidor.

Mais un bonheur ſi doux peut-il durer longtems ſans trouble? Une autre fée que Jeune et Belle, avoit vu le beau berger: elle ſentit auſſi ſon coeur touché de ſes charmes.

Un ſoir que Jeune et Belle étoit allée donner à ſa cour quelques heures de ſa préſence, Alidor, occupé de ſon amour, rêvoit profondément dans le ſallon de jonquilles, quand il entendit un peu de bruit à une des fenêtres; et regardant de ce côté-là, il apperçut une lueur fort brillante, et un moment après, il vit ſur une table auprès de laquelle il étoit aſſis, une petite perſonne haute d'une coudée, fort vieille, avec des cheveux plus blancs que la neige, un collet monté et un vertugadin à l'antique.

Je ſuis la fée MORDICANTE, dit-elle au beau berger, et je viens t'annoncer un bonheur bien plus grand que celui d'être aimé de Jeune et Belle. Quel pourroit être ce bonheur, lui dit Alidor avec un air dédaigneux? Les dieux n'en ont point de plus parfait pour eux-mêmes! C'eſt celui de me plaire, répartit fièrement la vieille

fée : je t'aime, et mon pouvoir eſt fort au-deſſus de celui de Jeune et Belle, et preſque égal à celui des dieux. Quitte pour moi cette jeune fée : je te vengerai de tes ennemis, et de tous ceux à qui tu voudras nuire.

Tes faveurs me ſont inutiles, reprit le beau berger en ſouriant : je n'ai point d'ennemis ; je ne veux nuire à perſonne ; je ſuis trop ſatisfait de ma deſtinée ; et ſi la charmante fée que j'adore n'étoit qu'une bergère, j'aurois été auſſi heureux auprès d'elle dans une cabane, que je le ſuis dans le plus beau palais de l'univers.

Après ces mots, la mauvaiſe fée ſe fit tout d'un coup auſſi grande et auſſi groſſe qu'elle avoit d'abord paru petite, et diſparut en faiſant un bruit épouvantable.

Le lendemain, Jeune et Belle revint au château des fleurs : Alidor lui conta ſon aventure ; ils connoiſſoient l'un et l'autre la fée Mordicante ; elle étoit fort vieille, avoit toujours été laide et très-ſenſible à l'amour.

Jeune et Belle, et ſon heureux amant firent mille plaiſanteries de ſa paſſion, et ne s'inquiétèrent pas un moment des effets de ſa vengeance.

Peut on être amant fortuné, et ſonger aux malheurs de l'avenir ?

Huit jours après, Jeune et Belle et le beau berger étant entrés dans un joli bateau tout doré,

pour ſe promener ſur cette belle rivière, qui faiſoit le tour du château des fleurs, ils furent ſuivis de toute leur petite cour dans les plus jolis bateaux du monde. Celui où étoit Jeune et Belle étoit couvert d'un dais d'un étoffe légère bleue et argent: les rameurs étoient vêtus de même. D'autres petits bateaux remplis de muſiciens excellens, accompagnoient ces amans heureux, et formoient une ſymphonie agréable. Alidor, plus amoureux que jamais, ne regardoit que Jeune et Belle, dont la beauté paroiſſoit ce jour-là plus charmante que l'on ne la peut repréſenter.

Ils continuoient leur promenade, quand ils virent douze ſyrènes ſortir de l'eau; un moment après, douze tritons parurent, et ſe rangèrent avec les ſyrènes autour du petit bateau de Jeune et Belle. Les tritons firent des ſymphonies extraordinaires avec leurs cornets, et les ſyrènes chantèrent des airs gracieux qui amusèrent quelque tems la jeune fée et le beau berger. Jeune et Belle, qui étoit accoutumée aux merveilles, crut que c'étoit un divertiſſement qui lui avoit été préparé par ceux qui étoient chargés de contribuer à ſes plaiſirs, en inventant de fêtes nouvelles; mais tout d'un coup, ces perſides tritons et les ſyrènes, ayant poſé leurs mains ſur le bateau de la jeune fée, le coulèrent à fond.

Le ſeul péril que craignit Alidor, fut celui que couroit la jeune fée: il voulut nager vers

elle ; mais les tritons l'emportèrent malgré lui ; et Jeune et Belle, enlevée en même tems par les ſyrènes, fut remiſe dans ſon palais.

Une fée n'ayant pas de pouvoir ſur une autre, la jalouſe Mordicante borna ſa vengeance à faire ſentir à Jeune et Belle ce que l'abſence a de plus cruel et de plus douloureux. Cependant, Alidor fut conduit par les tritons dans un château terrible, gardé par des dragones aîlés. C'étoit-là que Mordicante avoit réſolu de ſe faire aimer du beau berger, ou de ſe venger de ſes mépris. On mit Alidor dans une chambre fort obſcure. Mordicante, toute brillante des plus belles pierreries du monde, vint le trouver, et lui voulut parler de ſa tendreſſe. Le berger, déſeſpéré d'être ſéparé de Jeune et Belle, traita la mauvaiſe fée avec tous les mépris qu'elle méritoit.

Quelle rage pour Mordicante ! Mais ſon amour étoit encore trop violent, pour vouloir perdre celui qui l'avoit fait naître. Elle ſe réſolut, après pluſieurs jours où Alidor fut retenu dans une affreuſe priſon, de vaincre ce fidèle berger par de nouveaux artifices. Elle le tranſporta tout d'un coup dans un palais magnifique : il fut ſervi avec une pompe qui ne cédoit en rien à celle qu'il avoit vue dans le château des fleurs. On tâchoit de diſſiper ſa douleur par mille fêtes agréables ; et les plus belles nymphes de l'u-

nivers, qui formoient ſa cour, ſembloient briguer entr'elles l'honneur de lui plaire. On ne parloit plus à Alidor de l'amour de la mauvaiſe fée; mais le fidèle berger languiſſoit au milieu des plaiſirs, et n'étoit pas moins déſeſpéré de l'abſence de Jeune et Belle parmi les fêtes les plus galantes, qu'il avoit été dans l'horreur de ſa cruelle priſon.

Cependant Mordicante eſpéroit que l'abſence de Jeune et Belle, les plaiſirs continuels dont on tâchoit d'amuſer Alidor, et la vue de tant de charmantes perſonnes, porteroit enfin le coeur du berger à devenir infidèle; et elle ne faiſoit paroître tant de belles nymphes à ſes yeux, que pour prendre elle-même la figure de celle dont il paroîtroit le plus touché. Elle étoit déguiſée parmi ſes nymphes; quelquefois elle paroiſſoit la plus charmante brune du monde, et quelquefois la plus belle blonde de l'univers.

L'amour, qui peut tout ſur les coeurs, avoit ſuſpendu ſa cruauté naturelle; mais le déſeſpoir de ne pouvoir ébranler la fidélité d'Alidor, ralluma ſi bien ſa fureur, qu'elle réſolut de faire périr ce charmant berger, et de le rendre la victime de l'amour conſtant qu'il conſervoit pour Jeune et Belle.

Un jour qu'elle l'obſervoit, ſans être vue, dans une belle galerie dont les fenêtres donnoient ſur la mer, Alidor appuyé ſur une baluſtrade, rêva long-tems ſans prononcer une ſeule parole; mais enfin ſoupirant douloureuſement, il fit des

plaintes ſi tendres et ſi touchantes, et qui marquoient ſi vivement la paſſion qu'il ſentoit pour la jeune ſée, que Mordicante tranſportée de rage, ſe laiſſa voir à Alidor ſous ſa figure naturelle; et après l'avoir accablé de reproches, le fit remener dans la priſon, et lui annonça que dans trois jours il ſeroit ſacrifié à ſa haine, et que les plus cruels ſuplices vengeroient ſon amour mépriſé.

Alidor ne regretta point la perte de ſa vie; elle lui étoit inſupportable, éloigné de Jeune et Belle; et ſatisfait de n'avoir rien à craindre pour elle de la colère de Mordicante, parce que le pouvoir de la jeune fée étoit égal au ſien, il attendit conſtamment la mort qui lui venoit d'être annoncée.

Cependant Jeune et Belle, auſſi fidèle que ſon berger, gémiſſoit de la douleur de ſa perte. Les ſyrènes qui l'avoient remiſe dans ſon palais, avoient diſparu dans le moment même, et la jeune fée ne douta pas que ce ne fût la cruelle Mordicante qui lui enlevoit Alidor. L'excès de ſa douleur apprit en même tems à toute ſa cour, et ſa tendreſſe pour le beau berger, et la perte qu'elle avoit faite.

Que de rois furent jaloux des malheurs mêmes où la mauvaiſe fée précipitoit Alidor! quelle rage pour ces princes amoureux, d'apprendre qu'ils avoient un rival aimé, et de voir Jeune et Belle ne s'occuper plus qu'à répandre des larmes pour ce mortel fortuné! Cependant la perte d'A-

lidor réveilla leur eſpérance. Ils ſavoient enfin que Jeune et Belle ſavoit auſſi bien aimer, qu'elle ſavoit plaire ; ils redoublèrent leurs empreſſemens, chacun d'eux flatté de la douce eſpérance de remplir un jour la place de cet amant heureux. Mais Jeune et Belle, toujours également affligée de l'abſence d'Alidor, et fatiguée de l'amour de ſes rivaux, abandonna ſa cour, et ſe retira au château des fleurs.

La vue de ces lieux charmans, où tout rappeloit dans ſon coeur le ſouvenir du beau berger, augmentoit encore ſa langueur et ſa tendreſſe. Un jour qu'elle ſe promenoit dans ſes beaux jardins : hélas, dit-elle, en regardant les divers ornemens dont ils étoient embellis, vous faiſiez autrefois mes plaiſirs ; mais je ſuis trop occupée de ma douleur, pour penſer encore à vous donner des beautés nouvelles.

Comme elle achevoit ces paroles, elle entendit un zéphyre agréable, qui agitant les fleurs de ce beau parterre, les arrangea en un inſtant de diverſes manières. D'abord elles repréſentèrent les chiffres de Jeune et Belle, puis d'autres chiffres qu'elle ne connoiſſoit pas ; et un moment après, elles formèrent diſtinctement des lettres, et Jeune et Belle ſurpriſe de cette nouveauté, lut ces vers écrits d'une façon ſi ſingulière :

Pour embellir ces lieux, ordonnez à Zephyre,
Les fleurs naiſſent quand il ſoupire ;
Pour Flore chaque jour il prodigue ſes ſoins,

Plus glorieux cent fois d'être sous votre empire,
Pour vous, quand vous voudrez, il n'en sera pas
moins.

Jeune et Belle lisoit ces vers, quand elle vit paroître en l'air ce dieu qui venoit de lui déclarer son amour. Il étoit dans un petit char de roses, attelé de cent serains blancs, attachés dix à dix avec des cordons de perles. Le char s'aprocha de la terre, et Zéphyre descendit près de la jeune fée. Il lui parla avec toute la grâce d'un dieu fort aimable et fort galant; mais la jeune fée, sans être flattée d'une conquête si brillante, lui répondit en amante fidelle. Zéphyre ne s'étonna point des rigueurs de Jeune et Belle; il se flatta de l'attendrir par ses soins; il lui fit assidument sa cour, et n'oublia rien pour lui plaire.

Il ne manquoit plus rien à la gloire d'Alidor; il avoit un dieu pour rival, et il étoit préféré par Jeune et Belle.

Cependant cet heureux mortel étoit prêt à périr par la fureur de Mordicante. Il y avoit près d'un an que la jeune fée et le beau berger étoient séparés, quand Zéphyre, qui n'espéroit plus pouvoir vaincre la constance de Jeune et Belle, et touché des larmes qu'il lui voyoit répandre sans cesse, pour la perte d'Alidor; un jour qu'il la trouva encore plus triste qu'à l'ordinaire: Puisqu'il ne m'est plus permis, lui dit-il, charmante fée, de me flatter du bonheur de vous plaire,

je veux du moins contribuer à votre félicité. Que faut-il faire, continua-t-il, pour vous rendre heureuse? Il faut pour mon bonheur, lui répondit Jeune et Belle avec un regard charmant qui pensa réveiller tout l'amour de Zéphyre; il faut me rendre Alidor. Je ne puis rien contre le pouvoir d'une autre fée : mais vous, Zéphyre, vous êtes un dieu, et vous pourriez tout contre cette cruelle rivale. Je vais tâcher, lui répartit Zephyre, de vaincre assez bien les tendres sentimens que vous m'avez inspirés, pour vous pouvoir rendre enfin un service agréable. Après ces mots il s'envola, et laissa Jeune et Belle flattée d'une douce espérance.

Zéphyre ne la trompa point; il n'aimoit pas long-tems sans être assuré de plaire; et la jeune fée lui avoit paru trop constante, pour pouvoir espérer de lui faire oublier Alidor.

Zéphyre vola vers l'horrible prison, où ce beau berger n'attendoit plus que la perte de sa vie. Un vent impétueux formé par six aquillons qui avoient accompagné Zéphyre, ouvrit tout d'un coup les portes de la prison; et le beau berger enfermé dans un nuage fort brillant, fut conduit au château des fleurs. Zéphyre, après avoir vu Alidor, s'étonna moins de la fidélité de Jeune et Belle; il ne voulut point se montrer au beau berger, qu'il ne l'eût rendu à la charmante fée.

Qui pourroit exprimer la joie parfaite, qu'Alidor et Jeune et Belle sentirent à se revoir? Qu'ils se retrouvérent aimables, et qu'ils s'aimèrent ten-

drement ! que de grâces furent rendues par ces amans heureux, au dieu qui venoit d'assurer leur félicité ! Il les quitta peu après, pour retourner auprès de Flore.

Jeune et Belle voulut que toute sa cour prît part à son bonheur : on le célébra par mille jeux dans toute l'étendue de son empire, malgré la douleur des princes ses amans, qui furent spectateurs du triomphe du beau berger.

Cependant, pour n'avoir plus rien à craindre de la colère de Mordicante contre Alidor, Jeune et Belle lui apprit l'art de féerie, et lui fit présent du don de Jeunesse. Après avoir assuré un bien si doux à son heureux amant, songeant au soin de sa gloire, elle lui donna le château des fleurs, et le fit reconnoître souverain de ce beau pays, où ses ayeuls avoient autrefois régné. Alidor fut le plus grand roi de l'univers, dans les mêmes lieux où il avoit été le plus charmant berger du monde : il combla de biens tous ceux qui avoient été de ses amis ; et conservant à jamais tous ses charmes, comme Jeune et Belle, on assure qu'il s'aimèrent toujours, parce qu'ils furent toujours aimables, et l'hymen ne se mêla point de finir une passion qui faisoit la félicité de leur vie.

LE PALAIS DE LA VENGEANCE, CONTE.

Il fut autrefois un roi et une reine d'Islande, qui, après vingt ans de mariage eurent une fille, dont la naissance leur donna d'autant plus de joie qu'ils désespéroient depuis long-tems d'avoir des enfans qui succédassent un jour à leur royaume. La jeune princesse fut nommée Imis ; ses charmes naissans promirent, dès son enfance, toutes les merveilles que l'on vit briller en elle dans un âge un peu plus avancé. Rien n'auroit été digne d'elle dans tout l'univers, si l'Amour, qui crut être de son honneur de pouvoir assujétir un jour à son empire une si merveilleuse personne, n'eût pris soin de faire naître dans cette même cour un prince aussi charmant que la princesse Imis étoit aimable. Il s'appelloit Philax, et il étoit fils d'un frère du roi d'Islande; il avoit deux ans de plus que la princesse, et ils furent élevés ensemble avec toutes les libertés que donne l'enfance et la proximité

du ſang. Les premiers mouvemens de leurs coeurs furent donnés à l'admiration et à la tendreſſe. Ils ne pouvoient rien voir de ſi beau qu'eux-mêmes, auſſi ne trouvoient-ils rien ailleurs qui pût les détourner d'une paſſion qu'ils ſentoient l'un et l'autre, même ſans ſavoir encore comment on la devoit nommer. Le roi et la reine voyoient naître cet amour avec plaiſir; ils aimoient le jeune Philax; il étoit prince de leur ſang, et jamais un enfant n'avoit donné de ſi belles eſpérances. Tout ſembloit d'accord avec l'amour, pour rendre un jour Philax le plus heureux de tous les hommes. La princeſſe avoit environ douze ans, quand la reine, qui l'aimoit avec une tendreſſe infinie, voulut conſulter ſur ſa deſtinée une fée, dont la ſcience prodigieuſe faiſoit alors grand bruit. Elle partit pour l'aller trouver. Elle mena Imis avec elle, qui, dans la douleur de quitter Philax, s'étonna mille et mille fois que l'on pût ſonger à l'avenir, quand le préſent étoit agréable. Philax demeura auprès du roi, et tous les plaiſirs de la cour ne le conſolèrent point de l'abſence de la princeſſe.

La reine arriva au château de la fée; elle y fut magnifiquement reçue; mais la fée ne s'y trouva pas. Elle habitoit d'ordinaire ſur le ſommet d'une montagne à quelque diſtance de ſon château, où elle demeuroit ſeule, occupée de

cè profond ſavoir, qui la rendoit ſi célèbre par tout le monde. Dès qu'elle ſut l'arrivée de la reine, elle revint: la reine lui préſenta la princeſſe, lui apprit ſon nom, l'heure de ſa naiſſance, que la fée ſavoit auſſi-bien qu'elle, quoiqu'elle n'y eût point été; (mais la fée de la montagne ſavoit tout.) Elle promit à la reine de lui rendre réponſe dans deux jours, et puis elle retourna ſur le ſommet de ſa montagne. Au commencement du troiſième jour, elle revint, fit deſcendre la reine dans un jardin, et lui donna des tablettes de feuilles de palmier, bien fermées; mais elle lui ordonna de ne les ouvrir qu'en préſence du roi. La reine, pour ſatisfaire du moins en quelque façon ſa curioſité, lui fit diverſes queſtions ſur la fortune de ſa fille: Grande reine, lui dit la fée de la montagne, je ne vous ſaurois dire préciſément de quelle eſpèce de malheur la princeſſe eſt menacée; je vois ſeulement que l'amour aura beaucoup de part dans les évènemens de ſa vie, et que jamais beauté n'a fait naître de ſi violentes paſſions que celles que doit inſpirer Imis. Il ne falloit point être fée pour promettre des amans à cette princeſſe; ſes yeux ſembloient déjà exiger de tous les coeurs l'amour que la fée aſſuroit que l'on auroit pour elle. Cependant Imis, beaucoup moins inquiète de ſa deſtinée que de l'abſence de Philax, s'amuſoit à cueil-

lir des fleurs; mais occupée de ſa tendreſſe et de l'impatience de partir, elle oublia le bouquet qu'elle avoit commencé de faire, et jeta, en rêvant, les fleurs qu'elle avoit d'abord amaſſées avec plaiſir. Elle alla rejoindre la reine, qui diſoit adieu à la ſée de la montagne. La ſée embraſſa Imis, et la regardant avec l'admiration qu'elle méritoit: Puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible (dit-elle après quelque moment d'un ſilence qui avoit quelque choſe de miſtérieux,) puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible, belle princeſſe, de changer en ta faveur l'ordre des deſtinées, du-moins je tâcherai de te faire éviter les malheurs qu'elles te préparent. Après ces mots, elle cueillit elle-même une touffe de muguet, et s'adreſſant à la jeune Imis: Portez toujours ces fleurs que je vous donne, lui dit elle; elles ne ſe flétriront jamais; et tant que vous les aurez ſur vous, elles vous garantiront de tous les maux dont le deſtin vous menace. Elle attacha enſuite le bouquet ſur la coiffure d'Imis, et les fleurs obéiſſant aux intentions de la ſée, dès qu'elles furent ſur la tête de la princeſſe, s'ajuſtèrent d'elles-mêmes, et formèrent une eſpèce d'aigrette, dont la blancheur ſembloit ne ſervir qu'à faire voir que rien ne pouvoit effacer celle du teint de la belle Imis. La reine partit après avoir encore remercié mille fois la ſée, et revint en Islande, où toute

la cour attendoit avec impatience le retour de la princeſſe. Jamais la joie ne parut plus brillante et plus aimable que dans les yeux d'Imis et de ſon amant. On n'expliqua qu'au roi le myſtère de l'aigrette du muguet ; elle faiſoit un effet ſi agréable ſur les beaux cheveux bruns de la princeſſe, que tout le monde la prit ſeulement pour un ornement qu'elle avoit choiſi elle-même dans les jardins de la fée. La princeſſe parla beaucoup plus à Philax des chagrins qu'elle avoit ſentis en ne le voyant pas, que des malheurs que lui promettoient les deſtinées. Philax en fut pourtant alarmé ; mais la joie de ſe retrouver étoit préſente, les malheurs encore incertains ; ils les oublièrent, et s'abandonnèrent au doux plaiſir de ſe revoir. Cependant la reine rendit compte au roi de ſon voyage, et lui donna les tablettes de la fée. Le roi les ouvrit, et y trouva ces paroles écrites en lettres d'or.

Le deſtin pour Imis ſous un eſpoir flatteur,
Cache une peine rigoureuſe ;
Elle deviendra malheureuſe
Par le long cours de ſon bonheur.

Le roi et la reine furent fort affligés de cet oracle, et cherchèrent vainement à le pouvoir expliquer. Ils n'en dirent rien à la princeſſe,

pour ne lui pas donner une inutile douleur. Un jour que Philax étoit allé à la chasse, ce qui lui arrivoit assez souvent, Imis se promenoit seule dans un labyrinthe de myrtes; elle étoit fort triste parce qu'elle trouvoit que Philax tardoit trop à revenir, et elle se reprochoit une impatience qu'il ne partageoit pas avec elle. Elle étoit occupée de sa rêverie, quand elle entendit une voix qui lui dit: Pourquoi vous affligez vous, belle princesse ? si Philax n'est pas assez sensible au bonheur d'être aimé de vous, je viens vous offrir un coeur mille fois plus reconnoissant, un coeur vivement touché de vos charmes, et une fortune assez brillante, pour devoir être desirée par toute autre que par vous, dont tout le monde doit reconnoître l'empire. La princesse fut très-surprise d'entendre cette voix; elle croyoit être seule dans le labyrinthe; et comme elle n'avoit point parlé, elle s'étonnoit encore plus que cette voix eût répondu à sa pensée. Elle regarda autour d'elle, et elle vit paroitre en l'air un petit homme monté sur un hanneton. N'ayez point peur, belle Imis, lui dit-il, vous n'avez point d'amant plus soumis que moi; et quoique ce soit aujourd'hui la première fois que je parois devant vous, il y a longtems que je vous aime, et que je vous vois tous les jours. Que vous m'étonnez, lui dit la princesse! Quoi! vous me voyez tous les jours, et vous savez ce que je pense? Si cela est, vous avez dû voir qu'il est inutile d'avoir de l'amour pour moi. Philax, à qui j'ai donné mon coeur,

eſt trop aimable, pour pouvoir ceſſer d'en être le maître ; et quoique je ne ſois pas contente de lui, je ne l'ai jamais tant aimé. Mais, dites-moi qui vous êtes, et où vous m'avez vue? Je ſuis Pagan l'Enchanteur, lui dit-il, et mon pouvoir s'étend ſur tout le monde, hors ſur vous. Je vous vis dans les jardins de la fée de la montagne. J'étois caché dans une des tullipes que vous cueillîtes; je pris d'abord pour un heureux préſage le haſard qui vous avoit fait choiſir la fleur où j'étois. Je me flattai que vous m'emporteriez avec vous ; mais vous étiez trop occupée du plaiſir de penſer à Philax; vous jettâtes les fleurs après les avoir cueillies, et vous me laiſsâtes dans le jardin, le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce moment, j'ai ſenti que rien ne pouvoit me rendre heureux que l'eſpérance d'être aimé de vous. Penſez à moi, belle Imis, s'il vous eſt poſſible ; et permettez-moi de vous faire ſouvenir quelque fois de mon amour. Après ces mots il diſparut et la princeſſe retourna au Palais, où la vue de Philax, qu'elle retrouva, diſſipa ſa peur. Elle avoit tant d'empreſſement de l'entendre ſe juſtifier du longtems qu'il avoit paſſé à la chaſſe, qu'elle penſa oublier de lui conter ſon aventure. Mais enfin, elle lui apprit ce qui lui venoit d'arriver dans le labyrinthe des myrtes. Le jeune Prince, malgré ſon courage craignit un rival aîlé, contre lequel il ne pourroit diſputer ſa princeſſe aux dépens de ſa vie. Mais l'aigrette de muguet le raſſuroit contre les enchan-

temens, et la tendresse qu'Imis avoit pour lui, ne lui permettoit pas de craindre son changement. Le lendemain de l'aventure du labyrinthe, la princesse, en s'éveillant, vit voler, dans sa chambre, douze petites nymphes, assises sur des mouches à miel, qui portoient dans leurs mains de petites corbeilles d'or. Elles s'approchèrent du lit d'Imis, la saluèrent, et puis allèrent mettre les corbeilles sur une table de marbre blanc, qui parut au milieu de la chambre. Dès qu'elles furent posées, elles devinrent d'une grandeur ordinaire. Les nymphes, après avoir quitté leurs corbeilles, saluèrent encore Imis; et une d'entr'elles, s'approchant de son lit plus près que les autres, laissa tomber dessus quelque chose, puis elles s'envolèrent. La princesse, malgré l'étonnement que lui donnoit un spectacle si nouveau, prit ce que la nymphe avoit laissé tomber auprès d'elle; c'étoit une émeraude d'une beauté merveilleuse. Elle s'ouvrit dès que la princesse y toucha; elle trouva qu'elle renfermoit une feuille de rose, sur laquelle elle lut ces vers:

Que l'univers apprenne, avec étonnement,
Du pouvoir de vos yeux les effets incroyables;
Vous me rendez, en vous aimant,
Les tourmens même désirables.

La princesse ne pouvoit revenir de sa surprise; enfin elle appella les dames qui la servoient: elles furent aussi étonnées qu'Imis à la vue de la

table et des corbeilles. Le roi, la reine, et Philax accoururent au bruit de cette aventure, la princesse ne supprima dans son récit que la lettre de son amant; c'étoit au seul Philax qu'elle croyoit en devoir rendre compte. Les corbeilles furent examinées avec soin, et elle se trouvèrent toutes remplies de pierreries d'une beauté extraordinaire, et d'un si grand prix, qu'elles redoublèrent encore l'étonnement des spectateurs. La princesse n'y voulut point toucher; et ayant trouvé un moment où personne ne l'écoutoit, elle s'approcha de Philax, et lui donna l'émeraude et la feuille de rose. Il lut la lettre de son rival avec beaucoup de peine. Imis, pour le consoler, déchira devant lui la feuille de rose. Mais que ce sacrifice leur coûta cher! Il se passa quelques jours sans que la princesse entendît parler de Pagan; elle crut que ses mépris pour lui auroient éteint son amour, et Philax se flatta de la même espérance. Ce prince retourna à la chasse, comme il avoit accoutumé. Il s'arrêta seul au bord d'une fontaine pour se rafraîchir. Il avoit sur lui l'émeraude que la princesse lui avoit donné, et se souvenant de ce sacrifice avec plaisir, il la tira de sa poche pour la regarder; mais à peine l'eut-il tenue un moment, qu'elle lui échappa des mains, et dès qu'elle eut touché la terre, elle se changea en un chariot. Deux monstres ailés sortirent de la fontaine; et s'y attelèrent eux-mêmes. Philax les regardoit sans peur: car il étoit incapable d'en avoir;

mais il ne put s'empêcher de ſentir quelque émotion, quand il ſe vit tranſporter dans le chariot d'émeraude, par une force invincible; et auſſitôt élevé en l'air où les monſtres aîlés firent voler le chariot, avec une facilité et une rapidité prodigieuſe. Cependant la nuit arriva, et les chaſſeurs, après avoir cherché Philax par tout le bois inutilement, revinrent au palais, où ils crurent qu'il pourroit être retourné. Ils ne l'y trouvèrent pas, et perſonne ne l'avoit vu depuis qu'il étoit allé avec eux à la chaſſe. Le roi ordonna que l'on retournât chercher le prince. Toute la cour prit part à ſon inquiétude; l'on retourna dans le bois, on courut aux environs, on n'en revint qu'au point du jour, et ſans avoir appris aucunes nouvelles du prince. Imis avoit paſſé la nuit à ſe déſeſpérer de l'abſence de ſon amant, dont elle ne pouvoit comprendre la cauſe. Elle étoit alors ſur une terraſſe du palais, pour voir revenir ceux qui étoient allé chercher Philax, et elle ſe flattoit de le voir arriver avec eux; mais rien ne peut exprimer l'excès de la douleur dont elle fut ſaiſie, quand elle ne vit point arriver Philax, et qu'on lui dit, qu'il avoit été impoſſible d'apprendre ce qu'il étoit devenu. Elle s'évanouit, on l'emporta, et une de ſes femmes qui s'empreſſoit de la mettre au lit, détacha de deſſus la tête de la princeſſe, l'aigrette de muguet qui la garantiſſoit des enchantemens. Dès qu'elle fut otée, un nuage obſcurcit la chambre, et Imis diſparut.

Le roi et la reine furent au désespoir de cette perte, et ne purent jamais s'en consoler. La princesse en revenant de son évanouissement, se trouva dans une chambre de corail de diverses couleurs, parquetée de nacre de perles, environnée de nymphes qui la servoient avec un profond respect Elles étoient belles, et vêtues d'habits magnifiques et galans. D'abord Imis demanda où elle étoit. Vous êtes dans un lieu où l'on vous adore, lui dit une des nymphes: ne craignez rien, belle princesse, vous y trouverez tout ce que vous pouvez désirer. Philax est donc ici? (dit alors la princesse, avec un mouvement de joie qui parut dans ses yeux,) je ne souhaite que le bonheur de le revoir. C'est vous souvenir trop long-tems d'un ingrat, (dit alors Pagan, en se faisant voir à la princesse) et puisque ce prince vous a quitté, il n'est plus digne de l'amour que vous avez pour lui. Joignez le dépit et les soins de votre gloire à la passion que j'ai pour vous; régnez à jamais dans ces lieux, belle princesse, vous y trouverez des richesses immenses, et tous les plaisirs imaginables seront attachés à vos pas. Imis ne répondit au discours de Pagan que par des larmes. Il la quitta, de peur d'aigrir sa douleur. Les nymphes restèrent auprès d'elle, et essayerent par leurs soins de la consoler. On lui servit un repas magnifique, elle refusa de manger; mais enfin le lendemain, le desir de voir encore Philax la fit résoudre à vivre; elle mangea, et les nymphes pour dissi-

per ſa douleur, la menerent en divers endroits du palais ; il étoit tout bâti de coquillages luiſans mêlés avec des pierres précieuſes de différentes couleurs ; ce qui faiſoit le plus bel effet du monde : tous les meubles en étoient d'or, et d'un travail ſi merveilleux, qu'on voyoit bien qu'il ne pouvoit venir que de la main des fées. Les Nymphes, après avoir fait voir à Imis le palais, la conduiſirent dans des jardins, dont la beauté ne peut être repréſentée. Elle y trouva un char fort brillant, attelé de ſix cerfs, qu'un nain conduiſoit. On la pria d'entrer dans le char ; Imis obéit, les nymphes s'y aſſirent à ſes pieds ; on les mena ſur le bord de la mer, où une nymphe apprit à la princeſſe que Pagan régnoit dans cette isle, dont il avoit fait par la force de ſon art, le plus beau lieu de l'univers. Un bruit d'inſtrumens interrompit le diſcours de la nymphe ; toute la mer parut couverte de petits barques de corail, couleur de feu, remplies de tout ce qui pouvoit compoſer une fête maritime fort galante. Au milieu des petites barques, il en avoit une beaucoup plus grande que les autres, ſur laquelle les chiffres d'Imis paroiſſoient par-tout formés avec des perles ; elle étoit traînée par deux dauphins. Elle s'approcha du rivage : la princeſſe y entra avec ſes nimphes. Dès qu'elle y fut, une ſuperbe collation parut devant elle ; et elle entendit un concert merveilleux qui ſe faiſoit dans les barques qui entouroient la ſienne. On n'y chanta que ſes louanges ; Imis ne fit attention

à rien. Elle remonta dans son char, et retourna à son palais accablée de tristesse. Le soir, Pagan se présenta encore devant elle. Il la trouva plus insensible à son amour qu'elle ne lui avoit encore paru; mais il ne se rebuta point et se flatta sur la foi de sa constance. Il ignoroit encore qu'en amour, les plus constans ne sont pas toujours les plus heureux; il donnoit chaque jour des fêtes à la princesse, des divertissements dignes d'attirer l'admiration de tout le monde, excepté de celle pour qui on les inventoit: Imis n'étoit touchée que de l'absence de son amant. Cependant ce malheureux prince avoit été conduit par les monstres aîlés dans une forêt, dont Pagan étoit maître. Elle s'appelloit la forêt triste. Dès que Philax y fut arrivé, le chariot d'émeraude et les monstres disparurent. Le prince surpris de cette aventure, appella tout son courage à son secours, et c'étoit le seul secours sur lequel il pouvoit compter dans ce lieu-là. Il parcourut d'abord quelques routes de la forêt: elle étoit affreuse, et le soleil n'en pénétroit jamais l'obscurité. Il n'y trouva personne, pas même des animaux d'aucune espèce; il sembloit que les animaux même eussent de l'horreur pour un si triste sejour. Philax y vécut des fruits sauvages qu'il y trouva. Il passoit les jours dans une douleur mortelle; l'absence de la princesse le mettoit au désespoir, et quelquefois avec son épée qui lui étoit demeurée, s'amusoit à graver le nom d'Imis sur des arbres qui n'étoient pas

destinés pour un usage si tendre; mais quand on aime véritablement, on fait quelquefois servir à l'amour les choses du monde qui lui paroissent le plus contraires. Cependant le prince avançoit tous les jours dans la forêt; et il y avoit environ un an qu'il l'habitoit, lorsqu'une nuit il entendit des voix plaintives, dont il ne put distinguer les paroles. Quelques effrayantes que dussent être ces plaintes pendant la nuit, et dans un lieu où le prince n'avoit jamais vu personne; le désir de n'être plus seul, et de trouver du moins des malheureux comme lui, avec qui il pût se plaindre de ses infortunes; lui fit attendre le jour avec impatience, pour chercher ceux qu'il avoit entendus. Il marcha vers l'endroit de la forêt, d'où il crut que pouvoient venir les voix. Il marcha toute la journée inutilement; mais enfin sur le soir, il trouva dans un lieu où les arbres s'éclaircissoient, les débris d'un château qui paroissoit avoir été fort spacieux et fort superbe. Il entra dans une cour, dont les murs qui étoient de marbre verd, paroissoient encore assez entiers: il n'y trouva que des arbres d'une hauteur prodigieuse, plantés sans ordre en divers endroits de la cour. Il s'avança plus loin vers un lieu où il vit quelque chose d'élevé sur un piédestal de marbre noir, c'étoient des armes confusément amassées les unes sur les autres, des casques, des boucliers, des rpées à l'antique, qui formoient une espece de éophée mal arrangée. Il regarda s'il n'y auroit

point quelque inſcription, qui pût l'inſtruire du nom de ceux à qui avoient appartenu autrefois ces armes. Il en trouva une gravée ſur le piédeſtal, dont le tems avoit à demi effacé les caractères, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il y lut ces paroles.

A l'Immortelle memoire de la gloire

de la fee Ceore.

C'est ici

Que dans une même journée
Elle triompha de l'amour
Et punit ſes amans infidèles.

Cette inſcription n'inſtruiſoit point Philax de tout ce qu'il vouloit ſavoir; auſſi auroit-il continué de marcher dans la forêt, ſi la nuit ne fût arrivée. Il s'aſſit au pied d'un cyprès, et à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit les mêmes voix qu'il avoit ouïes la nuit précédente. Il en fut moins ſurpris, que de s'appercevoir que c'étoient ces arbres mêmes qui ſe plaignoient, comme des hommes auroient pu faire. Le prince ſe leva, mit l'épée à la main, et frappa ſur le cyprès qui étoit le plus près de lui; il alloit redoubler ſes coups quand l'arbre lui cria: Arrête, arrête, n'outrage point un prince malheureux, et qui n'eſt plus en état de ſe défendre. Philax

s'arrêta, et s'accoutumant à cette surprenante aventure, demanda au cyprés par quelles merveilles il étoit homme et arbre tout ensemble? Je veux bien te l'apprendre; lui dit le cyprès, et puisque depuis deux mille ans voici la première occasion que me donne le destin de me plaindre de mes malheurs, je ne veux pas la perdre. Tous ces arbres, que tu vois ici, furent des princes considérables dans leur siècle, par le rang qu'ils tenoient dans le monde et par leur valeur. La fée Céoré régnoit dans cette contrée: elle étoit belle; mais son savoir la rendoit encore plus renommée que sa beauté. Aussi usa-t-elle d'autres charmes pour nous assujettir à ses loix. Elle étoit devenue amoureuse du jeune Orizée, prince digne d'une meilleure fortune par ses admirables qualités. (C'est premierement, ajouta le cyprès, ce chêne que tu vois à côté de moi). Philax regarda le chêne, et lui entendit pousser un grand soupir que lui arracha sans doute le souvenir de son infortune. La fée pour attirer ce prince à sa cour, continua le cyprès, fit publier un tournoi; nous courûmes tous à cette petite occasion d'acquérir de la gloire; Orizée fut du nombre des princes qui disputèrent le prix. (C'étoit des armes fées, qui rendoient invulnérables). Je fus malheureusement vainqueur. Céoré, irritée de ce que le destin ne s'étoit pas déclaré d'accord avec ses inclinations, résolut de se venger sur nous de ce crime de la fortune; elle enchanta des glaces de miroirs, dont une galerie

de son château étoit toute remplie. Ceux qui la voyoient représentée seulement une fois dans ces glaces fatales, ne pouvoient se défendre de sentir pour elle une violente passion. Ce fut dans ce lieu qu'elle nous reçut le lendemain du tournoi ; nous la vîmes tous dans ces glaces, et nous la trouvâmes si belle, que ceux d'entre nous, qui jusqu'alors avoient été indifférens, cessèrent de l'être en un moment, et ceux qui avoient aimé, devinrent aussi facilement infidèles. Nous ne pensâmes plus à quitter la cour de la fée, nous ne songions qu'à lui plaire. En vain les affaires de nos états nous rappeloient dans nos royaumes : tout nous paroissoit indigne de nous, hors l'espérance d'être aimés de Céoré. Orizée fut le seul qu'elle favorisa, et la passion des autres princes ne servoit à la fée, qu'à faire des sacrifices à cet amant, qui lui étoit si cher, et qu'à répandre dans tout le monde le bruit de sa beauté. L'amour sembla pendant quelque tems avoir adouci l'humeur cruelle de Céoré ; mais après quatre ou cinq années, elle reprit sa première férocité : elle se vengea de légers déplaisirs sûr des rois ses voisins, par des meurtres épouvantables ; et abusant du pouvoir que ses enchantemens lui donnoient sur nous, elle nous rendoit les ministres de ses cruautés. Orizée tâchoit en vain d'arrêter ses injustices : elle l'aimoit ; mais elle ne lui obéissoit point. Un jour que je revenois de combattre et de vaincre pour ses intérêts un géant qu'elle m'avoit envoyé dé-

fier au combat, je lui fis apporter les armes du vaincu. Elle étoit seule dans la galerie des miroirs. Je mis les armes du géant à ses pièds, et lui parlai de mon amour avec une ardeur incroyable, qui sans doute s'augmentoit par la force des enchantemens du lieu où j'étois. Mais bien loin de me témoigner quelque reconnoissance pour le succès de mon combat, et pour l'amour que j'avois pour elle, Céoré me traita avec des mépris insupportables ; et se retirant dans un cabinet, elle me laissa seul dans la galerie, dans un désespoir et une fureur qui ne se peuvent exprimer. J'y demeurai long-tems sans savoir quelle résolution je voulois prendre; car les enchantemens de la fée ne nous permettoient pas de vouloir combattre Orizée. Soigneuse de la vie de son amant, la cruelle Céoré nous rendoit jaloux, et nous ôtoit ce désir si naturel aux hommes, de se venger d'un rival heureux. Enfin, après avoir marché quelque tems dans la galerie, me souvenant que c'étoit dans ce lieu que j'avois commencé d'être amoureux de la fée ; c'est ici, m'écriai-je, que j'ai pris le funeste amour qui me désespère; et vous, glaces funestes, qui m'avez tant de fois représenté l'injuste Céoré avec cette beauté qui séduit mon coeur et ma raison, je vous punirai du crime de l'avoir offerte à mes regards avec trop de charmes. A cet mots, prenant la massue du géant, que j'avois fait apporter pour présenter à la fée, j'en donnai quelques coups dans les glaces. A peine furent-elles

caſſées, que je me ſentis plus de haine pour Céoré que je n'avois eu d'amour pour elle. Les princes, mes rivaux, ſentirent, dans ce même inſtant, rompre leurs fers, et Orizée lui-même fut honteux de l'amour que la fée avoit pour lui. Céroé eſſaya en vain d'arrêter ſon amant par ſes larmes; il fut inſenſible à ſa douleur, et malgré ſes cris, nous partions tous enſemble pour fuir ce funeſte ſéjour, quand en paſſant dans la cour où nous ſommes, le ciel parut tout en feu, un tonnerre épouvantable ſe fit entendre, et il nous fut impoſſible de changer de place. La fée parut en l'air, montée ſur un grand ſerpent, et s'adreſſant à nous, avec un ſon de voix qui marquoit ſa fureur: princes inconſtans, nous dit-elle, je vais punir, par une peine qui ne finira jamais, le crime que vous avez commis en rompant mes chaînes, qu'il vous étoit trop glorieux de porter; et toi, ingrat Orizée, je triomphe enfin de l'amour que tu m'avois donné. Contente de cette victoire, je vais te faire éprouver les mêmes malheurs qu'à tes rivaux, et *j'ordonne*, ajouta-t-elle, *en mémoire de cette aventure, que quand l'uſage des miroirs ſera connu dans tout l'univers, que la perte de ces glaces fatales ſoient toujours un aſſuré préſage de l'infidélité d'un amant.* La fée ſe perdit en l'air, après avoir prononcé ces paroles. Nous fûmes changés en arbres, et la cruelle Céoré nous laiſſa, ſans doute, la raiſon pour nous faire

souffrir davantage. Les tems ont détruit ce superbe château, qui fut le témoin de nos disgrâces ; et tu es le seul qui soit venu dans cette affreuse forêt, depuis deux mille ans que nous y sommes. Philax alloit répondre aux discours du cyprès, quand il fut tout d'un coup transporté dans un jardin fort agréable; il y trouva une belle nymphe, qui s'approchant de lui d'un air gracieux: si vous voulez, Philax, lui dit-elle, je vous ferai voir la princesse Imis dans trois jours. Le prince, transporté de joie à une proposition si peu attendue se jeta à ses pieds pour lui témoigner sa reconnoissance. Dans ce même instant, Pagan étoit en l'air, caché dans un nuage avec la princesse Imis: il lui avoit dit mille fois que Philax étoit infidèle; elle avoit toujours refusé de le croire, sur la parole d'un amant jaloux: il la conduisoit en ce lieu pour la convaincre, disoit-il, de la légèreté d'un prince qu'elle lui préféroit si injustement. La princesse vit Philax d'un air content, aux pieds de la nymphe; elle fut au désespoir de ne pouvoir plus se tromper sur la chose du monde qu'elle craignoit le plus. Pagan ne l'avoit pas mise à une distance de la terre, où il lui fût possible d'entendre ce que Philax et la nymphe se disoient; c'étoit par ses ordres qu'elle s'étoit présentée à ce prince. Pagan ramena Imis dans son isle, où après l'avoir convaincue de l'infidélité de Philax, il trouva qu'il avoit seulement re-

doublé la douleur de cette belle princeſſe, et qu'elle n'en étoit pas plus ſenſible pour lui. Déſeſpéré de voir que cette infidélité prétendue, dont il avoit eſpéré un plus doux ſuccès, lui devenoit inutile, il réſolut de ſe venger de la confiance de ces deux amans: il n'étoit pas cruel, comme la fée Céoré ſon aïeule; auſſi imagina-t-il une autre vengeance que celle dont elle avoit puni ſes malheureux amans: il ne voulut pas faire périr ni la princeſſe qu'il avoit ſi tendrement aimée, ni même Philax qu'il avoit aſſez fait ſouffrir; et bornant ſa vengeance à détruire une paſſion qui avoit été ſi contraire à la ſienne, il éleva dans ſon isle un palais de cryſtal, prit ſoin d'y mettre tout ce qui peut être agréable à la vie, hors le moyen d'en pouvoit ſortir; il y renferma des nymphes et des nains pour ſervir Imis et ſon amant, et quand tout fut diſpoſé pour les y recevoir, il les y tranſporta l'une et l'autre: ils ſe crurent d'abord au comble du bonheur, et rendirent mille grâces à la douce colère de Pagan. Cependant il ne voulut pas ſi-tôt les voir enſemble, il comprit que de jour en jour, ce ſpectacle deviendroit moins cruel pour lui; il s'éloigna du palais de cryſtal, après avoir d'un coup de baguette gravé cette inſcription:

Les tourmens, les ennuis, les malheurs de l'abſence,
D'Imis et de Philax troublèrent les beaux jours.

Sans pouvoir vaincre leur conſtance,
Pagan fut offenſé de leur perſévérance,
Et pour détruire enfin de ſi tendres amours,
Il les a dans ces lieux, témoins de ſa vengeance,
Condamnés à ſe voir toujours.

On dit qu'au bout de quelques années, Pagan fut auſſi vengé qu'il avoit déſiré de l'être, et que la belle Imis et Philax, accompliſſant la prédiction de la fée de la montagne, ſouhaitèrent avec autant d'ardeur de retrouver l'aigrette de muguet, pour détruire des enchantemens agréables, qu'ils l'avoient conſervée autrefois avec ſoin, pour ſe garantir des malheurs qui leur avoient été prédits.

Avant ce tems fatal, les amans trop heureux
Brûloient toujours des mêmes feux,
Rien ne troubloit le cours de leur bonheur extrême;
Pagan leur fit trouver le ſecret malheureux,
De s'ennuyer du bonheur même.

LE PRINCE DES FEUILLES,

CONTE.

Dans une de ces parties du monde, vulgairement appellée le pays des fées, où les Poëtes ont ſeuls le droit de donner des noms, régnoit autrefois un roi ſi renommé par ſes belles qualités, qu'il attiroit l'eſtime et l'admiration de tous les princes de ſon tems. Il avoit perdu depuis pluſieurs années la reine ſa femme, dont il n'avoit point eu de fils; mais il n'en avoit plus déſiré, depuis qu'il en avoit eu une fille d'une beauté ſi merveilleuſe, qu'il lui donna dès le moment de ſa naiſſance, toute ſa tendreſſe et tout ſon attachement. Elle fut nommée Raviſſante, par une fée proche parente de la reine, qui prédit que l'eſprit et les charmes de la jeune princeſſe ſurpaſſeroient tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors, et même l'eſpérance qu'ils devoient donner, quelque belle qu'elle dût être: mais elle ajouta à cette agréable prédiction, que le bonheur de la princeſſe ſeroit parfait, pourvu que ſon coeur fût toujours fidèle aux premières impreſſions qu'il recevroit de l'amour. Avec cette circonſtance, qui peut s'aſſurer d'un deſtin heureux? Le roi, qui ne ſouhaitoit que le bonheur

de Raviſſante, déſiroit paſſionnément qu'il eût été attaché à toute autre fatalité : mais on ne fait pas à ſon gré ſes deſtinées. Il pria mille fois la fée de donner à la jeune Raviſſante le don de la conſtance, comme il lui avoit vu donner à d'autres le don de l'eſprit et de la beauté. Mais la fée qui étoit aſſez ſavante pour ne le point tromper ſur les différens effets de ſon ſavoir, apprit ſincèrement au roi, que le pouvoir des fées ne peut s'étendre ſur les qualités du coeur ; mais elle lui promit qu'elle appliqueroit tous ſes ſoins à imprimer à la jeune princeſſe les ſentimens où ſon bonheur ſe trouvoit attaché. Sur la foi de cette promeſſe, le roi lui confia Raviſſante dès qu'elle eut atteint l'âge de cinq ans, aimant mieux ſe priver du plaiſir de la voir, que de haſarder, par ce plaiſir, de devenir contraire à la fortune. La fée emmena la petite princeſſe, que la joie et la nouveauté d'aller par les airs dans un petit char fort brillant, conſola en peu de momens d'avoir quitté la cour du roi ſon pere. Le quatrieme jour d'après ſon départ, le char volant s'arrêta au milieu de la mer, ſur un rocher d'une grandeur prodigieuſe; il étoit d'une pierre unie et luiſante, dont la couleur imitoit parfaitement celle du ciel. La fée remarqua avec plaiſir, que la jeune Raviſſante trouvoit cette couleur fort belle, et elle en tira un heureux préſage pour l'avenir, parce que c'eſt elle qui ſignifioit la fidélité. Peu de momens après être arrivés, la fée toucha le rocher avec

une baguette d'or qu'elle tenoit dans sa main; le rocher s'ouvrit aussi-tôt, et Ravissante se trouva avec la fée dans le plus beau palais du monde; les murs en étoient de même matière que le rocher, et la même couleur se trouvoit dans toutes les peintures. et dans tous les ameublemens; mais elle y étoit si ingénieusement mêlée avec de l'or et des pierres précieuses, que bien loin d'ennuyer, elle plaisoit également par-tout. La jeune Ravissante demeura dans cet agréable palais, avec de belles filles que la fée y avoit transportées de divers pays, pour servir et pour amuser la princesse: elle y passa son enfance dans tous les plaisirs qui pouvoient convenir à son âge. Quand elle eut atteint celui de quatorze ans, la fée consulta encore les astres, pour savoir bien précisément où le coeur de Ravissante devoit être touché d'une passion qui plaît encore plus qu'elle n'est redoutable, quelque redoutable qu'elle soit; et elle vit distinctement dans les étoiles, que ce tems fatal s'approchoit où les destinées de la jeune princesse devoient s'accomplir. La fée avoit un neveu qui lui étoit infiniment cher; il étoit de même âge que Ravissante, né le même jour et à la même heure; elle avoit trouvé, en consultant aussi les astres pour lui, qu'ils lui promettoient le même sort qu'à la princesse, c'est-à-dire, un bonheur parfait, pourvu qu'il eût une fidélité que rien ne pût vaincre. Il étoit pourtant plus aisé de l'assurer de sa con-

ſtance, que de ſon bonheur. Pour le rendre amoureux et fidèle, elle n'avoit qu'à lui faire voir Raviſſante; rien ne pouvoit échapper à ſes yeux, et la fée eſpéra que les ſoins de ce jeune prince pourroient un jour toucher ſon coeur: il étoit fils d'un roi, frère de la fée, il étoit aimable, et la jeune princeſſe, non-ſeulement n'avoit point encore eu d'amant, elle n'avoit pas même vu d'homme depuis qu'elle étoit dans ce rocher. La fée ſe flatta que la nouveauté du plaiſir d'être tendrement aimée, l'engageroit, peut-être, à aimer à ſon tour. Elle tranſporta donc le prince, qui ſe nommoit Ariſton, dans ce même rocher, qui ſervoit de palais et de priſon à la belle Raviſſante: il la trouva qu'elle s'amuſoit à faire des guirlandes de fleurs, avec de jeunes filles de ſa cour, dans une forêt de hyacinthes bleues, où elles ſe promenoient alors: car la fée en donnant au rocher le don de produire des plantes et des arbres, avoit renfermé ce pouvoir dans la couleur du rocher même. Il y avoit déjà quelque tems qu'elle avoit appris à la princeſſe que le prince Ariſton devoit venir dans cette Isle, et elle avoit ajouté en faveur de ce prince, tout ce qu'elle avoit cru capable de le faire déſirer: mais elle ſe trompa cette fois, et elle ne reconnut point, à l'arrivée d'Ariſton, dans les beaux yeux de la princeſſe, ce trouble et cette ſurpriſe qui préſage d'ordinaire une tendre paſſion. Pour le prince, ſes ſentimens furent d'accord avec les

espérances de la fée; il devint passionnément amoureux dès qu'il eut vu Ravissante, et il n'étoit pas possible de la voir sans l'adorer; jamais les grâces et la beauté n'avoient été si parfaitement unies qu'elles le paroissoient dans toute la personne de cette aimable princesse. Elle avoit le teint d'une beauté merveilleuse, et ses cheveux bruns en redoubloient encore la blancheur: sa bouche avoit des agrémens infinis, ses dents étoient d'une blancheur plus aimable que celle des perles: ses yeux, les plus beaux du monde, étoient bleus-bruns, et ils paroissoient si brillans et si touchans tout ensemble, qu'il n'étoit pas possible de soutenir leur éclat et leur vivacité, sans livrer pour toujours son coeur au pouvoir fatal que l'amour avoit attaché à leurs regards. Sa taille n'étoit pas des plus grandes, mais elle étoit parfaitement belle, toutes ses actions avoient une grâce particulière; tout ce qu'elle faisoit, tout ce qu'elle disoit, plaisoit également, et souvent un sourire, ou un seul mot suffisoit pour prouver qu'elle avoit autant de charmes dans son esprit que dans sa personne. Telle et mille fois encore plus aimable que je ne viens de la peindre, il eût été bien difficile qu'Arison n'en fût devenu éperduement amoureux; mais la princesse reçut ses soins sans attention, et n'en parut point touchée; la fée le remarqna, et en eut une douleur qui n'étoit surpassée que par celle qu'en ressentit le prince. Elle avoit remarqué dans les astres, que celui

qui étoit destiné à posséder Ravissante, devoit étendre son pouvoir par toute la terre, et même jusques sur les mers. Ainsi elle souhaitoit autant par ambition que son neveu pût toucher le coeur de la princesse, qu'Ariston le désiroit par son amour. Elle crut cependant que si ce prince étoit aussi savant qu'elle dans son art, peut-être trouveroit-il quelque secret pour se rendre plus aimable aux yeux de Ravissante; mais la fée qui n'avoit jamais aimé, ignoroit que le secret de plaire ne se trouve pas toujours, quelque soit l'empressement et l'ardeur avec laquelle on le cherche. Elle apprit donc en peu de tems au prince Ariston, toutes ces sciences qui ne sont connues que par les fées: il n'eut de plaisir à les apprendre, et il ne songea à les employer que par rapport à sa tendresse. Il commença de s'en servir, pour donner tous les jours de nouvelles fêtes à la princesse: elle en admiroit les prodiges, elle daignoit même quelquefois louer ce qui lui paroissoit de plus galant dans ce que le prince faisoit pour elle: mais après tout, elle recevoit ses soins et ses voeux, comme des hommages justement dûs à sa beauté, et dont elle le croyoit payer assez dignement par la bonté qu'elle avoit de les recevoir sans colère. Ariston se désespéroit du peu de succès de sa passion; mais peu après, il fut contraint d'avouer par de nouvelles infortunes, que ce tems où il se plaignoit si justement, et dans lequel il ressentoit si vivement le malheur de son amour,

avoir pourtant été le plus heureux de sa vie. Un an après son arrivée dans l'isle, il fit célébrer par des jeux ce jour si remarquable pour lui, où pour la première fois il avoit vu Ravissante. Le soir il lui donna une fête dans la forêt des Hyacinthes ; il y eut une musique merveilleuse, que l'on entendoit également dans tous les endroits de la forêt, sans voir d'où pouvoient venir des sons si agréables. Tout ce qui fut chanté par ces musiciens invisibles, exprimoit tendrement l'amour d'Arifson pour la princesse; ils finirent leur admirable concert par ces paroles qui furent répétées plusieurs fois :

Ni la raison, ni mon sort rigoureux
N'ont pu finir ma cruelle souffrance ;
Sans le secours de la douce espérance,
Je sens mon coeur brûler des mêmes feux.
L'amour eût ignoré l'excès de sa puissance,
Si je n'avois senti le pouvoir de vos yeux.

Après la musique, il parut tout d'un coup une superbe collation sous un pavillon de gaze d'argent, relevé également avec des cordons de perles ; il étoit ouvert du côté qui regardoit la mer, qui bornoit la forêt dans cet endroit-là ; et il étoit éclairé par un grand nombre de lustres de diamans brillans, qui jetoient une lumière peu différente de celle du soleil. Ce fut à cette clarté que les nymphes de la cour de Ravissante lui firent remarquer une inscription qui étoit à l'en-

trée du pavillon, écrite en lettres d'or sur un rubis d'une grandeur prodigieuse, et qui étoit soutenue par douze petits amours qui s'envolèrent dès que la princesse eut ouï lire cette inscription, qui contenoit ces vers :

En quelque lieu de l'univers
Où vos beaux yeux fassent porter des fers,
Vous ne sauriez trouver un coeur aussi fidèle
Que celui qui pour vous brûle dans ces déserts ;
Mais pour vous assurer une gloire immortelle,
Et voir le monde entier aux pieds de vos autels,
Princesse, nous allons publier aux mortels
Combien vous êtes belle.

La fée continuoit, et le prince Ariston avoit du moins le plaisir d'occuper le loisir de la princesse, s'il ne pouvoit occuper son coeur. Mais il fut privé de ce plaisir par un spectacle surprenant qui parut de loin sur la mer, et qui attira la curiosité et l'attention de Ravissante, et de toute sa cour ; ce que l'on voyoit s'approcha, et l'on distingua que c'étoit un berceau formé de myrthes et de lauriers mêlés ensemble, fermé de tous côtés, et qu'un nombre infini de poissons aîlés poussoient avec beaucoup de rapidité. Ce spectacle fut d'autant plus nouveau pour Ravissante, qu'elle n'avoit jamais rien vu de la couleur de ce berceau. La fée ayant prévu que cette couleur devoit causer quelque malheur au prince son neveu, l'avoit absolument bannie de son

isle. La princeſſe déſiroit avec une impatience, qui parut un mauvais préſage à Ariſton pour ſon amour, que ce qu'elle voyoit s'approchât davantage. Elle n'eut pas long-tems à le ſouhaiter, car les poiſſons aîlés pouſſérent le berceau en peu de momens juſqu'au pied du rocher où ils s'arrêtoient, redoublèrent l'attention de la jeune princeſſe, et de toute ſa cour.

Le berceau s'ouvrit, et il ſortit un jeune homme d'une beauté merveilleuſe, qui paroiſſoit avoir ſeize ou dix-ſept ans. Il n'étoit habillé que de quelques branches des myrthes entrelacées avec une écharpe de roſes de différentes couleurs. Ce bel inconnu éprouva un étonnement pareil à celui qu'il cauſoit. La beauté de Raviſſante ne lui laiſſa pas la liberté de s'amuſer à regarder le reſte du ſpectacle, dont l'éclat l'avoit attiré d'aſſez loin juſques à ce rocher; il s'approcha de la princeſſe avec une grâce qu'elle n'avoit jamais vue qu'en elle même. Je ſuis ſurpris, lui dit il, de ce que je trouve ſur ces bords, et de que j'ai perdu même la liberté de pouvoir exprimer mon étonnement. Eſt-il poſſible continua-t-il, qu'une déeſſe comme vous, n'aît pas des temples par tout l'univers? Par quels charmes, par quels prodiges êtes-vous encore inconnue aux mortels? Je ne ſuis point une déſſe, dit Raviſſante en rougiſſant; je ſuis une princeſſe infortunée, éloignée des états du roi ſon père, pour éviter je ne ſais quel malheur que l'on aſſure qui m'a été prédit dès l'inſtant de ma naiſſance. Tout me pa-

roiſſoit bien plus redoutable, reprit le bel inconnu, que ces aſtres qui pourroient avoir attaché quelque fatale influence ſur vos beaux jours; et de quel malheur ne doit pas triompher une beauté ſi parfaite! Je ſens qu'elle peut tout vaincre, ajouta-t-il en ſoupirant, puiſqu'elle a vaincu en un moment un coeur que je m'étois flatté de conſerver toujours inſenſible: mais Madame, continua-t-il, ſans lui donner le tems de répondre, il faut, malgré moi, que je m'éloigne de ces lieux charmans où je vous vois, et où je viens de perdre mon répos; j'y reviendrai bientôt ſi l'amour m'eſt favorable. Après ces mots, il rentra dans le berceau, et en peu de tems on le perdit de vue.

Cependant le prince Ariſton demeura ſi interdit et ſi affligé de cette aventure, qu'il n'eut pas d'abord la force de parler: il lui arrivoit un rival, par un événement auſſi ſurprenant qu'imprévu; ce rival ne lui avoit paru que trop aimable, et il lui ſembloit qu'il avoit remarqué dans les beaux yeux de la princeſſe, pendant que l'inconnu lui parloit, une langueur qu'il y avoit toujours deſirée, et que juſqu'alors il n'y avoit jamais vue. Tranſporté d'un déſeſpoir qu'il n'oſoit faire éclater, il ramena Raviſſante au palais, où elle paſſa une partie de la nuit occupée de ſon agréable aventure, dont elle ſe fit redire autant de fois les circonſtances par les nymphes de ſa cour, que ſi elle n'y eût pas été préſente elle-même. Pour le prince Ariſton, il alla conſulter le ſavoir de la fée, pour chercher à oppoſer quelque

ſecret à la violente douleur dont il étoit tourmenté; mais elle n'en avoit point contre la jalouſie, et l'on dit même que depuis on n'en a pas encore trouvé. Le prince et la fée redoublèrent alors leurs enchantemens, pour défendre l'entrée du rocher à cet inconnu ſi redoutable, qu'ils prenoient pour un enchanteur. Ils entourèrent l'isle de monſtres affreux, qui occupèrent un grand eſpace ſur la mer, et qui animés de leur propre ſureur, et de la force des charmes, ſembloient aſſurer Ariſton et la fée; qu'il ſeroit impoſſible de leur ôter cette belle Princeſſe, qu'ils vouloient garder avec tant de ſoin. Raviſſante ſentit plus vivement le pouvoir des charmes du bel inconnu, par la douleur que lui fit éprouver les obſtacles que l'on avoit mis à ſon retour dans l'isle: elle réſolut du moins de s'en venger ſur le prince Ariſton. Elle commença de le haïr, et ce n'étoit que trop bien aſſurer ſa vengeance. Ariſton ne pouvoit ſe conſoler d'avoir attiré la haine de Raviſſante, par une paſſion qui lui paroiſſoit devoir produire un effet tout contraire. La princeſſe ſe plaignoit en ſecret de l'oubli de l'inconnu; il lui ſembloit que l'amour devoit déjà lui avoir fait tenir la promeſſe qu'il lui avoit faite de revenir; et quelquefois auſſi elle ceſſoit de déſirer ſon retour par le ſouvenir des perils par leſquels la fée et Ariſton avoient défendu l'approche de l'isle. Un jour qu'elle étoit occupée de ces diverſes réflexions, et qu'elle ſe promenoit ſeule ſur le bord de la mer, car Ariſton n'o-

ſoit plus la ſuivre comme il faiſoit auparavant, et la princeſſe refuſoit même de voir les fêtes dont on avoit accoutumé de la divertir, elle arrivoit dans ce même endroit que l'aventure de l'inconnu lui rendoit ſi reconnoiſſable, quand elle vit ſur la mer un arbre d'une beauté extraordinaire qui voguoit vers le rocher. Cette couleur, qui étoit celle du berceau de myrte de l'inconnu, lui donna d'abord de la joie: l'arbre s'approcha du rocher, et les monſtres voulurent lui défendre le paſſage; mais un petit vent agita les feuilles de l'arbre, et en ayant diſperſé quelques-unes contre les monſtres, ils cédèrent à des armes ſi légères et ſi peu dangereuſes. Ils ſe rangèrent même en cercle avec une eſpèce de reſpect autour de l'arbre qui approcha du rocher ſans rencontrer d'autre d'obſtacle, et s'ouvrit. L'inconnu parut dedans, aſſis ſur un petit trône de verdure; il ſe leva avec précipitation à la vue de Raviſſante, et lui parla avec tant d'eſprit et tant d'amour, qu'après qu'elle lui eut appris en peu de mots qu'elle étoit ſa fortune, elle ne lui put cacher quelle étoit touchée de ſon retour, et même de ſa tendreſſe; mais, lui dit-elle, eſt-il juſte que vous ſachiez les ſentimens que vous m'inſpirez, avant que je ſache ſeulement le nom de celui qui les a fait naître? Je n'ai point eu le deſſein de vous cacher ma naiſſance, répondit le charmant inconnu; mais auprès de vous on ne peut parler que de vous même; cependant, puiſque vous le voulez, je vais

vous obéir, en vous apprenant que je m'appelle le prince des Feuilles ; je ſuis fils du printems, et d'une nymphe de la mer, parente d'Amphitrite : c'eſt ce qui me fait étendre mon pouvoir jusques ſur les eaux ; mon empire eſt dans tous les lieux de la terre qui reconnoiſſent le Printems ; mais j'habite preſque toujours dans une isle fortunée, où ne règne jamais que l'aimable ſaiſon que mon père a accoutumé de donner. L'air y eſt toujours pur, les champs y ſont toujours fleuris, le ſoleil ne lui fait point ſentir ſes ardeurs, il ne l'approche que pour l'éclairer : la nuit en eſt bannie, et c'eſt ce qui le fait appeler l'isle du Jour. Elle eſt habitée par un peuple auſſi galant que le climat eſt agréable ; c'eſt en ces lieux où je vous offre un empire doux et tranquille, et où vous régnerez encore plus ſouverainement ſur mon coeur que ſur tout le reſte ; mais il faudroit, belle princeſſe, continua-t-il, conſentir à vous laiſſer enlever de ce rocher, où l'on vous retient dans un véritable eſclavage, quelques honneurs que l'on vous y rende pour le déguiſer. Raviſſante ne put ſe réſoudre à ſuivre le Prince des Feuilles dans ſon empire, malgré la crainte qu'elle avoit du pouvoir de la fée, et les conſeils de ſon amour : elle ſe flattoit que ſa conſtance à refuſer les voeux d'Ariſton, le réſoudroit peut-être, à ceſſer de l'aimer, et que la fée la rendroit au roi ſon père, dont le prince des Feuilles pourroit l'obtenir. Mais je voudrois du moins, lui dit-elle, pouvoir vous mander ce qui

ſe paſſera dans cette isle, et je ne ſais comment ce que je veux pourra devenir poſſible, car tout m'eſt ſuſpect ici. Je vais donc, dit le prince des Feuilles, vous laiſſer des ſujets d'un prince de de mes amis, qui demeureront toujours auprès de vous, et par qui vous pourrez me donner ſouvent de vos nouvelles; ſouvenez-vous ſeulement, belle princeſſe, de l'impatience avec laquelle je les attends. Après ces mots, il s'approcha de l'arbre qui l'avoit apporté, et en ayant touché quelques feuilles, il en ſortit deux papillons, l'un couleur de feu et blanc, et l'autre, jaune et gris de lin, les plus jolis du monde. Raviſſante les regardoit, quand le prince des Feuilles lui dit, en ſouriant; je vois bien que vous êtes ſurpriſe de la figure des confidens que je vous donne; mais les papillons ne ſont pas ſeulement ce qu'ils vous paroiſſent, c'eſt un myſtère que vous apprendront ceux que je vous laiſſe, quand vous leur permetterez de vous entretenir. Après ces paroles, Raviſſante remarqua de loin quelques-unes des nymphes qui venoient la chercher dans ſa ſolitude; elle pria le Prince des Feuilles de ſe rembarquer, il lui obéit, malgré la peine infinie qu'il avoit à la quitter; mais il ne put partir aſſez-tôt pour n'être point vu; on avertit la fée et Ariſton de ſon retour dans l'isle, et dès ce moment même, pour ôter à la belle Raviſſante les moyens et même l'eſpérance de le revoir, ils élevèrent ſur le haut du rocher une tour de la même pierre; et pour être abſolu-

ment en ſûreté, comme l'aventure des monſtres vivans les avoient ſurpriſes, ils rendirent la tour et le rocher inviſibles pour tous ceux qui la viendroient chercher, ne voulant plus ſe fier à des enchantemens ordinaires. Raviſſante ſe déſeſpéroit d'une priſon ſi cruelle et ſi difficile à rompre ; le prince Ariſton ne lui avoit point caché qu'il l'avoit rendue inviſible : il avoit même tâché de lui faire paſſer ce ſoin pour une marque aſſurée de ſa tendreſſe; mais Raviſſante doubloit tous les jours ſa haine et ſon mépris pour lui, et il n'oſoit preſque plus paroître devant elle. Cependant les Papillons ne l'avoient point quittée, et elle les regardoit ſouvent avec plaiſir, parce qu'ils venoient du Prince des Feuilles. Un jour qu'elle étoit encore plus triſte qu'à l'ordinaire, rêvant ſur une terraſſe qui étoit au plus haut de la tour, le papillon couleur de feu vola ſur un des vaſes remplis de fleurs, qui ornoient la baluſtrade. Pourquoi, dit-il, tout d'un coup à la princeſſe, ne m'envoyez-vous pas avertir le Prince des Feuilles, il viendroit infailliblement à votre ſecours? Raviſſante fut d'abord ſi étonnée d'entendre parler le papillon, quoique ſon amant l'eût préparée à cette nouveauté, qu'elle fut quelques momens ſans rien lui dire; cependant le nom du prince des Feuilles lui aidant à diſſiper ſon étonnement: j'ai été ſi ſurpriſe, dit-elle au papillon, de vous entendre parler comme nous, que j'ai été quelque tems ſans pouvoir vous répondre; je vois bien que

vous pouvez aller avertir de mon malheur le Prince des Feuilles ; mais que fera-t-il? s'en affliger inutilement. Il ne pourra me trouver dans un lieu que la cruauté de mes ennemis a pris ſoin de rendre inviſible. Il l'eſt moins que vous ne penſez, répondit le papillon jaune, en volant auprès de la princeſſe pour ſe mettre dans la converſation: j'ai obſervé tantôt votre priſon, j'ai volé, et j'ai même nâgé à l'entour; elle diſparoît quand on eſt ſur les eaux, mais elle ceſſe d'être inviſible, dès que l'on eſt élevé dans les airs. Sans doute que la fée n'a pas cru ce chemin aſſez facile pour devoir ſonger à la défendre contre celui de la mer; c'eſt un avis que j'allois vous donner, continua le papillon, quand mon frère a rompu le ſilence que nous avons gardé juſques ici. Une ſi agréable nouvelle ayant rendu quelque eſpérance à la princeſſe, eſt-il poſſible, lui dit-elle, qu'Ariſton ait négligé quelque précaution pour ſatisfaire ſa cruauté et ſon amour? Sans doute, ſon pouvoir et celui de la fée, qui peut tout ſur la mer et ſur la terre, ne s'étend pas juſques dans les airs. C'étoit préciſément la raiſon qui avoit empêché le prince et la fée de rendre la tour et le rocher inviſibles du côté du ciel; mais, ajoute Raviſſante, après quelque moment de reflexion, le prince des Feuilles pourra-t-il quelque choſe dans les airs? Non, Madame, reprit le papillon couleur de feu, il n'y peut rien, et votre priſon ſera inviſible pour lui; quoiqu'il ſoit un demi-dieu,

comme elle le feroit pour un homme ; mais..... Ce prince fera donc auffi. malheureux que moi, interrompit la trifte Raviffante en verfant des larmes qui augmentèrent fa beauté, qui attendrirent extrêmement les deux papillons, et je sens que je ferai encore plus infortunée par les malheurs du prince des Feuilles que par les miens. Que dois-je donc faire? continua-t-elle en foupirant. Me faire partir tout à l'heure, répartit brufquement le papillon couleur de feu ; j'irai avertir le prince des Feuilles de vos infortunes, et il viendra nous fecourir, quoique fon pouvoir ne s'étende pas dans les airs ; il a un prince de fes amis qui y peut tout, et dont il peut difpofer comme de lui-même ; c'eft de quoi mon frère, qui demeure auprès de vous, pourra vous informer pendant mon voyage : adieu, belle princeffe, continua le papillon, en s'envolant pardeffus la baluftrade, ceffez de vous inquiéter, et comptez fur ma diligence ; je vais voler avec autant de rapidité que vous fouhaitez. Après ces paroles, le papillon fe perdit dans les airs, et la princeffe fentit alors cette joie fi vive et fi charmante, que donne l'efpoir de voir bientôt ce que l'on aime. Elle retourna dans fa chambre, et le papillon jaune la fuivit ; elle fentit une extrême impatience de favoir de quel prince fon amant devoit efpérer un fecours fi néceffaire à leur bonheur ; pour ne plus l'ignorer, elle pria le papillon jaune de lui apprendre tout ce qui pouvoit contribuer à augmenter et à flatter fon

eſpérance ; elle le fit mettre ſur une petite corbeille de fleurs, qu'elle apporta ſur une table auprès d'elle, et le papillon qui ſe faiſoit un honneur de lui plaire, commença ainſi ſon récit.

Auprès de l'Isle du Jour, où régne le Prince des Feuilles, il y en a une autre plus petite, mais auſſi agréable ; la terre y eſt toujours couverte de fleurs, et l'on aſſure que c'eſt une grâce que Flore a fait à notre terre, pour immortaliſer la mémoire des jours heureux où elle y venoit trouver Zéphyr : car l'on tient que c'étoit dans notre isle qu'ils ſe voyoient, quand leur amour étoit encore ſecrette et nouvelle : elle s'appelle l'isle des Papillons ; les habitans n'en ſont pas de la figure que vous me voyez ; ce ſont de petits hommes ailés, fort jolis, fort galans, très-amoureux, et ſi volages, qu'à peine aiment-ils un jour la même choſe. Pendant que le ſiècle d'or régnoit encore ſur la terre, l'Amour qui ſe flattoit alors que tous les coeurs ſeroient toujours tendres et fidèles, craignoit que par la facilité que nous avions de voler par tout le monde, nous n'allaſſions apprendre aux mortels l'agréable ſcience de changer en aimant, que ce dieu appeloit une erreur capable de détruire pour jamais le bonheur de ſon empire ; pour nous interdire tout commerce avec le reſte de l'univers, il vint dans notre isle, il en toucha la terre avec une de ſes flèches, et s'élevant enſuite ſur un nuage brillant qui l'avoit apporté : Si vous voulez, dit-il, aux habitans de l'isle, aller encore

comme des dieux par les airs, je viens d'assurer ma vengeance ; vous ne pourrez plus, par votre commerce dangereux, troubler la félicité de mon empire : après ces mots, il disparut. Les menaces de l'Amour n'ôtèrent point aux papillons le désir de changer, ni même celui de voler dans les airs, pour avoir du moins le plaisir de quitter quelquefois la terre ; quelques-uns d'entr'eux s'élevèrent en l'air, et trouvèrent qu'ils y avoient la même facilité qu'avant le tems où l'Amour le leur étoit venu défendre ; mais dès qu'ils furent sortis des limites de notre isle, ils furent changés en de petits animaux, tels que vous me voyez, tous de différente couleur ; l'Amour vengeur ayant voulu marquer par cette diversité, combien ils étoient portés à l'inconstance. Supris de leur métamorphose, ils revinrent dans notre isle, et dès qu'ils en eurent touché la terre, ils reprirent leur première forme. Depuis ce tems fatal, cette vengeance de l'Amour a toujours continué parmi nous ; quand nous quittons notre terre, il ne nous reste plus rien des hommes, que l'esprit et la liberté de parler comme eux ; mais nous ne nous en sommes jamais servi hors de notre isle, pour ne pas rendre cette vengeance célèbre, en la publiant nous-mêmes dans tout l'univers, et pour ne pas épouvanter ceux qui, comme nous, ont du penchant à l'inconstance ; mais nous avons le plaisir de voir, en voyageant par le monde, que le destin nous a vengé de l'Amour, sans que nous nous en soyons mêlés ; l'inconstance règne avec

autant de pouvoir que lui, dans toute l'étendue de fon empire. Quelques fiècles après que ce changement fut arrivé dans l'empire des papillons, le foleil, qui femble prendre plaifir à y faire naitre des fleurs, s'applaudit fi bien de fon propre ouvrage, qu'il y devint amoureux d'une rofe, qui étoit d'une beauté extraordinaire: il en fut tendrement aimé, et elle lui facrifia tous les foins que les Zéphyrs prenoient pour elle. Au bout de quelque tems, la rofe devint d'une forme un peu différente des autres; le foleil en fit naître auffi-tôt de femblables à elle, pour qu'elle fût plus facilement confondue dans cette quantité de fleurs, qui parurent alors une nouvelle plante; c'eft ce que l'on a appelé depuis, la rofe à cent feuilles: enfin, du foleil et de cette fleur, naquit un demi-dieu, que le foleil deftina à régner toujours dans notre isle. Jufques-là, nous n'avions point eu de fouverain; mais le fils d'un dieu, qui favorifoit fi conftamment notre terre, fut reçu pour roi, avec une joie extrême: on l'appela le Prince des Papillons. C'eft ce prince, belle princeffe, qui pourra vous fecourir par le chemin des airs, et que l'aventure que je vais vous apprendre a rendu pour toujours fi parfaitement ami du Prince des Feuilles.

Dans un pays éloigné de celui des papillons, il régne une fée qui fait fa demeure dans une caverne fort obfcure; on la nomme la fée de la Grotte; elle eft d'une grandeur extraordinaire; fon vifage eft mêlé de vert, d'aurore et de bleu.

Sa figure la rend presque aussi redoutable que son pouvoir; et elle est si redoutée des mortels, qu'il n'en est point d'assez téméraire pour oser approcher du pays qu'elle habite. Un jour le Prince des Papillons voyageant, pour se divertir, aux environs de son empire, apperçut la fée, et surpris de cette rencontre, il la suivit longtems pour voir ce que deviendroit un monstre si épouvantable. Elle ne remarqua point qu'elle étoit observée; car le prince, quoique fils du soleil, n'a pu obtenir du destin la liberté de voyager sous une autre forme que celle que nous prenons tous en sortant de notre royaume, parce qu'il étoit né dans notre isle depuis le tems où l'Amour nous avoit fait sentir sa vengeance. Cependant il n'étoit point inconstant comme le sont tous ses sujets; et l'Amour, pour lui faire du moins une petite grâce, avoit permis que quand il changeroit de figure, il ne seroit que d'une couleur, et que cette couleur seroit celle qui signifie la fidélité. Sous cette forme, il suivit la fée tant qu'il voulut; il la vit entrer dans sa sombre demeure. Pressé d'un mouvement de curiosité, il y vola après elle; mais quel spectacle l'attendoit au fond de cette caverne! Il y vit une jeune personne, plus belle et plus brillante que le jour, qui étoit couchée sur un lit de gazon, et qui paroissoit d'une tristesse extrême. De tems en tems elle essuyoit des larmes, qui tomboient de ses beaux yeux; son abattement, et la langueur où elle étoit, ne servoient qu'à la faire

paroître plus aimable. Le Prince des Papillons demeura si touché de cette vue, qu'il pensa mille fois oublier la figure qu'il avoit alors, pour se souvenir seulement qu'il étoit éperduement amoureux, et qu'il brûloit de le dire. Il fut retiré d'une si douce rêverie, par la voix effrayante de la fée qui parloit à cette personne avec une dureté épouvantable ; il en ressentit de la douleur et de la colère, et il étoit au désespoir de n'oser exprimer ni l'un ni l'autre. La fée, qui par une inquiétude naturelle ne pouvoit demeurer longtems dans un même lieu, sortit bientôt de sa caverne ; alors le prince s'approcha de la jeune personne dont il étoit si charmé, il vola autour d'elle, et voulant jouir de la seule liberté que sa figure lui permettoit, il se reposa sur ses cheveux, qui étoient du plus beau blond du monde, et ensuite sur son visage. Il mouroit d'envie de lui dire combien il étoit touché de sa beauté et de sa douleur; mais quel moyen de lui faire croire qu'il étoit fils du Soleil, sans pouvoir paroître devant elle sous sa propre forme? et comment lui apprendre la vengeance de l'Amour et l'inconstance si naturelle aux habitans de son isle, en voulant lui persuader qu'il ne cesseroit jamais de l'aimer? Il demeura plusieurs jours dans la caverne, ou dans la forêt dont elle étoit environnée ; il ne pouvoit se résoudre à quitter cette beauté qu'il adoroit, et quoiqu'il n'osât lui parler, il la voyoit, et c'étoit assez pour lui faire préférer cet affreux séjour aux agréables lieux où il avoit le plaisir

de régner, et celui d'être le plus beau prince du monde.

Pendant ce tems où il ne quittoit point cette jeune perfonne, il vit toujours la fée la traiter avec une inhumanité incroyable, et il apprit par leurs difcours, que cette belle infortunée étoit la princeffe des Linottes; que la fée qui étoit de fes parens, l'avoit enlevée dès fa plus tendre jeuneffe, pour ufurper plus facilement fon royaume, qui étoit une petite isle fituée affez près de celle des Papillons; ce prince y avoit été bien des fois, et il y avoit entendu dire que la princeffe y avoit été enlevée, et qu'on n'avoit jamais pu favoir ce qu'elle étoit devenue. Ce pays s'appelle l'Isle des Linottes, à caufe de la grande quantité qui s'y trouve de cette efpèce de petits oifeaux qui portent ce nom. Le Prince des Papillons plaignit le malheur de cette aimable princeffe; et pour fonger enfin à la délivrer, s'il étoit poffible, il réfolut de s'en éloigner. Il vola dans l'Isle du Jour, fans fe repofer un moment; il y trouva le Prince des Feuilles, avec qui il étoit lié dès long-tems, d'une amitié fort tendre, et qui venoit paffer une partie de l'année dans l'isle des Papillons. Il conta fon aventure à ce prince, et après avoir examiné tous les moyens dont ils fe pourroient fervir pour remettre cette jeune princeffe en liberté, le Prince des Feuilles réfolut d'aller lui-même dans la forêt de la fée, pour ap-

prendre à la Princeſſe des Linottes le violent amour que le prince des Papillons avoit pour elle, et les raiſons qui empêcheroient toujours ce malheureux prince de paroître devant elle, ſous ſa véritable figure, ſi elle ne conſentoit à ſe laiſſer enlever dans l'isle des Papillons. Mais le Prince des Feuilles paroiſſoit un confident trop redoutable à ſon ami, qui craignit avec raiſon que la princeſſe ne fût plus touchée des charmes d'un prince ſi parfait, que du récit de l'amour d'un autre prince dont elle n'avoit jamais entendu parler; il ſe plaignit de la cruauté de ſon deſtin, il chercha quelqu'autre moyen de déclarer ſon amour à la princeſſe: mais ce fut inutilement. Tout autre qu'un demi-dieu ne pouvoit approcher de la demeure de la fée, ſans reſſentir ſur le champ les funeſtes effets de ſa vengeance. Il s'embarqua donc avec le Prince des Feuilles, agité d'une jalouſe crainte; il lui ſembloit que ce prince ne pourroit conſerver un ſeul moment, à la vue de cette belle princeſſe, l'inſenſibilité dont il avoit toujours fait gloire.

L'Amour touché de l'état funeſte où il l'avoit réduit, voulut, du moins, le raſſurer contre cette juſte crainte, et triompher en même tems de l'inſenſible coeur du Prince des Feuilles.

C'étoit par vous, belle princeſſe, continua le papillon, que ce Dieu en attendoit la vic-

toire, et vous seule étiez digne de l'obtenir. Ce fut ce même jour de l'embarquement des deux princes, qu'ils virent de loin, sur un rocher, une illumination si brillante, que le Prince des Feuilles poussé par sa destinée, plutôt que par sa curiosité, ordonna aux poissons ailés qui conduisoient le berceau de myrthe dans lequel il étoit, de s'approcher du lieu d'où partoit une si vive lumière. Vous savez le reste de cette aventure, le prince des Feuilles vous trouva dans la forêt des Hyacinthes, et laissa à vos pieds une liberté qui lui étoit si chère, et que jusqu'à cet instant il avoit toujours conservée. Pressé par l'impatience du Prince des Papillons, qui n'avoit souffert qu'à regret qu'il s'arrêtât sur ce rivage, il s'arracha, avec une peine infinie, d'un lieu où son coeur et ses désirs auroient voulu l'arrêter pour toujours: ils continuèrent leur voyage, et le Prince des Papillons fut si satisfait de voir le prince des Feuilles véritablement amoureux, et si éloigné de devenir son rival, qu'il ne douta point que ce ne fût un présage assez heureux pour devoir se promettre un bonheur parfait, dans tout le reste de son entreprise.

Ils arrivèrent dans la forêt de la fée de la Grotte, ils entrèrent dans sa triste demeure, et l'Amour, qui avoit résolu de les favoriser, leur fit trouver la belle princesse des Linottes

ſeule et endormie. Il n'y avoit point de tems à perdre, le Prince des Feuilles l'emporta dans le berceau de verdure, où le Prince des Papillons le ſuivit. La fée revint dans ce moment, elle fit des cris horribles à la vue de cet enlèvement, elle crut pouvoir l'empêcher par ſon art, et ſe venger de celui qui venoit d'emmener la Princeſſe des Linottes. Mais ſes enchantemens furent inutiles contre le Prince des Feuilles, qui s'éloigna en peu de tems de ce triſte rivage. Cependant la jeune princeſſe ſe réveilla, et elle fut également ſurpriſe du lieu où elle ſe trouvoit, et de la préſence du Prince des Feuilles; mais ce fut un étonnement agréable, qui augmenta par les diſcours de ce prince, qui lui apprit les effets de ſa beauté, qu'elle étoit délivrée de la tyrannie de la fée, et qu'elle pouvoit dorénavant régner dans ſon empire, et dans un royaume encore plus beau que le ſien. Le Prince des Papillons lui parla de ſon amour avec tant de vivacité et de tendreſſe, que la princeſſe ſentit une curioſité infinie de le voir ſous ſa véritable figure, dont elle a avoué depuis qu'elle ſe fit, dès ce moment, la plus belle idée du monde. Ils continuèrent de voguer, et en peu de jours ils arrivèrent dans l'isle des Papillons, dont le prince ſe hâta de toucher la terre pour paroître enfin aux yeux de la princeſſe tel qu'il étoit. Sa vue ne démentit point

l'aimable idée qu'elle s'en étoit faite; il fut affez heureux pour plaire, et il en aima encore plus tendrement. La Princeffe des Linottes envoya dans fon isle apprendre à fes fujets quelle avoit été fon aventure, ils vinrent la trouver en foule, et ce fut en leur préfence qu'elle accepta le coeur et l'empire de l'heureux prince des Papillons. Cependant le prince des Feuilles l'avoit quitté dès le moment qu'il l'eut conduite dans fon isle pour retourner près de vous, belle princeffe, où fon impatience et fon ardent amour le preffoient fans ceffe de fe rendre.

Raviffante écoutoit le papillon avec une attention extrême, quand elle vit entrer dans fa chambre le prince Arifton avec une fureur fur le vifage dont elle craignoit les effets. Le deftin me menace, s'écria-t-il en entrant, et puifqu'il me promet un grand malheur, c'eft fans doute celui de vous perdre; il n'en eft plus d'autre où mon coeur puiffe fe trouver affez fenfible, pour mériter de m'être prédit. Voyez, madame, continua-t-il en s'adreffant à Raviffante, voyez de quelle couleur deviennent les murs de cette tour; c'eft un figne affuré pour moi d'une prochaine infortune. Comme les malheurs d'Arifton étoient un bonheur pour Raviffante, elle regarda ce que le prince lui faifoit remarquer, et elle s'apperçut qu'effectivement cette pierre bleue perdoit fa première couleur, et qu'elle commençoit à devenir verte; elle en eut de la joie, parce qu'elle ne

douta pas que ce ne fût un préfage affuré de l'arrivée du Prince des Feuilles. Cette joie, que le malheureux Arifton remarqua dans fes yeux, redoubla fon défefpoir. Que ne dit-il point à Raviffante! et devenu fincère par l'excès de fa douleur, il lui apprit qu'il l'aimoit affez pour ne point ceffer de l'adorer, quoiqu'il fût affuré d'être malheureux toute fa vie. Je ne faurois douter de mon infortune, dit-il à la princeffe; les deftins m'ont promis, comme à vous, que je ferois toujours miférable, fi je n'étois toujours fidèle à la première impreffion que l'amour feroit dans mon coeur; et quel moyen d'accomplir cet ordre cruel? quand on vous voit, après avoir déjà été fenfible, on oublie tout, jufques aux foins de fon bonheur, pour ne penfer qu'à vous aimer, et pour ne chercher qu'à vous plaire. Une jeune princeffe de la cour du roi mon père m'avoit paru digne de mes voeux; je croyois ne fonger qu'à retourner auprès d'elle, quand j'aurois paffé ici quelque tems; mais un moment de votre vue renverfa tous mes projets, ma raifon et mon coeur furent également d'accord dans mon changement, et je ne crus rien d'impoffible au tendre amour que vous m'aviez infpiré: je me flattai même qu'il pourroit changer les deftinées; mais vos rigueurs, toujours conftantes, m'ont appris que je m'étois trompé, et qu'il ne me refte plus d'autre efpérance que celle de mourir bientôt pour vous. Le prince Arifton finiffoit ces paroles, qui le faifoient paroître à Raviffante digne au moins de

quelque pitié, quand ils virent en l'air un trône de feuillages, ſoutenu par un nombre infini de papillons : un d'entr'eux, qui étoit tout bleu, et que cette couleur fit reconnoître à Raviſſante pour le fils du Soleil, vola auprès d'elle, et lui dit : Venez, belle princeſſe, c'eſt aujourd'hui que vous allez reprendre votre liberté, et rendre heureux le plus aimable prince du monde. Les papillons posèrent le trône juſqu'auprès de Raviſſante; elle s'y aſſit, et ils l'enlevèrent. Ariſton, déſeſpéré d'avoir perdu la princeſſe, ne conſulta plus que l'excès de ſa douleur, et ſe précipita dans la mer; la fée abandonna auſſi-tôt ce rocher, que cette mort venoit de lui rendre ſi funeſte, et pour marquer ſa fureur, elle le briſa avec la tour par un coup de tonnerre, en un nombre infini de morceaux, qui furent tranſportés par les flots et par les vents, en divers endroits de la mer. C'eſt de cette eſpèce de pierre que l'on a fait depuis des bagues que l'on a nommées turquoiſes : celles qui ſont encore appelées de vieille roche, ſont faites des reſtes de ce rocher diſperſé, et les autres ſont ſeulement des pierres qui leur reſſemblent. Le ſouvenir du malheur prédit au prince Ariſton par le changement de couleur qui arriva aux murs de la tour, a paſſé juſqu'à nous. On dit encore que ces bagues deviennent vertes, quand il doit arriver quelque malheur à ceux qui les portent; et l'on aſſure même que c'eſt d'ordinaire les malheurs qui regardent l'amour qu'elles ont accoutumé de pré-

dire. Pendant que la fée exprimoit sa douleur, par la destruction de son isle, le Prince des Papillons, satisfait d'avoir rendu au Prince des Feuilles un service semblable à celui qu'il avoit reçu de lui, conduisit, en volant, la belle Ravissante jusques dans un vaisseau de joncs, orné de guirlandes de fleurs, où le Prince des Feuilles l'attendoit avec toute l'impatience qu'un violent amour peut causer. L'on ne sauroit exprimer le plaisir qu'il ressentit en voyant arriver la princesse; jamais la joie et l'amour ne parurent plus vivement que dans le coeur et dans les discours de ce prince; il fit voguer en diligence vers l'isle du jour. Le Prince des Papillons s'envola pour rejoindre plutôt l'aimable princesse des Linottes. Ravissante envoya deux papillons au roi son père, pour lui apprendre quelle avoit été sa fortune; le bon roi en loua les destinées, et se rendit en peu de tems dans l'isle du Jour, où le Prince des Feuilles, et la belle Ravissante, régnèrent avec toute la félicité imaginable, et furent toujours heureux, parce qu'ils ne cessèrent jamais d'être amoureux et fidèles.

Qu'on doit porter d'envie au sort de Ravissante!
Par une ardeur vive et constante,
L'amour lui prodigua ses trésors précieux;
Pour en pouvoir jouir comme elle,
Hélas! que l'on seroit heureux,
S'il suffisoit d'être fidèle!

LE BONHEUR DES MOINEAUX,

CONTE.

Que c'eſt un deſtin rigoureux
De n'avoir point de biens durables!
Tous les plaiſirs ſont courts, autant qu'ils ſont aimables.
De deux amans amour combloit les voeux,
Ils goûtoient les douceurs d'un ſi charmant myſtère:
Dans leur jeuneſſe, ils étoient amoureux:
Ils faiſoient tous leurs ſoins de chercher à ſe plaire,
Hé! que faut-il de plus pour être heureux?
On voyoit à l'envi croître de ſi beaux feux;
Mais, hélas! par malheur pour eux,
La jeune Iris avoit encor ſa mère,
Qui pour mieux l'arracher à l'objet de ſes voeux,
Lui fit d'un prompt départ une loi néceſſaire.
Tout ce que peut l'amour au déſeſpoir,
Dans ces tendres amans vivement ſe fit voir.
Iris pártit; mais comment peut-on faire
Pour ſoutenir de tels malheurs?
Elle alloit chaque jour dans un bois ſolitaire,
Entretenir les preſſantes douleurs
Que l'on reſſent en perdant ce qu'on aime:
Il n'eſt point de tourment, qui coûtent tant de pleurs,

Un jour après avoir redit sa peine extrême
Aux arbres, aux ruisseaux, aux échos d'alentour,
Elle vit deux Moineaux, cent fois plus heureux
qu'elle,
Qui suivoient librement les transports de l'amour :
Hélas! petits oiseaux, dit-elle,
Fuyez, fuyez un si cruel séjour,
On troubleroit bientôt vos ardeurs mutuelles,
Si par malheur ma mère en étoit le témoin.
Vous êtes amoureux, passionnés, fidèles;
Hélas ! elle enverroit un de vous deux bien loin.

L'HEUREUSE PEINE,

CONTE.

Il fut autrefois un grand roi, qui devint éperdument amoureux d'une belle princeſſe de ſa cour. Dès qu'il l'aima, il lui parla de ſa tendreſſe; les rois ont d'autres privilèges que les vulgaires amans. La princeſſe ne s'offenſa point d'un amour qui pouvoit la placer ſur le trône; mais elle parut toujours auſſi ſage au roi, qu'il la trouvoit charmante. Il l'épouſa, la noce ſe fit avec une magnificence incroyable, et ce qui l'eſt encore bien davantage, c'eſt qu'il fut époux ſans ceſſer d'être amant. Le bonheur d'un ſi doux hymenée ne fut troublé que par la triſteſſe de n'avoir point d'enfans pour ſuccéder à leur bonheur, et à leur royaume. Le roi, pour pouvoir du moins jouir de la douceur de l'eſpérance, ſe réſolut d'aller conſulter une fée, qu'il croyoit fort de ſes amies; elle s'appelloit Formidable, mais elle ne l'avoit pas toujours été pour le roi; on dit même que l'on trouvoit encore dans de vieux recueils de ce pays-là, des vaudevilles qui diſoient beaucoup de ſes nouvelles: tant es poëtes ont été téméraires de tous tems! car

la fée étoit fort respectée, et paroissoit si farouche, qu'il n'étoit presque pas possible de s'imaginer qu'elle eût ressenti le pouvoir de l'amour; mais où sont les coeurs qui lui échappent? Le roi qui avoit toujours été galant, et qui avoit beaucoup d'esprit, n'ignoroit pas que les apparences sont souvent trompeuses. Il trouva Formidable dans un bois où il étoit allé à la chasse; elle parut à ses yeux sous une figure si gracieuse, et avec un air si charmant, que le roi ne douta pas un moment qu'elle ne voulût plaire: rarement on fait briller tant de charmes sans intentions. Le roi l'aima; la fée trouva plus de plaisir à être aimée, qu'à inspirer toujours de la terreur. Cette tendresse dura quelques années, mais un jour qu'elle comptoit sur le coeur de son amant comme sur un bien qui ne pouvoit cesser d'être à elle, elle se laissa voir au roi sous sa veritable figure. Elle n'étoit plus jeune; elle n'avoit guères de beauté; elle se repentit par le trouble qu'elle remarqua sur le visage du roi, d'avoir eu trop de confiance en elle-même, et elle reconnut peu après, que les sentimens du coeur, quelques tendres qu'ils puissent être, ne peuvent toucher, et ne sauroient rendre l'amour heureux, s'ils ne sont soutenus par une figure aimable. Le roi fut honteux de n'avoir été amoureux que d'une belle idée: il cessa d'aimer la fée, et conserva seulement pour elle des égards, et de la défé-

rence. Formidable, par une gloire qui lui étoit naturelle, feignit ſi bien d'être contente de l'amitié du roi, qu'elle le perſuada qu'elle étoit la meilleure de ſes amies ; elle fut même à ſa noce, comme les autres fées du pays qui en furent priées, pour ne pas donner à penſer, par un refus éclatant, qu'elle eût lieu d'être fâchée de ce mariage.

Le roi comptant donc ſur l'amitié de ſon ancienne maîtreſſe, l'alla trouver dans ſa demeure : c'étoit un palais de marbre, couleur de feu, au milieu d'une vaſte forêt. L'on y arrivoit par une avenue d'une longueur prodigieuſe ; elle étoit bordée des deux côtés par cent lions, couleur de feu. Formidable n'aimoit que cette couleur, et elle avoit fait fée ainſi tous les animaux qui naiſſoient dans ſa forêt. Au bout de l'avenue, on trouvoit une grande place carrée, où une troupe de mores, vêtus de couleur de feu et or, magnifiquement armés, faiſoient une garde perpétuelle. Le roi traverſa ſeul la forêt, il en ſavoit les chemins à merveille, il traverſa même l'avenue des lions ſans danger ; car il leur jeta en entrant des renoncules, que la fée lui avoit données autrefois pour traverſer ce paſſage, ſans craindre ces redoutables lions. Dès que le roi leur eut jeté ces belles fleurs, ils devinrent doux et paiſibles. Il ſe trouva enfin à la garde des mores ; ils tournèrent d'abord leurs flèches contre lui ;

mais le roi leur jetant des fleurs de grenades, qu'il tenoit auſſi de la fée comme les renoncules, les mores tirèrent en l'air leurs flèches, et ſe rangèrent en haie pour le laiſſer paſſer. Il entra dans le palais de Formidable, elle étoit dans un ſallon, aſſiſe ſur un trône de rubis, au milieu de douze moreſſes vêtues de gaze, couleur de feu et or; ſon habit étoit pareil aux leurs, et ſi couvert de pierreries, qu'elle brilloit comme le ſoleil; mais elle n'en étoit pas plus belle. Le roi regarda, et écouta quelques momens avant que d'entrer dans le ſallon; il y avoit auprès de la fée, quantité de livres ſur une table de marbre rouge; il vit qu'elle en prenoit un, et continuoit d'inſtruire les moreſſes de ces ſecrets, qui rendent les fées ſi redoutables; mais Formidable ne leur apprenoit que ceux qui ſont contraires au repos et au bonheur des hommes: elle ſe gardoit bien de leur enſeigner ceux qui peuvent contribuer à leur félicité. Le roi en ſentit de la haine pour la fée; et entrant dans le ſallon, interrompit cette fatale leçon, et ſurprit Formidable par ſon arrivée; mais ſe remettant, dans le moment même, elle renvoya ces moreſſes; regardant enſuite le roi avec un air de fierté et de colére: Que venez-vous chercher ici, lui dit-elle, prince inconſtant? pourquoi, par votre odieuſe préſence, venez-vous troubler encore le repos dont je tâche de jouir ici? Le roi fut tout

ſurpris d'un diſcours qu'il n'attendoit pas, et la fée ouvrant un de ſes livres : Je vois bien ce que vous voulez, continua-t-elle ; oui, vous aurez une fille de cette princeſſe que vous m'avez préférée ſi injuſtement, mais ne croyez pas être toujours heureux ; il eſt tems que je me venge. La fille que vous devez avoir ſera autant haïe de tout le monde, que je vous ai autrefois aimé. Le roi fit tout ce qu'il lui fut poſſible pour adoucir la colère de la fée ; mais ce fut inutilement, la haine avoit ſuccédé à l'amour, et c'étoit l'amour ſeul qui pouvoit attendrir la fée ; car la pitié et la générosité étoient des ſentimens qu'elle ne connoiſſoit point. Elle ordonna fièrement au roi de ſortir de ſon palais ; et ouvrant une volière, il en ſortit un perroquet couleur de feu. Suivez cet oiſeau, dit-elle au roi, et rendez grâces à ma bonté, qui ne vous livre pas à la fureur de mes lions et de mes gardes. L'oiſeau vola, le roi le ſuivit ; et par un chemin qui lui étoit inconnu, et beaucoup plus court que celui qu'il connoiſſoit, il fut conduit dans ſon royaume. La reine qui le trouva à ſon retour d'une triſteſſe extrême, lui en demanda le ſujet avec tant d'inſtance, que le roi lui apprit la cruelle prédiction de la fée, ſans toutefois lui apprendre tout ce qui s'étoit paſſé autrefois entr'eux, pour ne pas attirer de nouveaux malheurs ſur la belle reine. Cette jeune princeſſe ſavoit qu'une fée ne peut

pas empêcher abſolument ce qu'une de ſes pareilles a prédit, mais qu'elle peut adoucir les peines qui ont été ordonnées. J'irai, dit la reine, trouver Lumineuſe, ſouveraine de l'empire heureux; c'eſt une fée célèbre, qui ſe plaît à protéger les malheureux: elle eſt ma parente, elle m'a toujours favoriſée, et elle m'avoit même prédit la fortune où l'amour me devoit faire parvenir. Le roi approuva fort le voyage de la reine, et il en eſpéra beaucoup; ſon équipage étant prêt, elle fut chercher Lumineuſe: elle portoit ce nom, parce que ſa beauté étoit ſi brillante, qu'à peine pouvoit-on en ſoutenir l'éclat, et la grandeur de ſon ame répondoit parfaitement à ſa beauté. La reine arriva dans une vaſte campagne, et apperçut de fort loin une grande tour; mais quoiqu'on la vît de loin, il y avoit bien des détours pour y arriver: elle étoit de marbre blanc, elle n'avoit point de porte; les fenêtres faites en arcades, étoient de cryſtal; une belle rivière, dont les ondes paroiſſoient d'argent, battoit le pied de la tour; elle tournoit neuf fois à l'entour. La reine, avec toute ſa cour, arriva au bord de l'eau qui commençoit là le premier cercle qu'elle faiſoit autour de la demeure de la fée. La reine la paſſa ſur un pont de pavots blancs, que le pouvoir de Lumineuſe avoit rendu auſſi sûr et auſſi durable, que s'il eût été bâti d'airain. Quoiqu'il ne fût que de fleurs, il ne

laiſſoit pas d'être redoutable; il avoit le pouvoir d'endormir pour ſept ans ceux qui le paſſoient contre la volonté de la fée. La reine apperçut au-delà du pont, ſix jeunes hommes magnifiquement vêtus, endormis ſur des lits de gazon, ſous des pavillons de feuillages : c'étoient des princes amoureux de la fée; et comme elle ne vouloit point entendre parler de l'amour, elle ne leur avoit pas permis de paſſer plus loin. La reine, après avoir paſſé le pont, ſe trouva dans le premier eſpace que la rivière laiſſoit libre; il étoit occupé par un labyrinthe charmant, tout de jaſmins et de lauriers-roſes; il n'y en avoit que de blancs, car c'étoit la couleur qu'aimoit Lumineuſe. Après avoir admiré cette belle promenade, et en avoir démêlé facilement les détours, qui n'étoient embarraſſans que pour ceux que l'aimable Lumineuſe ne vouloit pas qu'ils puſſent entrer dans ſon agréable demeure, la reine repaſſa la rivière ſur un pont d'anemones blanches; elle faiſoit en cet endroit ſon ſecond tour, et l'eſpace qu'elle laiſſoit libre avant que de faire ſon troiſième cercle, étoit occupé par une forêt d'acacias toujours fleuris; les routes en étoient charmantes et ſi ſombres, que le ſoleil ne le pouvoit pénétrer : on y voyoit de tendres colombes, dont les plumes pouvoient faire honte à la neige; tous les arbres étoient couverts d'un nombre infini de ſerins blancs

qui faiſoient des concerts agréables. Lumineuſe, d'un coup de baguette, leur avoit appris les plus beaux et les plus aimables chants du monde.

On ſortoit de cette belle forêt par un pont de tubéreuſes, et l'on entroit dans un belle campagne toute couverte d'arbres chargés de ſi beaux fruits et ſi délicieux, que le moindre arbre de ce lieu-là faiſoit honte au fameux jardin des Heſpérides. Cependant la reine trouvoit tous les ſoirs les plus belles tentes du monde, et de magnifiques repas ſe trouvoient ſervis dès qu'elle arrivoit, ſans que l'on vit aucun de ſes officiers ſi diligens et ſi habiles. La fée, qui avoit appris dans ſes livres l'arrivée de la reine, prenoit ſoin de ſon voyage, elle ne vouloit pas même qu'elle pût être fatiguée un moment.

La reine, pour ſortir de cette merveilleuſe campagne, paſſa la rivière ſur un pont d'oeillets blancs, et entra dans le parc de la fée. Il étoit auſſi beau que tout le reſte. La fée y venoit chaſſer quelquefois; il étoit rempli d'un nombre infini de cerfs et de biches blanches, et d'autres animaux de la même couleur; une meute de levrons blancs étoit diſperſée dans ce parc, et couché ſur l'herbe avec des biches et des lapins blancs, et d'autres animaux qui d'ordinaire ſont ſauvages, mais ils ne l'étoient point en ce lieu-là; l'art de la fée les avoit appri-

voilés, et quand les chiens chaſſoient quelque bête pour amuſer Lumineuſe, il ſembloit qu'ils euſſent compris que ce n'étoit qu'un jeu, car ils faiſoient tout ce qu'ils devoient faire, excepté qu'ils ne faiſoient jamais de mal.

En ce lieu, la rivière faiſoit ſon cinquième cercle au tour de la demeure de la fée. La reine, pour ſortir du parc, la paſſa ſur un pont de petits jaſmins, et ſe trouva dans un hameau charmant. Toutes les petites cabanes y étoient bâties d'albâtres; les habitans de cet aimable lieu étoient ſujets de la fée, ils gardoient ſes troupeaux; leurs habits étoient de gaze d'argent, ils étoient couronnés de guirlandes de fleurs, et leurs houlettes étoient toutes brillantes de pierreries. Tous les moutons étoient d'une blancheur ſurprenante: toutes les bergères étoient jeunes et belles, et Lumineuſe aimoit trop la couleur blanche, pour avoir oublié de leur faire un teint ſi beau, qu'il ſembloit que le ſoleil même aidât à le rendre plus éclatant. Tous les bergers étoient aimables, et le défaut qu'on pouvoit trouver dans cet agréable pays, c'eſt qu'il n'y avoit pas une ſeule beauté brune. Les bergères furent recevoir la reine, et lui préſentèrent des vaſes de porcelaine, remplis des plus belles fleurs du monde. La reine et toute ſa cour étoient charmées d'un voyage ſi galant, et cette princeſſe en tiroit un heureux préſage pour ce qu'elle déſiroit de la fée.

Comme elle se mettoit en chemin pour sortir du hameau, une jeune bergère s'avançant vers la reine, lui apporta une petite levrette sur un carreau de velours blanc, brodé d'argent et de perles; à peine distinguoit-on la levrette sur son carreau, tant leur couleur étoit semblable. La fée Lumineuse, souveraine de l'empire heureux, dit la jeune bergère à la reine, m'a ordonné de vous présenter Blanc Blanc de sa part, c'est le nom de la petite levrette; elle a l'honneur d'être aimée de Lumineuse, son art en a fait une merveille, et elle lui a commandé de vous conduire jusqu'à la tour; vous n'aurez, grande princesse, qu'à la laisser aller et la suivre.

La reine reçut la petite levrette avec plaisir, charmé du soin que la fée prenoit d'elle. Elle caressa Blanc Blanc, qui, après lui avoir rendu ses caresses avec beaucoup d'esprit et de grâce, sauta légèrement à terre, et se mit à marcher devant la reine, qui la suivit avec sa cour toute. Ils arrivèrent au bord de la rivière, qui faisoit là son sixième tour; ils furent fort étonnés de n'y point trouver de pont pour la passer. La fée ne vouloit pas que ses bergers allassent la troubler dans sa retraite; il n'y avoit jamais de pont dans ce lieu-là, que quand elle y vouloit passer, ou y recevoir ses amis. La reine rêvoit profondément à cette aventure, quand elle entendit

Blanc Blanc qui aboya trois fois : auſſi-tôt un zéphir agita les arbres qui étoient au delà de la rivière, et fit tomber dans l'eau une ſi grande quantité de fleurs d'oranges, qu'il s'en forma un pont, et la reine paſſa la rivière deſſus. Elle remercia Blanc Blanc par des careſſes, et elle ſe trouva dans une avenue de myrtes et d'orangers délicieux, et après l'avoir traverſé ſans s'ennuyer, quoiqu'elle fût d'une longeur extrême, elle retrouva le bord de la rivière qui faiſoit ſon ſeptième tour dans cet endroit là : elle n'y vit point de pont ; mais l'aventure du matin la raſſuroit. Blanc Blanc frappa la terre trois fois avec ſa petite patte, et dans le moment même il parut un pont d'hyacinthes blanches. La reine le paſſa, et elle entra dans une prairie toute émaillée de fleurs. Ses belles tentes s'y trouvèrent dreſſées ; elle s'y repoſa, puis elle continua ſon chemin, et elle trouva encore le bord de l'eau. Il n'y avoit point de paſſage ; Blanc Blanc s'avança, but dans cette belle rivière, et auſſi-tôt il parut un pont de roſes blanches, qui ſervit à la reine pour entrer dans le jardin de la fée. Il étoit ſi rempli de fleurs merveilleuſes, de jets d'eaux extraordinaires et de ſtatues d'une beauté ſurprenante, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire une exacte deſcription. Si la reine n'avoit pas ſenti une impatience extrême de prévenir les

maux dont la cruelle Formidable l'avoit ménacée, elle auroit resté plus long-tems dans ce beau lieu. Toute sa cour en sortit à regret; mais il fallut suivre Blanc Blanc qui conduisit la reine où la rivière faisoit son dernier cercle autour de la demeure de Lumineuse. La reine vit enfin de près la tour de la fée; il n'y avoit que la rivière entre-deux; elle la regarda avec plaisir, comme étant le sujet de son voyage; elle lut cette inscriptoin qui étoit écrite sur la tour en lettres d'or:

C'est ici le charmant séjour
De la félicité parfaite;
Lumineuse a bâti cette belle retraite,
Elle y reçoit les ris, elle en bannit l'amour,
Et pour lui cependant elle semble être faite.

Cette inscription avoit été faite à sa gliore, par les fées les plus renommées de son tems: elles avoient voulu laisser à la postérité ce témoignage de leur amitié et de leur estime. Pendant que la reine s'amusoit ainsi au bord de l'eau, Blanc Blanc passa ce petit trajet à la nage, et faisant le plongeon, rapporta une coquille de nacre de perle, qu'elle laissa retomber dans la rivière. A ce bruit six belles nymphes vêtues d'habits brillans, ouvrirent une grande fenêtre

de cryſtal, il en ſortit un dégré de perles, qui s'approcha peu-à-peu de la reine. Blanc Blanc monta promptement juſqu'à la fenêtre de la fée, et entra dans la tour: la reine prit le même chemin; mais à meſure qu'elle montoit ce joli dégré, les marches qu'elle avoit paſſées diſparoiſſoient, et l'empêchèrent ainſi d'être ſuivie. Elle entra dans la belle tour de Lumineuſe, et la fenêtre fut refermée.

Toute la ſuite de la reine fut au déſeſpoir de ne la voir plus, et de ne pouvoir la ſuivre; car elle étoit extrêmement aimée: leurs cris ſe firent entendre juſqu'au lieu où Lumineuſe entretenoit la reine, et pour raſſurer ces malheureux, la fée envoya une de ſes nymphes pour les conduire au hameau, où ils devoient attendre le retour de la reine. Le dégré de perles reparut, et leur rendit l'eſpérance; la nymphe deſcendit, et la reine parut à ſa fenêtre pour leur ordonner de la ſuivre et de lui obéir. Cette princeſſe demeura avec la fée, qui la reçut avec une magnificence prodigieuſe, avec un air divin qui gagnoit les coeurs. La reine y demeura trois jours, qui ne ſuffirent pas pour voir toutes les merveilles de la tour de Lumineuſe, et il auroit fallu des ſiècles entiers pour admirer tout, et les beautés de la fée. Le quatrième jour Lumineuſe, après avoir donné à la reine des préſens

auſſi galans que magnifiques : Belle princeſſe, lui dit-elle, je ſuis fâchée de ne pouvoir réparer le malheur dont Formidable vous a menacée ; mais c'eſt la faute du deſtin : il nous permet de répandre des biens ſur ceux que nous favoriſons ; mais il nous défend de garantir et de finir les maux ordonnés par une autre fée. Ainſi, pour vous conſoler du malheur que l'on vous pare, je vous promets, avant qu'il ſoit un an, une fille ſi belle, que tous ceux qui la verront en ſeront charmés, et je prendrai ſoin, ajouta la fée, de faire naître un prince digne d'elle. Une prédiction ſi favorable fit oublier pour quelque tems à la reine la haine de Formidable et le malheur qu'elle attendoit. Lumineuſe ne dit point à la reine ce qui rendoit Formidable ſon ennemie.

Les fées, qui même ne s'accordent pas enſemble, conſervent exactement entr'elles les ſecrets qui peuvent les rendre mépriſables aux mortels ; et l'on aſſure que ce ſont les ſeules femmes qui ont eu l'eſprit de ne point dire de mal les unes des autres. Après des remercîmens infinis de la part de la reine, Lumineuſe ordonna à douze de ſes nymphes de ſe charger de préſens, et de reconduire la reine juſqu'au hameau, et elle la conduiſit elle-même juſqu'au dégré de perles qui parut dès que l'on eut ouvert la fenêtre.

Quand la reine et les nymphes furent au bas du dégré, elles virent un char d'argent attelé de fix biches blanches; leurs harnois étoient tous couverts de diamans; un jeune enfant beau comme le jour conduifoit le char, et les nymphes le fuivoient montées fur des chevaux blancs qui pouvoient difputer de beauté avec ceux du Soleil. Dans ce galant équipage, la reine arriva au hameau; elle y trouva toute fa cour, qui fut ravie de la revoir; les nymphes prirent congé de la reine, et lui préfentèrent ces douze beaux chevaux fées pour ne fe laffer jamais, et elle dirent à la reine que Lumineufe la prioit de les donner de fa part au roi. La reine, comblée des bontés de la fée, retourna dans fon royaume. Le roi la vint recevoir jufques fur la frontière, et fut fi charmé de fon retour et de l'agréable nouvelle qu'elle lui annonçoit de la part de Lumineufe, qu'il ordonna des réjouiffances publiques, dont le bruit qui parvint jufqu'à Formidable, redoubla encore fa haine et fa colère pour le roi. Peu de tems après le retour de la reine, elle devint groffe, et elle ne douta point que ce ne fût de cette belle princeffe qui devoit charmer tous les coeurs; car Lumineufe lui avoit promis fa naiffance avant la fin de l'année, et Formidable n'avoit point prefcrit le tems où fa vengeance devoit s'accomplir; mais elle n'avoit pas deffein de

la retarder. La reine accoucha de deux princeſſes, et ne douta pas un moment laquelle lui avoit été promiſe par Lumineuſe, par l'empreſſement qu'elle ſe ſentit d'embraſſer celle qui avoit vu le jour la première.

Elle la trouva digne des promeſſes de la fée; rien au monde n'étoit ſi beau; le roi et tous ceux qui étoient préſens, s'empreſſoient d'admirer la petite princeſſe, et l'on oublioit abſolument l'autre, quand la reine, qui jugea par cette négligence générale que les prédictions de Formidable s'accompliſſoient auſſi, ordonna pluſieurs fois qu'on en eût le même ſoin que de l'aînée.

Les femmes lui obéirent avec une répugnance qu'elles ne pouvoient vaincre, et que le roi et la reine n'oſoient preſque blâmer, parce qu'ils la ſentoient eux-mêmes. Lumineuſe arriva en diligence ſur un nuage, et nomma la belle princeſſe, Aimée, pour lui donner un nom convenable au deſtin qu'elle lui avoit promis. Le roi rendit à Lumineuſe tous les reſpects qu'elle méritoit; elle promit à la reine qu'elle protégeroit toujours Aimée; elle ne lui fit point alors de don, car elle lui avoit déjà tout donné. Pour l'autre princeſſe, en vain le roi lui donna le nom d'une de ſes provinces: on s'accoutuma inſenſiblement à l'appeler Naimée par une oppoſition

bien cruelle pour elle. Quand les deux princeſſes eurent atteint l'âge de douze ans, Formidable voulut qu'on les éloignât de la cour, pour diminuer, diſoit-elle, la haine et l'amour qui ſe partageoient entr'elles. Lumineuſe laiſſoit ordonner Formidable; elle étoit sûre que rien ne pouvoit empêcher la belle Aimée de régner dans le royaume de ſon pére, et dans tous les coeurs; elle l'avoit fait naître aveo tant de charmes, qu'il ne falloit que la voir pour n'en pas douter. Le roi, pour tâcher d'appaiſer la haine que Formidable répandoit ſur ſa maiſon, réſolut de lui obéir. Il envoya donc les deux princeſſes avec une jeune et aimable cour, dans un château merveilleux qu'il avoit à l'extrêmité de ſon royaume: il s'appeloit le château des Portraits; c'étoit un lieu digne de la ſavante fée qui l'avoit bâti il y avoit quatre mille ans. Les jardins et toutes les promenades des environs étoient admirables; mais ce qu'il y avoit de plus beau, étoit une galerie à perte de vue, où l'on voyoit les portraits de tous les princes et de toutes les princeſſes du ſang royal de ce royaume et ceux des pays voiſins: dès qu'ils avoient quinze ans, leurs portraits s'y trouvoient peints, avec un art qui ne pouvoit être que foiblement imité par tout autre que par une fée. Ce don devoit durer juſques au tems qu'il entreroit

dans ce château la plus belle princesse du monde.

Cette galerie séparoit deux appartemens vastes et magnifiques; les deux princesses les occupèrent: elles eurent les mêmes maîtres, la même éducation; on n'apprenoit rien à la charmante Aimée que l'on n'enseignât à sa soeur; mais Formidable venoit lui faire des leçons qui gâtoient toutes les autres, et Lumineuse venoit de son côté, par ses conversations, rendre Aimée digne de l'admiration de tout l'univers. Il y avoit trois ans que les princesses étoient dans ce château, éloignées de la cour: elles entendirent un jour un bruit inconnu, qui fut suivi d'une musique charmante; elles regardoient de tous côtés pour voir d'où partoient ce bruit et ce concert agréable, quand elles apperçurent trois portraits qui remplirent trois places qui, un moment auparavant, étoient vuides; il y en avoit un qui étoit couronné de fleurs par deux Amours; l'un regardoit ce beau portrait avec toute l'attention qu'il méritoit, et sembloit avoir oublié le soin de tirer une flèche qu'il avoit toute prête à partir sur son arc. L'autre tenoit une petite banderolle sur laquelle étoient ces vers:

Aimée eut en naissant, de la sage nature
Les solides beautés qui ne meurent jamais:

Les grâces prirent ſoin d'embellir ſes attraits,
Et Venus, pour toujours, lui donna ſa ceinture.

Ils n'étoient pas néceſſaires pour faire connoitre le portrait de la belle Aimée; on y remarquoit tous ſes traits, et cette grâce charmante qui attiroit les coeurs : elle avoit le tein d'une blancheur ſurprenante, les plus belles couleurs du monde, le viſage rond, les chevéux d'un blond admirable, les yeux bleus, mais qui brilloient d'un feu ſi vif, que tous ceux qui avoient le plaiſir de les voir jugeoient qu'il étoit inutile que Lumineuſe eût fait préſent à Aimée d'un don qu'elle avoit en elle-même; ſa bouche étoit charmante, ſes dents étoient auſſi blanches que ſon teint, et Vénus ſembloit lui avoir donné le pouvoir de sourire comme elle. Ce fut ce divin portrait qui occupa un des bouts de la galerie. Le ſecond fut celui de Naimée; elle étoit blonde, elle ne manquoit pas de beauté ; mais ce portrait étoit comme elle-même, il ne plaiſoit point; ces mots étoient écrits au-deſſous en lettres d'or.

Naimée, avec ſes traits qui forment la beauté
Dans tous les coeurs ne peut trouver de place.
Apprens de la poſiérité,
Que la beaute n'eſt rien ſans l'eſprit et les grâces

Ces deux portraits occupoient toute l'attention des deux princeſſes et de toute leur jeune cour,

quand Aimée, qui n'étoit point vaine de ses propres charmes, et laissant au reste du monde le soin de les admirer, jetta les yeux sur le troisième portrait qui avoit paru en même tems que le sien; elle y trouva de quoi attirer ses regards: c'étoit celui d'un jeune prince, plus beau mille fois que l'amour; il avoit plus l'air d'un dieu que d'un homme; ses cheveux étoient noirs, et tomboient par grosses boucles sur les épaules; et ses yeux promettoient autant d'esprit qu'on voyoit de charmes dans sa personne. Ces paroles étoient écrites au-dessous du portrait: *C'est le Prince de l'Isle Galante.*

Sa beauté surprit tout le monde: mais elle toucha plus vivement la belle Aimée; son jeune coeur en sentit une émotion inconnue; et Naimée même, à la vue de ce beau portrait, ne fut pas exempte d'une passion dont personne ne pouvoit être touché pour elle. Cette aventure ne surprit personne; car on étoit accoutumé à voir ces merveilles en ce lieu-là. Le roi et la reine vinrent au château voir les princesses; ils firent faire un grand nombre de copies de leurs portraits; ils en envoyèrent dans tous les royaumes voisins. Cependant Aimée, dès qu'elle étoit seule, entrainée par un mouvement involontaire, alloit dans la galerie des portraits; celui du prince de l'Isle Galante occupoit toute son attention, et attiroit tous ses regards; il paroissoit digne de l'un et de l'autre.

Naimée, qui n'avoit rien de commun avec sa soeur que le même empressement pour le portrait du prince, passoit presque tous ses jours dans la galerie. Cette passion naissante augmenta si bien la haine de Naimée pour la belle princesse, que ne pouvant trouver le secret de lui nuire, elle prioit sans cesse Formidable de la venger des charmes de sa soeur. La cruelle fée ne refusoit jamais les occasions de faire du mal; suivant donc son inclination et les prières de Naimée, elle fut trouver l'aimable princesse, qui se promenoit au bord d'une rivière qui passoit au pied du château des Portraits: Va, lui dit Formidable, en la touchant d'une baguette d'ébène, qu'elle tenoit dans sa main; va, suis toujours le bord de cette rivière jusqu'au jour où tu trouveras une personne qui te haïsse autant que moi; et jusqu'à ce moment, tu ne séjourneras en nul lieu du monde. La princesse, à cet ordre terrible, se mit à pleurer. Quelles larmes! il n'y avoit, dans tout l'univers, que le coeur de Formidable incapable d'en être attendri. Lumineuse accourut au secours de la belle et malheureuse Aimée: Console-toi, lui dit-elle, ce voyage où Formidable vient de te condamner, finira par une aventure agréable; et jusqu'à ce jour, tu ne trouveras que des plaisirs. Aimée, après ces mots favorables, partit avec le seul regret de ne plus voir le beau portrait du prince de l'Isle Galante; mais elle n'osa en témoigner sa dou-

leur à la fée. Elle se mit donc en chemin, et tout sembloit être sensible à ses charmes; le zéphyr régnoit seul dans les lieux où elle passoit; elle trouvoit par-tout des nymphes prêtes à la servir avec un respect extrême; les prairies se couvroient de fleurs à son abord; et quand le soleil étoit trop ardent, les bois redoubloient leur ombrage. Pendant que la belle princesse fait un voyage si charmant, Lumineuse ne borne pas sa vengeance à rendre le dessein de Formidable inutile; elle fut trouver Naimée, et la frappant d'une baguette d'ivoire: Va, lui dit-elle, pars à ton tour sur le bord de la rivière, tu ne te reposeras jamais que tu n'aye trouvé une personne qui t'aime autant que tu mérite peu de l'être. Naimée partit, et ne fut point regrettée.

Formidable même, à qui tout paroissoit à son gré, pourvu qu'on fît souffrir quelque peine, ne songea plus à Naimée, et ne daigna pas la protéger plus long-tems. Les deux princesses continuèrent ainsi leur voyage. Naimée, avec toutes les fatigues imaginables, les plus belles fleurs se changeoient en épines sur son passage; et la belle princesse, avec tous les plaisirs que Lumineuse lui avoit fait espérer, elle en trouva même de plus sensibles que ceux qui lui avoient été promis.

Sur la fin d'un beau jour, à l'heure que le soleil va se reposer entre les bras de Thétis, Aimée s'assit au bord de la rivière: aussi-tôt un

nombre infini de fleurs naiſſantes autour d'elle formèrent une eſpèce de lit de repos, dont elle eût admiré plus long-tems l'agrément, ſi elle n'eût apperçu un autre objet ſur la rivière, qui l'empêcha de penſer pour lors à toute autre choſe; c'étoit une petite barque d'amétiſte, elle étoit ornée de mille banderolles de la même couleur, chargée de chiffres et de deviſes galantes. Douze jeunes hommes, vêtus d'habits légers, gris de lin et argent, couronnés de guirlandes d'immortelles, ramèrent avec tant de diligence, que la barque fut en peu de tems aſſez près du rivage, pour laiſſer remarquer à la belle Aimée toute cette différente beauté. Ce fut avec un étonnement et une ſurpriſe agréable, qu'elle apperçut par-tout ſon nom et ſes chiffres. Un moment après, la princeſſe reconnut ſon portrait ſur un petit autel de topaze, élevé au milieu de la barque; au-deſſous du portrait elle lut ces paroles:

Si ce n'eſt l'Amour, qu'eſt-ce donc?

Après avoir donné ſes premiers mouvemens à l'admiration, elle craignoit de voir deſcendre de la barque ces étrangers, qui lui avoient d'abord paru ſi galans. Tout me parle de l'amour d'un inconnu, diſoit Aimée en elle-même, et je ſens que le prince de l'Isle Galante eſt ſeul digne de m'inſpirer les ſentimens dont je vois trop qu'un autre eſt ſans doute touché pour moi. Portrait fa-

tal! ajouta-t-elle, pourquoi le deſtin t'a-t-il offert à mes yeux dans un tems où loin de pouvoir me défendre, j'ignorois même encore ſi l'on pouvoit aimer quelque choſe plus tendrement que les fleurs ?

Cette réflexion fut ſuivie de quelques ſoupirs, et elle eût demeuré plus long-tems dans ſa douce rêverie ; ſi un bruit agréable de divers inſtrumens ne l'en eût tirée. Elle regarda vers la barque, d'où partoient ces aimables ſons. Un homme, dont elle ne put voir le viſage, vêtu d'un habit magnifique de la même couleur, qui brilloit dans tout ſon équipage, lui parut n'avoir d'attention qu'à regarder ſon portrait, tandis que ſix belles nymphes formèrent un concert charmant, et accompagnèrent ces paroles, qui furent chantées par celui qui avoit toujours regardé le beau portrait de la princeſſe. L'air étoit de Duboulai :

Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime,
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même.
Pour flater ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

Les Grâces, pour la ſuivre, abandonnent les cieux,

Et quittent ſans regret la reine de Cythère ;
Le plaiſir de la voir, la douceur de lui plaire,
Vaut mieux que le ſéjour et le plaiſir des dieux.

Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour à tour
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

D'un ſeul de ſes regards, un coeur eſt enflammé;
Tout lui cède, tout rend les armes,
Et juſqu'aux tems heureux où brillèrent ſes charmes,
On devroit n'avoir point aimé.

Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

La douceur de ce concert arrêta la belle Aimée ſur le bord de la rivière. Quand il fut fini, l'inconnu tourna la tête de ſon côté, et lui laiſſa remarquer, avec autant de trouble que de plaiſir, les aimables traits du prince de l'isle Ga-

lante. Quelle ſurpriſe! quelle joie de voir ce prince charmant, et d'apprendre qu'il n'étoit occupé que d'elle! Il faudroit ſavoir aimer auſſi parfaitement qu'au tems des fées, pour bien comprendre tout ce que ſentit alors la jeune princeſſe.

Le prince de l'Isle Galante éprouva la même ſurpriſe; il ſe hâta de deſcéndre ſur le rivage fortuné, qui offroit à ſes yeux la divine Aimée. Elle n'eut pas la force de fuir un prince ſi parfait, elle accuſa mille fois le deſtin de ſa foibleſſe: en ſemblable occaſion, on ne manque guères de s'en prendre à lui: il eſt impoſſible d'exprimer ce que ces jeunes amans ſe dirent, et ſouvent même ils s'entendirent ſans ſe parler. Lumineuſe qui avoit conduit en ce lieu et la jolie barque, et les pas d'Aimée, parut tout d'un coup pour raſſurer la timide princeſſe, qui avoit enfin pris le parti de quitter un prince ſi charmant et ſi dangereux; elle leur apprit qu'ils étoient deſtinés à s'aimer et à s'unir pour toujours: mais, ajouta la fée, avant ce tems heureux, il faut achever le voyage ordonné par Formidable.

On ne peut déſobéir aux fées; la belle Aimée, et le prince étoient ſi ſatisfaits du plaiſir d'être enſemble, que tout ce qui ne les ſéparoit point, leur paroiſſoit trop doux. Ils continuèrent donc leur chemin, tantôt dans la jolie barque, tantôt en traverſant une belle et vaſte ſolitude, que la rivière arroſoit de ſes eaux. Ce fut dans ce ſé-

jour tranquille, que le prince de l'Isle Galante acheva de perdre le repos de son coeur. Il apprit à la belle princesse tout ce qu'il avoit senti pour elle, depuis le jour heureux où son divin portrait avoit été porté à la cour, et qu'un jour se promenant au bord de l'eau et rêvant à son amour, Lumineuse lui apparut, et lui montrant la barque d'amétiste, lui ordonna de s'embarquer, et lui promit un succès favorable pour son voyage et pour son amour. Tandis que le prince et la belle Aimée achèvent d'obéir aux ordres de Formidable, et que tous les jours leurs ardeurs s'augmentent, ils deviennent si heureux qu'ils craignent d'arriver, de peur d'être occupés de quelque autre chose que de leur tendresse. Naimée finissoit aussi, de son côté, son pénible voyage.

Le cours de la rivière que suivoit les deux princesses, les conduisit insensiblement dans l'Isle Galante, et ils y arrivèrent tous en même-tems. Lumineuse ne manqua pas de s'y rendre. Elle apprit à Aimée que la vengeance de Formidable étoit accomplie, puisqu'en rencontrant sa soeur, elle trouvoit la seule personne du monde qui la pût haïr. Et le voyage de Naimée est donc aussi fini, dit la belle princesse, car rien n'a pu diminuer l'amitié que j'ai pour elle? Elle pria ensuite la fée d'adoucir, s'il étoit possible, la triste destinée de sa soeur: mais cette grâce étoit inutile à demander pour Naimée; dès qu'elle eut vu le prince de l'Isle Galante, qu'elle reconnut

facilement pour celui dont l'aimable portrait avoit touché ſon coeur, et qu'elle entendit dire à Lumineuſe, que le tems de ſon hymen avec la jeune Aimée approchoit, elle ſe précipita dans cette même rivière, qu'elle ſuivoit depuis un an avec tant de peine, ſans pourtant avoir recours au trépas; mais les malheurs de l'amour touchent plus vivement que ceux de la fortune.

Lumineuſe, qui vit tomber la princeſſe dans l'eau, la changea en un petit animal, qui marque encore, par ſa manière de marcher, quelle étoit l'humeur de la malheureuſe Naimée. Son deſtin s'accomplit même après ſa mort; elle ne fut point regrettée; il en coûta pourtant quelques larmes à Aimée; mais de quels malheurs ne l'eût pas conſolée le prince de l'Isle Galante! Elle étoit ſi touchée de ſa tendreſſe, qu'elle ne le fut preſque point de toutes les fêtes que l'on inventa pour la recevoir dans ſon royaume: le prince y prit auſſi peu de part. Quand on eſt bien amoureux, on ne connoît plus de vrais plaiſirs que celui d'être aimé de ce qu'on aime.

Le roi et la reine avertis par Lumineuſe, vinrent retrouver leur aimable fille: ce fut en leur préſence que la généreuſe fée déclara que la belle Aimée avoit eu la gloire de mettre à fin l'aventure du château des Portraits, parce que rien n'avoit encore paru ſi beau qu'elle dans tout le monde. L'amour du prince de l'Isle Galante étoit trop violent pour attendre davantage, il ſupplia

le roi et la reine de confentir à fon bonheur. Lumineufe elle-même honora de fa préfence un jour fi beau et fi défiré. La nôce fe fit avec toute la magnificence que l'on doit attendre des fées et des rois; mais quelque heureux que ce jour dût être, je n'en ferai point la defcription; car, quoi que fe promette l'amour heureux, une nôce eft prefque toujours une trifte fête.

Tant qu'Amour fait fentir fes craintes, fes
tourmens,
Et les doux tranfports qu'il infpire,
Il refte cent chofes à dire
Pour les poëtes, les amans;
Mais pour l'Hymen, c'eft envain qu'on réclame
Le Dieu des Vers, et les neuf doctes Soeurs;
C'eft le fort des amours, et celui des auteurs
D'échouer à l'épithalame.

Fin du premier Volume.

TABLE DES CONTES.

TOME PREMIER.

PERRAULT.

TABLE.

MURAT.

Fin de la Table du Premier Volume.





